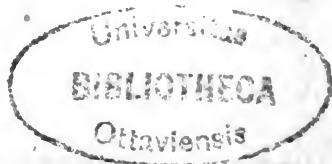


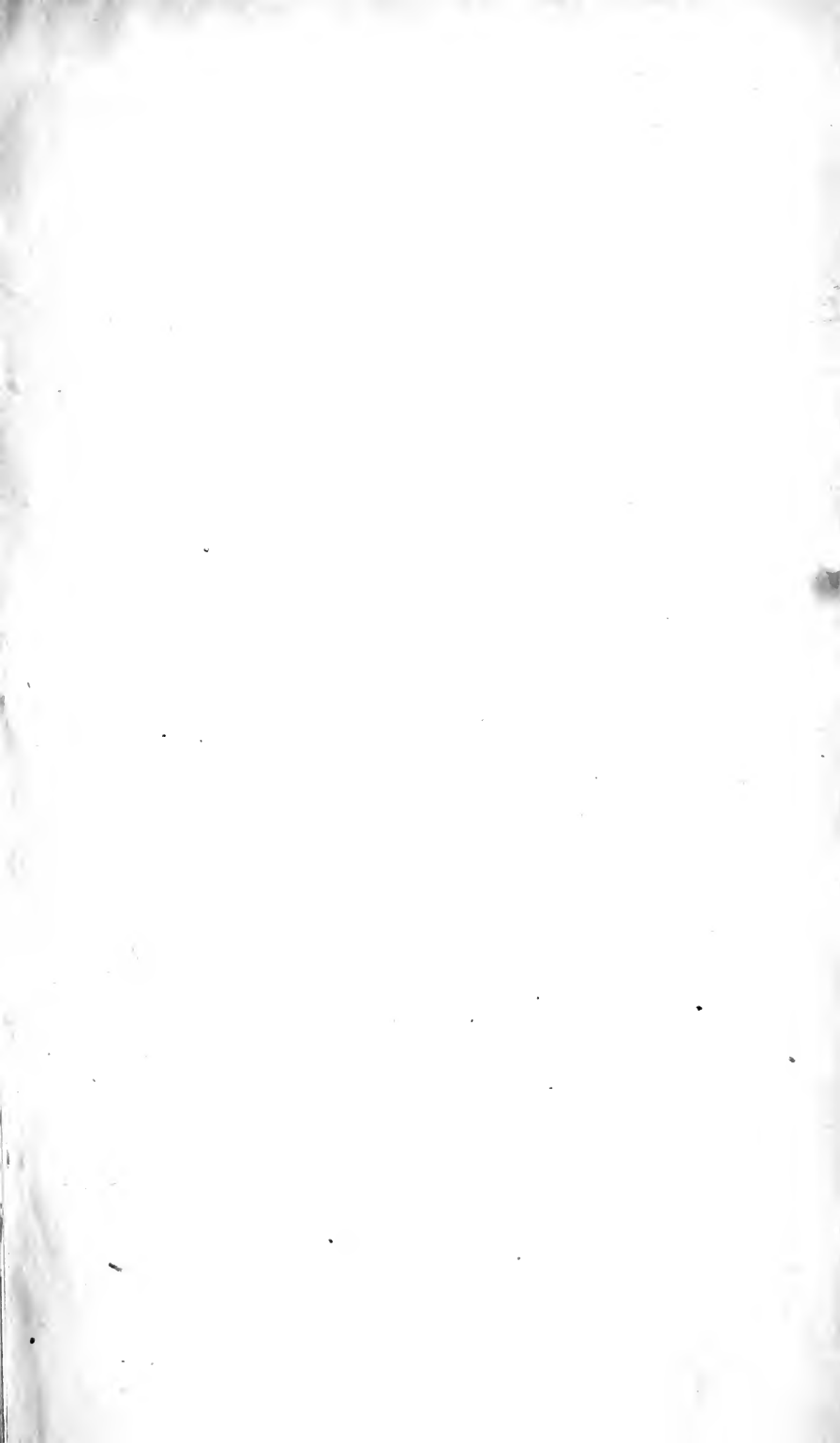
26 1857
8
J. H. B.
H. 27



Stechester.



~~Fr. 6~~ ^{frances} 16.
~~La C~~ coll. spec.
7 J. 12







J. F. Carr

Filius, Sculp.

LE
THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,
revûë, corrigée, & augmentée.

PREMIERE PARTIE.



A LYON,

Chez JACQUES LYONS, Libraire,
rue Merciere, au bon Pasteur.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES

Contenues en cette premiere Partie.

Avis du Libraire sur cette nouvelle Edition. Eloges de M. Pierre Corneille. Preface de M. P. Corneille. Trois Discours du Poëme Dramatique.

MELITE, Comedie.

CLITANDRE, Tragédie.

LA VEUVE, Comedie.

LA GALERIE DU PALAIS, Comedie.

LA SUIVANTE, Comedie.

LA PLACE ROYALE, Comedie.

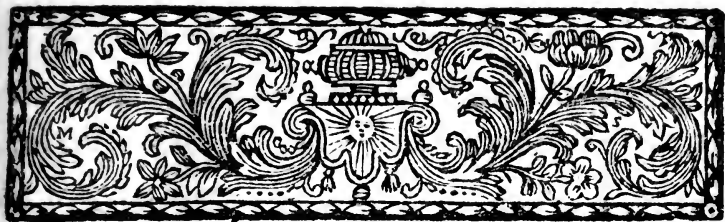
Après chaque Piece il y a l'Examen ou Critique, faite par M. Pierre Corneille luy même.

PQ

1741

1711

V. 1



LE LIBRAIRE

A U

LECTEUR.



VOICI une nouvelle Edition des Pieces de Theatre de Messieurs Corneille Freres bien differente des précédentes. La négligence de ceux qui s'étoient chargez d'en voir les Epreuves, & qui pouvoient aisément les rendre correctes, puisqu'on le faisoit sur une copie déjà imprimée, y avoit laissé passer un si grand nombre de fautes, que rien ne fut jamais plus défiguré. Il n'y avoit presque point de pages où il ne se trouvât des mots oubliez, ou mis les uns pour les autres, comme affermir pour affranchir; honte pour haine; loisir pour temps; Pompée & Madame, pour Poppée & Mandane; mon pour son; les pour les, &c. ce qui changeoit tellement le sens

qu'on avoit souvent peine à le trouver. Il y avoit même en beaucoup d'endroits des Vers tout entiers obmis, & quelquefois jusqu'à trois de suite; & en d'autres ce qui se devoit dire par deux Acteurs differens, étoit mis sous le nom d'un seul Acteur, sans que les couplets fussent séparés d'aucun titre. Les plaintes que le public en a faites, ont obligé de n'épargner aucuns soins pour réparer cette négligence par une nouvelle Edition tout-à-fait correcte. On y trouvera les Pièces de feu Monsieur Corneille, séparées en cinq Volumes, sous le titre de Theatre. On a mis au commencement du premier Tome les trois Discours de M. Pierre Corneille, sur ce qui regarde la Tragedie & la maniere de la bien traiter, afin que le Lecteur qui voudra s'instruire des regles du Poëme Dramatique, n'ait pas besoin d'avoir recours à trois Volumes differens pour trouver le Traité complet de l'Art Poétique. A l'égard des Examens particuliers qui se trouvoient tous ensemble après ces Discours, on les a mis chacun après chaque Piece, dont il a paru que la lecture devoit précéder celle de l'Examen qu'il en fait. On se persuade

que ces changemens seront commodes au Lecteur.

Quant aux cinq Volumes des Pièces de Monsieur Corneille son Frère, qui ont pour titre, Poëmes Dramatiques, outre un tres-grand nombre de fautes d'impression dont l'Auteur les a purgées, il a pris soin d'y changer tout ce qui lui a paru de moins correct pour la Langue, qui n'étoit pas aussi épurée il y a trente-cinq ou quarante ans qu'elle l'est presentement On trouvera le quatrième Volume augmenté du Festin de Pierre, dont les Comédiens donnent chaque année de frequentes représentations. Cet ouvrage n'est pourtant de lui qu'en ce qu'il a mis en Vers la Prose du fameux Moliere, qui en est le vrai Auteur, à l'exception des Scènes où il paroît des Femmes au troisième & au cinquième Acte, & qui n'étoient point dans l'Original. On a mis aussi à la fin du dernier Volume les Discours qu'il a prononcez à l'Academie Françoisse.

Outre la correction & l'arrangement, on a augmenté dans cette Edition les Pièces suivantes.

Dans le Theatre de Pierre Corneille, au

Tome premier , l'Eloge de Pierre Corneille, tiré de la Republique des Lettres, mois de Janvier 1685. Extrait du Dictionnaire Historique de Morery, contenant la vie de Pierre Corneille.

Au Tome second ; Observations de Mr de Scudery sur le Cid. Les Sentimens de l'Academie Françoisse sur le Cid.

Au Tome cinquième ; Jugement sur la Sophonisbe , extrait du Jugement des Sçavans de Mr Baillet, Tome 9. page 225. Apologie de la Sophonisbe de Mr Corneille. Jugement des dernieres Pieces de Pierre Corneille, extrait du Jugement des Sçavans de Mr Baillet , Tome 9- page 227. Poëme sur les Victoires du Roi, de l'année 1667. par M. Pierre Corneille. Discours de M. Pierre Corneille à l'Academie Françoisse, lors de sa reception en Janvier 1647.

Dans les Poèmes Dramatiques de M. Thomas Corneille , au Tome premier ; l'Eloge de Mr Corneille le jeune , extrait du Jugement des Sçavans de Mr Baillet , Tome 9. page 3 7.

Au Tome cinquième ; Nouveau Prologue & nouveaux Divertissemens pour

la Comédie de l'Inconnu , *remise au Theatre en 1703*. Bradamante , dernière Tragédie de M. Thomas Corneille. Nouveau Prologue & nouveaux Divertissemens pour la Tragédie de Circé , *remise au Theatre en 1705*. Discours de M. Thomas Corneille à l'Academie Françoisé , lorsqu'il y fut reçu après la mort de M. son Frere , le 2. Janvier 1685. Réponse de M. Racine au Discours de Mr. Thomas Corneille.





E L O G E

DE

MONSIEUR CORNEILLE,

*Extrait de la Republique des Lettres,
du mois de Janvier 1685.*

MONSIEUR CORNEILLE nâquit à Roüen l'an 1606. Son Pere y étoit Maître des Eaux & Forêts de la Vicomté. Il se mit d'abord à suivre le Barreau du Parlement de cette Ville; mais comme il avoit trop d'élevation d'esprit pour ce métier-là , & un génie trop différent de celui des affaires , il n'eut pas plutôt plaidé une fois , qu'il y renonça. Il ne laissa pas de prendre la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre du Palais , qui ne l'engageoit qu'à fort peu de chose. Il ne songeoit à rien moins qu'à la Poésie , & il ignoroit lui-même le talent extraordinaire qu'il y avoit , lors qu'il lui arriva une petite aventure de galanterie , dont il s'avisa de faire une Pièce de Theatre, en ajoutant quelque chose à la verité. Il fut tout étonné qu'il se trouva Auteur d'une Comédie; qui étoit alors d'un genre nouveau. On ne

connoissoit qu'un Tragique tres-languissant , ou un Comique tout-à-fait bas. Il avoit pris une autre route , sa Pièce étoit d'un enjouement assez naturel & assez poli , & qui representoit la conversation des honnêtes gens. Aussi fut-elle representée avec un succès prodigieux , & même elle fut cause qu'il se fit une nouvelle Troupe de Comédiens , parce qu'on vit que le Theatre alloit être plus occupé qu'il n'avoit été jusqu'alors. C'est cette Comédie qui est à la tête de tous ses Recueils, & qui s'appelle *Melite*. On donnoit souvent à Roüen le nom de *Melite* à la Dame qui avoit fait naître l'avanture qui faisoit le sujet de cette Pièce. Il est toujours sûr que c'est à elle que toute la France doit le grand *Cornéille*. Après un coup d'essai si heureux , il fit encore quatre ou cinq Pièces de la même espèce , toutes fort au dessous de ce qu'il a fait depuis , mais fort au dessus de ce que le Theatre avoit alors de plus beau. Il commença à s'élever plus haut par la *Medée* , dont il emprunta une bonne partie de Senèque : il retourna ensuite dans l'*Illusion Comique* à sa premiere maniere d'écrire , mais tout d'un coup voilà son génie qui las de tons ces essais, fait un effort digne de lui , & produit le *Cid*. Toute l'Europe a vû le *Cid* , il a été traduit presque en toutes les Langues de nos Voisins; jamais Pièce n'a fait un tel éclat , & on sçait assez aussi l'Histoire de cette conjuration des

Beaux Esprits jaloux qui se fit contre son Auteur. Un Grand Ministre * même ne fut pas exempt de cette jalousie universelle , & dans le temps qu'en qualité de Ministre il recompensoit Monsieur Corneille , il lui faisoit en qualité d'Auteur & de bel Esprit le plus d'affaires qu'il pouvoit. Le génie de Monsieur Corneille s'étant une fois déclaré par le *Cid* , ce furent presque tous les ans de nouveaux chefs-d'œuvres. On ne vit plus que des *Horaces* , des *Cinnas* , des *Polieuctes* , des *Pompées* , des *Rodogunes*. Tous ces admirables Ouvrages se suivent. Voilà le temps qu'on peut marquer pour celui où le Theatre François a été au plus haut point de sa gloire , & assurément il étoit alors bien au dessus de l'ancien Theatre d'Athènes. Depuis ce temps-là Monsieur Corneille ne fit plus que se maintenir dans le degré de perfection où il étoit parvenu. Il fit admirer l'*Heracles* , l'*Oedipe* , le *Nicomède* , le *Sertorius* , l'*Othon*. Mais enfin il ne fit plus rien qui égalât tout-à-fait *Cinna* , ou *Rodogune* ; car il faut choisir entre ces deux Pièces pour avoir la plus belle des siennes. Il est certain qu'il donnoit lui-même sa voix à *Rodogune* ; mais il semble que le Public panche plus du côté de *Cinna*. Le mauvais succès d'une Pièce nommée *Pertharite* le dégoûta du Theatre , & il se mit à composer la belle Traduction de l'Imitation de Jesus-

* M. le Cardinal de Richelieu.

Christ , qui eut un succès étonnant , & qu'il n'attendoit peut-être pas lui-même dans ce nouveau genre d'écrire. Mais enfin si on doit être bien-aîsé que son dégoût nous ait valu cet Ouvrage , il eût été fâcheux qu'il eût duré assez long-temps pour nous priver de beaucoup de belles Pieces qu'il fit après l'*Imitation* , car il ne pût s'empêcher de retourner au Theatre. Il est vrai que sur ses derniers Ouvrages , il ne fut pas tout-à-fait content du Public. Il se trouva un homme * qui soutenu de beaucoup de mérite , & d'un parti considérable qu'il s'étoit fait à la Cour , & parmi les femmes , prétendit être son Rival. Il étudioit avec soin , & avec un grand succès le goût que l'on avoit alors pour la tendresse, au lieu que Monsieur Corneille dédaignoit d'avoir cette condescendance pour le Public , & ne vouloit point sortir de sa noblesse ordinaire , ni de la grandeur Romaine. Ainsi *Attila* , *Berenice* , *Pulcherie* , *Surena* , quoique pleines de choses inimitables , n'eurent pas l'éclat du *Cid* ou d'*Horace*. C'est par *Surena* , que Monsieur Corneille a fini. Il mourut quelque huit ou dix ans après avoir fait cette Piece , âgé de 79. ans. Il étoit assez mélancolique , il parloit peu , & négligeoit de dire dans la conversation ce qu'il sçavoit si bien écrire. Il avoit dans le cœur toute la probité & toute la droiture de sentimens qu'il a

* M. Racine;

peinte dans ses Ouvrages. Il n'étoit pas extrêmement né pour faire sa Cour. Peut-être aussi une juste confiance qu'il avoit en son mérite lui faisoit-elle croire qu'il pouvoit s'en dispenser. Cependant cela est cause qu'il n'a guères tiré d'autre avantage de ses talens, qu'une réputation qui ne périra jamais, tant qu'il y aura des Lettres, & qui le mettra au dessus de tous les Poètes Tragiques qui ayent jamais été.



EXTRAIT DU DICTIONNAIRE
Historique de Mr Morery.

CORNEILLE (Pierre) celebre Poëte François, de l'Académie François, né à Roüen le 6. de Juin 1606. Son Pere, qui s'appelloit aussi Pierre Corneille, étoit Maître des Eaux & Forêts en la Vicomté de Roüen, & rendit en diverses occasions de si bons services au Roi Louis XIII. que ce Roi lui donna des Lettres de Noblesse. Pierre Corneille son fils aîné exerça long-temps à Roüen la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre, sans faire connoître au Public, & sans connoître lui-même le talent extraordinaire qu'il avoit pour la Poësie, par lequel il a élevé le Theatre François au plus haut point où on l'ait jamais vû. Ce fut une petite

aventure de galanterie , qui lui donna occasion de faire la premiere Pièce qu'on ait vûë de lui , qu'il intitula *Melite* , & qui fut d'abord representée avec un succès si prodigieux, qu'elle fit faire même une nouvelle Troupe de Comédiens , sur l'esperance que l'on conçût que le Theatre alloit être plus fréquenté que jamais. On n'avoit connu jusqu'alors qu'un Tragique froid & languissant , ou un Comique tout-à-fait bas. Hardy , qui étoit l'Auteur le plus fameux de ce temps-là , surpris & jaloux des nombreuses assemblées que cette nouvelle Pièce attiroit , se contentoit de dire : *Voila une jolie bagatelle*. Corneille cependant animé par la réussite de ce premier Ouvrage , continua de travailler , & donna sept ou huit Pièces de Theatre en cinq ou six ans , qui le firent considerer comme un des plus habiles Poëtes en ce genre. Mais en l'année 1637. sa réputation reçût un nouvel accroissement par la Tragedie du *Cid* , qu'il fit représenter , & qui lui attira des applaudissemens si universels , qu'en voulant louer une belle chose , on disoit communément par une espece de Proverbe : *Cela est beau comme le Cid*. La préférence que le Public lui adjugea sur tous ses Concurrans , lui attira l'envie de plusieurs Auteurs , entre lesquels il y en eut qui écrivirent contre le *Cid*. L'Académie Françoisse se vit même obligée par le Cardinal de Richelieu d'examiner cette Pièce , plus

pour y trouver des defauts , que pour en faire remarquer les beautez. C'est ce qui produisit le Livre intitulé , *Sentimens de l'Academie Françoise sur la Tragi-Comedie du Cid*. Le Cardinal , malgré l'estime qu'il avoit pour Corneille, à qui même il donnoit pension , voyoit avec déplaisir tous les travaux des autres Auteurs , & les siens mêmes effacez par ce dernier : car ce Ministre se piquoit d'exceller en Poësie, comme en toute autre chose , & avoit même donné des Pieces de Theatre au Public sous des noms empruntez. Mais on eut beau écrire & cabaler , le Cid eut toujours une approbation generale ; & c'est ce qui a fait dire au celebre M. Despreaux dans la neuvième de ses Satyres :

*En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Academie en corps a beau le censurer,
Le Public revolté s'obstine à l'admirer.*

Il faut sçavoir pour entendre ces Vers , que Chimène est l'Héroïne de la Piece , comme Rodrigue en est le Héros. Corneille publia bien-tôt après la Tragedie intitulée les *Horaces* ; & il courut un bruit qu'on feroit encore des Observations , & une nouvelle Critique sur cette Piece. Comme l'Auteur ne doutoit point que la persecution contre le Cid n'eût été suscitée par le Cardinal , & par une autre personne de grande qualité ; il prévint que si on s'élevoit encore contre les *Horaces* , ce se-

roit encore par le mouvement de ces deux mêmes Puissances. En écrivant là-dessus à un de ses amis : *Horace* , dit-il , fut condamné par les *Duumvirs* ; mais il fut absous par le Peuple. Ce sont ces alarmes & ces petits chagrins que le Cardinal avoit causez à *Corneille* , qui lui firent faire ces quatre Vers après la mort de ce Ministre , qu'il consideroit d'un côté comme son bienfaicteur , & de l'autre comme son ennemi.

*Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma Prose ni mes Vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.*

Cinna , qui suivit de près les *Horaces* , soutint parfaitement , & affermit même la réputation que *Corneille* s'étoit acquise , & tous ses Rivaux demeurèrent bien loin derriere lui. On ne vit presque plus partir de ses mains que des chefs-d'œuvres nouveaux pendant plusieurs années ; & c'est-là précisément le temps qu'on peut marquer pour celui où le Theatre François arriva au plus haut point de sa gloire, & infiniment au dessus de l'ancien Theatre d'Athènes. Jamais homme n'a mieux connu & conservé les caractères de ses Héros : chez lui les Romains parlent en Romains , les Rois en Rois : par tout de la grandeur & de la majesté ; la tendresse même y est traitée avec une noblesse , qu'on ne rencontre point ailleurs. Ces grands talens n'empêchèrent pas que

quelques Pièces du grand Corneille composées dans sa vieillesse, ne fussent reçues froidement du Public. Peut-être auroit-il dû se retirer plutôt de la carrière; mais on peut dire que s'il est inférieur à lui-même dans quelques-unes de ces dernières Pièces, il y est souvent au dessus de ceux qui se sont exercez dans le même genre. Comme Corneille étoit un de ces génies extraordinaires qu'on ne peut trop louer, un tres-grand nombre de personnes ont entrepris de faire son éloge; il n'y en a point qui lui fasse plus d'honneur que celui que Mr. Racine a fait de lui dans le Discours qu'il prononça comme Directeur de l'Académie Françoisé, le 2. Janvier 1685. C'est là où après avoir représenté l'état pitoyable où étoit le Theatre parmi nous, sans ordre, sans goût, sans règle, & ce qui étoit de plus pernicieux, sans honnêteté, sans bienséance; il fait remarquer la force avec laquelle Corneille surmontant tous ces monstres, fit le premier paroître sur la Scène la raison accompagnée de toute la pompe, & de tous les ornemens dont nôtre Langue est capable. *Il n'est pas aisé, dit-il, de trouver un Poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit. On ne peut trop admirer la noblesse, l'économie dans les sujets, la vehemence dans les passions, la gravité dans les sentimens, la dignité, & en même temps la prodigieuse variété dans les caractères.* Tout

l'éloge est de la même force ; mais ce peu de mots suffisent pour établir la gloire de Corneille, en faisant voir les sentimens qu'a conçûs de lui, l'homme du monde qui étoit le plus capable de juger de son mérite , & qui, si l'on croit le bruit public, n'avoit pas été fâché du peu de succès de quelques Pièces du grand Corneille. Cet homme celebre fut reçu à l'Académie Françoisé en 1647. & étoit le Doyen de cette Compagnie, lorsqu'il mourut en 1684. âgé de 78. ans. Les Pièces de Theatre que nous avons de lui, sont celles qui suivent, selon l'ordre des temps où elles ont été composées : *Melite*, Comédie ; *Clitandre*, Tragédie ; *la Veuve*, Comédie ; *la Galerie du Palais*, Comédie ; *la Suivante*, Comédie ; *la Place Royale*, Comédie ; *Medée*, Tragédie ; *l'Illusion Comique*, Comédie ; *le Cid*, Tragédie ; *les Horaces*, Tragédie ; *Cinna*, Tragédie ; *Polieucte*, Tragédie ; *la mort de Pompée*, Tragédie ; *le Menteur*, Comédie ; *la suite du Menteur*, Comédie ; *Rodogune*, Tragédie ; *Theodore*, Tragédie ; *Héraclius*, Tragédie ; *Dom Sanche d'Aragon*, Comédie ; *Andromède*, Tragédie ; *Nicomede*, Tragédie ; *Pertharite*, Tragédie ; *Oedipe*, Tragédie ; *Sertorius*, Tragédie ; *la Toison d'or*, Tragédie ; *Sophonisbe*, Tragédie ; *Othon*, Tragédie ; *Attila*, Tragédie ; *Berenice*, Tragédie ; *Pulcherie*, Tragédie ; & *Surena*, Tragédie. Il a aussi fait une Traduction en vers des quatre Livres de l'imitation de *Jesus-Christ* ; une autre des sept

Pseaumes de la Pénitence , & de toutes les Hymnes du Breviaire Romain ; les Vêpres & Complies des Dimanches , & l'Office de la sainte Vierge en prose & en vers. Pierre Corneille avoit trois fils, dont l'aîné a pris le parti des armes , le second a été tué étant Lieutenant de Cavalerie , & le troisiéme est Abbé d'Aigue-vive , près de Tours.





A V I S AU LECTEUR.

*Sur la nouvelle Ortographe de cette
Edition.*

C Es cinq Volumes contiennent trente-deux Pieces de Theatre, On pourra trouver quelque chose d'étranger aux innovations de l'Ortographie qui ont été hazardées ici, & je veux bien en rendre raison. L'usage de nôtre Langue est à present si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Etats où elle ne soit connue; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faciliter la prononcia-tion aux Etrangers, qui se trouvent souvent embarrassés, par les divers sons qu'elle donne quelquefois aux mêmes lettres. Les Hollan-dois m'ont frayé le chemin, & donné ouver-ture à y mettre distinction par de differens ca-racteres, que jusqu'ici nos Imprimeurs ont employez indifferemment. Ils ont separé les *i* & les *u* consonnes d'avec les *i* & les *u* voyel-les, en se servant toujourns des *i* & des *u* for-

mez de cette sorte *j*, *v*, pour les premières, & laissant ceux qui sont formez ainsi, *i*, *u*, pour les autres, qui jusqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut être douteuse, dans les impressions où l'on garde le même ordre, qu'en celle-ci. Leur exemple m'a enhardi à passer plus avant. J'ai vû quatre prononciations différentes dans nos *f*, & trois dans nos *e*, & j'ai cherché les moyens d'en ôter toutes ambigüitez, ou par des caractères differens, ou par des regles generales, avec quelques exceptions. Je ne sçai si j'y aurai réüffi, mais si cette ébauche ne déplaît pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé sur cette matiere, & peut-être que ce ne sera pas rendre un petit service à nôtre Langue & au Public.

Nous prononçons l'*f* de quatre diverses manieres. Tantôt nous l'aspirons, comme en ces mots, *peste*, *chaste*; tantôt elle allonge la syllabe, comme en ceux-ci, *paste*, *teste*; tantôt elle ne fait aucun son, comme à *esbloüir*, *esbranler*, *il estoit*, & tantôt elle se prononce comme un *z*, comme à *presider*, *presumer*. Nous n'avons que deux differens caractères, *f*, & *s*, pour ces quatre différentes prononciations. Il faut donc établir quelques maximes generales pour faire les distinctions entieres. Cette lettre se rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aspire toujours; *soi*, *sien*, *sauver* &

suborner ; à la fin , elle n'a presque point de son, & ne fait qu'allonger tant soit peu la syllabe, quand le mot qui suit se commence par une consonne *i* , & quand il commence par une voyelle , elle se détache de celui qu'elle finit pour se joindre avec elle , & se prononce toujours comme un *z*, soit qu'elle soit précédée par une consonne , ou par une voyelle.

Dans le milieu du mot , elle est , ou entre deux voyelles, ou après une consonne, ou avant une consonne. Entre deux voyelles , elle passe toujours pour *z* , & après une consonne elle aspire toujours , & cette difference se remarque entre les verbes composez qui viennent de la même racine. On prononce *prezumer* , *rezister* , mais on ne prononce pas *conzumer* , ni *perzister*. Ces règles n'ont aucune exception , & j'ai abandonné en ces rencontres le choix des caractères à l'Imprimeur , pour se servir du grand ou du petit , selon qu'ils se font le mieux accommoder avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ai pas fait de même , quand l'*s* est avant une consonne dans le milieu du mot , & je n'ai pû souffrir que ces trois mots , *reste* , *tempeste* , *vous estes* , fussent écrits l'un comme l'autre , ayant des prononciations si différentes. J'ai réservé la petite *s* pour celle où la syllabe est aspirée , la grande pour celle où elle est simplement allongée , & l'ai supprimée entierement au troisième mot où elle ne fait point de son , la marquant seu-

lement par un accent sur la lettre qui la précède. J'ai donc fait orthographier ainsi les mots suivans , & leurs semblables, *peste, funeste, chaste, résiste, espoir, tempeste, haste, teste : vous êtes, il étoit, ébloüir, écouter, épargner, arrêter*. Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans la conjugaison , où il faut lui rendre l'*s*, parce qu'elle allonge la syllabe ; comme à l'imperatif *arrête* , qui rime bien avec *teste* ; mais à l'infinitif , & en quelques autres temps où elle ne fait pas cet effet , il est bon de la supprimer & d'écrire, *j'arrétois, j'ai arrêté, j'arrêterai, nous arrétons, &c.*

Quant à l'*e* nous en avons de trois sortes. L'*e* féminin qui se rencontre toujours, ou seul, ou en diphtongue dans toutes les dernières syllabes de nos mots qui ont la terminaison féminine , & qui fait si peu de son , que cette syllabe n'est jamais comptée à rien à la fin de nos vers féminins , qui en ont toujours une plus que les autres . L'*e* masculin qui se prononce comme dans la langue Latine , & un troisième *e* qui ne va jamais sans l'*s* , qui lui donne un son élevé qui se prononce à bouche ouverte en ces mots , *succes, accés, expres*. Or comme ce seroit une grande confusion , que ces trois *e* en ces trois mots , *aspres, verité, & après* , qui ont une prononciation si différente, eussent un caractère pareil , il est aisé d'y remédier , par ces trois sortes d'*e* que nous donne l'Imprimerie , *e, é, è* , qu'on peut nommer

l'*e* simple , l'*é* aigu , & l'*è* grave. Le premier servira pour nos terminaisons féminines , le second pour les Latines , & le troisième pour les élevées , & nous écrirons ainsi ces trois mots & leurs pareils , *aspres* , *verité* , *expres* , ce que nous étendrons à *succès* , *excès* , *procès* , qu'on avoit jusqu'ici écrits avec l'*e* aigu , comme les terminaisons Latines , quoique le son en soit fort différent. Il est vrai que les Imprimeurs y avoient mis quelque différence, en ce que cette terminaison n'étant jamais sans *s* , quand il s'en rencontroit une après un *é* Latin, ils la changeoient en *z* , & ne la faisoient précéder que par un *e* simple. Ils impriment *veritez* , *Deitez* , *dignitez* , & non pas , *verités* , *Deités* , *dignités* : & j'ai conservé cette Orthographe : mais pour éviter toute sorte de confusion entre le son des mots qui ont l'*e* Latin sans *s* , comme *verité* , & ceux qui ont la prononciation élevée , comme *succès* , j'ai crû à propos de me servir de differens caractères , puisque nous en avons , & donner l'*è* grave à ceux de cette dernière espèce. Nos deux articles pluriels , *les* & *des* , ont le même son, quoi qu'écrits avec l'*e* simple : il est si mal-aisé de les prononcer autrement , que je n'ai pas crû qu'il fût besoin d'y rien changer. Je dis la même chose de l'*e* devant deux *ll* , qui prend le son aussi élevé en ces mots , *belle* , *fidelle* , *rebelle* , &c. qu'en ceux-ci , *succès* , *excès* ; mais comme cela arrive toujours quand il se ren-

contre avant ces deux *ll*, il suffit d'en faire cette remarque sans changement de caractère. Le même arrive devant la simple *l*, à la fin du mot, *mortel*, *appel*, *criminel*, & non pas au milieu, comme en ces mots, *celer*, *chanceler*, où l'*e* avant cette *l*, garde le son de l'*e* féminin.

Il est bon aussi de remarquer qu'on ne se sert d'ordinaire de l'*é* aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on supprime l'*s* qui le suit; comme à *établir*, *étonner*: cependant il se rencontre souvent au milieu des mots avec le même son, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un *e* simple; comme en ce mot, *severité*, qu'il faudroit écrire *sevérité*, pour le faire prononcer exactement, & je l'ai fait observer dans cette impression, bien que je n'aye pas gardé le même ordre dans celle qui s'est faite *in folio*.

La double *ll* dont je viens de parler à l'occasion de l'*e*, a aussi deux prononciations en notre Langue, l'une sèche & simple, qui suit l'Ortographe, l'autre molle qui semble y joindre une *h*. Nous n'avons point de différens caractères à les distinguer; mais on en peut donner cette règle infailible. Toutes les fois qu'il n'y a point d'*i* avant les deux *ll*, la prononciation ne prend point cette mollesse. En voici des exemples dans les quatre autres voyelles, *baller*, *rebeller*, *coller*, *annuller*. Toutes les fois qu'il y a un *i* avant les deux *ll*, soit seul, soit en diphtongue, la prononciation y ajoute une *h*. On écrit *bailler*, *éveiller*, *briller*,

chatoïiller, *cueillir*, & on prononce *bailher*,
éveilher, *brilher*, *chatoïilher*, *cueilbir*. Il faut ex-
ceper de cette règle tous les mots qui vien-
nent du Latin, & qui ont deux *ll*, dans cette
Langue; comme, *ville*, *mille*, *tranquille*, *imbe-*
cille, *distille*, *illustre*, *illegitime*, *illicite*, &c.
Je dis qui ont deux *ll* en Latin, parce que les
mots de *filie* & *famille* en viennent, & se pro-
noncent avec cette mollesse des autres, qui ont
l'*i* devant les deux *ll*, & n'en viennent pas;
mais ce qui fait cette difference, c'est qu'ils ne
tiennent pas les deux *ll* des mots Latins, *filia*
& *familia*, qui n'en ont qu'une, mais pure-
ment de nôtre Langue: cette règle & cette
exception sont generales & assurées. Quelques
Modernes, pour ôter toute l'ambiguité de
cette prononciation, ont écrit les mots qui se
prononcent sans la mollesse de l'*h*, avec une *l*
simple, en cette maniere, *tranquile*, *imbecile*,
distile, & cette Ortographe pourroit s'accom-
moder dans les trois voyelles *a*, *o*, *u*, pour
écrire simplemens *baler*, *affoler*, *annuler*; mais
elle ne s'accommoderoit point du tout avec
l'*e*, & on auroit de la peine à prononcer *fidelle*
& *belle*, si on écrivoit *fidele* & *bele*; l'*i* même
sur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit
pas souffrir toujous, & particulièrement en
ces mots *ville*, *mille*, dont le premier, si on le
réduisoit à une *l* simple, se confondroit avec
vile, qui a une signification toute autre.

Il y auroit encore quantité de remarques à

faire sur les différentes manières que nous avons de prononcer quelques lettres en nôtre Langue : mais je n'entreprends pas de faire un Traité entier de l'Ortographie & de la prononciation, & me contente d'avoir donné ce mot d'avis touchant ce qui a été innové. Comme les Imprimeurs ont eu de la peine à s'y accoutumer, ils n'auront pas suivi ce nouvel ordre si ponctuellement, qu'il ne s'y soit coulé quelques fautes, auxquelles il sera aisé de suppléer.





P R E M I E R
D I S C O U R S.
DE L'UTILITE
ET DES PARTIES
D U
POEME DRAMATIQUE.

B I E N que selon Aristote le seul but de la Poësie Dramatique soit de plaire aux Spectateurs ; & que la plûpart de ces Poëmes leur ayent plû , je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'Art. *Il ne faut pas prétendre , dit ce Philosophe , que ce genre de Poësie nous donne toute sorte de plaisir , mais seulement celui qui luy est propre , & pour trouver ce plaisir qui luy est propre , & le donner aux Spectateurs , il faut suivre les preceptes de l'Art , & leur plaire selon ses Régles. Il est constant qu'il y a des préceptes , puisqu'il y a un Art , mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose , & on s'accorde sur les paroles , pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action , de lieu & de jour , personne n'en*

doute ; mais ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action , & jusqu'où peut s'étendre cette unité de jour & de lieu. Il faut que le Poète traite son sujet selon le vray-semblable & le nécessaire. Aristote le dit , & tous ses Interpretes repetent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs & si intelligibles , qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire , non plus que luy, ce que c'est que ce vray-semblable & ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier , qui accompagne toujours l'autre chez ce Philosophe , hormis une seule fois , où il parle de la Comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une Maxime tres-fausse, *qu'il faut que le sujet d'une Tragédie soit vray-semblable* , appliquant aussi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniere de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une Tragédie d'un sujet purement vray-semblable : il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon , où les noms & les choses étoient de pure invention , aussi bien qu'en la Comédie ; mais les grands sujets qui remuent fortement les passions , & en opposent l'impetuosité aux loix du devoir, ou aux tédresses du sçavoir, doivent toujours aller au delà du vray-semblable, & ne trouveroient aucune croyance parmi les Auditeurs, s'ils n'étoient soutenus ou par l'autorité de l'Histoire qui persuade avec empire , ou par la préoccupation de l'opinion commune, qui nous donne ces mêmes Auditeurs déjà tout persuadés. Il n'est pas vray-semblable que Medée tue ses enfans, que Clytemnestre assassine son mary, qu'Oreste poignarde sa mere ; mais l'Histoire le dit, & la representation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vray , ni vray-semblable , qu'Andromede exposée à un monstre marin , ait été garantie de ce peril par un Cavalier volant , qui avoit des ailes aux pieds ; mais c'est une fiction que l'antiquité a receüe ; & comme elle l'a transmise jusqu'à nous , personne ne s'en offense, quand on la voit sur le Théâtre : il ne seroit pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la verité ou l'opinion fait accepter seroit rejeté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette ve-

tité, ou à cette opinion. C'est pourquoy nôtre Docteur dit que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, & *non de l'Art* qui les imagine. Elle est maîtresse des événemens, & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente, enveloppe une secrète défense d'entreprendre sur elle, & d'en produire sur la Scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes Tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles*, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la Tragédie. Les siècles suivans nous en ont assez fourni, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus sur les pas des Grecs; mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs regles. Il faut, s'il se peut; nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des Chœurs nous oblige à remplir nos Poëmes de plus d'Episodes qu'ils ne faisoient; c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs Maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc sçavoir quelles sont ces regles; mais nôtre malheur est, qu'Aristote & Horace après luy en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'Interpretes, & que ceux qui leur en ont voulu servir jusques ici, ne les ont souvent expliquez qu'en Grammairiens, ou en Philosophes. Comme ils avoient plus d'étude & de speculation, que d'experience du Théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumieres fort seures pour y réussir.

Je hazarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la Scène, & en diray mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, & sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conceuës.

Ainsi ce que j'ay avancé dès l'entrée de ce Discours, que *la Poësie Dramatique a pour but le seul plaisir des Spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniâtrément sur ceux qui pensent ennoblir l'Art, en luy donnant pour objet de profiter aussi-bien que de plaire. Cette dispute

même feroit tres-utile , puisqu'il est impossible de plaire selon les regles , qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vray qu'Aristote dans tout son Traité de la Poétique n'a jamais employé ce mot une seule fois ; qu'il attribué l'origine de la Poésie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes ; qu'il prefere la partie du Poeme qui regarde le sujet , à celle qui regarde les mœurs , parce que cette premiere contient ce qui agréé le plus , comme les agnitions & les peripeties ; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragédie, l'agrément du discours dont elle est composée, & qu'il l'estime enfin plus que le Poeme Epique , en ce qu'elle a de plus la decoration extérieure & la Musique, qui delectent puissamment , & qu'étant plus courte & moins diffuse , le plaisir qu'on y prend est plus parfait : mais il n'est pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne sçaurions plaire à tout le monde, si nous n'y meslons l'utile , & que les gens graves & serieux , les vieillards & les amateurs de la vertu s'y ennuyent , s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuria seniorum agitant expertia frugis. Ainsi quoyque l'utile n'y entre que sous la forme du delectable , il ne laisse pas d'y être nécessaire ; & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter , comme je l'ay déjà dit , une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de Poemes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La premiere consiste aux Sentences & instructions morales qu'on y peut semer presque par tout : mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours generaux , ou ne les pousser guère loin , sur tout quand on fait parler un homme passionné , ou qu'on luy fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quietude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'Etat , où un homme d'importance consulté par un Roy s'explique de sens rassis , ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue ; mais enfin il est toujours bon de les reduire souvent de la these à l'hypothese ; & j'aime

mieux faire dire à un Acteur, *l'Amour vous donne beaucoup d'inquietude, que l'Amour donne beaucoup d'inquietude aux esprits qu'il possède.*

Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les maximes de la Morale & de la Politique. Tous mes Poemes demeureroient bien estropiés, si on en retranchoit ce que j'y en ay mêlé; mais encore un coup il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier, autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'Auditeur, parce qu'il fait languir l'action, & quelque heureusement que réussisse cet étalage de Moralitez, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avoûray toutefois que les discours generaux ont souvent grace, quand celui qui les prononce & celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille, pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième Acte de Méliste, la joye qu'elle a d'être aimée de Tircis luy fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa Nourrice, qui de son côté satisfait à cette demangeaison qu'Horace attribué aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle sçavoit que Tircis la crût infidelle, & qu'il en fût au desespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires, pour appuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actiōs particulieres de ceux dōt on parle. Rodogune au premier Acte ne sçauroit justifier la défiance qu'elle a de Cleopatre que par le peu de sincerité qu'il y a d'ordinaire dans la reconciliation des Grands après une offense signalée, parce que depuis le Traité de Paix cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle luy conserve dans le cœur. L'assurance que prend Méliste au quatrième Acte de la fuite du menteur sur les premières protestations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a vû qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité & la promptitude que deux Amans nez l'un pour l'autre ont à donner

croiance à ce qu'ils s'entredifent ; & les douze vers qui expriment cette Moralité en termes generaux ont tellement plu , que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur memoire. Vous en trouverez icy quelque autre de cette nature. La seule regle qu'on y peut établir , c'est qu'il les faut placer judicieusement, & sur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras , & qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du Poeme Dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus , qui ne manque jamais à faire son effet quand elle est bien achevée, & que les traits en sont si reconnoissables , qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour vertu. Celle-cy se fait alors toujours aimer , quoyque malheureuse, & celuy-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les Anciens se sont fort souvent contenté de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, & punir les mauvaises. Clytemnestre & son Adultere tuënt Agamemnon impunément ; Medée en fait autant de ses enfans , & Atrée de ceux de son frere Thyeste qu'il luy fait manger. Il est vray qu'à bien considerer ces actions qu'ils choissoient pour la Catastrophe de leurs Tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir ; mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frere ; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Medée à qui il devoit tout ; mais massacrer ses enfans à ses yeux est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des cōcubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye ; mais il n'avoit point attenté sur sa vie comme elle fait sur la sienne : & ces Maîtres de l'Art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son pere, encore plus grand que le sien ; puisqu'ils luy ont donné des Furies vangeresses pour le tourmenter , & n'en ont point donné à sa mere, qu'ils font jouïr paisiblement avec sō Ægiste du royaume d'un mary qu'elle avoit assassiné.

Nôtre Théâtre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Seneque n'y a pas été fort heureux : sa Medée y a trouvé plus de faveur ; mais aussi , à le bien prendre , la perfidie de Jason & la violence du Roy de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'Auditeur entre aisément dans ses intérêts, & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre maniere de finir le Poeme Dramatique par la punition des mauvaises actions & par la récompense des bonnes, qui n'est pas un precepte de l'Art, mais un usage que nous avons embrassé , dont chacun peut se départir à ses perils. Il étoit dès le temps d'Aristote, & peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce Philosophe ; puisqu'il dit , *qu'il n'a eu vogue que par l'imbecillité du jugement des Spectateurs , & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du Peuple , & écrivent selon les souhaits de leur Auditoire.* En effet , il est certain que nous ne sçaurions voir un honnête homme sur nôtre Théâtre, sans luy souhaiter de la prosperité , & nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin , & remportons une espece d'indignation contre l'Auteur & les Acteurs : mais quand l'évenement remplit nos souhaits , & que la vertu y est couronnée , nous sortons avec pleine joye & remportons une entiere satisfaction , & de l'Ouvrage , & de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu , en dépit des traverses & des perils , nous excite à l'embrasser, & le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'apprehension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du Théâtre , comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié & de la crainte. Mais comme cette utilité est particuliere à la Tragédie, je m'expliqueray sur cet article au second Volume, où je traiteray de la Tragédie en particulier, & passe à l'examen des par-

ties qu'Aristote attribué au Poeme Dramatique. Je ds au Poeme Dramatique en general , bien qu'en traitant cette matiere il ne parle que de la Tragédie ; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la Comédie, & que la difference de ces deux especes de Poemes ne consiste qu'en la dignité des Personnages , & des actions qu'ils imitent , & non pas en la façon de les imiter , ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le Poeme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appellées parties de quantité ou d'extension, & Aristote en nomme quatre , le Prologue , l'Episode, l'Exode , & le Chœur. Les autres se peuvent nommer des parties integrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premieres pour former tout le corps avec elles. Ce Philosophe y en trouve six , le Sujet , les Mœurs, les Sentimens , la Diction , la Musique , & la Decoration du Théâtre. De ces six il n'y a que le Sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'Art Poétique, les autres ont besoin d'autres Arts subsidiaires. Les Mœurs , de la Morale ; les Sentimens de la Rhétorique ; la Diction , de la Grammaire ; & les deux autres parties ont chacune leur Art , dont il n'est pas besoin que le Poete soit instruit , parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que luy , ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais comme il faut qu'il execute luy même ce qui concerne les quatre premieres, la connoissance des Arts dont elles dépendent luy est absolument nécessaire , à moins qu'il n'ait reçu de la nature un sens commun assez fort & assez profond, pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du Sujet sont diverses pour la Tragédie & pour la Comédie. Je ne toucheray à present qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote definit simplement , *une imitation de personnes basses & fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette definition ne me satisfait point ; & puisque beaucoup de Sçavans tiennent que son Traité de la Poétique n'est pas venu tout entier jusques à nous , je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé il s'en rencontroit une plus achevée.

La Poësie Dramatique , selon luy , est une imitation des actions , & il s'arrête à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoyqu'il en soit , cette definition avoit du rapport à l'usage de son temps , où l'on ne faisoit parler dans la Comédie que des personnes d'une cōdition tres-mediocre; mais elle n'a pas une entiere justesse pour le nôtre, où les Rois mêmes y peuvent entrer , quand leurs actions ne sont point au dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la Scène une simple intrigue d'amour entre des Rois , & qu'ils ne courent aucun peril , ni de leur vie, ni de leur Etat, je ne croi pas que bien que les personnes soient illustres , l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la Tragédie. Sa dignité demande quelque grand interest d'Etat, ou quelque passion plus noble & plus mâle que l'amour , telles que sont l'ambition ou la vengeance; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une Maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour ; parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, & ne peut servir de fondement à ces interêts & à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le Poeme , & leur laisse le premier.

Cette Maxime semblera nouvelle d'abord ; elle est toutefois de la pratique des Anciens , chez qui nous ne voyons aucune Tragédie , où il n'y ait qu'un interêt d'amour à démêler : au contraire ils l'en bannissoient souvent ; & ceux qui voudront considerer les miennes ; reconnoîtront qu'à leur exēple je ne luy ay jamais laissé y prendre le pas devant , & que dans le Cid même qui est sans contredit la Piece la plus remplie d'amour que j'aye faite , le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux Amans que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y ait de grands interêts d'Etat dans un Poeme , & que le soin qu'une personne Royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche , s'il ne s'y rencontre point de peril de vie , de perte d'Etat , ou de bannissement , je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé.

que celui de Comédie ; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions , je me suis hazardé d'y ajouter l'Épithète d'Heroïque pour la distinguer d'avec les Comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les Anciens ; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des Rois sur le Théâtre sans quelqu'un de ces grands perils. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les regles de l'Art, ne fût-ce que pour meriter cette louange que donnoit Horace aux Poetes de son temps :

*Nec minimum meruere decus , vestigia Græcæ
Ausi deferere.*

& n'avoir point de part en ce honteux éloge ,

O imitatores , servum pecus.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple , dit Tacite, a été autrefois sans exemple , & ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.

La Comédie differe donc en cela de la Tragédie, que celle-cy veut pour son Sujet une action illustre, extraordinaire , serieuse ; celle-là s'arrête à une action commune & enjouée : celle-cy demande de grands perils pour ses Heros ; celle-là se contente de l'inquietude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses Acteurs. Toutes les deux ont cela de commun , que cette action doit être complete & achevée ; c'est-à-dire, que dans l'événement qui la termine, le Spectateur doit être si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos , & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le Poeme en demeueroit là, l'action ne seroit pas complete , parce que l'Auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet Empereur auroit ordonné de cet ingrat Favory. Ptolomée craint que Cesar, qui vient en Egypte , ne favorise sa sœur dont il est amoureux, & ne le force à luy rendre sa part du Royaume, que son pere luy a laissée par Testament. Pour attirer la faveur de

son côté par un grand service , il luy immole Pompée, ce n'est pas assez, il faut voir comment Cesar recevra ce grand sacrifice : il arrive, il s'en fâche , il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les Conseillers de cet attentat à cet illustre mort. Ce Roy surpris de cette reception si peu attendue , se resout à prévenir Cesar, & conspire contre luy , pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé; ce n'est pas encore assez, il faut sçavoir ce qui réussira de cette conspiration. Cesar en a l'avis , & Ptolomée perissant dans un combat avec ses Ministres , laisse Cléopatre en paisible possession du Royaume dont elle demandoit la moitié , & Cesar hors de peril. L'Auditeur n'a plus rien à demander , & sort satisfait , parce que l'action est complete.

Je connois des gens d'esprit , & des plus sçavans en l'Art Poétique, qui m'imputent d'avoir negligé d'achever le Cid & quelques autres de mes Poèmes , parce que je n'y conclus pas précisément le Mariage des premiers Acteurs, & que je ne les envoie point marier au sortir du Théâtre. A quoy il est aisé de répondre que le Mariage n'est point un achèvement necessaire pour la Tragédie heureuse , ni même pour la Comédie. Quant à la premiere , c'est le peril d'un Heros qui la constitue ; & lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour , il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa Maîtresse quand la bienséance ne le permet pas , & il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens , sans luy en faire déterminer le jour. Ce seroit une chose insupportable que Chimène en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son pere, & Rodrigue seroit ridicule s'il faisoit la moindre démonstration de le desirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire des douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace , dans l'instant que sa mere se vient d'empoisonner à leurs yeux , & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire perir avec elle. Pour la Comédie, Aristote ne luy impose point d'autre devoir pour conclusion , *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis*. Ce qu'il faut entendre un peu plus generalement

que les tomes ne semblent porter , & l'étendre à la reconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence ; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pere , qu'on a vû en colere contre luy pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes Comédies ; ou que deux Amans séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite , ou par quelque pouvoir dominant , se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle ; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres , qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénouement d'une Pièce , si après l'avoir soutenue durant quatre Actes sur l'autorité d'un pere qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils ou de sa fille , il y consentoit tout d'un coup au cinquième, par cette seule raison que c'est le cinquième, & que l'Auteur n'oseroit en faire fix. Il faut un effet considerable qui l'y oblige, comme si l'Amant de sa fille luy sauvoit la vie en quelque rencontre, où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis , ou que par quelque accident inespéré il fût reconnu pour être de plus grande condition & mieux dans la fortune qu'il ne paroïssoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complete , il faut aussi n'ajouter rien au delà ; parce que quand l'effet est arrivé , l'auditeur ne souhaite plus rien , & s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentimens de joye qu'ont deux Amans qui se voyent réunis après de longues traverses, doivent être bien courts : & je ne sçay pas quelle grace a eu chez les Atheniens la contestation de Ménélas & de Teucer pour la sépulture d'Ajax , que Sophocle fait mourir au quatrième Acte ; mais je sçay bien que de notre tēps la dispute du même Ajax & d'Ulysse pour les armes d'Achille après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ay peine encore à comprendre comment

on a pû souffrir le cinquième Acte de Méliste & de la Veuve. On n'y voit les premiers Acteurs que réunis ensemble, & ils n'y ont plus d'interêt qu'à sçavoir les Auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparez. Cependant ils en pouvoient être déjà instruits, si je l'eusse voulu, & semblent n'être plus sur le Théâtre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux Comédies à l'ignorance des preceptes, qui étoit assez generale en ce temps-là, d'autant que ces mêmes preceptes, bien ou mal observez, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux mêmes qui faute de les sçavoir s'abandonnent au courant des sentimens naturels: mais je ne puis que je n'avouë du moins que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné, a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de Comédie tres agréable, & qui jusques là n'avoit point paru sur la Scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la vûë, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La Comédie & la Tragédie se ressemblent encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur*, c'est-à-dire, *qu'elle ne doit être ni si petite qu'elle échappe à la vûë comme un atome, ni si vaste, qu'elle confonde la memoire de l'Auditeur, & égare son imagination*. C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du Poeme, & il ajoûte que *pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin*. Ces termes sont si generaux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluënt les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois Actes qui la précédent; & je m'assure que si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste, & qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Emilie, ou en jalousies

contre Maxime ; cette conspiration surprenante feroit bien des revoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre tout autre chose.

Il faut donc qu'une action , pour être d'une juste grandeur , ait un commencement , un milieu , & une fin. Cinna conspire contre Auguste , & rend compte de sa conspiration à Æmilie , voilà le commencement : Maxime en fait avertir Auguste , voilà le milieu : Auguste luy pardonne , voilà la fin. Ainsi dans les Comédies de ce premier Volume j'ay presque toujours établi deux Amans en bonne intelligence ; je les ay broüillés ensemble par quelque fourbe , & les ay réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les separoit

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisér le nombre des Vers qu'on y recite à quinze cens , & veulent que les Pièces de Théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit , sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ay été plus heureux que leur regle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux Comédies , & un peu plus de dix huit cens aux Tragédies , sans avoir sujet de me plaindre que mon Auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parlé du Sujet de la Comédie , & des conditions qui luy sont nécessaires. La vray-semblance en est une dont je parleray en un autre lieu ; il y a de plus, que les événemens en doivent toujours être heureux ; ce qui n'est pas une obligation de la Tragédie , où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur , ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de Commentaire. Je viens à la seconde partie du Poëme , qui sont les Mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions , *qu'elles soient bonnes , convenables , semblables , & égales*. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre

par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des Poemes , tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchans, ou vicieux , ou tachés de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en general les mœurs de chaque âge , & leur attribue plus de défauts que de perfections; & quand il nous prescrit de peindre Medée fiere & indomptable , Ixion perfide , Achille emporté de colere jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour luy , & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs ; & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là , je croy que c'est le caractère brillant & élevé d'une habitude vertueuse , ou criminelle , selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on introduit. Cléopatre dans Rodogune est tres-mechante ; il n'y a point de parricide qui luy fasse horreur , pourvû qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle prefere à toutes choses , tant son attachement à la domination est violent ; mais tous ces crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut , qu'en même temps qu'on deteste ses actions , on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir ; mais Dorante debite ses mengeries avec une telle presence d'esprit & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux Spectateurs que le talent de mêtir ainsi est un vice d'ot, les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple ceux qui voudront examiner la maniere dont Horace décrit la colere d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote , qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. *La Poésie , dit-il , est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été ; & comme les Peintres font souvent des portraits flattez , qui sont plus beaux que*

*l'original, & conservent toutefois la ressemblance ; ainsi les Poetes representant des hommes coleres ou faineans, doivent tirer une haute idée de ces qualitez qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité ou de dureté, & c'est ainsi qu'Homere a fait Achille bon. Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homere a donné aux emportemens de la colere d'Achille, cette bonté necessaire aux mœurs, que je fais consister en cette elevation de leur caractère, & dont Robortel parle ainsi : *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans à sua natura & effigie pristina.**

Ce texte d'Aristote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte que les mœurs des hommes coleres ou faineans doivent être peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté. Il y a du rapport de la dureté à la colere, & c'est ce qu'attribuë Horace à celle d'Achille en ce vers,

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la faineantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot grec *παρρησια* a été rendu dans le sens d'Aristote par les Interpretes Latins que j'ay suivis. Pacius le tourne *desides* ; Victorius, *inertes* ; Heinsius, *seignes*, & le mot de *faineans* dont je me suis servi pour le mettre en nôtre langue, répond assez à ces trois versions ; mais Castelvetro le rend en la sienne par celui de *mansueti*, *débonnaires ou pleins de mansuetude* ; & non seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colere*, mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle *ἐπιμετρία* dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois Interpretes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *seignes*, *desides*, *inertes*, pourvu qu'on n'entendît par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fâche que mal-aisément ; mais j'aimerois mieux

encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa Langue ; & je croi que pour lui laisser sa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condescendance*, ou *facilité équitable d'approuver*, *excuser & supporter tout ce qui arrive*. Ce n'est pas que je me veuille faire juge entre de si grands hommes ; mais je ne puis dissimuler que la version Italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois Latines. Dans cette diversité d'interpretations, chacun est en liberté de choisir ; puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en presente une nouvelle qui plaît davantage, & que les opinions des plus sçavans ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de Mœurs qu'il leur impose pour premiere condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut ; en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le Théâtre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette regle, il se sert de celui de Menelas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans necessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas ; qui est que cette bonté de Mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toujours se faire aimer, & par consequent être vertueux, & non pas ceux qui le persecutent ou le font perir ; mais comme c'est restreindre à un seul ce qu'Aristote dit en general, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette premiere condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la Scène ; & je ne pourrois suivre cette dernière interpretation, sans condamner le Menteur dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la Comédie qui porte ce titre.

En second lieu les Mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la premiere.

Le Poete doit considerer l'âge , la dignité, la naissance, l'employ , & le pays de ceux qu'il introduit , il faut qu'il sçache ce qu'on doit à sa patrie , à ses parens , à ses amis , à son Roy ; quel est l'office d'un Magistrat, ou d'un General d'Armée , afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux Spectateurs , & en éloigner ceux qu'il leur veut faire hair : car c'est une maxime infailible, que pour bien reüssir, il faut interesser l'Auditoire pour les premiers Acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une regle, dont on ne puisse se dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avarés; le contraire arrive tous les jours sans merveille , mais il ne faut pas que l'on agisse à la maniere de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes & des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux , & non pas d'un vieillard, cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux; mais il passeroit pour fou , s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualitez de sa personne. Il peut esperer qu'on l'écouterà , mais cette esperance doit être fondée sur son bien , ou sur sa qualité , & non pas sur ses merites , & ses prétentions ne peuvent être raisonnables s'il ne croit avoir affaire à une ame assez interessée pour déferer tout à l'éclat des richesses , ou à l'ambition du rang.

La qualité de semblables , qu'Aristote demande aux Mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'Histoire ou la Fable nous fait connoître , & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers ,

Sit Medæa ferox invictaque.

Qui peindroit Ulysse en grand guerrier , ou Achille en grand discoureur , ou Medée en femme fort soumise , s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualitez dont quelques Interpretes ont beaucoup de peine à trouver la difference qu'Aristote veut qui soit entr'elles sans

la désigner , s'accorderont aisément , pourvû qu'on les sépare, & qu'on donne celle de convenables aux personnes imaginées qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du Poete , en reservant l'autre pour celles qui sont connues par l'Histoire ou par la Fable , comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'égalité , qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos Personnages les Mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum

Qualis ab incepto processerit , & sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour. Elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur , mais cet amour agit autrement en la présence du Roy , autrement en celle de l'Infante, & autrement en celle de Rodrigue ; & c'est ce qu'Aristote appelle des Mœurs inégalement égales.

Il se presente une difficulté à éclaircir sur cette matière , touchant ce qu'entend Aristote lorsqu'il dit , *que la Tragédie se peut faire sans Mœurs , & que la plupart de celles des Modernes de son temps n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez mal aisé à concevoir , vû que selon lui-même c'est par les Mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien , spirituel ou stupide , timide ou hardi , constant ou irresolu , bon ou mauvais Politique , & qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le Théâtre qui ne soit bon ou méchant , & qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent opposez l'un à l'autre, j'ay remarqué que ce Philosophe dit ensuite , *que si un Poete a fait de belles narrations morales & des discours bien sententieux , il n'a fait encore rien par là qui concerne la Tragédie.* Cela m'a fait considerer que les Mœurs ne sont pas seulement le principe des actions , mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit &

raisonne en homme de bien , un méchant agit & raisonne en méchant , & l'un & l'autre étale de diverses maximes de Morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes que cette habitude produit , que la Tragédie peut se passer , & non pas de l'habitude même , puisqu'elle est le principe des actions , & que les actions sont l'ame de la Tragédie , où l'on ne doit parler qu'en agissant & pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre , nous pouvons dire que quand il parle d'une Tragédie sans Mœurs , il entend une Tragédie où les Acteurs énoncent simplement leurs sentimens ou ne les appuyent que sur des raisonnemens tirez du fait , comme Cléopatre dans le second Acte de Rodogune ; & non pas sur des maximes de Morale ou de Politique , comme Rodogune dans son premier Acte. Car , je le repete encore , faire un Poeme de Théâtre , où aucun des Acteurs ne soit bon ni méchant , prudent ni imprudent , cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentimens, par où l'Acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnemens moraux , comme je viens de le dire. Cette partie a besoin de la Rhétorique pour peindre les passions & les troubles de l'esprit , pour consulter , délibérer , exagerer ou extenuer ; mais il y a cette difference pour ce regard entre le Poete Dramatique & l'Orateur , que celui cy peut étaler son Art , & le rendre remarquable avec pleine liberté , & que l'autre doit le cacher avec soin , parce que ce n'est jamais lui qui parle , & que ceux qu'il fait parler ne sont pas des Orateurs.

La diction dépend de la Grammaire. Aristote lui attribué les Figures , que nous ne laissons pas d'appeller communément Figures de Rhétorique. Je n'ay rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les Figures placées à propos & diversifiées, & la versification aisée & élevée au dessus de la Prose , mais non pas jusqu'à l'enflure du Poeme Epique , puisque ceux que le Poete fait parler ne sont pas des Poetes.

Le retranchement que nous avons fait des Chœurs , a retranché la Musique de nos Poemes. Une chanson y a quelquefois bonne grace , & dans les Pieces de Machines cet ornement est redevenu necessaire pour remplir les oreilles de l'Auditeur, pendant que les Machines descendent.

La Décoration du Tréatre a besoin de trois Arts pour la rendre belle , de la Peinture , de l'Architecture, & de la Perspective. Aristote prétend que cette partie , non plus que la précédente , ne regarde pas le Poete , & comme il ne la traite point , je me dispenseray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours , je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité , qui sont le Prologue , l'Episode , l'Exode , & le Chœur. Le Prologue est *ce qui se recite avant le premier chant du Chœur* ; l'Episode , *ce qui se recite entre les chants du Chœur* ; & l'Exode , *ce qui se recite après le dernier chant du Chœur*. Voilà tout ce que nous en dit Aristote ; qui nous marque plutôt la situation de ces parties , & l'ordre qu'elles ont entr'elles dans la representation , que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à nôtre usage , le Prologue est nôtre premier Acte , l'Episode fait les trois suivans , & l'Exode le dernier.

Je dis que le Prologue est ce qui se recite devant le premier chant du Chœur , bien que la version ordinaire porte , *devant la premiere entrée du Chœur* ; ce qui nous embarrasseroit fort, vû que dans beaucoup de Tragédies Grecques le Chœur parle le premier , & ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme , afin de lever la difficulté , j'ay considéré qu'encore que le mot Grec *πάροδος* , dont se sert icy ce Philosophe , signifie communément l'entrée en un chemin ou Place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos Anciens faisoient parler leurs Acteurs ; en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du Chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après en disant que le *πάροδος* du Chœur est la premiere chose

que dit tout le Chœur ensemble. Or quand le Chœur entier disoit quelque chose, il chantoit; & quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le Chœur tenoit alors lieu d'Acteur, & ce qu'il disoit servoit à l'action, & devoit par conséquent être entendu; ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejeter ce premier *πρόοδιος* du Chœur, qui est la borne du Prologue, à la première fois qu'il demeureroit seul sur le Théâtre, & chantoit. Jusques-là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une seule bouche; ou s'il y demeureroit seul sans chanter, il se separoit en deux demy-Chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'Auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, & s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je reduis ce Prologue à nôtre premier Acte, suivant l'intention d'Aristote; & pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son Livre, je diray qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les Episodiques; en sorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes suivans, qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle & assez severe, & je ne l'ay pas toujours gardée; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action par la liaison de routes celles qui concourent dans le Poeme. Les Anciens s'en sont fort écartés: particulièrement dans les Agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toujours servi de gens qui survenoient par hazard au cinquième Acte, & ne seroient arrivés qu'au dixième, si la Piece en eût eu dix. Tel est ce Vieillard de Corinthe dans l'Oedipe de Sophocle & de Senecque, où il semble tomber des nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne sçauroient plus par où en prendre, ni

quelle posture tenir , s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ay introduit qu'au cinquième Acte non plus qu'eux ; mais j'ay préparé sa venue dès le premier , en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son pere. Ainsi dans la Veuve , bien que Celidan ne paroisse qu'au troisième , il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans le Cid , pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier Acte. Le Plaideur de Poitiers dans le menteur avoit le même défaut , mais j'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition , où le denouement se trouve préparé par Philiste , & non plus par luy.

Je voudrois donc que le premier Acte contînt le fondement de toutes les actions , & fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du Poeme. Encore que souvent il ne donne pas toutes les lumieres necessaires pour l'entiere intelligence du Sujet , & que tous les Acteurs n'y paroissent pas , il suffit qu'on y parle d'eux , ou que ceux qu'on y fait paroître ayent besoin de les aller chercher , pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des Personnages qui agissent dans la Piece par quelque propre interêt considerable , ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son Maître , un confident qui reçoit le secret de son ami , & le plaint dans son malheur , un pere qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfans , une femme qui console & conseille son mary , en un mot tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier Acte ; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna , j'aurois pû la faire entrer au quatrième , sans pecher contre cette regle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement , quand on fait concourir deux actions differentes , bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna , & la consultation d'Auguste avec lui & Maxime , n'ont aucune liaison entr'elles , & ne font que concurrencer d'abord , bien que le resultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre , & soit cause que

Maxime en fait découvrir le secret à cet Empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier Acte, où Auguste mande Cinna & Maxime : on n'en sçait pas la cause ; mais enfin il les mande, & cela suffit pour faire une surprise tres-agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eût point mandés dès le premier Acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des Chefs de ce grand dessein. Dans Don Sanche, le choix que la Reine de Castille doit faire d'un mary, & le rapel de celle d'Aragon dans ses Etats sont deux choses tout à-fait differentes, aussi sont-elles proposées toutes deux au premier Acte ; & quand on introduit deux sortes d'Amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier Acte s'appelloit Prologue du temps d'Aristote, & cōmunément on y faisoit l'ouverture du Sujet, pour instruire le Spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il sçût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniere de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant, tantôt un Dieu dans une machine, par qui les Spectateurs recevoient cet éclaircissement, tantôt un de ses principaux Personages qui les en instruisoit lui-même ; comme dans son Iphigenie & dans son Helene, où ces deux Heroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'Auditeur, sans avoir aucun Acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire que quand un Acteur parle seul, il ne puisse instruire l'Auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, & non pas par une simple narration. Le Monologue d'Emilie, qui ouvre le Théâtre dans Cinna, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son pere, & que pour vanger sa mort elle engage son Amant à conspirer contre lui, mais c'est par le trouble & la crainte que le peril où elle expose Cinna jette dans son

son ame, que nous en avons la connoissance. Sur tout le Poete se doit souvenir que quand un Acteur est seul sur le Théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, & ne parle qu'afin que le Spectateur sçache de quoy il s'entretient ; & à quoy il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre Acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre ; & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine me le souffrir.

Plaute a crû remedier à ce desordre d'Euripide, en introduisant un Prologue détaché, qui se recitoit par un Personnage qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de Prologue, & n'étoit point du tout du corps de la Piece. Aussi ne parloit-il qu'aux Spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, & amener le Sujet jusques au premier Acte, où commençoit l'action.

Terence, qui est venu depuis luy, a gardé ces prologues, & en a changé la matiere. Il les a employez à faire son Apologie contre les envieux, & pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de Personnages, qu'on a appellés protatiques, parce qu'ils ne paroissent que dans la Protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du Sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre Acteur ; & par ce recit qu'on leur en faisoit, l'Auditeur demouroit instruit de ce qu'il devoit sçavoir touchant les interêts des premiers Acteurs, avant qu'ils parussent sur le Théâtre. Tels sont Mosie dans son Andrienne, & Davus dans son Phormion. Qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette methode est fort artificieuse, mais je voudrois pour sa perfection que ces mêmes Personnages servissent encore à quelqu'autre chose dans la Piece, & qu'ils y fussent introduits par quelqu'autre occasion que celle d'écouter ce recit. Pollux dans Medée est de cette nature Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, & s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit à Thessalie; il apprend de lui sa fortune & son divorce

26 PREMIER DISCOURS.

avec Medée , pour épouser Créüse , qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Egée , qui l'avoit fait enlever , & raisonne avec le Roy sur la défiance qu'il doit avoir des presens de Medée. Toutes les Pièces n'ont pas besoin de ces éclaircissemens , & par conséquent on se peut passer souvent de ces Personnages , dont Terence ne s'est servi que ces deux fois dans les six Comédies que nous avons de lui.

Nôtre siècle a inventé une autre espece de Prologue pour les Pièces de Machines, qui ne touche point au Sujet , & n'est qu'une louange adroite du Prince devant qui ces Poemes devoient être representez. Dans l'Andromede Melpomène emprunte au Soleil ses rayons pour éclairer son Théâtre en faveur du Roy , pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le Prologue de la Toison d'Or sur le mariage de Sa Majesté & la Paix avec l'Espagne a quelque chose encore de plus éclatant. Ces Prologues doivent avoir beaucoup d'invention , & je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que les Dieux imaginaires de l'Antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de nôtre temps par une fiction Poétique , qui fait un grand accommodement de Théâtre.

L'Episode selon Aristote en cet endroit , sont nos trois Actes du milieu ; mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale , & qui lui servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je diray que bien que trois Actes s'appellent Episode , ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'Episodes. La consultation d'Auguste au second de Cinna , les remords de cet ingrat , ce qu'il en découvre à Æmilie , & l'effort que fait Maxime pour persuader à cette même Æmilie de s'enfuir avec lui , ne sont que des Episodes ; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur , les irresolutions de ce Prince, & les conseils de Livie , sont de l'action principale ; & dans Heraclius ces trois Actes ont plus d'action principale que d'Episodes. Ces Episodes sont de deux sortes , & peuvent être composez des actions particulieres des principaux Ac-

teurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des interêts des seconds Amans qu'on introduit, & qu'on appelle communément des Personnages Episodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier Acte, & être attachez à l'action principale, c'est à-dire, y servir de quelque chose, & particulièrement ces Personnages Episodiques doivent s'embarasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue broüille les uns & les autres. Aristote blâme fort les Episodes détachez, & dit que les mauvais Poetes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comédiens, pour leur donner de l'employ. L'Infante du Cid est de ce nombre, & on le pourra condamner, ou luy faire grace par ce pretexte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmy nos Modernes.

Je ne dirai rien de l'Exode, qui n'est autre chose que nôtre cinquième Acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ay dit que l'action du Poeme Dramatique doit être complete. Je n'y ajoûterai que ce mot; qu'il faut, s'il se peut, luy réserver toute la Catastrophe, & même la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la differe, plus les esprits demeurent suspendus, & l'impatience qu'ils ont de sçavoir de quel côté elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir: ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet Acte. L'Auditeur qui la sçait trop tôt n'a plus de curiosité, & son attention languit durant tout le reste, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'est veu dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui separe le quatrième Acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement; mais je ne conseillerois à personne de s'asseurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours, & quoy que son Auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les desespoirs de ce Monarque, peut-être que l'excellence de l'Acteur, qui en soutenoit le Personnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilitez, & les parties du Poëme Dramatique. Quelques Personnes de condition, qui peuvent tout sur moy, ont voulu que je donnasse mes sentimens au Public, sur les Regles d'un Art qu'il y a si long-temps que je pratique assez heureusement. Pour observer quelque ordre, j'ay separé les principales matières en trois Discours. Dans le premier j'ay traité de l'utilité & des parties du Poëme Dramatique; je parle au second des conditions particulieres de la Tragédie, des qualitez des Personnes & des événemens qui luy peuvent fournir de Sujet, & de la maniere de le traiter selon le vray-semblable ou le necessaire. Je m'explique dans le troisiéme sur les trois unitez, d'action, de jour & de lieu.

Cette entreprise méritoit une longue & tres-exacte étude de tous les Poëmes qui nous restent de l'Antiquité, & de tous ceux qui ont commencé les Traitez qu'Aristote & Horace ont fait de l'Art Poétique, ou qui en ont écrit en particulier; mais je n'ay pû me résoudre à en prendre le loisir; & je m'assure que beaucoup de mes Lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, & ne seront pas fâchez, que je donne à des productions nouvelles, le temps qu'il m'eût fallu consumer à des remarques sur celles des autres Siècles. J'y fais quelques courses; & y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de Modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes Ouvrages que ceux des autres, & en suis plus le maître, que parce je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne louërois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition, & sans esprit de contestation, je l'ay déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées; & comme peut-être je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le Commentaire dont je m'y sers le plus, est l'expérience du Théâtre, & les reflexions sur ce que j'ay veu y plai-

DU POEME DRAMATIQUE. 29

re ou déplaire. J'ay pris pour m'expliquer un stile simple, & me contente d'une expression nuë de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y chercher aucun enrichissement d'Eloquence. Il me suffit de me faire entendre. Je ne prétends pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, & ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour m'épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut être la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois Discours généraux l'examen de chacun de mes Poemes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou se conforment aux Régles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, & en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilege à une certaine espèce de gens, & soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sçai si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en desespérer pas.



S E C O N D

DISCOURS.

DE LA TRAGEDIE,

Et des moyens de la traiter, selon le vray-semblable, ou le nécessaire.

OUTRE les trois utilitez du Poëme Dramatique dont j'ay parlé dans le Discours précédent, la Tragédie a celle ci de particuliere, que *par la pitié*

Et la crainte elle purge de semblables passions. Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition , & qui nous apprennent deux choses; l'une , qu'elle excite la pitié & la crainte ; l'autre , que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long , mais il ne dit pas un mot de la dernière ; & de toutes les conditions qu'il employe en cette définition , c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier Chapitre de ses Politiques , un dessein d'en parler fort au long dans ce Traité , & c'est ce qui fait que la plupart de ses Interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier , parce que nous n'y voyons rien du tout sur cette matière. Quoiqu'il en puisse être , je croy qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit , avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un , pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre , & sur la certitude de ce qui nous demeure , nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

Nous avons pitié , dit-il , de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas ; Et nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil , quand nous le voyons souffrir à nos semblables. Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir , la crainte qui la suit regarde le nôtre , & ce passage seul nous donne assez d'ouverture , pour trouver la manière dont se fait la purgation des passions dans la Tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables , nous porte à la crainte d'un pareil pour nous ; cette crainte au désir de l'éviter ; & ce désir à purger , moderer , rectifier , & même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons , par cette raison commune , mais naturelle & indubitable , que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux Commentateurs de ce Philosophe. Ils se gênent sur ce passage , & s'accordent si peu l'un avec l'autre , que

Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-cy pour le raisonnement, mais elle differe en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux Rois & aux Princes; peut-être par cette raison, que la Tragédie ne peut nous faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, & que n'en faisant arriver qu'à des Rois & à des Princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables*, & n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de Rois à Athenes, où se representoient les Poëmes dont Aristote tire ses exemples, & sur lesquels il forme ses Régles. Ce Philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il luy attribué, & n'eût pas employé dans la définition de la Tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, & dont l'utilité se fût restreinte à si peu de personnes. Il est vray qu'on n'introduit d'ordinaire que des Rois pour premiers Acteurs dans la Tragédie, & que les Auditeurs n'ont point de Sceptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent: mais ces Rois sont hommes comme les Auditeurs, & tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les Auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, & le Spectateur peut concevoir avec facilité, que si un Roy pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison lui qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des Rois sur le Théâtre. Celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres & d'assez extraordinaires pour la mériter, & que l'Histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Sedase n'étoit

qu'un simple Païſan de Leuctres , & je ne tiendrois pas la ſienne indigne d'y paroître , ſi la pureté de nôtre Scène pouvoit ſouffrir qu'on y parlât du violemment effectif de ſes deux Filles , après que l'idée de la prostitution n'y a pû être ſoufferte dans la perſonne d'une Sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié & cette crainte , où Ariſtote ſemble nous obliger , il nous aide à choiſir les perſonnes & les événemens qui peuvent exciter l'une & l'autre. Surquoi je ſuppoſe , ce qui eſt tres - véritable , que nôtre Auditoire n'eſt compoſé ni de méchans , ni de Saints , mais de gens d'une probité commune , & qui ne ſont pas ſi ſévèrement retranchez dans l'exacte vertu , qu'ils ne ſoient ſuſceptibles des paſſions , & capables des périls où elles engagent ceux qui leur déferent trop. Cela ſuppoſé , examinons ceux que ce Philoſophe exclut de la Tragédie , pour en venir avec luy à ceux dans leſquels il fait conſiſter ſa perfection.

En premier lieu , il ne veut point *qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur , & ſoutient que cela ne produit ni pitié , ni crainte , parce que c'eſt un événement tout-à-fais injuſte*. Quelques Interprètes pouſſent la force de ce mot *Gret* *μικρόν* qu'il fait ſervir d'Epithète à cet événement , juſqu'à le rendre par celui d'*abominable*. A quoy j'ajoute , qu'un tel succès excite plus d'indignation & de haine contre celui qui fait ſouffrir , que de pitié pour celui qui ſouffre , & qu'ainſi ce ſentiment qui n'eſt pas le propre de la tragédie , à moins que d'être bien ménagé , peut étouffer celui qu'elle doit produire , & laiſſer l'Auditeur mécontent par la colere qu'il remporte , & qui ſe mêle à la compaſſion qui luy plairoit ſ'il la remportoit ſeule.

Il ne veut pas non plus , *qu'un méchant homme paſſe du malheur à la félicité , parce que non-ſeulement il ne peut naître d'un tel succès aucune pitié , ni crainte ; mais il ne peut pas même nous toucher par ce ſentiment naturel de joie , dont nous remplis la proſperité d'un*

premier Acteur à qui nôtre faveur s'attache. La chute d'un méchant dans le malheur a dequoi nous plaire par l'aversion que nous prenons pour lui ; mais comme ce n'est qu'une juste punition , elle ne nous fait point de pitié , & ne nous imprime aucune crainte , d'autant que nous ne sommes pas si méchants que lui, pour être capables de ses crimes , & en apprehender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités , par le choix d'un homme qui ne soit ni tout-à-fait bon , ni tout-à-fait méchant , & qui par une faute ou foiblesse humaine tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemple Oedipe , & Thyeste , en quoy véritablement je ne comprends point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tue son pere , parce qu'il ne le connoît pas , & qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un Inconnu qui l'attaque avec avantage. Neanmoins comme la signification du mot Grec *ἀμαρτία* peut s'étendre à une simple erreur de méconnoissance , telle qu'étoit la sienne , admettons-le avec ce Philosophe, bien que je ne puisse voir quelle passion il nous donne à purger, ni dequoi nous pouvons-nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste , je n'y puis découvrir cette probité commune , ni cette faute sans crime , qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la Tragédie qui porte son nom , c'est un incestueux qui abuse de la Femme de son Frere. Si nous le considérons dans la Tragédie , c'est un homme de bonne foy qui s'assure sur la parole de son Frere , avec qui il s'est reconcilié. En ce premier état il est tres-criminel ; en ce dernier tres-homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste , c'est un crime dont l'Auditoire n'est point capable , & la pitié qu'il prendra de luy n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne luy ressemble point. Si nous imputons son desastre à sa bonne foy , quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons ; mais elle ne purgera.

34 SECOND DISCOURS,

qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi reconcilié, qui est plutôt une qualité d'honnête homme, qu'une vicieuse habitude, & cette purgation ne fera que bannir la sincérité des reconciliations. J'avouë donc avec franchise que je n'entends point l'application de cet exemple.

J'avoüerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la Tragédie : je tiens qu'elle se doit faire de la maniere que je l'explique ; mais je doute si elle s'y fait jamais, & dans celles-là mêmes qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans le Cid, & en ont causé le grand succès : Rodrigue & Chimène y ont cette probité sujette aux passions, & ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnez l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infelicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux ; leur malheur fait pitié, & il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, & nous les fait plaindre ; mais je ne sçay si elle nous la donne, ni si elle le purge, & j'ay bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la verité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vû les representations ; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, & repasser sur ce qui les a touchez au Théâtre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusques à cette crainte réfléchie, & si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrâce qu'ils ont plainte. Un des Interprètes d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la Tragédie, que parce qu'il écrivoit après Platon, qui bannit les Poëtes Tragiques de sa République, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire, & montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des Etats bien policez, il a voulu trouver cette utilité

dans ces agitations de l'aine , pour les rendre recommandables par la raison même , sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple, lui manquoit ; la punition des méchantes actions , & la récompense des bonnes n'étoient pas de l'usage de son siècle , comme nous les avons renduës de celui du nôtre ; & n'y pouvant trouver une utilité solide , hors celle des Sentences & des Discours Didactiques , dont la Tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une , qui peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins, si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement , que Robortel ne les trouve que dans le seul Oedipe , & soutient que ce Philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un Ouvrage défectueux ; mais seulement comme des idées de la perfection des Tragédies. Nôtre siècle les a vûës dans le Cid , mais je ne sçay s'il les a vûës en beaucoup d'autres , & si nous voulons rejeter un coup d'œil sur cette Règle, nous avouërions que le succès a justifié beaucoup de Pièces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur , bannit les Martyrs de nôtre Théâtre. Polyencte y a réussi contre cette maxime , & Héraclius & Nicomède y ont plû , bien qu'ils n'impriment que de la pitié , & ne nous donnent rien à craindre , ni aucune passion à purger , puisque nous les y voyons opprimer & près de périr , sans aucune faute de leur part , dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié ni crainte , parce qu'il n'est pas digne de la première , & que les Spectateurs ne sont pas méchants comme lui , pour concevoir l'autre à la vûë de sa punition : mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion , dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'Au-

36 SECOND DISCOURS,

diteur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid; mais s'il est bien amoureux il peut faire une supercherie à son Rival, il peut s'emporter de colère & tuer dans un premier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime ou dans une action blamable. Il est peu de meres qui voulussent assassiner ou empoisonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans Rodogune: mais il en est assez qui prennent goût à en jouir, & ne s'en dessaisissent qu'à regret & le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire & si dénaturée que celle de cette Reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta, & la vûe de la juste punition qu'elle en reçoit leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes qui ne sont pas de la portée de nos Auditeurs. Le Lecteur en pourra faire l'examen & l'application sur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective & sensible des passions, par le moyen de la pitié & de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire, que par cette façon de s'énoncer il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble, & qu'il suffit selon lui, de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette difference toutefois, que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, & que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, & peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compassion que nous avons de Rodrigue & de Chimène ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'Auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicomède, pour Héraclius; mais s'il en demeure-là, & qu'il ne

puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion : Au contraire il n'en a point pour Cléopatre, ni pour Prusias, ni pour Phocas ; mais la crainte d'une infortune semblable, ou approchante, peut purger en une mere l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfans, en un mari le trop de déference à une seconde femme au préjudice de ceux de son premier lit, en tout le monde, l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par violence, & tout cela proportionnellement à la condition d'un chacun, & à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs & les irrésolutions d'Auguste dans Cinna peuvent faire ce dernier effet, par la pitié & la crainte jointes ensemble ; mais comme je l'ay déjà dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, & si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que de celle qui nous fait pitié, & nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événemens qu'il désapprouve dans la Tragédie. Il ne dit jamais, *celuy-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié, & ne fait point naître de crainte, & cet autre n'y est pas supportable, parce qu'il n'excite que de la crainte, & ne fait point naître de pitié* ; mais il les rebute, parce, dit-il, *qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte*, & nous donne à connoître par-là, que c'est par le manque de l'une & de l'autre qu'ils ne luy plaisent pas, & que s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'Oedipe qu'il allegue me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la Tragédie ; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, & je ne pense pas qu'à le voir représenter, aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son Pere, ou

38 SECOND DISCOURS,

d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, & que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de sçavoir l'avenir, & nous empêchera d'avoir recours à des prédictions qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins mêmes que nous prenons de les éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son pere, ni épousé sa mere, si son pere & sa mere, à qui l'Oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi non-seulement ce seront Laius & Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, & ne s'imprimera en nous que par un autre Acteur que le premier, & par une action hors de la Tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matière, établissons pour maxime, que la perfection de la Tragédie consiste bien à exciter de la pitié & de la crainte par le moyen d'un premier Acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid; & Placide dans Theodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers Personnages pour faire naître ces deux sentimens, comme dans Rodogune, & même ne porter l'Auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces Régles du Philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligez de condamner beaucoup de Poëmes que nous avons vû réussir sur nos Théâtres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute, que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un tres-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mé-

rite ; ni en faire craindre un pareil à des Spectateurs qui ne luy ressembleront pas ; mais quand ces deux raisons cessent , en sorte qu'un homme de bien qui souffre excite plus de pitié pour lui , que d'indignation contre celui qui le fait souffrir , ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui , j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la Scène des hommes tres-vertueux ou tres-méchants dans le malheur. En voicy deux ou trois manieres que peut être Aristote n'a sçu prévoir , parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples sur les Théâtres de son temps

La premiere est , quand un homme tres-vertueux est persecuté par un tres-méchant , & qu'il échape du peril , où le méchant demeure envelopé ? comme dans Rodogune & dans Heraclius , qu'on n'auroit pû souffrir , si Antiochus & Rodogune eussent péri dans la premiere , & Heraclius , - Pulcherie & Martian dans l'autre , & que Cleopatre & Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une pitié qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent , parce qu'on espere toujours que quelque heureuse revolution les empêchera de succomber ; & bien que les crimes de Phocas & de Cleopatre soient trop grands pour faire craindre l'Auditeur d'en commettre de pareils , leur funeste issue peut faire sur luy, les effets dont j'ay déjà parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme tres-vertueux soit persecuté , & perisse même par les ordres d'un autre qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur luy, & qui montre plus de foiblesse que de crime dans la persecution qu'il luy fait. Si Felix fait perir son gendre Polyucte , ce n'est pas par cette haine enragée contre les Chrétiens , qui nous le rendroit execrable ; mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en presence de Severe , dont il craint la haine & la vengeance , après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour luy , on desapprouve sa maniere d'agir ;

40 SECOND DISCOURS;

mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyucte , & n'empêche pas que sa conversion miraculeuse , à la fin de la Piece , ne le reconcilie pleinement avec l'Auditoire. On peut dire la même chose de Prusias dans Nicomede , & de Valens dans Theodore. L'un maltraite son fils , bien que tres-vertueux ; & l'autre est cause de la perte du sien , qui ne l'est pas moins ; mais tous les deux n'ont que des foiblesses qui ne vont point jusques au crime ; & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pieté qu'on a pour ces fils genereux , la lâcheté de leur abaissement sous des Puissances qu'ils redoutent , & qu'ils devroient braver pour bien agir , fait qu'on a quelque compassion d'eux-mêmes & de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié qui fait de si beaux effets sur nos Théâtre , Aristote nous donne une lumiere. *Toute action , dit-il , se passe , ou entre des Amis , ou entre des Ennemis , ou entre des gens indifferens l'un pour l'autre. Qu'un Ennemi tuë ou veuille tuer son Ennemi , cela ne produit aucune commiseration , sinon en tant qu'on s'émeut d'apprendre ou de vouloir la mort d'un homme , quel qu'il soit. Qu'un indifferant tuë un indifferant , cela ne touche guere davantage , d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action : mais quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection attache aux interêts l'un de l'autre , comme lorsqu'un mary tuë , ou est prêt de tuer sa femme , une mere ses enfans , un frere sa sœur ; c'est ce qui convient merveilleusement à la Tragédie.* La raison en est claire. Les oppositions des sentimens de la nature aux emportemens de la passion , ou à la severité du devoir , forment de puissantes agitations , qui sont reçues de l'Auditeur avec plaisir , & il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devoit s'interesser à sa conservation , & qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir , ou du moins avec repugnance.

ce. Horace & Curiace ne seroient point à plaindre s'ils n'étoient point amis & beaux freres , ni Rodrigue s'il étoit poursuivi par un autre que par sa Maîtresse ; & le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins , si un autre que sa mere luy demandoit le sang de sa Maîtresse , ou qu'un autre que sa Maîtresse lui demandât celui de sa mere ; ou si après la mort de son frere , qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne , il avoit à se défier d'autres que de sa mere & de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commiseration que la proximité du sang , & les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persecutant & le persecuté , le poursuivant & le poursuivi , celui qui fait souffrir & celui qui souffre ; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celles dont je viens de parler , & qu'elle ne regarde que les Tragédies parfaites , non-plus que celle-là. Du moins les Anciens ne l'ont pas toujours observée ; je ne la vois point dans l'Ajax de Sophocle , ni dans son Philoctète ; & qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Æschyle & d'Euripide , y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-cy. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les Tragédies parfaites , je n'entends pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce seroit les rendre d'une nécessité absolue , & me contredire moi-même. Mais par ce mot de Tragédies parfaites , j'entends celles du genre le plus sublime & le plus touchant ; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions , ou de toutes les deux , pourveu qu'elles soient regulieres à cela près , ne laissent pas d'être parfaites en leur genre , bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé & n'approchent pas de la beauté & de l'éclat des autres , si elles n'en empruntent la pompe des Vers , ou de la magnificence du Spectacle , ou de quelqu'autre agrément qui vienne d'ailleurs que du Sujet.

Dans ces actions Tragiques qui se passent entre

42 SECOND DISCOURS,

proches , il faut confiderer fi celui qui veut faire perir l'autre , le connoît , ou ne le connoît pas , & s'il acheve , ou n'acheve pas. La diverfe combinaifon de ces deux manieres d'agir forme quatre fortes de Tragédies à qui nôtre Philofophe attribué divers degrez de perfection. *On connoît celui qu'on veut perdre , & on le fait perir en effet , comme Medée tuë fes enfans , Clytemneftre fon mary , Orefte fa mere ; & la moindre efpece eft celle-là. On le fait perir fans le connoître , & on le reconnoît avec déplaiſir après l'avoir perdu ; & cela , dit-il , ou avant la Tragédie , comme Oedipe , ou dans la Tragédie , comme l'Alcmaon d'Aftydamas , & Telegonus dans Ulyſſe bleſſé , qui font deux Pièces que le temps n'a pas laiffé venir juſqu'à nous ; & cette ſeconde efpece a quelque choſe de plus élevé ſelon luy que la premiere. La troiſième eft dans le haut degre d'excellence , quand on eſt prêt de faire perir un de ſes proches ſans le connoître , & qu'on le reconnoît aſſez tôt pour le ſauver , comme Iphigenie reconnoît Orefte pour ſon frere , lorsqu'elle devoit le ſacrifier à Diane , & s'enfuit avec lui. Il en cite encore deux autres exemples , de Merope dans Creſphonte , & de Hellé , dont nous ne connoiſſons ni l'un ni l'autre. Il condamne entierement la quatrième efpece de ceux qui connoiſſent , entreprennent , & n'achevent pas , qu'il dit avoir quelque choſe de méchant , & rien de tragique , & en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre ſon pere dans l'Antigone , & ne ſ'en fert que pour ſe tuer lui même. Mais ſi cette condamnation n'étoit modifiée , elle s'étendrait un peu loin , & envelopperoit non ſeulement le Cid , mais Cinna , Rodogune , Heraclius & Nicomede.*

Difons donc qu'elle ne doit ſ'entendre que de ceux qui connoiſſent la perſonne qu'ils veulent perdre , & ſ'en dédiſent par un ſimple changement de volonté , ſans aucun événement notable qui les y oblige , & ſans aucun manque du pouvoir de leur part. J'ay déjà marqué cette ſorte de dénouement pour vicieux.

Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent , & qu'ils sont empêchez d'en venir à l'effet par quelque Puissance supérieure , ou par quelque changement de fortune qui les fait perir eux-mêmes , ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre , il est hors de doute que cela fait une Tragédie d'un genre peut - être plus sublime que les trois qu'Aristote avouë ; & que s'il n'en a point parlé , c'est qu'il n'en voyoit point d'exemples sur les Théâtres de son temps , où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans , à moins que de les fouiller eux-mêmes de quelque crime , comme Electre qui se délivre d'oppression par la mort de sa mere , où elle encourage son frere , & luy en facilite les moyens.

L'action de Chimène n'est donc pas défectueuse pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris , puisqu'elle y fait son possible , & que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son Roy , c'est un combat où la victoire de ce déplorable Amant luy impose silence. Cinna & son Æmilie ne pechent point contre la regle en ne perdant point Auguste , puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance , & qu'il faudroit qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité , si une clemence si peu attenduë ne dissipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune ? qu'oublie Phocas pour se défaire d'Heraclius ? & si Prusias demouroit le maître , Nicomede n'iroit-il pas servir d'ôtage à Rome , ce qui luy feroit un plus rude supplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes , & succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire , & ce dernier est forcé de reconnoître son injustice , après que le soulèvement de son peuple & la generosité de ce fils qu'il vouloit aggrandir aux dépens de son aîné , ne luy permettent plus de la faire réussir.

Ce n'est pas dementir Aristote , que de l'expliquer ainsi favorablement pour trouver dans cette quatrième maniere d'agir qu'il rebute , une espece de nou-

44 SECOND DISCOURS;

velle Tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, & qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à notre siècle, sans rien retrancher de l'autorité de ce Philosophe ; mais je ne sçai comment faire pour lui conserver son autorité, & renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois especes. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience, à douter si celle qu'il estime la moindre des trois, n'est point la plus belle, & si celle qu'il tient la plus belle, n'est point la moindre. La raison est que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un pere y veut perdre son fils sans le connoître, & ne le regarde que comme indifférent, & peut-être comme ennemi. Soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son peril n'est digne d'aucune commiseration, selon Aristote même, & ne fait naître en l'Auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne perisse avant que l'erreur soit découverte, & à souhaiter qu'elle se découvre assez-tôt pour l'empêcher de perir : ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer ; & quand cette reconnaissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de conjoissance de voir arriver la chose comme on le souhaitoit.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait perir, ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée, & renfermée dans la Catastrophe. Mais lorsqu'on agit à visage découvert, & qu'on sçait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du Poëme, & de là naissent les grandes & fortes émotions, qui renouvellent à tous momens & redoublent la commiseration. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène & Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Oedipe de sa personne. Je dis de sa personne, parce que le Poëme entier en excite peut-être

autant que le Cid , ou que Rodogune ; mais il en
 loit une partie à Dircé , & ce qu'elle en fait naître
 n'est qu'une pitié empruntée d'une Epifode.

Je ſçay que l'Agnition eſt un grand ornement
 dans les Tragédies , Ariſtote le dit , mais il eſt cer-
 ain qu'elle a ſes incommoditez. Les Italiens l'affect-
 ent en la plûpart de leurs Poëmes , & perdent quel-
 quefois , par l'attachement qu'ils y ont , beaucoup
 l'occâſions de ſentimens pathetiques , qui auroient
 les beautez plus conſiderables. Cela ſe voit manifeſte-
 ment en la mort de Criſpe , faite par un de leurs plus
 beaux eſprits , Jean Baptiſte Ghirardelli , & imprî-
 née à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué
 l'y cacher ſa naiſſance à Conſtantin , & d'en faire
 ſeulement un grand Capitaine , qu'il ne reconnoît
 pour ſon fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute
 cette Piece eſt ſi pleine d'eſprit & de beaux ſentimens,
 qu'elle eût aſſez d'éclat pour obliger à écrire contre
 ſon Auteur , & à la cenſurer ſi-tôt qu'elle parut. Mais
 combien cette naiſſance cachée ſans beſoin , & con-
 tre la verité d'une hiſtoire connue , luy a-t-elle dé-
 obé de choſes plus belles que les brillans dont il a
 ſemé cet Ouvrage ? Les reſſentimens , le trouble , l'ir-
 reſolution & les déplaiſirs de Conſtantin auroient été
 bien autres à prononcer un Arreſt de mort contre
 ſon fils que contre un ſoldat de fortune. L'injuſti-
 ce de ſa préoccupation auroit été bien plus ſenſible à
 Criſpe de la part d'un pere , que de la part d'un Maî-
 tre ; & la qualité de fils augmentant la grandeur du
 crime qu'on luy impoſoit , eût en même temps au-
 gmenté la douleur d'en voir un pere perſuadé. Fauſte
 même auroit eu plus de combats interieurs pour en-
 treprendre un inceſte , que pour ſe reſoudre à un adul-
 tere , ſes remords en auroient été plus animez , & ſes
 deſespoirs plus violens. L'Auteur a renoncé à tous ces
 avantages pour avoir dédaigné de traiter ce Sujet ,
 comme l'a traité de nôtre temps le Pere Stephonius
 Jeſuite , & comme nos Anciens ont traité celui d'Hyp-
 polite , & pour avoir crû l'élever d'un étage plus haut ,

46 SECOND DISCOURS ;

selon la pensée d'Aristote , je ne sçai s'il ne l'a point fait tomber au dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce Philosophe de ces divers degrez de perfection pour la Tragédie , avoit une entiere justesse de son temps , & en la presence de ses compatriotes, je n'en veux point douter ; mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de nôtre siecle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espece à l'autre , ou du moins , que ce qui plaisoit au dernier point à ses Atheniens , ne plaît pas également à nos François ; & je ne sçay point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables , & demeurer tout ensemble dans la veneration que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la Poétique.

Avant que de quitter cette matiere , examinons son sentiment sur deux questions touchant ces Sujets entre des personnes proches : l'une si le Poëte les peut inventer , l'autre s'il ne peut rien changer en ceux qu'il tire de l'Histoire ou de la Fable.

Pour la premiere , il est indubitable que les Anciens en prenoient si peu de liberté , qu'ils arrêtoient leurs Tragédies autour de peu de Familles , parce que ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de Familles ; ce qui fait dire à ce Philosophe que la fortune leur fournissoit des Sujets , & non pas l'Art. Je pense l'avoir dit en l'autre Discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux Poëtes par ces paroles : *Ils doivent bien user de ce qui est reçu , & inventer eux-mêmes* Ces termes decideroient la question s'ils n'étoient point si generaux ; mais comme il a po'é trois especes de Tragédies , selon les divers temps de connoître , & les diverses façons d'agir , nous pouvons faire une revûe sur toutes les trois , pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mom avis d'autant plus hardiment , qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote , pourvû que je la laisse entiere à quelqu'une des trois.

J'estime donc en premier lieu qu'en celles où l'on se propose de faire perir quelqu'un que l'on connoît, soit qu'on acheve, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'Histoire ou de la Fable. Ces entreprises contre les proches ont toujours quelque chose de si criminel & de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être appuyées sur l'une ou sur l'autre, & jamais elles n'ont cette vray-semblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnoître pour son pere, ou pour son frere, & en tombe au desespoir, cela n'a rien que de vray-semblable, & par conséquent on ne le peut inventer ; mais d'ailleurs, cette circonstance de tuer son pere ou son frere sans le connoître est si extraordinaire & si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'Histoire n'ose manquer à s'en souvenir quand elle arrive entre des personnes illustres, & de refuser toute croyance à de tels événemens, quand elle ne les marque point. Le Théâtre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Oedipe, & je ne me souviens point d'en avoir vû aucun autre chez nos Historiens. Je sçay que cet événement sent plus la Fable que l'Histoire, & que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie ; mais la Fable & l'Histoire de l'Antiquité sont si mêlées ensemble, que pour n'être pas en peril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos Théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soy n'est point vray-semblable, & qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'Auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la Scène. Toute la Metamorphose d'Ovide est manifestement d'invention : on en peut tirer des Sujets de Tragédie, mais non pas inventer sur ce modele, si ce n'est des Episodes de même

48 SECOND DISCOURS.

trempe. La raison en est , que bien que nous ne devions rien inventer que de vray-semblable , & que ces sujets fabuleux , comme Andromede & Phaëton , ne le soient point du tout , inventer des Episodes , ce n'est pas tant inventer , qu'ajouter à ce qui est déjà inventé ; & ces Episodes trouvent une espece de vray-semblance dans leur rapport avec l'action principale , en sorte qu'on peut dire que supposé que cela se soit pu faire , il s'est pu faire comme le Poëte le décrit.

De tels Episodes toutefois ne seroient pas propres à un Sujet Historique , ou de pure invention , parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale , & seroient moins vray-semblables qu'elle. Les apparitions de Venus & d'Æole ont eu bonne grace dans Andromede : mais si j'avois fait descendre Jupiter pour reconcilier Nicomede avec son Pere , ou Mercure pour reveler à Auguste la conspiration de Cinna , j'aurois fait revolrer tout mon Auditoire , & cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reste de l'action auroit obtenuë. Ces dénouëmens par des Dieux de Machine sont fort frequents chez les Grecs dans des Tragedies qui paroissent Historiques , & qui sont vray-semblables à cela près. Aussi Aristote ne les condamne pas tout-à-fait , & se contente de leur préférer ceux qui viennent du Sujet. Je ne sçay ce qu'en décidoient les Atheniens qui étoient leurs Juges , mais les deux exemples que je viens de citer , montrent suffisamment qu'il seroit dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire , parce que nous en sçavons manifestement la fausseté , & qu'elles choquent nôtre Religion ; ce qui n'arrivoit pas chez les Grecs. J'avouë qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'Auditeur , & à plus forte raison à sa croyance ; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foy pour l'apparition des Anges & des Saints , que les Anciens en avoient pour celle de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit , si pour démêler

Heraclius d'avec Marcian , après la mort de Phocas , je me fusse servi d'un Ange ? Ce Poëme est entre des Chrétiens , & cette apparition y auroit eu autant de justesse que celle des Dieux de l'Antiquité dans ceux des Grecs ; c'eût été néanmoins un secret infailible de rendre celui-là ridicule , & il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora , sed nostra quoque etas multa laudis & artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux Tragédies de cette seconde espece, où l'on ne connoît un Pere ou un fils , qu'après l'avoir fait perir ; & pour conclure en deux mots après cette digression , je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé , mais je ne les permettrai jamais.

Celles de la troisième espece ne reçoivent aucune difficulté. Non seulement on les peut inventer, puisque tout y est vrai-semblable , & suit le train commun des affections naturelles ; mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du Théâtre que d'obliger les Poëtes à en prendre les Sujets dans l'Histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs qui n'ayent la mine d'avoir été inventez par leurs Auteurs. Il se peut faire que la Fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ay pas les yeux assez pénétrants pour percer de si épaisses obscuritez , & déterminer si l'*iphigenie in Tauris* est de l'invention d'Euripide , comme son Héléne & son Yon , ou s'il l'a prise d'un autre ; mais je crois pouvoir dire qu'il est tres-mal-aisé d'en trouver dans l'Histoire , soit que tels événemens n'arrivent que tres-rarement , soit qu'ils n'ayent pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le Roy d'Athenes son pere , sur le point qu'il l'alloit faire périr , est le seul dont il me souviene. Quoyqu'il en soit , ceux qui aiment à les mettre sur la Scene peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agreable suspension dans l'esprit de l'Auditeur , mais il ne faut pas qu'ils se promettent de luy tirer beaucoup de larmes.

50 SECOND DISCOURS ;

L'autre question , s'il est permis de changer quelque chose aux Sujets qu'on emprunte de l'Histoire ou de la Fable , semble décidée en termes assez formels par Aristote , lorsqu'il dit , *qu'il ne faut point changer les Sujets reçûs , & que Clytemnestre ne doit point être tuée par un autre qu'Oreste , ni Eriphile par un autre qu'Alcmaon.* Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction & quelque temperament. Il est constant que les circonstances , ou si vous l'aimez mieux , les moyens de parvenir à l'action demeurent en nôtre pouvoir. L'Histoire souvent ne les marque pas , ou en rapporte si peu , qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le Poëme ; & même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'Auditeur qui les aura lûës autrefois , ne s'y fera pas si fort attachée , qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait pour nous accuser de mensonge , ce qu'il ne manqueroit pas de faire , s'il voyoit que nous changeassions l'action principale. Cette falsification seroit cause qu'il n'ajouteroit aucune foy à tout le reste ; comme au contraire il croit aisément tout ce reste , quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sçait véritable , & dont l'Histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traitée tous deux , mais chacun avec un nœud & un dénouement tout-à-fait différent l'un de l'autre , & c'est cette difference qui empêche que ce ne soit la même Pièce , bien que ce soit le même sujet , dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en même tems si elle n'est point si cruelle , ou si difficile à représenter , qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'Auditeur doit à l'Histoire , & qu'il veut bien donner à la Fable , en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvenient est à craindre , il est bon de cacher l'événement à la vûë , & de le faire sçavoir par un recit qui frappe moins que le spectacle , & nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tuë ses Enfans, ni qu'Atrée fasse rôti ceux de Thyeste à la vûë du Peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à le croire aussi-bien que la Métamorphose de Progné en oiseau, & de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité, quand on la hazarde aux yeux du Spectateur.

Quaecumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Je passe plus outre, & pour exténuer ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du premier Acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'Auditoire. Après que Cléopatre eut tué Seleucus, elle presenta du poison à son autre Fils Antiochus à son retour de la chasse, & ce Prince soupçonant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, & la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un Parricide par un autre Parricide; on eût pris aversion pour Antiochus, & il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que sa haine & sa noire perfidie alloient être decouvertes, s'empoisonne dans son desespoir, à dessein d'envelopper ces deux Amans dans sa perte, en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets: La punition de cette impitoyable mere laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du Ciel, & non pas de la vangeance des hommes; d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compassion & de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent, & enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopatre périt par le même poison qu'elle presente à Antiochus.

Phocas étoit un Tyran, & sa mort n'étoit pas un crime: cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupere, que par celle d'Heraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos Héros du crime tant qu'il se peut, &

52 SECOND DISCOURS,

les exempter même de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. J'ai beaucoup osé dans Nicomède : Prusias son pere l'avoit voulu faire assassiner dans son Armée ; sur l'avis qu'il en eut par les assassins mêmes, il entra dans son Royaume, s'en empara, & réduisit ce malheureux pere à se cacher dans une caverne, où il le fit assassiner lui-même. Je n'ay pas poussé l'Histoire jusque-là, & après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai crû que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le persecutoient, sans le faire passer plus avant.

Je ne sçaurois dissimuler une délicatesse que j'ay sur la mort de Clytemnestre, qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point être changées: Je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de son Fils Oreste ; mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce Fils la poignarde de dessein formé, pendant qu'elle est à genoux devant luy, & le conjure de luy laisser la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui passe pour une vertueuse opprimée dans le reste de la Pièce, l'inhumanité dont elle encouragea son frere à ce parricide. C'est un fils qui vange son pere, mais c'est sur sa mere qu'il le vange. Seleucus & Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ay osé leur en donner la moindre pensée. Aussi nôtre maxime de faire aimer nos principaux Acteurs n'étoit pas de l'usage des Anciens, & ces Republicains avoient une si forte haine des Rois, qu'ils voyoient avec plaisir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce sujet à nôtre mode, il faudroit qu'Oreste n'eût dessein que contre Ægiste, qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mere lui en fît remettre la punition aux Dieux, que cette Reine s'opiniâtât à la protection de son adultere, & qu'elle se mît entre son fils & lui si malheureusement, qu'elle en reçût le coup que ce Prince vouloit porter à cet assassin de son pere. Ainsi elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste

nous fît horreur , comme dans Sophocle , ni que son action méritât des Furies vangereſſes pour le tourmenter , puisqu'il demeueroit innocent.

Le même Ariſtote nous autorise à en uſer de cette maniere, lorsqu'il nous apprend que *le Poète n'eſt pas obligé de traiter les choſes comme elles ſe ſont paſſées , mais comme elles ont pu , ou dû ſe paſſer ſelon le vray-ſemblable , ou le néceſſaire*. Il repète ſouvent ces derniers mots , & ne les explique jamais. Je tâcherai d'y ſuppléer au moins mal qu'il me ſera poſſible, & j'eſpere qu'on me pardonnera ſi je m'abufe.

Je diſ donc premièrement , que cette liberté qu'il nous laiſſe d'embellir les actions hiſtoriques par des inventions vray ſemblables , n'emporte aucune défenſe de nous écarter du vray-ſemblable dans le beſoin. C'eſt un privilege qu'il nous donne , & non pas une ſervitude qu'il nous impoſe. Cela eſt clair par ſes paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choſes ſelon le vray-ſemblable ou ſelon le néceſſaire , nous pouvons quitter le vray-ſemblable pour ſuivre le néceſſaire , & cette alternative met en nôtre choix de nous ſervir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du Poète ſe trouve encore en termes plus formels dans le vingt-cinquième Chapitre , qui contient les excuſes , ou plutôt les juſtifications dont il ſe peut ſervir contre la cenſure. Il faut , dit-il , *qu'il ſuive un de ces trois moyens de traiter les choſes , & qu'il les repreſente ou comme elles ont été , ou comme on dit qu'elles ont été , ou comme elles ont dû être* : par où il luy donne le choix , ou de la verité hiſtorique , ou de l'opinion commune ſurquoi la Fable eſt fondée , ou de la vray-ſemblance. Il ajoute enſuite : *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choſes dans la verité , qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles ont dû être & ſi on luy impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre , qu'il ſe défende ſur ce qu'en publie l'opinion commune , comme en ce qu'on raconte des Dieux , dont la plus grande partie n'a rien de véritable*. Et un peu plus bas : *Quelquefois ce n'eſt pas le meilleur qu'elles ſe ſoient paſſées*

54 SECOND DISCOURS,

de la maniere qu'il décrit, néanmoins elles se sont passées effectivement de cette maniere, & par consequent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligez de nous écarter de la verité, pour donner une meilleure forme aux actions de la Tragedie par les ornemens de la vray-semblance, & le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant par le second de ces trois passages; que l'opinion commune suffit pour nous justifier, quand nous n'avons pas pour nous la verité, & que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons, si nous recherchions les beautez de cette vray-semblance. Nous courons par-là quelque risque d'un plus foible succès, mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de nôtre gloire, & non pas contre les Régles du Théâtre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vrai-semblable* & de *nécessaire*, dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce Philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vrai-semblable*, & tantôt, *selon le vrai-semblable ou le nécessaire*. D'où je tire une consequence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vray-semblable au nécessaire, & d'autres où il faut préférer le nécessaire au vray-semblable. La raison en est, que ce qu'on employe le dernier dans les propositions alternatives, y est placé comme un pis aller, dont il faut se contenter quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le premier avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vray-semblable au nécessaire, & du nécessaire au vray-semblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la Tragédie. La premiere consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps & du lieu, & l'autre, en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la premiere le vray semblable est à préférer au nécessaire, & le nécessaire au vray-semblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile & mieux séant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. J'ay déjà fait voir en l'autre Discours, que pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une Place publique, qui vray-semblablement s'entretiendroient dans une chambre, & je m'assure que si on racontoit dans un Roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyucte, dans Pompée, ou dans le menteur, on luy donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux Régles de l'unité de jour & de lieu, nous dispense alors du vray-semblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible : mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité, & la Suivante, Cinna, Théodore, & Nicomède n'ont point eu besoin de s'écarter de la vray-semblance à l'égard du temps, comme ces autres Poèmes.

Cette réduction de la Tragédie au Roman, est la Pierre de touche pour démêler les actions nécessaires d'avec les vray-semblables. Nous sommes gênés au Théâtre par le lieu, par le temps, & par les incommoditez de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vûe beaucoup de personnages tout à la fois, de peur que les uns demeurent sans actions, ou troublent celle des autres. Le Roman n'a aucune de ces contraintes. Il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver : il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en Place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particuliere; il a pour cela tout un Palais, toute une Ville, tout un Royaume, toute la Terre où les promener, & s'il fait arriver ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se départir de la vray-semblance, parce qu'il n'a jamais aucune raison, ni excuse légitime pour s'en écarter.

56 SECOND DISCOURS,

Comme le Théâtre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vray - semblable , parcequ'il ne nous fait rien sçavoir que par des gens qu'il expose à la vuë de l'Auditeur en peu de temps, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser , que nous permettre une vray-semblance plus large : mais puisqu' Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire , j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un Roman , n'a point de vray-semblance , à le bien prendre , & se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples : L'unité du lieu y est exacte , tout s'y passe dans une Salle. Mais si on en faisoit un Roman avec les mêmes particularitez de Scène en Scène , que j'y ay employées , feroit-on tout passer dans cette Salle ? A la fin du premier Acte , Curiace & Camille sa Maîtresse vont rejoindre le reste de la famille , qui doit être dans un autre Appartement ; entre les deux Actes ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du second , Curiace paroît dans cette même Salle pour l'en congratuler. Dans le Roman il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la famille , & il n'est point vray - semblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjonction ; mais il est nécessaire pour le Théâtre , & à moins que cela les sentimens des trois Horaces , de leur Père , de leur Sœur , de Curiace , & de Sabine , se fussent presentez à faire paroître tous à la fois. Le Roman qui ne fait rien voir en fût venu aisément à bout : mais sur la Scène il a fallu les séparer pour y mettre quelque ordre , & les prendre l'un après l'autre , en commençant par ces deux - ci , que j'ay été forcé de ramener dans cette Salle sans vray-semblance. Cela passé , le reste de l'Acte est tout-à-fait vray - semblable , & n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le Roman. A la fin de cet Acte, Sabine & Camille outrées de déplaisir se

retirent de cette Salle, avec un emportement de douleur qui vray-semblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le Roman les feroit demeurer, & y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la nécessité de les faire voir aux Spectateurs, Sabine quitte sa chambre au commencement du troisième Acte, & revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette Salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reste de cet Acte est vray-semblable comme en l'autre, & si vous voulez examiner avec cette rigueur les premières Scènes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même chose, & que le Roman placeroit ses Personnages ailleurs qu'en cette Salle, s'ils en étoient une fois sortis, comme ils en sortent à la fin de chaque Acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire, quand on ne la peut traiter selon le vray-semblable, qu'on doit toujours préférer au nécessaire, lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison qui les fait naître l'une de l'autre. Le nécessaire y est à préférer au vray-semblable: non que cette liaison ne doive toujours être vray-semblable; mais parce qu'elle est beaucoup meilleure quand elle est vray semblable & nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lorsqu'elle n'est que vray-semblable sans être nécessaire, le Poème s'en peut passer, & elle n'y est pas de grande importance; mais quand elle est vray-semblable & nécessaire, elle devient une partie essentielle du Poème, qui ne peut subsister sans elle. Vous trouverez dans Cinna des exemples de ces deux sortes de liaisons; j'appelle ainsi la manière dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour Émilie, parce qu'il la veut épouser, & qu'elle ne veut se donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraie, l'autre est vray-semblable, & leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords & de l'irrésol-

lution à Cinna ; ces remords & cette irrésolution ne sont causez que vray-semblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaison vray semblable avec elle, parce que Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, & arriver à son but, qui est d'épouser Æmilie. Il la consulte dans cette irrésolution: cette consultation n'est que vray-semblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parce que s'il eût rompu la conjuration sans son aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit proposé, & par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vray-semblables, ou si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vray-semblable, par une autre pareillement vray-semblable.

Avant que d'en venir aux définitions & divisions du vray - semblable & du nécessaire, je fais encore une reflexion sur les actions qui composent la Tragédie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes ; selon que nous le jugeons à propos. Les unes suivent l'Histoire, les autres ajoutent à l'Histoire, les troisièmes falsifient l'Histoire. Les premières sont vraies, les secondes quelquefois vray - semblables, & quelquefois nécessaires, & les dernières doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies, il ne faut point se mettre en peine de la vray-semblance, elles n'ont pas besoin de son secours. *Tout ce qui s'est fait, manifestement s'est pu faire*, dit Aristote, *parce que s'il ne s'étoit pu faire, il ne se seroit pas fait.* Ce que nous ajoutons à l'Histoire, comme il n'est pas appuyé de son autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle*, ajoute ce Philosophe, *à croire que ce qui n'est point fait, n'a pu encore se faire, & c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vray-semblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.*

A bien peser ces deux passages, je croy ne m'éloigner point de sa pensée, quand j'ose dire pour définir le vray-semblable, que c'est *une chose manifestement possible dans la bien-séance, & qui n'est ni manifestement vraie, ni manifestement fausse.* On en peut

faire deux divisions , l'une en vray-semblable général & particulier , l'autre en ordinaire & extraordinaire.

Le vray-semblable général est ce que peut faire , & qu'il est à propos que fasse un Roy , un Général d'Armée , un Amant , un Ambitieux , &c. Le particulier est ce qu'a pû ou dû faire Alexandre , César , Alcibiade , compatible avec ce que l'Histoire nous apprend de leurs actions. Ainsi tout ce qui choque l'Histoire sort de cette vray-semblance , parce qu'il est manifestement faux , & il n'est pas vray-semblable que César après la bataille de Pharsale se soit mis en bonne intelligence avec Pompée , ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium ; bien qu'à parler en termes généraux , il soit vray-semblable que dans une guerre civile après une grande bataille , les Chefs des partis contraires se reconcilient , principalement lorsqu'ils sont généreux l'un & l'autre.

Cette fausseté manifeste qui détruit la vray semblance , se peut rencontrer même dans les Pièces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'Histoire , puisqu'elle n'y a aucune part ; mais il y a des circonstances des temps & des lieux , qui peuvent convaincre un Auteur de fausseté , quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisois un Roy de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire , & que je choisisse pour le temps de mon action un siècle dont l'Histoire eût marqué les véritables Rois de ces deux Royaumes , la fausseté seroit toute visible ; & c'en seroit une encore plus palpable , si je plaçois Rome à deux lieues de Paris , afin qu'on pût y aller & revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le Poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'Histoire , entant qu'elle regarde les actions des particuliers , comme celle de César ou d'Auguste , & leur attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites , ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites ; mais il ne peut pas renverser la Chronologie , pour faire vivre Alexandre du temps de César , & moins encore changer la situation des lieux , ou les noms des Royaumes , des Provinces

60 SECON D DISCOURS,

des Villes, des Montagnes & des Fleuves remarquables. La raison est, que ces Provinces, ces Montagnes, ces Rivières sont des choses permanentes. Ce que nous sçavons de leur situation étoit dès le commencement du Monde. Nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'Histoire ne le marque, & la Géographie nous en apprend tous les noms anciens & modernes. Ainsi un homme seroit ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, & de mêler de pareilles grotesques dans une Pièce d'invention. Mais l'Histoire est des choses qui passent, & qui succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échape beaucoup à la connoissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les Commentaires de César qui écrivoit sa propre Histoire, & devoit la sçavoir toute entière. Nous sçavons quels Pays arrosoient le Rhône & la Seine avant qu'il vint dans les Gaules; mais nous ne sçavons que fort peu de chose, & peut-être rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas sous ce prétexte de fiction Poétique & d'éloignement des temps, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son Argenis, où il ne nomme aucune Ville ni Fleuve de Sicile, ni de nos Provinces, que par des noms véritables; bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entièrement de son invention, aussi bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il trouve le Poète excusable, quand il pêche contre un autre Art que le sien, comme contre la Médecine, ou contre l'Astrologie. A quoy je réponds, qu'il ne l'excuse que sous cette condition, qu'il arrive par là au but de

son Art , auquel il n'auroit pû arriver autrement. Encore avouë t il , qu'il peche en ce cas , & qu'il est meilleur de ne point pecher du tout. Pour moy , s'il faut recevoir cette excuse , je ferois distinction entre les Arts qu'il peut ignorer sans honte , parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son Théâtre , tels que sont la Medecine & l'Astrologie que je viens de nommer , & les Arts sans la connoissance desquels , ou en tout ou en partie , il ne sçauroit établir de justesse dans aucune Pièce , tels que sont la Geographie & la Chronologie. Comme il ne sçauroit représenter aucune action sans la placer en quelque lieu & en quelque tems , il est inexcusable s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu , & de ce tems où il la place.

Je viens à l'autre division du vray-semblable en ordinaire & extraordinaire. L'ordinaire est une action qui arrive plus souvent , ou du moins aussi souvent que sa contraire. L'extraordinaire est une action qui arrive à la verité moins souvent que sa contraire , mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée , pour n'aller point jusqu'au miracle , ni jusqu'à ces événemens singuliers qui servent de matiere aux Tragédies sanglantes , par l'appui qu'ils ont de l'Histoire ou de l'opinion commune , & qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les Episodes de la Pièce dont ils font le corps , parce qu'ils ne sont pas croyables , à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vray-semblable extraordinaire. L'un d'un homme subtil & adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui ; l'autre d'un foible qui se bat contre un plus fort que luy , & en demeure victorieux ; ce qui sur tout ne manque jamais à être bien reçu , quand la cause du plus simple ou du plus foible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du Ciel ait présidé au succès , qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile , qu'il répond aux souhaits de l'Auditoire , qui s'intéresse toujours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le Comte se trouveroit dans la

62 SECOND DISCOURS,

vray-semblable extraordinaire , quand elle ne seroit pas vraie. *Il est vray-semblable* , dit nôtre Docteur , *que beaucoup de choses arrivent contre le vray-semblable* : & puisqu'il avouë par-là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vray-semblance , j'aimerois mieux les nommer simplement croyables , & les ranger sous le nécessaire , attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même Philosophe dit , *qu'au regard de la Poësie on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable* , & conclure de là que j'ay peu de raison d'exiger du vray-semblable, par la définition que j'en ay faite , qu'il soit manifestement possible pour être croyable , puisque selon Aristote il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté , & trouver de quelle nature est cet impossible croyable dont il ne donne aucun exemple , je réponds qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paroissent aisément possibles , & par consequent croyables quand on les envisage d'une autre maniere. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'Histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les representons , puisqu'elles se sont passées autrement , & qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé ; mais elles paroissent manifestement possibles quand elles sont dans la vray-semblance générale , pourveu qu'on les regarde détachées de l'Histoire , & qu'on veuille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicomède est impossible , puisque l'Histoire porte qu'il fit mourir son pere sans le voir , & que ses freres du second lit étoient en ôtage à Rome , lorsqu'il s'empara du Royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins , puisqu'il n'étoit pas fils de Maurice , & que bien loin de passer pour celui de Phocas , & être nourri comme tel chez ce Tyran . il vint fondre sur luy à force ouverte des bords de l'Afrique dont il étoit Gouverneur , & ne le vit peut-être jamais. On ne prend point nean-

moins pour incroyables les incidens de cette Tragédie , & ceux qui sçavent le desaveu qu'en fait l'Histoire , la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation , parce qu'ils sont dans la vray-semblance générale , bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la Fable nous dit de ses Dieux & de ses Métamorphoses , est encore impossible , & ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune , & par cette vieille traditive qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modèle , & de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'Auditeur n'est point trompé de son attente , quand le titre du Poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet ; il y trouve tout croyable , & cette premiere supposition faite qu'il est des Dieux , & qu'ils prennent intérêt & font commerce avec les hommes , à quoi il vient tout résolu , il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vray-semblable , il est temps que je hazarde une definition du nécessaire , dont Aristote parle tant , & qui seul nous peut autoriser à changer l'Histoire , & à nous écarter de la vray-semblance. Je dis donc que le nécessaire , en ce qui regarde la Poësie , n'est autre chose que *le besoin du Poëte pour arriver à son but , ou pour y faire arriver ses Acteurs*. Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot Grec *ἀνάγκη* , qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire , mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des Acteurs est divers , selon les divers desfeins que la variété des sujets leur donne. Un Amant a celui de posséder sa Maîtresse , un Ambitieux de s'emparer d'une Couronne , un homme offensé de se vanger , & ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire , qu'il faut préférer au vray-semblable , ou pour parler

64 SECOND DISCOURS,

plus juste , qu'il faut ajoûter au vray - semblab le dans la liaison des actions , & leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déjà assez expliqué là - dessus , je n'en dirai pas davantage.

Le but du Poete est de plaire selon les Régles de son art. Pour plaire il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions , & d'exrenuer l'horreur des funestes. Ce sont des nécessitez d'embellissement , où il peut bien choquer la vray - semblance particuliere par quelque altération de l'Histoire , mais non pas se dispenser de la générale , que rarement , & pour des choses qui soient de la derniere beauté , & si brillantes qu'elles ébloüissent. Sur tout il ne doit jamais les pousser au delà de la vray - semblance extraordinaire , parce que ces ornemens qu'il ajoûte de son invention ne sont pas d'une nécessité absoluë , & qu'il fait mieux de s'en passer tout-à-fait , que d'en parer son Poëme contre toute sorte de vray - semblance. Pour plaire selon les Régles de son Art , il a besoin de renfermer son action dans l'unité du jour & du lieu , & comme cela est d'une nécessité absoluë & indispensable , il luy est beaucoup plus permis sur ces deux articles , que sur celui des embellissemens.

Il est si malaisé qu'il se rencontre dans l'Histoire, ni dans l'imagination des hommes , quantité de ces événemens illustres & dignes de la Tragédie , dont les délibérations & leurs effets puissent arriver en un même lieu & en un même jour , sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses ; que je ne puis croire cette sorte de violence tout-à-fait condamnable , pourveu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter , & un Auteur scrupuleux se priveroit d'une belle occasion de gloire , & le Public de beaucoup de satisfaction , s'il n'osoit s'enhardir à les mettre sur le Théâtre , de peur de se voir forcé à les faire aller plus vîte que la vray-semblance ne le permet. Je luy donnerois en ce cas un conseil que peut-être il trouveroit salutaire , c'est de ne marquer aucun temps préfix dans son Poëme.

ni aucun lieu déterminé où il pose ses Acteurs. L'imagination de l'Auditeur auroit plus de liberté de se laisser aller au courant de l'Action, si elle n'étoit point fixée par ces marques, & il pourroit ne s'appercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisoient souvenir, & n'y appliquoient son esprit malgré luy. Je me suis toujours repenti d'avoir fait dire au Roy dans le Cid, qu'il vouloit que Rodrigue se délasser une heure ou deux après la défaite des Maures, avant que de combattre Don Sanche. Je l'avois fait pour montrer que la Pièce étoit dans les vingt-quatre heures, & cela n'a servi qu'à avertir les Spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ay réduite. Si j'avois fait résoudre ce combat sans en désigner l'heure, peut-être n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne pense pas que dans la Comédie le Poëme ait cette liberté de presser son action, par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vray-semblables, & n'ajoute point ce mot, *ou nécessaires*, comme pour la Tragédie. Aussi la difference est assez grande entre les actions de l'une & celles de l'autre. Celles de la Comédie partent de personnes communes, & ne consistent qu'en intrigues d'amour & en fourberies, qui se dévelopent si aisement en un jour, qu'assez souvent chez Plaute & chez Térence, le temps de leur durée excède à peine celui de leur représentation. Mais dans la Tragédie les affaires publiques sont mêlées d'ordinaire avec les interêts particuliers des personnes illustres qu'on y fait paroître : il y entre des batailles, des prises de Villes, de grands périls, des révolutions d'Etats, & tout cela va mal-aisément avec la promptitude que la Règle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la Scène.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le Poëte d'aller contre la verité & contre la vray-semblance, par la considération du besoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponse précise. J'ay fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'a-

66 SECOND DISCOURS , &c.

vons aucun droit ; & pour celles où ce privilège peut avoir lieu , il doit être plus ou moins resserré , selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup moins permis dans Horace , & dans Pompée , dont les Histoires ne sont ignorées de personne , que dans Rodogune & dans Nicomède dont peu de gens sçavoient les noms avant que je les eusse mis sur le Théâtre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoûte à l'Histoire , & tous les changemens qu'on y apporte , ne soient jamais plus incroyables , que ce qu'on en conserve dans le même Poème. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement ,

Ficta voluptatis causa sint proxima veris ,

& non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'Histoire ou dans la Fable , hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question autant qu'on le pût décider par cet autre vers , avec lequel il finit ce discours ,

Dabiturque licentia sumpta pudenter.

Servons-nous en donc avec retenue , mais sans scrupule , & s'il se peut , ne nous en servons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point besoin de grace , que d'en recevoir.





T R O I S I È M E

DISCOURS.

DES TROIS UNITEZ,

d'Action, de Jour, & de Lieu.

L Es deux Discours précédens, & l'Examen de mes Pièces de Théâtre, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matieres, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de repeter.

Je tiens donc, & je l'ay déjà dit, que l'unité d'action consiste dans la Comédie en l'unité d'intrigue, ou d'obstacle aux desseins des principaux Acteurs, & en l'unité de péril dans la Tragédie, soit que son Héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, & plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvû que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second, & l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les Acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachez l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ay marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Theodore, dont il n'est point besoin que le premier tuë sa Sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au Martyr.

68 TROISIEME DISCOURS,

re, après avoir échappé à la prostitution, & je me trompe fort, si la mort de Polixène, & celle d'Astianax dans la Troade de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la Tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le Théâtre. Celle que le Poëte choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu, & une fin, & ces trois parties non-seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale; mais en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'Auditeur dans le calme, mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui luy servent d'acheminemens, & tiennent cet Auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque Acte pour rendre l'action continuë. Il n'est pas besoin qu'on sçache précisément tout ce que font les Acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paroissent point sur le Théâtre; mais il est nécessaire que chaque Acte laisse une attente de quelque chose, qui se doit faire dans celui qui le suit.

Si vous me demandez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ses deux Fils au second Acte, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième, je serois bien empêché à vous le dire, & je ne crois pas être obligé à en rendre compte; mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux Frères pour regner, & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur Mère. On en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux Ennemies l'une après l'autre, & à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette Mère dénaturée à résoudre, & faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquième.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troisième au quatrième vray-semblablement se consume à dormir

par tous les Acteurs. Leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux Actes, parce que ce troisiéme n'en a point de complete. Dorant qu'il finit par le dessein de chercher les moyens de regagner l'esprit de Lucrèce, & dès le commencement de l'autre il se presente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, & prendre l'occasion de l'entretenir elle-même, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les Acteurs pendant qu'ils n'occupent point la Scène, je n'entends pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre; mais seulement qu'on n'y est pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derrière le Théâtre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les Spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopâtre depuis le second Acte jusqu'au quatriéme, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare; mais je fais connoître dès le premier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers, à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le Poete n'est pas tenu d'exposer à la vuë toutes les actions particulieres qui amènent à la principale. Il doit choisir celles qui luy sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat & la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché, & cacher les autres derrière la Scène, pour les faire connoître au Spectateur ou par une narration, ou par quelque autre adresse de l'Art.

Sur tout il doit se souvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernieres soient produites par celles qui les précèdent, & que toutes ayent leur source dans la Protase qui doit former le premier Acte. Cette Regle que j'ay établie dez le premier Discours, bien qu'elle soit nouvelle, & contre l'usage des Anciens, a son fondement sur deux

70 TROISIEME DISCOURS,

passages d'Aristote. En voici le premier : *Il y a grande difference*, dit-il, *entre les événemens qui viennent les uns après les autres, & ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les Maures viennent dans le Cid après la mort du Comte, & non pas à cause de la mort du Comte, & le Pêcheur vient dans D. Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'être le Prince d'Arragon, & non pas à cause qu'on l'en soupçonne ; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, & porte en termes exprés, *que tout ce qui se passe dans la Tragédie doit arriver necessairement ou vray-semblablement, de ce qui l'a précédé.*

La liaison des Scènes qui unit toutes les actions particulieres de chaque Acte l'une avec l'autre, & dont j'ay parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un Poeme, & qui sert beaucoup à former une continuité d'action, par la continuité de la representation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement & non pas une Regle. Les Anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plûpart de leurs Actes ne soient chargez que de deux ou trois Scènes ; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous, qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le Monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la Scène qui le précède, ni avec celle qui le suit. L'autre est du troisième Acte de l'Eunuque de Terence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrêmes & Pythias qui sortent du Théâtre quand il y entre. Les Sçavans de nôtre siècle, qui les ont pris pour modèles dans les Tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, & il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius, & de Heinsius, dont j'ay parlé dans l'Examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos Spectateurs, qu'ils ne sçauroient plus voir une Scène détachée, sans la marquer pour un défaut. L'œil & l'oreille même s'en

scandalisent , avant que l'esprit y ait pû faire de réflexion. Le quatrième Acte de Cinna demeure au dessous des autres par ce manquement , & ce qui n'étoit point une Règle autrefois , l'est devenu maintenant par l'assiduité de la Pratique.

J'ay parlé de trois sortes de liaisons dans cet Examen de la Suivante. J'ay montré aversion pour celles de bruit ; indulgence pour celles de vûe , estime pour celles de présence & de discours , & dans ces dernières j'ay confondu deux choses qui méritent d'être séparées. Celles qui sont de présence & de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables , mais il en est de discours sans présence , & de présence sans discours , qui ne sont pas dans le même degré. Un Acteur qui parle à un autre d'un lieu caché , sans se montrer , fait une liaison de discours sans présence , qui ne laisse pas d'être fort bonne , mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le Théâtre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer , fait une liaison de présence sans discours , qui souvent a mauvaise grace , & tombe dans une affectation mendiée , plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en Précepte , que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi dans le troisième Acte de Pompée , Achorée après avoir rendu compte à Charmion de la réception que César a faite au Roy quand il luy a présenté la tête de ce Héros , demeure sur le Théâtre , où il voit venir l'un & l'autre , seulement pour entendre ce qu'ils diront , & le rapporter à Cléopâtre. Ammon fait la même chose au quatrième d'Andromède en faveur de Phinée , qui se retire à la vûe du Roy & de toute sa Cour qu'il voit arriver. Ces Personnages qui deviennent muets lient assez mal les Scènes , où ils ont si peu de part , qu'ils n'y sont comptez pour rien. Autre chose est , quand ils se tiennent cachez pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent , & qui croient n'être entendus de personne ; car alors l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit , joint à une curiosité

72 TROISIEME DISCOURS,

raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent sçavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais en ces deux exemples, Ammon & Achorée mêlent une présence si froide aux Scènes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précédent; tant l'une & l'autre Pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du Poëme Dramatique doive avoir son unité, il y faut considerer deux parties, le nœud, & le dénouement. *Le nœud est composé, selon Aristote, en partie de ce qui s'est passé hors du Théâtre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y passe; le reste appartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre, fait la separation de ces deux parties. Tout ce qui le précède est la premiere, & ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre.* Le nœud dépend entierement du choix & de l'imagination industrieuse du Poëte, & l'on n'y peut donner de Règle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vray-semblable ou le nécessaire, dont j'ay parlé dans le second Discours; à quoy j'ajoute un conseil de s'embarasser le moins qu'il luy est possible des choses arrivées avant l'action qui se represente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, & qu'elles gênent l'esprit de l'Auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter; mais celles qui se font des choses qui arrivent & se passent derriere le Théâtre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, & font partie de cette action qui se represente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au dessus de ce que j'ay fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé; celle qu'il fait de sa conspiration à Æmilie, étant plutôt un ornement

ent qui chatoüille l'esprit des Spectateurs, qu'une instruction nécessaire de particularitez qu'ils doivent avoir, & imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. *Æmilie* leur fait assez connoître dans les deux premières Scènes, qu'il conspiroit contre *Auguste* en sa faveur, & quand *Cinna* y diroit tout simplement, que les Conjurez sont prêts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action, que par les cent vers qu'il employe à luy rendre compte, & de ce qu'il leur a dit, & de la manière dont ils l'ont recû. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du Héros, comme celui d'*Héraclius*; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du Spectateur, & l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premières représentations, tant ils le fatiguent.

Dans le dénouement je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, & la Machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un Poëme, quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers Acteurs, durant quatre Actes, en désiste au cinquième, sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ay parlé au premier Discours, & n'y ajouterai rien ici. La Machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un Dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les Acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'*Apollon* agit dans l'*Oreste*: Ce Prince & son ami *Pylade* accusés par *Tindare* & *Ménélas* de la mort de *Clytemnestre* & condamnés à leur poursuite, se faisoient d'*Hélène* & d'*Hermione*. Ils tuent ou croient tuer la première, & menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'Arrêt prononcé contre eux. Pour appaiser ces troubles, *Euripide* ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre *Apollon* du Ciel, qui d'autorité absoluë ordonne qu'*Oreste* épousera *Hermione*, & *Pylade* *Electre*, & de peur que la mort d'*Hélène* n'y servît d'obstacle, n'y ayant

pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venoit de tuer sa Mere , il leur apprend qu'elle n'est pas morte , & qu'il l'a dérobée à leurs coups & enlevée au Ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tuer. Cette sorte de Machine est entierement hors de propos , n'ayant aucun fondement sur le reste de la Piece , & fait un dénoüement vicieux ; mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote , qui met en même rang le Char dont Médée se sert , pour s'enfuir de Corinthe après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement , que de l'avoir faite Magicienne , & d'en avoir rapporté dans le Poëme des actions autant au dessus des forces de la Nature , que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos , après qu'elle a rajeuný son Pere Æson depuis son retour , après qu'elle a attaché des feux invisibles au present qu'elle a fait à Créüse , ce Char volant n'est point hors de la vray-semblance , & ce Poëme n'a point besoin d'autre preparation , pour cet effet extraordinaire. Sénèque luy en donne une par ces Vers , que Médée dit à sa Nourrice :

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham ,
& moy , par celui-ci qu'elle dit à Ægée ,

Je vous suivray demain par un chemin nouveau.

Ainsi la condamnation d'Euripide , qui ne s'y est servy d'aucune précaution , peut être juste , & ne retombe ny sur Sénèque , ny sur moy , & je n'ay point besoin de contredire Aristote , pour me justifier sur cet Article.

De l'action je passe aux Actes , qui en doivent contenir chacun une portion , mais non pas si égale , qu'on n'en reserve plus pour le dernier que pour les autres , & qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire autre chose dans ce premier , que peindre les mœurs des Personnages , & marquer à quel point ils en sont de l'Histoire , qu'on va représenter. Aristote n'en prescrit point le nombre. Horace le borne à cinq , & bien

qu'il défende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniâtrent à l'arrestier à trois, & les Italiens font souvent la même chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du Chœur, & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs Poèmes, ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les poussaient jamais au delà de cinq. Cette maniere de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prètoit attention à ce que chantoit le Chœur, ou l'on n'y en prètoit point. Si l'on y en prètoit, l'esprit de l'Auditeur étoit trop tendu, & n'avoit aucun moment pour se delasser. Si l'on n'y en prètoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant, & lors qu'un autre Acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de memoire, pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déjà veu, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommoditez. L'esprit de l'Auditeur se relâche, durant qu'ils jouent, & réfléchit même sur ce qu'il a veu, pour le louer, ou le blâmer, suivant qu'il luy a plû, ou déplû, & le peu qu'on les laisse jouer luy en laisse les idées si recentes, que quand les Acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler, & renouer son attention.

Le nombre des Scenes dans chaque Acte ne reçoit aucune Regle: mais comme tout l'Acte doit avoir une certaine quantité de Vers qui proportionne la durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de Scenes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'Acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée, & de la sortie de chaque Acteur. Sur tout pour la sortie, je tiens cette Regle indispensable, & il n'y a rien de si mauvaise grace, qu'un Acteur qui se retire du Theatre, seulement parce qu'il n'a plus de Vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'Au-

diteur attend l'Acteur, & bien que le Theatre represente la chambre, ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer, qu'il ne vienne de derrière la tapisserie, & il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en Ville, avant que de rentrer chez luy, puisque même quelquefois il est vray-semblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ay veu personne se scandaliser de voir Æmilie commencer Cinna, sans dire pourquoy elle vient dans sa chambre. Elle est presumée y être avant que la Piece commence, & ce n'est que la necessité de la representation, qui la fait sortir de derrière le Théâtre pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premieres Scenes de chaque Acte, mais non pas les autres, parce qu'un Acteur occupant une fois le Théâtre, aucun n'y doit entrer, qui n'ait sujet de parler à luy, ou du moins, qui n'ait lieu de prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur tout lors qu'un Acteur entre deux fois dans un Acte, soit dans la Comedie, soit dans la Tragedie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bien-tôt, quand il sort la premiere fois, comme Horace dans le second Acte, & Julie dans le troisiéme de la même Piece, ou donner raison, en rentrant, pourquoy il revient si tôt.

Aristote veut que la Tragedie bien faite soit belle, & capable de plaire, sans le secours des Comédiens, & hors de la representation. Pour faciliter ce plaisir au Lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit, que celui du Spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir, & se la représenter luy même dans son esprit, diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serois d'avis que le Poëte prît grand soin de marquer à la marge les menuës actions, qui ne meritent pas qu'il en charge ses Vers, & qui leur ôteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le Comédien y supplée aisément sur le Théâtre, mais sur le Livre on seroit assez souvent réduit

deviner , & quelquefois même on pourroit deviner al , à moins que d'être instruit par-là de ces petites choses. J'avouë que ce n'est pas l'usage des Anciens , mais il faut m'avouër aussi , que faute de l'avoir pratiqué ils nous laissent beaucoup d'obscuritez dans leurs Poëmes , qu'il n'y a que les Maîtres de l'Art qui puissent développer ; encore ne scay je s'ils en viennent à bout , toutes les fois qu'ils se l'imaginent : si nous nous assujettissions à suivre entièrement leur méthode , il ne faudroit mettre aucune distinction l'Actes , ny de Scenes non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne scay combien il y a d'Actes dans leurs Pieces , ny si à la fin d'un Acte un Acteur se retire , pour laisser chanter le Chœur, ou s'il demeure sans action pendant qu'il chante, parce que ny eux , ny leurs Interpretes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge

Nous avons encore une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours , comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos Pieces entre les mains des Comediens qui courent les Provinces , que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire ; & qui feroient d'étranges contre-temps , si nous ne leur aidions par ces Notes. Ils se trouveroient bien embarrassez au cinquième Acte des Pièces qui finissent heureusement , & où nous rassemblons tous les Acteurs sur nôtre Théâtre , ce que ne faisoient pas les Anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre , principalement quand il faut que le même Acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille , comme celui de Cléopâtre à Leonice pour luy aller querir du poison , il faudroit un *A parte* pour l'exprimer en Vers , si l'on se vouloit passer de ces avis en marge , & l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres , qui nous donnent le vray & unique moyen de faire , suivant le sentiment d'Aristote , que la Tragédie soit aussi belle à la lecture , qu'à la representation , en

rendant facile à l'imagination du Lecteur tout ce que le Théâtre presente à la veüe des Spectateurs.

La Règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote , *que la Tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du Soleil , ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup*. Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse , si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt quatre heures , ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables , & pour moy , je trouve qu'il y a des Sujets si mal-aisez à renfermer en si peu de temps , que non-seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entieres , mais je me servirois même de la licence que donne ce Philo ophe de les excéder un peu , & les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en Droit qu'il faut élargir la faveur , & restreindre les rigueurs , *Odia restringenda , favores ampliandi* , & je trouve qu'un Auteur est assez gêné par cette contrainte , qui a forcé quelques-uns de nos Anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide dans les Suppliantes fait partir Thésée d'Athènes avec une Armée , donner une bataille devant les murs de Thèbes , qui en étoient éloignez de douze ou quinze lieües , & revenir victorieux en l'Acte suivant ; & depuis qu'il est party , jusqu'à l'arrivée du Messager qui vient faire le récit de sa victoire , Æthra & le Chœur n'ont que trente-six Vers à dire. C'est assez bien employé un temps si court. Æschile fait revenir Agamemnon de Troye avec une vitesse encore toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme , que si tôt que cette Ville se oit prise , il le luy feroit sçavoir par des flambeaux disposez de montagne en montagne , dont le second s'allumeroit incontinent à la veüe du premier , le troisiéme à la veüe du second , & ainsi du reste , & par ce moyen elle devoit apprendre cette grande Nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t'elle apprise par ces flambeaux allumez , qu'Agamemnon arrive , dont il faut que le

avire, quoy que battu d'une tempeste, si j'ay bonne mémoire, ait été aussi vite, que l'œil à découvrir les lumieres. Le Cid & Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignez de cette licence, & s'ils forcent la vray-semblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette Règle, qu'ils nomment tyrannique, & auroient, raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote: mais ce qui a doit faire accepter, c'est la raison naturelle, qui nous sert d'appuy. Le Poëme Dramatique est une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, & il est hors de doute que les Portraits sont d'autant plus excellens, qu'ils ressemblent mieux à l'Original. La représentation dure deux heures, & ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle represente n'en demandoit pas davantage pour la réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ny aux douze, ny aux vingt-quatre heures, mais resserrons l'action du Poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux, & soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit; je ne crois pas que Rodogune en demande guère davantage, & peut être qu'elles suffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons en quatre, six, dix; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le déreglement, & de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées, & ne soit qu'imperfection.

Sur tout, je voudrois laisser cette durée à l'imagination des Auditeurs, & ne terminer jamais le temps qu'elle emporte, si le Sujet n'en avoit besoin; principalement quand la vray-semblance y est un peu forcée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un Poëme par la nécessité

d'obéir à cette Règle , qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du Théâtre que le Soleil se lève , qu'il est Midy au troisième Acte , & qu'il se couche à la fin du dernier ? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme , & qu'on le puisse trouver aisément , si l'on y veut prendre garde , sans y appliquer l'esprit malgré soy. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation , cela seroit de mauvaise grace , si l'on marquoit d'acte en Acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je repete ce que j'ay dit ailleurs , que quand nous prenons un temps plus long , comme de dix heures , je voudrois que les huit qu'il faut perdre , se consumassent dans les intervalles des Actes , & que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume , principalement lors qu'il y a liaison de Scenes perpetuelles , car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux Scenes. J'estime toutefois que le cinquième par un privilege particulier a quelque droit de presser un peu le temps , en sorte que la part de l'action qu'il represente , en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa representation. La raison en est , que le Spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin , & que quand elle depend d'Acteurs qui sont sortis du Théâtre , tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent , en attendant de leurs nouvelles , ne fait que languir , & semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquième d'Heraclius , jusqu'à ce qu'Amintas vienne raconter sa mort , il faut plus de temps pour ce qui se fait derriere le Théâtre , que pour le recit des Vers qu'Héraclius , Martian , & Pulchérie employent à plaindre leur malheur. Prusias & Flaminius dans celui de Nicomède n'ont pas tout le loisir dont ils auroient pour se rejoindre sur la Mer , consulter ensemble , & revenir à la défense de la Reine , & le Cid n'en a pas assez pour se battre contre D. San-

ne , durant l'entretien de l'Infante avec Leonor , & de
himéne avec Elvire. Je l'ay bien veu , & n'ay point
ait de scrupule de cette précipitation , dont peut-être
n trouveroit plusieurs exemples chez les Anciens, mais
na paresse dont j'ay déjà parlé me fera contenter de ce-
ui-ci , qui est de Térence dans l'Andrienne. Simon y
ait entrer Pamphile son Fils chez Glycère pour en fai-
e sortir le Vieillard Criton , & s'éclaircir avec luy de
a naissance de sa Maîtresse , qui se trouve Fille de Cré-
nes Pamphyle y entre , parle à Criton , le prie de le
servir , revient avec luy , & durant cette entrée , cette
rière & cette sortie , Simon & Crème qui demeu-
ent sur le Théâtre , ne disent, que chacun un Vers, qui
ne sçauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir
de demander où est Criton , & non pas de parler à luy
& luy dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en
sa faveur ce qu'il sçait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'Acteurs qui n'ont
point quitté le Théâtre , & ne font point attendre de
leurs nouvelles , comme dans Cinna , & dans Rodo-
gune , le cinquième Acte n'a point besoin de ce privile-
ge , parce qu'alors toute l'action est en vue ; ce qui
n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le
Théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres Actes ne
méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas as-
sez de temps , pour y faire rentrer un Acteur qui en est
sorty , ou pour faire sçavoir ce qu'il a fait depuis cette
sortie , on peut attendre à en rendre compte en l'Acte
suivant , & le Violon qui les distingue l'un de l'autre en
peut consumer autant qu'il en est besoin ; mais dans le
cinquième il n'y a point de remise, l'attention est épu-
isée , & il faut finir.

Je ne puis oublier que bien qu'il nous faille réduire
toute l'action Tragique en un jour, cela n'empêche pas
que la Tragedie ne fasse connoître par narration , ou
parquelqu'autre maniere plus artificieuse , ce qu'a fait
son Héros en plusieurs années , puis qu'il y en a dont
le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il
faut éclaircir , comme Oedipe. Je ne répéteray point

que moins on se charge d'actions passées, plus on a l'Auditeur propice, par le peu de gêne qu'on luy donne, en luy rendant toutes les choses presentes, sans demander aucune reflexion à sa memoire, que pour ce qu'il a veu: mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un Poeme que le choix d'un jour illustre, & attendu depuis quelque temps. Il ne s'en presente pas toujours des occasions, & dans tout ce que j'ay fait jusqu'ici vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celui d'Horace, où deux Peuples devoient décider de leur Empire par une Bataille, celui de Rodogune, d'Andromède, & de D. Sanche. Dans Rodogune c'est un jour choisi par deux Souverains, pour l'effet d'un Traité de Paix entre leurs Couronnes ennemies, pour une entiere reconciliation de deux Rivaux par un Mariage, & pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans, rouchant le droit d'ainesse entre deux Princes jumeaux, dont dépend le Royaume & le succès de leur amour. Celui d'Andromède & de D. Sanche ne sont pas de moindre consideration; mais comme je le viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent, & dans le reste de mes Ouvrages je n'ay pû choisir des jours remarquables, que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'employ, où l'ordre public les ait destinez de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun Précepte, ny dans Aristote, ny dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la Règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, & à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licentieuse, & si l'on faisoit aller un Acteur en poste, les deux côtez du Théâtre pourroient représenter Paris & Rouën. Je souhaiterois, pour ne point gêner du tout le Spectateur, que ce qu'on fait représenter devant luy en deux heures se pût passer en effet en deux heures, & que ce qu'on luy fait voir sur un Théâtre qui ne change point, pût s'arrêter dans une Chambre, ou dans une Salle, suivant le choix qu'on

n auroit fait : mais souvent cela est si mal-aisé pour ne
 ire pas impossible , qu'il faut de nécessité trouver quel-
 ue élargissement pour le lieu , comme pour le temps.
 e l'ay fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte , &
 lans Pompée ; mais il faut pour cela , ou n'introduire
 qu'une Femme , comme dans Polyeucte , ou que les
 deux qu'on introduit aient tant d'amitié l'une pour l'autre,
 & des intérêts si conjoints, qu'elles pussent être tou-
 jours ensemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puisse
 arriver , comme dans Pompée , où l'empressement de
 la curiosité naturelle fait sortir de leurs Appartemens
 Cléopatre au second Acte & Cornélie au cinquième ;
 pour aller jusques dans la grand' Salle du palais du
 Roy , au devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en
 va pas de même dans Rodogune. Cléopatre & elle
 ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus se-
 crettes pensées en même lieu. Je pourrois en dire ce
 que j'ay dit de Cinna, où en general tout se passe dans
 Rome , & en particulier moitié dans le Cabinet d'Au-
 guste , & moitié chez Æmilie. Suivant cet ordre le
 premier Acte de cette Tragédie seroit dans l'anticham-
 bre de Rodogune , le second dans la chambre de Cléo-
 patre , le troisième dans celle de Rodogune : mais si le
 quatrième peut commencer chez cette Princesse , il
 n'y peut achever, & ce que Cleopatre y dit à ses deux
 Fils l'un après l'autre , y seroit mal placé. Le cinquié-
 me a besoin d'une Salle d'Audience ; où un grand Peuple
 puisse être present. La même chose se rencontre dans
 Héraclius. Le premier Acte seroit fort bien dans le Ca-
 binet de Phocas , & le second chez Leontine ; mais si
 le troisième commence chez Pulcherie, il n'y peut ache-
 ver, & il est hors d'apparence que Phocas delibere dans
 l'Appartement de cette Princesse de la perte de son Frère.

Nos Anciens , qui faisoient parler leurs Rois en Pla-
 ce publique , donnoient assez aisément l'unité rigoureu-
 se de lieu à leurs Tragedies. Sophocle toutefois ne l'a pas
 observée dans son Ajax , qui sort du Théâtre afin de
 chercher un lieu écarté pour se tuer, & s'y tue à la vue
 du Peuple : ce qui fait juger aisément que celui où il

se tuë , n'est pas le même que celui d'où on l'a veu sortir , puis qu'il n'en est sorty , que pour en choisir un autre

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les Rois & les Princesses de leurs Appartemens , & comme souvent la difference & l'opposition des interêts de ceux qui sont logez dans le même Palais, ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences , & ouvrent leurs secrets en même Chambre , il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos Poemes : autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible, mais comme elle ne s'accômode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderois très-volôtiers que ce qu'on feroit passer en une seule Ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le Théâtre représentât cette Ville toute entière , cela seroit un peu trop vaste , mais seulement deux ou trois lieux particuliers , enfermez dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la Scene de Cinna ne sort point de Rome , & est tantôt l'Appartement d'Auguste dans son Palais , & tantôt la Maison d'Æmilie. Le Menteur a les Tuilleries & la Place Royale dans Paris , & la suite fait voir la prison , & le Logis de Méliste dans Lyon. Le Cid multiplie encore davantage les lieux particuliers sans quitter Séville, & comme la liaison de Scène n'y est pas gardée, le Théâtre dès le premier Acte est la Maison de Chimène, l'Appartement de l'Infante dans le Palais du Roy, & la Place publique. Le second y ajoute la Chambre du Roy & sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu , quand elle est inévitable , je voudrois qu'on fit deux choses. L'une , que jamais on ne changeât dans le même Acte , mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna ; l'autre , que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations , & qu'aucun des deux ne fût jamais

nommé , mais seulement le lieu general où tous les deux sont compris , comme Paris , Rome , Lyon , Constantinople , &c. Cela aideroit à tromper l'Auditeur , qui ne voyant rien qui luy marquât la diversité des lieux , ne s'en appercevroit pas , à moins d'une reflexion malicieuse & critique , dont il y en a peu qui soient capables , la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse , pour s'en dégouter , & ils ne le reconnoissent que par force , quand il est trop visible , comme dans le Menteur & la suite , où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu , malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés ne peuvent pas vray-semblablement expliquer leurs secrets en même place , & qu'ils sont quelquefois introduits dans le même Acte , avec liaison de Scenes qui emporte necessairement cette unité , il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vray-semblance rigoureuse , & voir comment pourra subsister le quatrième Acte de Rodogune , & le troisième d'Héraclius , où j'ay déjà marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les Jurisconsultes admettent des fictions de Droit , & je voudrois à leur exemple introduire des fictions de Théâtre , pour établir un lieu Théatral , qui ne seroit , ny l'Appartement de Cléopatre , ny celui de Rodogune dans la Pièce qui porte ce titre , ny celui de Phocas , de Léontine , ou de Pulchérie dans Héraclius , mais une Salle , sur laquelle ouvrent ces divers Appartemens , à qui j'attribuerois deux privilèges ; l'un , que chacun de ceux qui y parleroient fût présumé y parler avec le même secret que s'il étoit dans sa chambre ; l'autre , qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bien-séance que ceux qui occupent le Théâtre aillent trouver ceux qui sont dans leur Cabinet pour

parler à eux , ceux cy pussent les venir trouver sur le Théâtre , sans choquer cette bienfiance , afin de conserver l'unité de lieu , & la liaison des Scènes. Ainsi Rodogune dans le premier Acte vient trouver Laonice qu'elle devoit mander pour parler à elle ; & dans le quatrième , Cleopatre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune , bien que dans l'exacte vray-semblance ce Prince devoit aller chercher sa Mere dans son Cabinet , puisqu'elle hait trop cette Princesse pour venir parler à luy dans son Appartement , où la premiere Scène fixeroit le reste de cet Acte , si l'on n'apportoit ce temperament dont j'ay parlé , à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes Pièces en manqueront , si l'on ne veut point admettre cette modération , dont je me contenterai toujours à l'avenir , quand je ne pourrai satisfaire à la derniere rigueur de la Règle. Je n'ay pû y en réduire que trois , Horace , Polyeucte , & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les Ouvrages sur la Scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères , mais s'ils vouloient donner dix ou douze Poèmes de cette nature au Public , ils élargiroient peut-être les Régles encore plus que je ne fais , sitôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience , quelle contrainte apporte leur exactitude , & combien de belles choses elle bannit de nôtre Théâtre. Quoiqu'il en soit , voilà mes opinions , ou si vous voulez , mes hérésies , touchant les principaux points de l'Art , & je ne sçay point mieux accorder les Régles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens , & je seray tout prêt de les suivre , lors qu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vû les miens.

MELITE,

COMEDIE.



ACTEURS.

ERASTE, Amoureux de Mélite.

TIRSIS, Ami d'Erase, & son Rival.

PHILANDRE, Amant de Cloris.

MELITE, Maîtresse d'Erase & de Tirsis.

CLORIS, Sœur de Tirsis.

LISIS, Ami de Tirsis.

CLITON, Voisin de Mélite.

LA NOURRICE de Mélite

LA Scène est à Paris.



M É L I T E.

C O M E D I E.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

E R A S T E , T I R S I S.

E R A S T E.



E te l'avoüe , Ami , mon mal est incurable ,
Je n'y ſçay qu'un remède , & j'en ſuis incapable. [gueur ,
Le change ſeroit juſte après tant de ri-
Mais malgré ſes dedains , Mélite a tout mon cœur :
Elle a ſur tous mes ſens une entière puiffance ,
Si j'oſe en murmurer , ce n'eſt qu'en ſon abſence.
Et je menage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon reſſentiment.
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens , en reſſerre l'étrainte.
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon ,
Que je cherche mon mal , & ſuis ma guériſon.

Son œil agit sur moy d'une vertu si forte ,
 Qu'il ranime soudain mon espérance morte ,
 Combat les déplaisirs de mon cœur irrité ,
 Et soutient mon amour contre sa cruauté ;
 Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame ,
 N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flâme ,
 Et qui sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir ,
 Me fait plaie en ma peine , & m'obstine à souffrir ,

T I R S I S.

Que je te trouve , Amy , d'une humeur admirable !
 Pour paroître éloquent tu te feins misérable.
 Est-ce à-dessein de voir avec quelles couleurs
 Je scaurois adoucir les traits de tes malheurs ?
 Ne t' imagine pas qu'ainsi sur ta parole ,
 D'une fausse douleur un ami te console :
 Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
 Que Mélite pour toy n'eut jamais de mépris.

E R A S T E.

Son gracieux accueil & ma perseverance
 Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence ;
 Ses mépris sont cachez , & s'en font mieux sentir ,
 Et n'étant point connus on n'y peut compâtrir.

T I R S I S.

En étant bien reçu , du reste que t'importe ?
 C'est tout ce que tu veux des Filles de sa sorte.

E R A S T E.

Cet accès favorable , ouvert & libre à tous ,
 Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.
 Elle souffre aisément mes soins & mon service ,
 Mais loin de se résoudre à leur rendre justice ,
 Parler de l'Hymenée à ce cœur de rocher ,
 C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

T I R S I S.

Ne dissimulons point , tu régles mieux ta flâme ,
 Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

E R A S T E.

Quoy , tu sembles douter de mes intentions ?

T I R S I S.

Je crois malaisément que tes affections

Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable ,
 Églent d'une Moitié le choix invariable.
 Tu serois incivil de la voir chaque jour ,
 Et ne luy pas tenir quelques propos d'amour ;
 Mais d'un vain compliment ta passion bornée ,
 Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
 Tu sçais qu'on te souhaite aux plus riches maisons ,
 Que les meilleurs partis.

E R A S T E.

Trêve de ces raisons ,
 Mon amour s'en offense , & tiendrait pour supplice
 De recevoir des loix d'une sale avarice ?
 Il me rend insensible aux faux attraits de l'or ,
 Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

T I R S I S.

Si c'est-là le chemin qu'en aimant tu veux suivre ,
 Tu ne sçais guere encor ce que c'est que de vivre.

Ces visages d'éclat sont bons à cajoler ,
 C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler.
 J'aime à remplir de feux ma bouche en leur presence ,
 La mode nous oblige à cette complaisance ,
 Tous ces discours de Livre alors sont de saison ,
 Il faut feindre des maux , demander guérison ,
 Donner sur le Phœbus⁺, promettre des miracles ,
 Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles ;
 Mais du vent & cela doivent être tout un.

E R A S T E.

Passé pour des Beutez qui sont dans le commun.
 C'est ainsi qu'autres fois j'amusai Crisolite ,
 Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Méli-te.
 Malgré tes sentimens il me faut accorder,
 Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
 Le jour qu'elle nâquit , Vénus- , bien qu'immortelle ;
 Pensa mourir de honte en la voyant si belle ;
 Les Graces à l'envi descendirent des Cieux
 Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux ,
 Et l'Amour qui ne pût entrer dans son courage ,
 Voulut obstinément loger sur son visage.

Tu le prends d'un haut ton , & je croy qu'au besoin
 Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
 Pauvre Amant , je te plains , qui ne sçais pas encore
 Que bien qu'une Beauté merite qu'on l'adore ,
 Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser.
 Un bien qui nous est dû se fait si peu priser ,
 Qu'une Femme fût-elle entre toutes choisie ,
 On en voit en six mois passer la fantaisie.
 Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
 Qu'avec un esprit sombre , inquiet , agité ;
 Au premier qui luy parle , ou jette l'œil sur elle ,
 Mille sortes frayeurs luy brouillent la cervelle ,
 Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori ,
 Un charme pour tout autre , & non pour un mari.

E R A S T E.

Ces caprices honteux & ces chimères vaines
 Ne sçauroient ébranler des cervelles bien saines ,
 Et quiconque a sçû prendre une Fille d'honneur
 N'a point à redouter l'appas d'un suborneur.

T I R S I S.

Peut-être dis-tu vray , mais ce choix difficile
 Assez & trop souvent trompe le plus habile ,
 Et l'hymen de soy-même est un si lourd fardeau ,
 Qu'il faut l'apprehender à l'égal du tombeau.
 S'attacher pour jamais aux côtes d'une Femme !
 Perdre pour des Enfans le repos de son ame !
 Voir leur nombre importun remplir une maison ,
 Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raison !

E R A S T E.

Mais il y faut venir , c'est en vain qu'on recule ,
 C'est en vain qu'on le fuit , tôt ou tard on s'y brûle ,
 Pour libertin qu'on soit , on s'y trouve attrapé :
 Toy même qui fais tant le cheval échapé ,
 Nous te verrons un jour songer au mariage.

T I R S I S.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage.
 Je regle mes desirs suivant mon intérêt.
 Si Doris me vouloit , toute laide qu'elle est ,

e l'estimerois plus qu'Aminte & qu'Hyppolite ,
 on revenu chez moy tiendrait lieu de mérite ;
 C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
 Pour l'amour conjugal a de puissans liens ;
 La beauté , les attrait , l'esprit , la bonne mine ,
 Echauffent bien le cœur , mais non pas la cuisine ,
 Et l'hymen qui succède à ces folles amours ,
 Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
 Une amitié si longue est fort mal assurée
 Dessus des fondemens de si peu de durée.
 L'Argent dans le menage a certaine splendeur
 Qui donne un teint d'éclat à la même laideur ,
 Et tu ne peux trouver de si douces caresses ,
 Dont le goût dure autant que celui des richesses.

E R A S T E.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis
 A peine pourrois-tu conserver ton avis.

T I R S I S.

La raison en tous lieux est également forte .

E R A S T E.

L'essay n'en coûte rien , Mélite est à sa porte.
 Allons , & tu verras dans ses aimables traits
 Tant de charmans appas , tant de brillans attrait.
 Que tu seras forcé toy même à reconnoître
 Que si je suis un fou j'ay bien raison de l'être

T I R S I S.

Allons , & tu verras que toute sa beauté.
 Ne saura me tourner contre la vérité.

S C E N E I I.

E R A S T E , M E L I T E , T I R S I S.

E R A S T E.

D E deux Amis , Madame , appeaisez la querelle ,
 Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle .

Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
 Fier & vain qu'il en est, peut être ainsi nommé,
 Comme dès le moment que je vous ay servi,
 J'ay crû qu'il étoit seul la véritable vie,
 Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
 Entre nos deux esprits seme quelque discord.
 Je me suis donc piqué contre sa médiance,
 Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
 Que des droits si sacrez & si pleins d'équité
 N'ont pû se garantir de sa subtilité;
 Et je l'amène ici n'ayant plus que répondre,
 Assuré que vos yeux le sçauront mieux confondre.

M E L I T E.

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouveroit
 En ce mépris d'amour qui le seconderoit.

T I R S I S.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
 Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
 Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
 Comme à d'étranges maux par leur sort destinez.

M E L I T E.

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne,
 Je ne reçois d'amour & n'en donne à personne.
 Le moyen de donner ce que je n'eus jamais.

E R A S T E.

Il vous est trop facile, & par vous désormais,
 La nature pour moy montre son injustice,
 A pervertir son cours pour me faire un supplice.

M E L I T E.

Supplice imaginaire, & qui sent son moqueur.

E R A S T E.

Supplice qui déchire & mon ame & mon cœur.

M E L I T E.

Il est rare qu'on porte avec si bon visage,
 L'ame & le cœur ensemble en si triste équipage.

E R A S T E.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
 Mon visage du vôtre emprunte les couleurs.

MELITE.

Faites mieux , pour finir vos maux & vôtre âme ,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant , les froideurs perdent tout leur pouvoir ,
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MELITE.

Et quoy ! tous le miroirs ont-ils de fausses glaces ?

ERASTE.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos graces ?

De si frêles sujets ne sçauroient exprimer ,

Ce que l'Amour aux cœurs peut luy seul imprimer ,

Et quand vous en voudrez croire leur impuissance ,

Cette legere idée & foible connoissance ,

Que vous aurez par eux de tant de raretez ,

Vous mettra hors du pair de toutes les Beutez.

MELITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaisance ,

Que vous dûssiez quitter , du moins en ma presence ;

Et ne démentir pas le rapport de vos yeux ,

Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes ,

Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRSI S.

Sur peine d'être ingrate , il faut de vôtre part

Reconnoître les dons que le Ciel vous départ.

ERASTE.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MELITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRSI S.

Je me range toujours avec la verité.

MELITE.

Si vous la voulez suivre , elle est de mon côté.

TIRSI S.

Oùi , sur vôtre visage , & non en vos poroles.

Mais cessez de chercher ces refuites frivoles ,

Et prenant desormais des sentimens plus doux ,

Nc foyez plus de glace à qui brûle pour vous.

M E L I T E .

Un ennemi d'amour me tenir ce langage !
Accordez vôt're bouche avec vôt're courage ,
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

T I R S I S .

J'ay connu mon erreur auprès de vos appas.
Il vous l'avoit bien dit.

E R A S T E .

Ainsi donc par l'issue

Mon ame sur ce point n'a point été déçue ?

T I R S I S .

Si tes feux en son cœur produisoient même effet ,
Crois-moy , que ton bonheur seroit bien-tôt parfait.

M E L I T E .

Pour voir si peu de chose aussi-tôt vous dedire ,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
Mais je pourrois bien-tôt , à m'entendre flater ,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter ,
Excusez ma retraite.

E R A S T E .

Adieu , belle inhumaine ,

De qui seule dépend , & ma joie , & ma peine.

M E L I T E .

Plus sage à l'avenir , quittez ces vains propos ,
Et laissez vôt're esprit & le mien en repos.

SCENE III.

E R A S T E , T I R S I S .

E R A S T E .

Maintenant suis-je un fou ? méritai-je du blâme ?
Que dis-tu de l'objet , que dis-tu de ma flame ?

T I R S I S .

Que veux-tu que j'en dise ? elle a je ne scay quoy
Qui

Qui ne peut consentir que l'on demeure à soy
 Mon cœur jusqu'à présent à l'amour invincible
 Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible ,
 Tout autre que Tirsis mourroit pour la servir.

E R A S T E.

Confesse franchement qu'elle a scû te ravir ,
 Et que tu ne veux pas prendre pour cette Belle
 Avec le nom d'Amant le titre d'infidelle.
 Rien que nôtre amitié ne t'en peut détourner ,
 Mais ta Muse du moins facile à suborner
 Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
 A de puissans efforts pour de telles merveilles.

T I R S I S.

En effet, ayant vû tant & de tels appas ,
 Que je ne rime point, je ne le promets pas.

E R A S T E.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime ?

T I R S I S.

Si je brûle jamais , je veux bruler sans crime.

E R A S T E.

Mais si sans y penser tu te trouvois surpris ?

T I R S I S.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits :
 J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes ,
 De soupirs , de sanglots , de tourmens , & de larmes.
 C'est dequoy fort souvent je bâtis ma chanson ,
 Mais j'en connois , sans plus , la cadence & le son.
 Souffre qu'en un Sonnet je m'efforce à dépeindre
 Cet agréable feu que tu ne peux éteindre ,
 Tu le pourras donner comme venant de toy.

E R A S T E.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loy
 Verra ma passion pour le moins en peinture.
 Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
 Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

T I R S I S.

Me prépare le Ciel de nouveaux châtimens ,
 Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

P. Cor. I. Partie.

E

Adieu ; je suis content , j'ay ta parole en gage ,
Et sçais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

T I R S I S *seul.*

En matiere d'amour rien n'oblige à tenir ,
Et les meilleurs Amis , lorsque son feu les presse ,
Font bien tôt vanité d'oublier leur promesse.

SCENE IV.

PHILANDRE , CLORIS.

PHILANDRE.

J E m'eure , mon souci , tu dois bien me haïr ,
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

C L O R I S.

Ne m'épouvante point ; à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense ,
Si-tôt que j'aurai sçu quel est ce mauvais tour.

P H I L A N D R E.

Sçache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

C L O R I S.

J'eusse osé le gager qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

P H I L A N D R E.

Ton adorable objet , mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur ,
Que leur excès m'accable , & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire.
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit ,
Les traits de ton visage , & ceux de ton esprit ,
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

C L O R I S.

Et moy , je suis ravie , après ce peu d'alarme ,
Qu'ainsi tes sens trompez te puissent obliger
A chérir ta Cloris , & ne jamais changer.

COMEDIE.
PHILANDRE.

29

Ta beauté te répond de ma persévérance ,
Et ma foy qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que sans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conserver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle Maîtresse ,
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse ;
Ma passion en est la cause , & non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait ,
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
Dequoy rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Cesse de me donner tant de perfection ,
Tu dois être assuré de mon affection ,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret ,
Je suis belle à tes yeux , il suffit , sois discret.
C'est mon plus grand bonheur , & le seul où j'aspire.

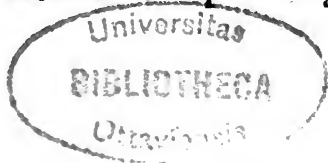
PHILANDRE.

Tu sçais adroitement adoucir mon martyre ;
Mais parmi les plaisirs qu'avec toy je ressens ,
A peine mon esprit ose croire mes sens ,
Toujours entre la crainte & l'espoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance ,
Mes imperfections nous éloignant si fort ,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te louë,
Et qu'un mépris rusé que ton cœur desavouë
Me mette sur la langue un babil affecté
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté.
Au contraire , je veux que tout le monde sçache
Que je connois en toy des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé ,
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

E ij



Quant à toy , tu te crois de beaucoup plus aimable.

C L O R I S.

Sans doute , & qu'aurois-tu qui me fût comparable ?

P H I L A N D R E.

Regarde dans mes yeux , & reconnois qu'en moy

On peut voir quelque chose aussi parfait que toy.

C L O R I S.

C'est sans difficulté , m'y voyant exprimée.

P H I L A N D R E.

Quitte ce vain orgueil dont ta vûë est charmée.

Tu n'y vois que mon cœur , qui n'a plus un seul trait ;

Que ceux qu'il a reçu de ton charmant portrait ,

Et qui tout aussi-tôt que tu t'es fait paroître ,

Afin de te mieux voir , s'est mis à la fenêtre.

C L O R I S.

Le trait n'est pas mauvais , mais puisqu'il te plait tant ,

Regarde dans mes yeux , ils t'en montrent autant ,

Et nos feux tout pareils ont mêmes étincelles.

P H I L A N D R E.

Ainsi , chere Cloris , nos ardeurs mutuelles

Dedans cette union prenant un même cour ,

Nous préparent un heur qui durera toujours.

Cependant en faveur de ma longue souffrance ;.

C L O R I S.

Tais-toy , mon Frere vient.

SCENE V.

TIR SIS , PHILANDRE , CLORIS.

T I R S I S.

SI j'en crois l'apparence ,

Mon arrivée ici fait quelque contre-temps.

P H I L A N D R E.

Que t'en semble , Tirsis ?

COMEDIE.
T I R S I S.

101

Je vous vois si contents ,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble ,
De moins forciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troisiéme ne fait que vous importuner ,

C L O R I S.

Dis ce que tu voudras , nos feux n'ont point de crimes
Et pour t'apprendre ils sont trop légitimes ,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passez
Sous ton consentement les autorise assez.

T I R S I S.

Ou je te connois mal , ou son heure tardive
Te desoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

C L O R I S.

Ta belle humeur te tient , mon Frère.

T I R S I S.

Affurément.

C L O R I S.

Le sujet ?

T I R S I S.

J'en ay trop dans ton contentement.

C L O R I S.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

T I R S I S.

Il est vray , je te jure ,

J'ay vû je ne sçay quoy. . .

C L O R I S.

Dis tout , je t'en conjure.

T I R S I S.

Ma foy , si ton Philandre avoit vû de mes yeux ,
Tes affaires , ma Sœur , n'en iroient guère mieux.

C L O R I S.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moy qui puisse le surprendre.

T I R S I S.

Tes vanitez à part , repose-t-en sur moy ,
Que celle que j'ay vûe est bien autre que toy.

E iij

M E L I T E.
P H I L A N D R E.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie,
Ce blasphème à tout autre auroit coûté la vie.

T I R S I S.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pour-
point.

C L O R I S.

Encor cette Beauté, ne la nomme-t-on point ?

T I R S I S.

Non pas si tôt. Adieu, ma présence importune
Te laisse à la merci d'Amour & de la Brune,
Continuez les jeux que vous avez quittez.

C L O R I S.

Ne crois pas éviter mes importunitéz.
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inseparable.

T I R S I S.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu, ne perd point temps.

C L O R I S.

O l'amoureux discret !

Et bien, nous allons voir si tu sçauras te taire.
P H I L A N D R E, *tenant Cloris qui suit son Frere.*
C'est donc ainsi qu'on quitte un Amant pour un Frère ?

C L O R I S.

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toy grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flâme,
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de son ame,
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

P H I L A N D R E.

Quoy, c'est là tout l'état que tu fais de mes feux ?

C L O R I S.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuse,
Et ta flâme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve moy le tien, & sois sur de ma foy.

P H I L A N D R E.

Ah folle, qu'en t'aimant il faut souffrir de toy !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

LE l'avois bien prévu que ce cœur infidelle
Ne se défendrait point des yeux de ma
cruelle ,

Qui traite mille Amans avec mille mépris ,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-tôt qu'il l'aborda , je lûs sur son visage
De sa deloyauté l'infailible présage ;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis , cette volage évite ma rencontre ,
Ou si malgré ses soins le hazard me la montre ,
Si je puis l'aborder , son discours se confond ,
Son esprit en desordre à peine me répond.
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les momens le ramène en luy-même ,
Et tout rêveur qu'il est , il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tiris.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son silence rompu se déborde en loüange ;
Elle remarque en luy tant de perfections ,
Que les moins éclairez verroient ses passions ;
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie ,
Et tout autre propos luy rend sa rêverie.
Cependant chaque jour aux discours attachez ,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachez ,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
Encor hier au soir je les surpris ensemble ,

E iiij

Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.
 Que cet œil assuré marque un esprit content !
 Perds tout respect , Erasle , & tout soin de luy plaire ,
 Rends , sans plus differer , ta vangeance exemplaire ;
 Mais il vaut mieux t'en rire , & pour dernier effort
 Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

E R A S T E , M E L I T E.

E R A S T E.

QUoy , seule & sans Tirfis ! vraiment c'est un prodige ,

Et ce nouvel Amant déjà trop vous néglige ,
 Laisant ainsi couler la belle occasion
 De vous conter l'excez de son affection.

M E L I T E.

Vous sçavez que son ame en est fort dépourvuë

E R A S T E.

Toutefois , ce dit- on , depuis qu'il vous a vûë
 Il en porte dans l'ame un si doux souvenir ,
 Qu'il n'a plus de plaisirs qu'à vous entretenir.

M E L I T E.

Il a lieu de s'y plaire , & c'est avec justice ,
 L'amour ainsi qu'à luy me paroît un supplice ,
 Et sa froideur qu'augmente un si lourd entretien
 Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

E R A S T E.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

M E L I T E.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

E R A S T E.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

M E L I T E.

Un peu plus que pour vous.

De vray, j'ay reconnu.

Vous ayant pû servir deux ans & davantage ,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

M E L I T E.

Encor si peu que c'est vous étant refusé ,
Résumez comme ailleurs vous ferez méprisé.

E R A S T E.

Vos mépris ne sont pas de grande consequence ,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense.
Sachant qu'il vous voyoit , je m'étois bien douté
Que je ne serois plus que fort mal écouté.

M E L I T E.

Sans que mes actions de plus près j'examine ,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine ,
Et s'il m'osoit tenir de semblables discours ,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

E R A S T E.

Si chaque objet nouveau de même vous engage ,
Il changera bien tôt d'humeur & de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'aperçû ,
Qu'auroit-il à se plaindre , étant si bien reçu ?

M E L I T E.

Erafte , voyez-vous , treve de jalousie ,
Purgez vôt're cerveau de cette frénésie ,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à vôt're chagrin que j'en dois rendre compte ?

E R A S T E.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa remerité.

M E L I T E.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

E R A S T E.

Le moyen, sans regret , de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur ,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

E W

Ce n'est pas contre luy qu'il faut en ma presence,
 Lâcher les traits jaloux de vôtre médifance,
 Adieu , souvenez-vous que ces mots insensez,
 L'avanceront chez moy plus que vous ne pensez,

SCENE III.

E R A S T E.

C'Est là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice ?
 C'est ce que j'ay gagné par deux ans de service ?
 C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé ,
 D'un outrageux mépris se voit recompensé ?
 Tu m'oses préférer un traître qui te flatte ,
 Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate ?
 Et que par la grandeur de mes ressentimens,
 Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
 Un aveu si public qu'en feroit ma colère
 Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légère ,
 Et me convaincroit trop de ce désir abjet
 Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
 Je sçaurai me vanger , mais avec l'apparence
 De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
 Sans s'exposer au blâme , on peut tirer raison
 D'une infidélité par une trahison.
 Tiens , déloyal Ami , tiens ton ame assurée
 Que ton heur surprenant aura peu de durée ,
 Et que par une adresse égale à tes forfaits
 Je metrai le desordre où tu crois voir la paix.
 L'esprit fourbe & venal d'un Voisin de Mélite
 Donnera prompte issue à ce que je médite ;
 A servir qui l'achète il est toujours tout prêt ,
 Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
 Allons sans perdre temps luy payer ma vengeance ,
 Et la pistole en main presser sa diligence.

SCENE IV.

TIR SIS, CLORIS.

TIR SIS.

MA Sœur, un mot d'avis sur un méchant Sonnet
Que je viens de broüiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'est à quelque Beauté que ta Muse l'adresse ?

TIR SIS.

En faveur d'un Ami je flate sa Maîtresse.

Voy si tu le connois, & si parlant pour luy

J'ay sçû m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

A Prés l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable.

CLORIS.

Ah ! Frère, il n'en faut plus.

TIR SIS.

Tu n'es pas supportable.

De me rompre si-tôt.

CLORIS.

C'étoit sans y penser.

Achéve.

TIR SIS.

Tais-roy donc, je vais recommencer.

SONNET.

A Prés l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable,
Il n'est rien de solide après ma loyauté,

E vj

*Mon feu comme son teint se rend incomparable ,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.*

*Quoique puisse à mes sens offrir la nouveauté ,
Mon cœur à ses attraits demeure invulnérable ,
Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté ,
Ma foy pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.*

*C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette Belle une extrême froideur ,
Et que sans être aimé je brûle pour Mélite.*

*Car de ce que les Dieux , nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour & de mérite ,
Elle a tout le mérite , & moy j'ay tout l'amour.*

C L O R I S.

Tu l'as-fait pour Erasme ?

T I R S I S.

Oùï , j'ay dépeint sa flamme.

C L O R I S.

Comme tu la refflens peut-être dans ton ame ?

T I R S I S.

Tu sçais mieux qui je suis , & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

C L O R I S.

Pauvre Frere ; vois-tu , ton silence t'abuse ,
De la langue ou des yeux , n'importe qui t'accuse.
Les tiens m'avoient bien dit malgré toy , que ton cœur
Soupiroit sous les loix de quelque objet vainqueur ;
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise ,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise ,
Si, tôt qu'au premier vers ton Sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlois de sçavoir.

T I R S I S,

Tu crois donc que j'en tiens ?

C L O R I S.

Fort avant.

T I R S I S.

Pour Mélite

C L O R I S.

Pour Mélite , & de plus que ta flâme n'excite
Au cœur de cette Belle aucun embrasement.

T I R S I S.

Qui t'en a tant appris ? mon Sonnet ?

C L O R I S.

Justement.

T I R S I S.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures ,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.

Un visage jamais ne m'auroit arrêté,
S'il falloit que l'amour fût tout de mon côté.
Marime seulement est un portrait fidelle
De ce qu'Erasme souffre en servant cette Belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection ,
J'en ay toujours assez de satisfaction.

C L O R I S.

Montre , si tu dis vray , quelque peu plus de joie ,
Et rends-toy moins rêveur afin que je te croie.

T I R S I S.

Je rêve , & mon esprit ne s'en peut exempter ,
Car si-tôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Erasme s'en offense, & s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami , tantôt je suis rival ,
Et toujours balancé d'un contrepoids égal ,
J'ay honte de me voir insensible , ou perfide.
Si l'amour m'enhardit , l'amitié m'intimide ,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sçait duquel des deux il doit prendre congé.

C L O R I S.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par-là me le persuader ,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelqu'autre,
C'est justement alors qu'il n'y va rien du nôtre ,
Chacun en son affaire est son meilleur ami ,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie ,
Si rien que ce Rival cause ma rêverie.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect ;
Son bien te fait rêver , & non pas son respect ,
Et toute amitié bas , tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta Maîtresse.

Tu devines , ma Sœur , cela me fait mourir.

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quel temps Erasme en tient-il pour Mélite ?

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

Mais dit-il les grands mots ? parle t-il d'épouser ?

Presque à chaque moment.

Laisse-le dont jaser.

Ce malheureux Amant ne vaut pas qu'on le craigne,
Quelque riche qu'il soit , Mélite le dédaigne.
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection ,
Tu ne dois plus douter de son aversion.
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte ;
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte ,
Et sans rien hasarder à la moindre longueur ,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

Sa Mère peut agir de puissance absoluë.

Crois que déjà l'affaire en seroit résoluë ,
Et qu'il auroit déjà dequoy se contenter ,
Si sa Mère étoit femme à la violenter.

Ma crainte diminuë , & ma douleur s'apaise ;
Mais si je t'abandonne excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumière & ma dextérité

J'en veux aller sçavoir toute la verité.

Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vais paisiblement attendre

Le retour désiré du paresseux Philandre.

Un moment de froideur luy fera souvenir

Qu'il faut une autrefois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *luy donnant une Lettre.*

VA-t en chercher Philandre, & dis-luy que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrit.

Dis-luy que sa pudeur ne sçauroit plus cacher

Un feu qui la consume, & qu'elle tient si cher ;

Mais prends garde sur tout à bien jouer ton rôle.

Remarque sa couleur, son maintien, sa parole,

Vois si dans sa lecture un peu d'émotion

Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monsieur.

ERASTE.

Mais après ce message

Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,

Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité.

Il faudra malgré luy qu'il donne dans le piège,

Ma tête sur ce point vous servira de plége,

Mais aussi, vous sçavez . . .

ERASTE.

Oùï, va, sois diligent.

Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent

Et je n'ay que trop vû par mon expérience . . .

Mais tu reviens bien-tôt.

M E L I T E.
C L I T O N.

Donnez-vous patience ,
Monsieur , il ne nous faut qu'un moment de loisir ,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

E R A S T E.

Comment ?

C L I T O N.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin , & de là sçachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups.
Par-là nous le tenons. Le voici , sauvez-vous.

S C E N E V I.

PHILANDRE , ERASTE , CLITON.

PHILANDRE. *Eraste est caché & les écoute.*

Quelle réception me fera ma Maîtresse ?
Le moyen d'excuser une telle paresse ?

C L I T O N.

Monsieur , tout à propos je vous rencontre ici.
Prenez , on m'a chargé de vous rendre ceci.

P H I L A N D R E.

Qu'est-ce ?

C L I T O N

Vous allez voir , en lisant cette lettre ,
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre.
Ouvrez-la seulement-

P H I L A N D R E.

Va , tu n'es qu'un conteur.

C L I T O N.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSE'E DE MELITE

à Philandre.

Algré le devoir & la bien-séance du sexe, celle-cy m'échape en faveur de vos mérites, pour vous rendre que c'est Mélite qui vous écrit, & qui vous envoie. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de Mere quelques personnes, qui n'y sont que trop bien par son contentement.

ERASTE feignant d'avoir lu la
Lettre par dessus son épaule.

est donc la vérité que la belle Mélite
a fait du brave Philandre une loüable élite,
qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
ce qu'Erasme & Tirsis ont en vain debatue !
En vain, dans un tel choix mon regret diminuë
contre qu'une froideur depuis peu survenue,
tant de vœux perdus ayant sçu me laisser,
j'attendois qu'un prétexte à m'en débarrasser.

P H I L A N D R E.

Me dis-tu que Tirsis brûle pour cette Belle ?

E R A S T E.

Il en meurt.

P H I L A N D R E.

Ce courage à l'amour si rebelle ?

E R A S T E.

Il en meurt.

P H I L A N D R E.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
tu peux le retirer en faveur d'un Ami ;
En vain ; pour mon regard ne cesse de prétendre ;
tant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
c'est de m'en revancher par un zèle impuissant,
et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire.

De tourner , s'il se peut , sa flâme vers son Frère.

ERASTE.

Auprès de sa beauté qu'est - ce que ta Cloris ?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en soy quelque chose d'aimable.

Mais enfin à Mélite est-elle comparable ?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit ou non , je n'examine pas

Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'app.

J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre insensible.

ERASTE.

Avise toutefois , le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en ferois mal voulu des hommes & des Dieux.

ERASTE.

On pardonne aisément à qui rencontre mieux,

PHILANDRE.

Mais en quoy gît ce mieux ?

ERASTE.

En esprit , en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de Maîtresse !

ERASTE.

En amour. . .

PHILANDRE.

Cloris m'aime , & si je m'y connoy ,

Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moy.

ERASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde

A ce qu'à ton sujet l'une & l'autre hazarde.

L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris ,

L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :

L'une t'aime engagé vers une autre moins belle ,

L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :

L'une à l'insçu des siens te montre son ardeur ,

Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur.

L'une. . .

PHILANDRE.

Adieu , des raisons de si peu d'importance

pourroient en un siècle ébranler ma constance.

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

As deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Posez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *seul.*

beau déguiser ; il a goûté l'amorce ,

pris déjà sur luy n'a presque plus de force ;

si je suis deux fois vengé du ravisseur ,

nant tout ensemble , & le Frère , & la Sœur.

SCENE VII.

TIR SIS , ERASTE , MELITE.

TIR SIS.

Eraste , arrête un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu ?

TIR SIS.

Te rendre

le Sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.

*MELITE au travers d'une jalousie pendant
qu'Eraste lit le Sonnet.*

que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démêler ?

ce jaloux à la fin le pourra quereller.

au moins les complimens dont peut-être ils se joient,

ont des civilitez qu'en l'ame ils desavoient.

TIR SIS.

y donne une raison de ton sort inhumain.

Allons , je veux le voir presenter de ta main

ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ERASTE *luy rendant son Sonnet.*

Une autre fois , Tirsis ; quelque affaire pressée

Fait que je ne sçaurois pour l'heure m'en charger
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

T I R S I S *seul.*

La belle humeur de l'homme ! ô Dieux , quel personnage !

Quel ami j'avois fait de ce plaisant visage !

Une mine froncée , un regard de travers ,

C'est le remerciement que j'aurai de mes Vers.

Je manque à son avis d'assurance , ou d'adresse

Pour les donner moy-même à sa jeune Maîtresse ,

Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté

L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.

Je pense l'entrevoir par cette jalousie :

Oùï , mon ame de joie en est toute saisie.

Hélas ! & le moyen de pouvoir luy parler

Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?

Que cette joie est courte , & qu'elle est cher vendu

Toutefois tout va bien , la voilà descendue ,

Ses regards pleins de feu s'entendent avecque moy.

Que dis-je ? en s'avançant elle m'appelle à foy.

SCENE VIII.

T I R S I S , M E L I T E .

M E L I T E .

HE' bien , qu'avez-vous fait de vôtre compagnie
T I R S I S .

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie.

A peine ay-je eu le temps de luy dire deux mots ,

Que cet ami fantasque , en me tournant le dos ,

S'est échapé de moy.

M E L I T E .

Sans doute il m'aura vûë ,

Et c'est de là que vient cette fuite imprévûë ,

T I R S I S.

us aimant comme il fait , qui l'eût jamais pensé ?

M E L I T E.

us ne sçavez donc rien de ce qui s'est passé ?

T I R S I S.

merois beaucoup mieux sçavoir ce qui se passe ,
a part qu'a Tirsis en vôtre bonne grace.

M E L I T E.

illeure assurément qu'Erasme ne voudroit.
n'ay jamais connu d'Amant si mal-adroit ,
e sçauroit souffrir qu'autre que luy m'approche.
eu ! où n'avez-vous point fait aller son reproche ?
us ne sçauriez me voir sans le desobliger.

T I R S I S.

de tous mes soucis c'est là le plus léger.
toute une legion de rivaux de sa sorte
divertiroit pas l'amour que je vous porte ,
qui ne craindra jamais les chagrins d'un jaloux.

M E L I T E.

ssi le croit-il bien , ou je me trompe.

T I R S I S.

Et vous ?

M E L I T E.

en que cette croyance à quelque erreur m'expose
sur luy faire dépit , j'en croirai quelque chose.

T I R S I S.

ais afin qu'il reçût un entier déplaisir ,
faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir ,
quitter ces discours de volonteiz sujetes ,
qui ne sont de mise en l'état où vous êtes.
ous-mêmes consultez un moment vos appas ,
ngez à leurs effets , & ne présumez pas
voir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême ,
ns qu'il vous soit permis d'en user sur vous-mêmes ;
n si digne sujet ne reçoit point de loy ,
e règle , ni d'avis d'un autre que de soy.

M E L I T E.

on mérite plus fort que ta raison flatteuse
le rend , je le confesse , un peu moins scrupuleuse

Je dois tout à ma Mère , & pour tout autre Aman
 Je voudrois tout remettre à son commandement ;
 Mais attendre pour toy l'effet de sa puissance ,
 Sans te rien témoigner que par obéissance ,
 Tirsis , ce seroit trop ; tes rares qualitez
 Dispensent mon devoir de ces formalitez.

T I R S I S.

Que d'amour & de joie un tel aveu me donne !

M E L I T E.

C'est peut-être en trop dire , & me montrer trop bon
 Mais par-là tu peux voir si mon affection
 Prend confiance entière en ta discretion.

T I R S I S.

Vous me verrez toujours dans un respect sincère
 Attacher mon bonheur à celui de vous plaire ,
 N'avoir point d'autre soin , n'avoir point d'autre
 prit ,

Et si vous en voulez un serment par écrit ,
 Ce Sonnet que pour vous vient de tracer ma flamme ,
 Vous fera voir à nud jusqu'au fond de mon ame.

M E L I T E.

Gardes-bien ton Sonnet , & penfes qu'aujourd'huy
 Mélite veut te croire autant & plus que luy.
 Je le prends toutefois comme un précieux gage
 De l'amour où pour moy mon heureux sort t'engage
 Adieu , sois-moy fidelle en dépit du jaloux.

T I R S I S.

O Ciel ! jamais Amant eut-il un sort plus doux !

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.



U l'as gagné , Mélite , il ne m'est pas possible

D'être à tant de faveurs plus long temps insensible :

Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit ,

tes lettres où ton cœur est si bien par écrit ,
ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses ;
leur attente vaut mieux , Cloris , que tes caresses ,
h ! Melite , Pardon , je t'offense à nommer
celle qui m'empêcha si long-temps de t'aimer.

Souvenir importun d'une Amante laissée ,
Qui venez malgré moy remettre en ma pensée
J'en portait que j'en veux tellement effacer ,
Que le sommeil ait peine à me le retracer ,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie ,
Et retournant troubler celle qui vous envoie ,
Dites-luy de ma part pour la dernière fois
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix ,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme ,
Ou que s'il m'en demeure encore un peu dans l'ame ,
Je souhaite , en faveur de ce reste de foy ,
Qu'elle puisse en changeant gagner autant que moy-
Dites-luy que Mélite , ainsi qu'une Déesse ,
Est de tous nos desirs souveraine maîtresse ,
Dispose de nos cœurs , force nos volontez ,
Et que par son pouvoir nos desseins surmontez
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle.
Enfin que tous mes vœux...

SCENE II.

TIR SIS, PHILANDRE.

TIR SIS.

Philandre.
PHILANDRE

Qui m'appelle ?

TIR SIS.

Tirsis , dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIR SIS.

J'userois envers toy d'une sorte prudence ,
Si je faisois dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi-bien mes yeux ne sçauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet , si j'en puis juger par ton visage ,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage ,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend ,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand.
Rien n'ateint , ce me semble , aux signes qu'ils en
donnent.

TIR SIS.

Que sera le sujet , si les signes t'étonnent ? [ner ;
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçon-
C'est quand tu l'auras sçu qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le sçaurai pas sans marque plus expresse.

TIR SIS.

Possesseur , autant vaut. . .

PHILANDRE.

Dequoy ?

TIR SIS.

COMEDIE.

221

T I R S I S.

D'une Maîtresse ,
Belle , honnête , jolie , & dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un Amant ,
En un mot , de Mélite.

P H I L A N D R E.

Il est vray qu'elle est belle ,

Tu n'as pas mal choisi , mais...

T I R S I S.

Quoy, mais ?

P H I L A N D R E.

T'aime-t-elle ?

T I R S I S.

Cela n'est plus en doute.

P H I L A N D R E.

Et de cœur ?

T I R S I S.

Et de cœur ?

Je t'en réponds.

P H I L A N D R E.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

T I R S I S.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

P H I L A N D R E.

Ecoute , j'en ay vû de toutes les façons.
J'en ay vû qui sembloient n'être que des glaçons ,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte.
J'en ay vû , mais beaucoup , qui sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas ,
Endormoient un Amant de leur tendre foiblesse ,
Qui se laisse duper à ces traits de souplesse ,
Et pratiquoient sous main d'autres affections ;
Mais j'en ay vû fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

T I R S I S.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage.

De sa possession je me tiens aussi seur

M E L I T E,

Que tu te peux tenir de celle de ma Sœur.

P H I L A N D R E.

Donc, si ton espérance à la fin n'est déçûë,
Ces deux amours auront une pareille issue ?

T I R S I S.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

P H I L A N D R E.

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

T I R S I S.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui se faire entendre aux esprits des Amans.
Un coup d'œil, un soupir . . .

P H I L A N D R E.

Ces faveurs ridicules

Ne servent qu'à tromper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

T I R S I S.

Sa parole, & sa foy.

P H I L A N D R E.

Encor c'est quelque chose ; achève, & conte-moy
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

T I R S I S.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toujours de fort sûrs témoignages ;
Je n'ay que sa parole, & ne veux que sa foy.

P H I L A N D R E.

Je connois donc quelqu'un plus avancé que toy.

T I R S I S.

J'entends qui tu veux dire, & pour ne te rien feindre,
Ce Rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Erasme qu'ont banni ses dédains rigoureux. . .

P H I L A N D R E.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

T I R S I S.

Je ne connois que lui qui soupire pour elle.

COMEDIE.
PHILANDRE.

225

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle.
Pendant qu'elle t'amuse avec ces beaux discours,
Un Rival inconnu possède ses amours,
Et la dissimulée, au mépris de ta flâme,
Par lettre chaque jour luy fait don de son ame.

T I R S I S.

De telles trahisons luy sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ay trouvé cette lettre.
Tiens, voy ce que tu peux désormais t'en promettre.

LETTRE SUPPOSE'E DE MELITE

à Philandre.

JE commence à m'estimer quelque chose, puis que
je vous plais, & mon miroir m'offense tous les jours,
ne me représentant pas assez belle, comme je m'ima-
gine qu'il faut être pour meriter vôtre affection. Aussi
je veux bien que vous sçachiez que Mélite ne croit la
posséder que par faveur, ou comme une récompense extra-
ordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer
au défaut des graces que le Ciel luy a refusées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu ! n'est-ce pas t'affronter ?

T I R S I S.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison ?

T I R S I S.

Le porteur a sçu combien je t'aime ;
Et par galanterie il t'a pris pour moy-même,
Comme aussi ce n'est qu'un que deux parfaits Amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flater plus qu'il ne t'est permis,

E ij

Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

T I R S I S.

On t'en aura donné quelque autre pour me rendre ;
Afin qu'encore un coup je sois ainsi deceu.

P H I L A N D R E.

Oüy , j'ay quelque billet que tantôt j'ay reçu ,
Et puisqu'il est pour toy . . .

T I R S I S.

Que ta longueur me tuë !

Dépêche.

P H I L A N D R E.

Le voilà que je te restitue.

AUTRE LETTRE SUPPOSEE de Melite à Philandre.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tirsis , je le souffre encore , afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts , & les fasse mieux goûter à ma Mere. Après cela Philandre & Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le Frere & la Sœur ont reçu leurs esperances.

P H I L A N D R E.

Te voila tout rêveur , cher amy , par ta foy
Crois-tu que ce Biller s'adresse encore à toy ?

T I R S I S.

Traître , c'est donc ainsi que ma Sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée ?
C'est ainsi qu'à sa foy Mélite osant manquer ,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer ?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit être sans bornes ?
Suy-moy tout de ce pas , que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain ;
Il faut que pour nous deux ta tête me réponde.

P H I L A N D R E.

Si pour te voir trompé tu te déplaïs au monde ,

herche en ce desespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moy , ton trépas me coûteroit trop cher.

T I R S I S.

Quoy , tu crains un combat ?

P H I L A N D R E.

Non , mais j'en crains la suite ,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite ,
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat ,

T I R S I S.

Tant de raisonnemens & si peu de courage
Ont de tes lâchetés le digne témoignage ,
Viens , ou dy que ton sang n'oseroit s'exposer.

P H I L A N D R E.

Mon sang n'est plus à moy , je n'en puis disposer ;
Mais puisque ta douleur de mes raisons s'irrite ,
J'en prendray dès ce soir le congé de Mélire.
Adieu.

SCENE III.

T I R S I S.

TU fuis , perfide , & ta legereté

T'ayant fait criminel , te met en seureté.

Reviens , reviens défendre une place usurpée ,

Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.

Fais voir que l'infidelle en se donnant à toy

A fait choix d'un Amant qui valoit mieux que moy

Soutiens son jugement , & sauve ainsi de blâme

Celle qui pour la tienne a négligé ma flâme.

Crois-tu qu'on la merite à force de courir ?

Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir ?

O lettres , ô faveurs indignement placées ,

A ma discretion honteusement laissées ,

O gages qu'il néglige ainsi que superflus ,

Je ne sçay qui de nous vous diffamez le plus ;
Je ne sçay qui des trois doit rougir davantage ,
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage ,
Son Amant un parjure , & moy sans jugement
De n'avoir rien prévu de leur déguisement.
Mais il le falloit bien , que cette ame infidelle ,
Changeant d'affection , prît un traître comme elle,
Et que le digne Amant qu'elle a sçû rechercher ,
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant , j'en croyois cette fausse apparence ,
Dont elle repaissoit ma frivole esperance ;
J'en croyois ses regards , qui tout remplis d'amour
Estoiént de la partie en un si lâche tour.
O Ciel , vit on jamais tant de supercherie ,
Que tout l'exterieur ne fût que tromperie ;
Non , non , il n'en est rien , une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles & seuls témoins du malheur qui me touche ,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche ,
Mélite me cherit , elle me l'a juré ,
Son oracle reçu je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là contre ? êtes-vous plus croyables ?
Caractères trompeurs , vous me contez des fables ,
Vous voulez me trahir , mais vos efforts sont vains ,
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flâme se rallume ,
Je ne sçay plus qui croire , ou d'elle , ou de sa plume ;
L'une & l'autre en effet n'ont rien que de léger ,
Mais du plus ou du moins , je n'en puis que juger.
Loin , loin , doutez flateurs que mon feu me suggère ,
Je voy trop clairement qu'elle est la plus légère ,
La foy que j'en reçûs s'en est allée en l'air ,
Et ces traits de sa plume osent encor parler ,
Et laissent en mes mains une honteuse image ,
Où son cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Ouy , j'enrage , je meurs , & tous mes sens troublez
D'un excès de douleur se trouvent accablez.
Un si cruel tourment me gêne , & me déchire ,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre ;

Mais cachons-en la honte , & nous donnons du moins
 Ce faux soulagement en mourant sans témoins ,
 Que mon trépas secret empêche l'infidelle
 D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

S C E N E I V.

T I R S I S , C L O R I S.

C L O R I S.

M On Frère , en ma faveur retourne sur tes pas,
 Dis-moy la verité, tu ne me cherchois pas ?
 Et quoy ? tu fais semblant de ne me pas connoître ?
 O Dieux ! en quel état te vois-je icy paroître !
 Tu pâlis tout à coup , & tes louches regards
 S'élancent incertains presque de toutes parts !
 Tu manques à la fois de couleur & d'haleine !
 Ton pied mal affermi ne te soutient qu'à peine !
 Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens !

T I R S I S.

Puisque tu veux sçavoir le mal que je ressens ,
 Avant que d'assouvir l'inéxorable envie
 De mon sort rigoureux qui demande ma vie ,
 Je vais t'assassiner d'un fatal entretien ,
 Et te dire en deux mots ton malheur & le mien.
 En nos chastes amours de tous deux on se moque ,
 Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe & me suffoque.
 Adieu , ma Sœur , adieu , je ne puis plus parler ;
 Lis , & si tu le peux , tâche à te consoler.

C L O R I S.

Ne m'échape donc pas.

T I R S I S.

Ma Sœur , je te supplie...

C L O R I S.

Quoy ? que je t'abandonne à ta mélancolie ?
 Voyons auparavant ce qui te fait mourir ,

Et nous aviserons à te laisser courir.

T I R S I S.

Helas ! quelle injustice.

CLORIS. *Après avoir lue les lettres
qu'il luy a données.*

Est-ce là tout, fantasque ?

Quoy ? si la déloyale enfin lève le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé ?

Apprens qu'il te faut être en amour plus rusé,
Apprens que les discours des Filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que les yeux aidant à ce déguisement,
Nôtre sexe a le don de tromper finement.

Apprens aussi de moy que ta raison s'égare,

Que Mélite n'est pas une beauté si rare
Qu'elle soit seule icy qui vaille la servir :
Assez d'autres objets y sçauront te ravir.

Ne t'inquiète point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui flatant ses beautez
Ont assez de malheur pour en être écoulez.

Damon luy plût jadis, Aristandre, & Geronte,
Erasme après deux ans n'y voit pas mieux son compte.

Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'huy l'objet de ses amours,
Et peut-être déjà (tant elle aime le change)

Quelque autre nouveauté le supplanter & nous vange,
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits,
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais,
Les infidelitez sont ses jeux ordinaires,
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien,
Que le sujet pourquoy tu luy voulois du bien.

T I R S I S.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures ?

Que ce soient veritez, que ce soient impostures,

Tu redouble mes maux au lieu de les guerir.

Adieu, rien que la mort ne peut me secourir.

SCENE V.

CLORIS.

MOn Frère. Il s'est sauvé, son desespoir l'emporte !
Me preserve le Ciel d'en user de la sorte ;
Un volage me quitte , & je le quitte aussi ,
L'obligerois trop de m'en mettre en soucy.
Pour perdre des Amans celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les negligent ,
N'est lors que la joye , elle nous vange mieux ,
La fit-on à faux éclater par les yeux ,
N'est montrer , en bravant leur indigne inconstance ,
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contens ,
Il attend que j'en pleure , il attendra long-temps.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose ,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose ,
Et l'amour qui pour luy m'éprit si follement ,
L'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée ,
Dans la même folie une autre embarrassée
Se rend encor parjure , & sans ame , & sans foy ,
Pour se donner l'honneur de faillir après moy.
Se meure , s'il n'est vray que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit , & se fonde.
A cause qu'il parut quelque temps m'enflamer ,
La pauvre Dupe a crû qu'il valoit bien l'aimer ,
Et sur cette croyance elle en a pris envie ;
Luy pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie.
Si Mélite a failly me l'ayant débauché ,
Dieux , par là seulement punissez son peché.
Elle verra bien-tôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête ,
Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
Ah , si mon fôu de Frère en pouvoit faire autant ,
Que j'en aurois de joye , & que j'en ferois gloire !

Si je puis le rejoindre , & qu'il me veuille croire
 Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
 Ne vaut pas un soupir , ne vaut pas un regret.

Je voudrois toutefois m'en vanger par malice ,
 Me divertir une heure à m'en faire justice ;

Ces lettres fourniront assez d'occasion

D'un peu de défiance & de division.

Si je prends bien mon temps , j'aurois pleine matière
 A les louer tous deux d'une belle manière.

En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE , CLORIS.

CLORIS.

QUoy , tu passes , Philandre , & sans me regarder ?

PHILANDRE

Pardonne-moy , de grace ; une affaire importune

M'empêche de jouir de ma bonne fortune ,

Et son empressement qui porte ailleurs mes pas

Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

[me ,

J'ay donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'ai-

Je ne pense qu'à toy , j'en parlois en moy même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose ?

CLORIS.

Il t'ennuye avec moy ?

Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy ,

Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse ,

Ta flâme un peu plus loin eût porté ma tendresse ;

Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis

Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.

Je viens de le surprendre , & j'y pourrois encore

Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore ;

Mais tu n'as pas le temps. Toutefois si tu veux

erdre un demy-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

oyons donc ce que c'est , sans plus longue demeure ;
la curiosité pour ce demy-quart-d'heure
osera dispenser.

C L O R I S.

Aussi tu me promets ,
Quand tu les auras lûs , de n'en parler jamais ;
Autrement , ne croy pas . . .

PHILANDRE. *Reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire.

Donne , donne-les moy , tu ne les sçaurois lire ,
et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

C L O R I S. *les resserrant.*

Philandre tu n'es pas encor où tu prétends.
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne ,
Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne ,
se les garderay mieux , tu peux en assurer
La belle qui pour toy veut bien se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une Fille en colere ;
Mais je sçay comme il faut les r'avoir de ton Frère ,
Tout exprès je le cherche , & son sang , ou le mien...

C L O R I S.

Quoy , Philandre est vaillant , & je n'en sçavois rien !
Tes coups sont dangereux , quand tu ne veux pas feindre ,

Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre ,
Et mon Frère qui sçait comme il s'en faut guérir ,
Quand tu l'aurois tué pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en fera foy , s'il en a le courage.
Adieu , j'en perds le temps à parler davantage ,
Tremble.

C L O R I S.

J'en ay grand lieu connoissant t'a vertu ,
Pourveu qu'il y consente , il sera bien battu.

Fins du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE , LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la secrette
M'accusé injustement d'être trop discrète.
MELITE.

Ton importunité n'est pas à supporter ,
Ce que je ne sçay point , te le puis-je conter ?

LA NOURRICE.

Les visites d'Erasme un peu moins assiduës
Témoignent quelque ennuy de ses peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère,
Mais je pourrois enfin en croire ma colère ,
Et pour punition te priver des avis
Que ton cœur a toujourns si doucement suivis.

MELITE.

C'est à moy de trembler après cette menace ,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point , le fruit qui t'en est demeuré ,
(Je parle sans reproche & tout considéré)
Vaut bien . . Mais revenons à nôtre humeur chagrine,
Apprens moy ce que c'est.

MELITE.

Veux-tu que je devine ?
Dégouté d'un esprit si grossier que le mien ,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

COMEDIE.
LA NOURRICE.

133

Non , ce n'est pas ainsi qu'un Amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie ;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer ,
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une Fille qui voit , & que voit la jeunesse ,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse ,
Le dédain luy sied mal , ou quand elle s'en sert ,
Que ce soit pour reprendre un Amant qu'elle perd.
Un heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraiser une ame à demi dégagée ,
Qu'un traitement trop doux dispense à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux sçavoir le prix.
Hors ce cas , elle doit complaire à tout le monde ,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde ,
Et sans embarrasser son cœur de leurs amours ,
Leur faire bonne mine , & souffrir leurs discours.
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence ,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence ;
Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un Rival ;
Que ses yeux partagent leur donnent dequoy craindre ,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre ;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'aux choix d'un Mari ,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus cheri ,
Et qu'elle cède enfin , puis qu'il faut qu'elle cède ,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle possède.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon .
Ton Erasme avec toy vivroit d'autre façon.

M E L I T E.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage ,
Il croit que mes regards soient son propre héritage ,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE.

J'entends à demy-mot , achève , & m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

M E L I T E.

Si tu m'avois , Nourrice entenduë à demy ,

Tu sçaurois que Tirsis. . .

L A N O U R R I C E.

Quoy, son meilleur amy !

N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoître ?

M E L I T E.

Il voudroit que le jour en fût encor à naître ,

Et si d'auprès de moy je l'avois écarté ,

Tu verrois tout à l'heure Erasfe à mon côté.

L A N O U R R I C E.

Il me fâche qu'entr'eux tu semes la discorde ,

Mais si dans leur humeur il n'est rien qui s'accorde ,

Voy combien tu perdrois à laisser échaper

Ce que peut-être en vain tu voudrois rattraper.

Pour le bien , sur Tirsis Erasfe a l'avantage.

M E L I T E.

Le bien ne touche point un généreux courage.

L A N O U R R I C E.

Tu le monde l'adore , & tâche d'en jouir.

M E L I T E.

Il fuit un faut éclat qui ne peut m'ébloüir.

L A N O U R R I C E.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

M E L I T E.

Tu le place au rang qui n'est dû qu'au mérite.

L A N O U R R I C E.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

M E L I T E.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

L A N O U R R I C E.

Ouy , ce n'est que par là qu'on est considerable.

M E L I T E.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.

Un homme dont les biens font toutes les vertus ,

Ne peut être estimé que des cœurs abatus.

L A N O U R R I C E.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

M E L I T E.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?

Étant riche , on méprise assez communément

Des belles qualités le solide ornement ,
 Et d'un luxe honteux la richesse suivie
 Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnois. . .

M E L I T E.

Qu'avec tout ce grand bien
 Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
 T'imprime malgré-moy ces erreurs dans la tête ,
 Si ta Mère le sçait. . .

M E L I T E.

Laisse-moy ces fousis ,
 Et rentre , que je parle à la Sœur de Tirsis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

M E L I T E.

Ta curiosité te met trop en cervelle ,
 Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend ,
 Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS , MELITE.

C L O R I S.

JE chéris tellement celle de votre sorte ,
 Et prens tant d'interêt en ce qui leur importe ,
 Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis consentir ,
 Ni même en rien sçavoir sans les en avertir.
 Ainsi donc au hazard d'être la mal-venue ,
 Encor que je vous sois , peu s'en faut, inconnue ,
 Je viens vous faire voir que votre affection
 N'a pas été fort juste en son élection.

M E L I T E.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office ,

Mettre quelque autre en peine avec cet artifice ;
 Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix ;
 Je renonce à choisir une seconde fois ,
 Et d'une tendre ardeur mon ame n'est flattée
 Que pour un Cavalier qui l'a trop méritée.

C L O R I S.

Vous me pardonnerez , j'en ay de bons témoins ,
 C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

M E L I T E.

Si je n'avois de luy qu'une foible assurance ,
 Vous me feriez entrer en quelque défiance ;
 Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer ,
 Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

C L O R I S.

Je l'estimai jadis , & je l'aime & l'estime
 Plus que je ne faisois encor avant son crime ,
 Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir ;
 Et vous pouvez juger si je le puis haïr ,
 Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
 Du pouvoir absolu que j'ay sur son courage.

M E L I T E.

Le pousser à me faire une infidélité ,
 C'est assez mal user de cette autorité.

C L O R I S.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige ?
 C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

M E L I T E.

Quoy , le devoir chez vous oblige aux trahisons ?

C L O R I S.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons ,
 La parole donnée , il faut que l'on la tienne.

M E L I T E.

Cela fait contre vous , il m'a donné la sienne.

C L O R I S.

Oùï , mais ayant déjà reçu mon amitié
 Sur un vœu solennel d'être un jour sa moitié ,
 Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre ?

M E L I T E.

De grace excusez-moy , je vous prens pour une autre ,

c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MELITE.

Donc pour mieux me railler,
La Sœur de mon Amant contrefait ma Rivale ?

CLORIS.

Donc pour mieux m'ébloïir, une ame déloyale
Contrefait la fidelle ? Ah, Mélice, sçachez
Que je ne sçay que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit, vous pensez qu'il vous aime,
Mais sortant d'avec vous il me conte luy-même
Jusqu'aux moindres discours dont vôtre passion
Tâche de suborner son inclination.

MELITE.

Moy, suborner Philandre ! Ah, que m'osez-vous dire !

CLORIS.

La pure vérité.

MELITE.

Vraiment, en voulant rire
Vous passez trop avant : brisons-là, s'il vous plaît,
Je ne vois point Philandre, & ne sçay quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins vôtre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MELITE.

Ah, Dieux, quelle imposture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,
Que vous persisteriez dans la méconnoissance :
Je vous les laisse, Adieu.

MELITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, & perdez vôtre peine.
Que sert le desaveu quand la preuve est certaine ?

A quoy bon démentir , à quoy bon dénier. . .

M E L I T E .

Ne vous obstinez point à me calomnier.

Je veux que si jamais j'ay dit mot à Philandre. . .

C L O R I S .

Remettons ce discours,quelqu'un vient nous surprendre:

C'est le brave Lisis , qui semble sur le front

Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LISIS à *Cloris*.

P Réparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidelle ;
Quittez son entretien , & venez avec moy
Plaindre un Frère au cercueil par son manque de foy.

M E L I T E .

Quoy ! son Frère au cercueil !

LISIS.

Oùï, Tirsis plein de rage
De voir que l'inconstance indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que vôtre doux accueil luy donna de l'amour ,
Dans cet accablement a chez moy rendu l'ame ,
Et mes yeux désoléz. . .

M E L I T E .

Je n'en puis plus , je pâme,

C L O R I S .

Au secours , au secours.



SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MELITE,
LISIS, CLORIS.

CLORIS.

D'Où provient cette voix ?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans ?

CLORIS.

Mélite que tu vois. . .

LA NOURRICE

Mélas ! elle se meurt ; son teint vermeil s'efface,
La chaleur se dissipe, elle n'est plus que glace.

LISIS à Cliton.

Allez en chercher un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON à Lisis.

Allez, je suis proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défont,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

SCENE V.

ERASTE.

A La fin je triomphe, & les Destins amis
M'ont donné le succès que je m'étois promis ;
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans Amant, & Tiris sans Maîtresse ;
Et comme si c'étoit trop peu pour me vanger,
Philandre & sa Cloris courent même danger.

Mais par quelle raison leurs ames désunies
 Pour les crimes d'autrui seront-elles punies ?
 Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs
 accords ?

Fuyez de ma pensée , inutiles remords ,
 La joie y veut regner , cessez de m'en distraire ,
 Cloris m'offense trop d'être Sœur d'un tel Frère ;
 Et Philandre si prompt à l'infidélité ,
 N'a que la peine dûë à sa credulité.
 Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite ?

S C E N E VI.

ERASTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur ; tout est perdu , vôtre fourbe maudite,
 Dont je fus à regret le damnable instrument ,
 A mis , le desespoir , Tirsis au monument.

ERASTE.

Courage , tout va bien , le traître m'a fait place ;
 Le seul qui me rendoit son courage de glace ,
 D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monfieur , ce n'est pas tout , Mélite l'a suivi.

ERASTE.

Mélite l'a suivi ! que dis-tu , misérable ?

CLITON.

Monfieur , il est trop vrai ; le moment déplorable
 Qu'elle a scû son trépas , a terminé ses jours.

ERASTE.

Ah Ciel ! s'il est ainsi . . .

CLITON.

Laissez-là ces discours ,
 Et vantez-vous plutôt que par vôtre imposture
 Ces mal-heureux Amans trouvent la sépulture ,

que vôtre artifice a mis dans le tombeau
e que le Monde avoit de parfait & de beau

E R A S T E.

Tu m'oses donc flater , infâme , & tu suprimés
ar ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
st-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi ?
cheve tout d'un coup , dis que Maîtresse , Ami ,
out ce que je chéris , tout ce qui dans mon ame
put jamais allumer une pudique flâme ,
out ce que l'amitié me rendit précieux ,
ar ma fourbe a perdu la lumière des Cieux.
dis que j'ay violé les deux loix les plus saintes
qui nous rendent heureux par leurs douces contrain-
dis que j'ay corrompu , dis que j'ay suborné , (tes ;
alsifié , trahi , seduit , assassiné ,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy , Tirsis est donc mort , & Mélite est sans vie ?
e ne l'avois pas sçû , Parques , jusqu'à ce jour
Que vous relevassiez de l'Empire d'Amour.
'ignorois qu'aussi-tôt qu'il assemble deux ames
l vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc , & montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme luy !
Vous en relevez donc , & vos ciseaux barbares
Franchent , comme il luy plaît , les destins les plus
rars !
Mais je m'en prens à vous , moy qui suis l'imposteur,
Moy qui suis de leurs maux le détestable auteur.
Helas ! & falloit-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie ?
Inutiles regrets , repentirs superflus ,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus ;
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre ;
Elle a suivi Tirsis , & moy je la veux suivre.
Il faut que par mon sang je luy fasse raison
Et de ma jalousie , & de ma trahison ,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive . . . mais d'où vient que tout mon corps chan-
celle ?

Quel murmure confus ? & qu'entends-je hurler ?
 Que de pointes de feu se perdent parmi l'air ?
 Les Dieux à mes forfaits ont déclaré la guerre ,
 Leur foudre décoché vient de fendre la terre ,
 Et pour leur obéir son sein me recevant
 M'engloutit , & me plonge aux Enfers tout vivant.
 Je vous entend, grands Dieux , c'est là-bas que leur
 Aux champs Eliziens éternisent leurs flâmes ; [am
 C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang ,
 La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc ,
 Et jusqu'aux bords du styx m'a fait libre passage.
 Je l'apperçois déjà , je suis sur son rivage.
 Eleuve , dont le saint nom est redoutable aux Dieux ,
 Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux ,
 N'entre point en courroux contre mon insolence ,
 Si j'ose avec mes cris violer ton silence :
 Je ne te veux qu'un mot. Tirsis est-il passé ?
 Mélite est-elle ici ? mais qu'attends-je , insensé ?
 Ils sont tous deux si chers à ton funeste Empire ,
 Que tu crains de les perdre , & n'oses m'en rien dire.
 Vous donc, Esprits légers, qui manquez de tombeaux ,
 Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux ,
 A qui Charon cent ans refuse sa nacelle ,
 Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle
 Parlez , & je promets d'employer mon crédit
 A vous faciliter ce passage interdit.

C L I T O N.

Monsieur , que faites vous , vôtre raison troublée
 Par l'effort des ennuis dont elle est accablée
 Figure à vôtre vûë. . .

E R A S T E.

Ah ! te voila , Charon

Dépêchez promptement , & d'un coup d'aviron
 Passe-moy , si tu peux , jusqu'à l'autre rivage.

C L I T O N

Monsieur , rentrez en vous , regardez mon visage ,
 Reconnoissez Cliton.

E R A S T E.

Dépêchez , vieux Nocher ,

avant que ces Esprits nous puissent approcher ;
 on batteau de leur poids fondroit dans les abîmes ,
 n'en aura que trop d'Erasfe , & de ses crimes.
 Quoy, tu veux te sauver à l'autre bord sans moy ?
 Faut-il qu'à ton coû je passe malgré toy.

*Il se jette sur les épaules de Cliton qui l'emporte
 derriere le Theatre.*

SCENE VII.

PHILANDRE.

P Résomptueux Rival , dont l'absence importune
 Retarde le succès de ma bonne fortune ,
 As-tu si tôt perdu cette ombre de valeur
 Que te prêtoit tantôt l'effort de ta douleur ?
 Que devient à present cette bouillante envie
 De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
 Il ne tient plus qu'à toy que tu ne sois content ,
 Ton ennemi t'appelle , & ton Rival t'attend.
 Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
 Se rit impunément de ma vaine poursuite.
 Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta Sœur,
 En demeurer toujours l'injuste possesseur ,
 Ou que ma patience à la fin échapée
 (Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée)
 Oubliant le respect du sexe & tout devoir ,
 Ne laisse point sur elle agir mon desespoir ?

SCENE VIII.

ERASTE , PHILANDRE.

D Etacher Ixion pour me mettre en sa place !
 Mégère , c'est à vous une indiscrete audace.

Ay-je avec même front que cet ambitieux
 Attenté sur le lit du Monarque des Cieux ?
 Vous travaillez en vain , barbares Euménides ;
 Non ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
 Quoy , me presser encor ! Sus , de pieds & de mains
 Essayons d'écarter ces Monstres inhumains.
 A mon secours , Esprits , vangez vous de vos peines ,
 Ecrasons leurs serpens , chargeons-les de vos chaînes,
 Pour ces filles d'Enfer nous sommes trop puissans.

P H I L A N D R E.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
 Eraсте , cher ami , quelle mélancolie
 Te met dans le cerveau cet excès de folie ?

E R A S T E.

Equitable Minos , grand Juge des Enfers ,
 Voyez qu'injustement on m'apprête des fers.
 Faire un tour d'amoureux , supposer une lettre ,
 Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
 Il est vray que Tirsis en est mort de douleur ,
 Que Mélite après luy redouble ce malheur ,
 Que Cloris sans Amant ne sçait à qui s'en prendre ,
 Mais que la faute n'en est qu'au crédule Philandre ;
 Luy seul en est la cause , & son esprit léger
 Qui trop facilement résolut de changer ;
 Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses merites ,
 La main que vous voyez les a toutes écrites.

P H I L A N D R E.

Je te laisse impuni , traître , de tels remords
 Te donnent des tourmens pires que mille morts ;
 Je t'obligerois trop de t'arracher la vie ,
 Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
 Par les folles horreurs de cette illusion.
 Ah , grands Dieux , que je suis plein de confusion !

SCENE IX.

ERASTE.

TU t'enfuis donc , barbare , & me laissant en proie
A ces cruelles Sœurs , tu les combles de joie ?
Non , non , retirez-vous Tisiphone , Alecton ,
Et tout ce que je voy d'Officiers de Pluton ,
Vous me connoissez mal , dans le corps d'un perfide
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces Royaumes noirs ,
Et saccager moy seul ces ténébreux manoirs.
Une seconde fois le triple Chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière ;
J'irai du fond d'Enfer dégager les Titans ,
Et si Pluton s'oppose à ce que je prétens ,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine ,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCENE X.

LISIS , CLORIS.

LISIS.

NEn doute plus Cloris , ton Frère n'est point mort ;
Mais ayant sçu de luy son déplorable sort ,
Je voulois éprouver par cette triste feinte ,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte ,
Deviendrait plus sensible aux traits de la pitié ,
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse ,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse ,
Et que Tirsis en soit de tout point éclairci ,
Sois seure que dans peu je te le rends ici.

P. Cor. I. Partie.

G

Ma parole fera d'un prompt effet suivie ;
 Tu reverras bien-tôt ce Frère plein de vie ,
 C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

C L O R I S.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur ;
 Le cœur me le disoit , je sentoie que mes larmes
 Refusoient de couler pour de fausses alarmes ,
 Dont les plus dangereux & plus rudes assauts
 Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux ,
 Et je n'étudiai cette douleur menteuse ,
 Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
 Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

L I S I S.

Après tout , entre nous confesse franchement
 Qu'une Fille en ces lieux qui perd un Frere unique ,
 Jusques au desespoir fort rarement se pique.
 Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs
 Qu'il devient souverain à consoler des Sœurs.

C L O R I S.

Adieu , railleur , adieu , son intérêt me presse
 D'aller rendre d'un mot la vie à sa Maîtresse ;
 Autrement je sçaurois t'apprendre à discourir.

L I S I S.

Et moy , de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatriéme Acte.



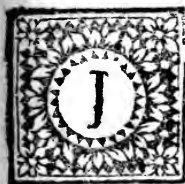


A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.



E ne t'ay rien celé, tu sçais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté, mais se pourroit-il faire

Qu'Erasste eût des remords si vifs & si pressans,

Que de violenter sa raison & ses sens ?

CLITON.

Eût-il pû, sans en perdre entièrement l'usage,
 Se figurer Charon des traits de mon visage,
 Et de plus me prenant pour ce vieux Nautonnier,
 Me payer à bons coups des droits de son denier ?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion !

CLITON.

Mais funeste à ma tête,

Sur qui se déchargeoit une telle tempête,
 Que je tiens maintenant à miracle évident
 Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ERASTE *derrière le Théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, Nourrice.

Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix,
 Crois que ce n'est pas moy qu'il attrape deux fois.

G ij

Pour moy , quend je devrois passer pour Proserpine ,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON

Contente à tes périls ton curieux désir.

LA NOURRICE.

Quoiqu'il puisse arriver , j'en aurai le plaisir.

SCENE II.

ERASTE , LA NOURRICE.

ERASTE.

EN vain je les rappelle , en vain pour se défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre
Ces lâches escadrons de Fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux ,
Et se fiant à peine à la nuit qui les couvre
Souhaitent sous l'Enfer qu'un autre Enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite , & dans ce vaste effroy
La peur saisit si bien les Ombres & leur Roy ,
Que se précipitant à de prompts retraittes ,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrettes.
Le boüillant Phlégéton parmi ses flots pierreux ,
Pour les favoriser ne roule plus de feux :
Tisiphone tremblante , Aleçon & Mégère
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière ;
Les Parques mêmes en hâte emportent leurs fuseaux ,
Et dans ce grand désordre oublient leurs ciseaux.
Charon les bras croisez dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident , s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur venu !
Trop heureux accident si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte ,
Et si ce que le Ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès !

Dieux , que vous sçavez mal gouverner vôte-foudre !
 N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre ,
 Que le simple dessein d'un si lâche forfait ?
 Injustes , deviez-vous en attendre l'effet ?
 Ah Mélite ! ah Tirsis ! leur cruelle justice
 Aux dépens de vos jours me choisit un supplice ;
 Ils doutoient que l'Enfer eût dequoy me punir
 Sans le triste secours de ce dur souvenir.
 Tout ce qu'ont trouve ici de feux , de foyets, de chaînes,
 Ne sont auprès de luy que de légères peines ;
 On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
 Souvenir rigoureux , trêve , trêve un moment ;
 Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures sombres
 Je puisse rencontrer ces bien-heureuses Ombres ;
 Use après si tu veux , de toute ta rigueur ,
 Et si pour m'achever tu manques de vigueur ,

Il met la main sur son épée.

Voici qui t'aidera ; mais derechef , de grace ,
 Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
 Je voy déjà Mélite , ah ! belle Ombre , voici
 L'ennemi de vôte heur qui vous cherchoit ici.
 C'est Eraste , c'est luy qui n'a plus d'autre envie
 Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie ;
 Ainsi le veut le sort , & tout exprès les Dieux
 L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénésie
 Regne si puissamment sur vôte fantaisie ?
 L'Enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ERASTE.

Aussi ne la tient-il que de vôte beauté.
 Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux ! dessillez la paupière ,
 Et d'un sens plus rassis jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont , je l'avouërai , je ne sçay quoy de plat ,
 Et plus je vous contemple , & plus sur ce visage
 Je m'étonne de voir un autre air , un autre âge ,

Je ne reconnois plus aucun de vos attraits ,
 Jadis vôtre Nourrice avoit ainsi les traits ,
 Le front ainsi ridé , la couleur ainsi blême ,
 Le poil ainsi grison. O Dieux ! c'est elle-même.
 Nourrice , qui t'amène en ces lieux pleins d'effroy ?
 Y viendrois-tu chercher Mélite comme moy ?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer , & se broüilla de sorte ,
 Que la voyant si pâle il la crut être morte ;
 Cet étourdi trompé vous trompa comme luy.
 Au reste elle est vivante , & peut-être aujourd'huy
 Tirsis , de qui la mort n'étoit qu'imaginaire ,
 De sa fidélité recevra le salaire.

ERASTE.

Deformais donc en vain je les cherche ici-bas ,
 En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Vôtre douleur vous trouble , & forme des nuages
 Qui séduisent vos sens par de fausses images ;
 Cet Enfer , ces combats ne sont qu'illusions.

ERASTE.

Je ne m'abuse point de fausses visions ,
 Mes propres yeux ont vû tous ces monstres en fuite ,
 Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyoit devant vous ,
 Craignant vôtre fureur & le poids de vos coups.
 Mais voyez si l'Enfer ressemble à cette Place.
 Ces murs , ces bâtimens ont-ils la même face ?
 Le logis de Mélite & celui de Cliton
 Ont-ils quelque rapport au Palais de Pluton ?
 Quoy , n'y remarquez-vous aucune différence ?

ERASTE.

De vray ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
 Nourrice , prens pitié d'un esprit égaré ,
 Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy séparé ,
 Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Differez pour le mieux un peu cette visite .

Tant que maître absolu de vôtre jugement
 Vous soyez en état de faire un compliment ;
 Vôtre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme sage.
 Donnez vous le loisir de changer de visage ,
 Un moment de repos que vous prendrez chez vous.

E R A S T E.

Ne peut , si tu n'y viens , rendre mon sort plus doux ,
 Et ma foible raison de guide dépourvûë ,
 Va de nouveau se perdre en te perdant de vûë.

L A N O U R R I C E.

Si je vous suis utile , allons , je ne veux pas
 Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

C L O R I S.

NE m'importune plus , Philandre , je t'en prie.
 Me rappaiser jamais passe mon indultrie ,
 Ton meilleur , je t'assure , est de n'y plus penser ,
 Tes protestations ne font que m'offenser ;
 Sçavante à mes dépens de leur peu de durée ,
 Je ne veux point en gage une foy parjurée ,
 Un cœur que d'autres yeux peuvent si tôt brûler ,
 Qu'un billet supposé peut si-tôt ébranler.

P H I L A N D R E

Ah , consentez de grace , à perdre pour ma gloire ,
 L'indigne souvenir d'une action si noire ,
 Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens ,
 Etouffez l'ennemi du pardon que j'attends . . .
 Mon crime est sans égal , mais enfin , ma chere ame . .

C L O R I S.

Laisse-là désormais ces petits mots de flâme ,
 Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
 Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

Pourriez-vous refuser à l'amitié passée
 Que ma faute à jamais pour vous soit effacée ?
 Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
 Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
 Par ce que vôtre foy me permettoit d'attendre...

CLORIS.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre ;
 Ta sottise m'instruit, & par là je vois bien
 Qu'un visage commun & fait comme le mien,
 N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte
 Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
 Mélite a des attraits qui savent tout dompter,
 Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter,
 Il te faut un sujet qui la passe, ou l'égale.
 C'est en vain que vers moy ton amour se ravale,
 Fais luy, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
 Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
 Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé,
 Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
 Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
 Sinon qu'un jour le Ciel te fera ressentir
 De tant de cruauté le juste repentir.

CLORIS.

Adieu, Mélite & moy nous aurons dequoy rire
 De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
 Que luy veux tu mander ?

PHILANDRE.

Va, dis-luy de ma part

Qu'elle, ton Frère, & toy, reconnoîtrez trop tard
 Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte :

Tu nous obligerois à craindre que tes feux. . .

PHILANDRE.

Tu railles , mais bien tôt nous verrons d'autres jeux ,
Je sçay trop comme on vange une flâme outragée.

C L O R I S.

Le sçais-tu mieux que moy , qui suis déjà vangée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE.

Il suffit.

Je sçay comme on se vange.

C L O R I S.

Et moy , comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIR SIS , MELITE.

TIR SIS.

MAintenant que le sort attendri par nos plaintes
Comble nôtre espérance , & dissipe nos craintes,
Que nos contentemens ne sont plus traversez
Que par le souvenir de nos malheurs passez ;
Ouvrons toute nôtre ame à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux Amans les pleines allegresses ,
Et d'un commun accord chérissions nos ennuis
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.

Adorables regards , fidèles interprètes ,
Par qui nous expliquions nos passions secrètes ,
Doux truchemens du cœur , qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix ,
Nous n'avons plus besoin de vôtre confiance ,
L'Amour en liberté peut dire ce qu'il pense ,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Luy faisoient mendier la crainte & la pudeur.
Beaux yeux , à mon transport pardonnez ce blas-
phème,

La bouche est impuissante où l'amour est extrême,
 Quand l'espoir est permis elle a droit de parler,
 Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
 Ne vous laissez donc point d'en usurper l'usage,
 Et quoiqu'elle m'ai dit, dites-moy davantage.
 Mais tu ne me dis mot; apprens moy quels soucis
 T'obligent à te taire auprès de ton Tirsis?

M É L I T E .

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent,
 T I R S I S.

Ah ! Mélite, il est vrai, si tes desirs secondent
 Cet amour qui paroît & brille dans tes yeux,
 Je n'ay rien désormais à demander aux Dieux.

M É L I T E .

Tu t'en peux assurer; mes yeux si pleins de flâme
 Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
 On en a vû l'effet, lorsque ta fausse mort
 A fait sur tous mes sens un véritable effort;
 On en a vû l'effet, quand te sçachant en vie,
 De revivre avec toy j'ay pris aussi l'envie;
 On en a vû l'effet, lorsqu'à force de pleurs
 Mon amour & mes soins aidez de mes douleurs,
 Ont fléchi la rigueur d'une Mère obstinée,
 Et gagne cet aveu qui fait nôtre hymenée,
 Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
 Ne trouve plus d'obstacle à sa prétension.
 Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire,
 Te sçut persuader tellement le contraire,
 Que sans vouloir m'entendre, & sans me dire adieu,
 Jaloux & furieux, tu partis de ce lieu.

T I R S I S.

J'en rougis, mais apprens qu'il n'étoit pas possible
 D'aimer comme j'aimois, & d'être moins sensible,
 Qu'un juste déplaisir ne sçauroit écouter
 La raison qui s'efforce à le violenter,
 Et qu'après des transports de telle promptitude
 Ma flâme ne te laisse aucune incertitude.

M É L I T E .

Tout cela seroit peu, n'étoit que ma bonté

T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité ,
Et que tout criminel , tu m'es encor aimable.

T I R S I S.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable ,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir ,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ,
Et si jamais je sçay quelle main si hardie. . .

S C E N E V.

CLORIS , MELITE , TIR SIS.

C L O R I S.

IL vous fait fort bon voir , mon Frère , à cajoler ,
Pendant que vôtre Sœur ne se peut consoler ,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant vôtre retour la tient encor en peine.

T I R S I S.

L'amour a fait au sang un peu de trahison ,
Mais Philandre pour moy t'en aura fait raison.

Dis-nous , auprès de luy retrouves-tu ton compte ,
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte ?

C L O R I S.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux sermens ,
Tant d'offres , tant de vœux , & tant de complimens
Mêlez de repentir. . .

M E L I T E.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

C L O R I S.

Vous devinez fort mal.

T I R S I S.

Quoy , tu l'as dédaigné ?

C L O R I S.

Du moins tous ses discours n'ont encor rien gagné.

Si bien qu'à n'aimer plus vôtre dépit s'obstine à

CLORIS.

Non pas entierement , mais je suis un peu fine.

Pour la premiere fois il me dupe qui veut ,

Mais pour une seconde , il m'attrape qui peur.

MELITE.

C'est à dire en un mot...

CLORIS;

Que son humeur volage

Ne me tient pas deux fois en un même passage.

Vainement sous mes loix il revient se ranger ,

Il m'est avantageux de l'avoir vû changer ,

Avant que de l'hymen le joug impitoyable

M'attachant avec luy me rendît misérable.

Qu'il cherche femme ailleurs , tandis que de ma part

J'attendray du destin quelque meilleur hazard.

MELITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service ,

Ne luy doit point porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux bond , un change si soudain ,

A volage , volage , & dédain pour dédain.

MELITE.

Ma Sœur , ce fut pour moy qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MEIITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en dispenserez.

MELITE.

Que vous êtes mauvaise !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble.

MELITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'après tout

Vôtre dexterité n'en viendrait pas à bout.

SCENE VI.

TIRSIS , LA NOURRICE , ERASTE ,
MÉLITE , CLORIS.

TIRSIS.

DE grace , mon souci , laissons cette causeuse !
Qu'elle soit à son choix , facile , ou rigoureuse ,
L'excès de mon ardeur ne sçauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos penfers sont dûs , en l'état où nous sommes ,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes ,
Et ma fidélité qu'il va récompenser. . .

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-tôt autre chose à penser.
Vôtre Rival vous cherche , & la main à l'épée
Vient demander raison de sa place usurpée.

ERASTE à Méliste.

Non , non , vous ne voyez en moy qu'un criminel ,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux , & fait naître l'envie.
De sortir de sa gêne en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon ;
La mort lui sera douce à l'égal du pardon.
Vangez donc vos malheurs , jugez ce que mérite
La main qui sépara Tirsis d'avec Méliste ,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A dérobé Philandre à l'amour de Cloris.

MÉLITE.

Eclaircis du seul point qui nous tenoit en doute ,
Que serois tu d'avis de luy répondre ?

TIRSIS.

Ecoute

Quatre mots à quartier.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort !
De grace , hâtez-vous d'abréger mon supplice ,
Ou ma main prévientra vôtre lente justice.

MELITE.

Voyez comme le Ciel a de secrets ressorts
Pour se faire obéir malgré vos vains efforts.
Vôtre fourbe inventée à dessein de nous nuire
Avance nos amours au lieu de les détruire ,
De son fâcheux succès dont nous devons périr ,
Le sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc pour nous revancher de la faveur reçûe ,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issuë ;
Obligez désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour ,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma Mère ,
Que cette occasion prise comme aux cheveux ,
Tirsis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux ;
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime :
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime ,
Regardez , acceptant le pardon , ou l'oubli ,
Par où vôtre repos sera mieux établi.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoisie ,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie ,
Et puisque c'est de là que vos félicitez . . .

LA NOURRICE à *Erasme*.

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités ,
Ils ont tous deux leur compte , & sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence ,
N'osant se hasarder à des ressentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en taît vous la gardera bonne ,
Et seule intéressée , à ce que je soupçonne ,
Sçaura bien se vanger sur vous à l'avenir
D'un Amant échapé qu'elle pensoit tenir.

E R A S T E à *Cloris*.

Si vous pouviez souffrir qu'en vôtre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper sa place ,
Erasle qu'un pardon purge de son forfait ,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance.

Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'espérance ,
Encôr avez-vous vû mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extremité ,
Et c'est avec raison que ma flâme contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte ,
Mes amoureux désirs vers elle superflus
Tournent vers la Beauté qu'elle chérit le plus.

T I R S I S.

Que t'en semble , ma Sœur ?

C L O R I S.

Mais toy-même , mon Frère ?

T I R S I S.

Tu sçais bien que jamais je ne te fus contraire.

C L O R I S.

Tu sçais qu'un tel sujet ce fut toujours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.

T I R S I S.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent ,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme; oui, ma Sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissans Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance ,
Et que m'aimant en Frère , & ma Maîtresse en Sœur ,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur.

E R A S T E.

Heureux dans mon malheur , c'est dont je les supplie ,
Mais ma félicité ne peut être accomplie ,
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

C L O R I S.

Aimez moy seulement , & pour la récompense ,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

Oùi, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

C L O R I S.

Vous prodigués en vain vos foibles artifices,
Je n'ay reçu de luy, ni devoirs, ni services.

M E L I T E.

C'est bien quelque raison, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma Sœur, acquitte-moy d'une reconnoissance,
Dont un autre destin m'a mise en impuissance,
Accorde cette grace à nos justes desirs.

T I R S I S.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

E R A S T E.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulieres,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un Amant,
Laissez-les disposer de vôtre sentiment.

C L O R I S.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croirai seulement la Mère de Mélite,
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

T I R S I S.

Entrons donc, & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour Maîtresse à Philandre.

L A N O U R R I C E. *Tous rentrent, & elle
demeure seule.*

Là, là, n'en riez point; toutefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étiez assez contents,
Et croyoient que leur peine avoit trop de salaire,
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte mes yeux étoient de vrais Soleils,
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,
Je n'avois rien en moy qui ne fût un miracle,
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle.
Mais je parle à moy seule: Amoureux, qu'est ce-ci?
Vous êtes bien hâtez de me quitter ainsi.

Allez , qu'elle que soit l'ardeur qui vous emporte ,
On ne se moque point des femmes de ma sorte ,
Et je ferai bien voir à vos feux empressez
Que vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

Fin du cinquième & dernier Acte.

EXAMEN

DE MELITE.



ETTE Pièce fut mon coup d'essai,
& elle n'a garde d'être dans les Ré-
gles , puisque je ne sçavois pas
alors qu'il y en eût. Je n'avois pour
guide qu'un peu de sens commun ,
avec les exemples de feu Hardy ,
dont la veine étoit plus féconde
que polie , & de quelques Modernes , qui commen-
çoient à se produire , & qui n'étoient pas plus régu-
liers que lui. Le succès en fut surprenant ; il établit
une nouvelle Troupe de Comédiens à Paris , malgré
le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'u-
nique ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau
jusqu'alors , & me fit connoître à la Cour. Ce sens
commun , qui étoit toute ma Règle , m'avoit fait
trouver l'unité d'action pour broüiller quatre Amans
par une seule intrigue , & m'avoit donné assez d'a-
version de cet horrible dérèglement , qui mettoit Paris,
Rome , & Constantinople sur le même Théâtre , pour
réduire le mien dans une seule Ville.

La nouveauté de ce genre de Comédie , dont il
n'y a point d'exemple en aucune Langue , & le stile
naïf , qui faisoit une peinture de la conversation des
honnêtes gens , furent sans doute cause de ce bon-

heur surprenant , qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais vû jusques-là , que la Comédie fit rire sans Personnages ridicules , tels que les Valets boufons , les Parasites , les Capitans , les Docteurs , &c. Celle-ci faisoit son effet par l'humeur enjôlée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les Comédies de Plaute & de Térence , qui n'étoient que des Marchands. Avec tout cela , j'avouë que l'Auditeur fut bien facile à donner son approbation à une Pièce , dont le nœud n'avoit aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite & les porter à Philandre : Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenüe , dont il ne connoît point l'écriture , & qui lui défend de l'aller voir , pendant qu'elle reçoit les visites d'un autre , avec qui il doit avoir une amitié assez étroite , puisqu'il est accordé de sa Sœur. Il fait plus , sur la legereté d'une croyance si peu raisonnable , il renonce à une affection dont il étoit assuré , & qui étoit prête d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que luy , de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture , qui seroit toutefois inutile à son dessein , s'il ne sçavoit de certitude que Philandre , malgré le secret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fausses lettres , ne manquera pas à les montrer à Tirsis ; que cet Amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vû , que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa Maîtresse ; & qu'il rompra avec elle sans luy parler , de peur de s'en éclaircir. Cette pretension d'Eraste ne pouvoit être supportable à moins d'une révélation , & Tirsis qui est l'honnête homme de la Pièce , n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres , de s'abandonner au desespoir par une même facilité de croyance , à la vûë de ce caractère inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir , devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi , & luy

onner par-là l'occasion de le désabuser. La folie Erasle n'est pas de meilleure trempe. Je la connoissais dès lors en mon ame ; mais comme c'étoit un ornement de Théâtre qui ne manquoit jamais de plaire , & qui se faisoit souvent admirer , j'affectai volontiers ces grands égaremens , & en tirai un effet que je tiendrois encore admirable en ce temps-ci. C'est la maniere dont Erasle fait connoître à Philandre, en le prenant pour Minos , la fourbe qu'il lui a faite , & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis , je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième Acte peut passer pour inutile. Firsis & Mélite se sont raccommodez avant qu'il commence , & par consequent l'action est terminée. Il n'est plus question que de sçavoir qui a fait la supposition des lettres , & ils pouvoient l'avoir sçû de Cloris , à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vrai que cet Acte retire Erasle de sa folie , qu'il le reconcilie avec les deux Amans , & fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action Episodique , qui ne doit pas amuser le Théâtre, quand la principale est finie ; & sur tout ce mariage a si peu d'apparence , qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose , que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là , qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la Scène. Il semble même que le Personnage de Philandre , qui part avec un ressentiment ridicule , dont on ne craint pas l'effet , ne soit point achevé , & qu'il luy falloit quelque Cousine de Mélite , ou quelque Sœur d'Erasle , pour le réunir avec les autres. Mais delors je ne m'assujettissois pas tout-à fait à cette mode , & je me contentai de faire voir l'assiette de son esprit , sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action , il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour , mais ce n'en est pas le seul défaut ; il y a de plus une inégalité d'intervalle

entre les Actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisième ; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se rallentir à cette chaleur, qui jette Erasme dans l'égarement d'esprit. Je ne sçay même si les Personnages qui paroissent deux fois dans un même Acte ; (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs) je ne sçay, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la Ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les Acteurs aient lieu de ne pas s'entreconnoître. Au premier Acte, Tirsis après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec sa Sœur, & n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sçay bien que la représentation racourcit la durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la Règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer : mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce racourcissement se ménageât dans les intervalles des Actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque Acte n'en eût pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables, & pour peu que le Lecteur ait d'indulgence pour moy, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.



CLITANDRE,

TRAGÉDIE.



ACTEURS.

ALCANDRE, Roy d'Ecosse.

FLORIDAN, Fils du Roy.

ROSIDOR, Favori du Roy, & Amant de Caliste.

CLITANDRE, Favori du Prince Floridan, & amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, & dédaigné.

CALISTE, Maîtresse de Rosidor, & de Clitandre.

DORISE, Maîtresse de Pymante.

LYSAⁿQUE, Ecuyer de Rosidor.

GERONTE, Ecuyer de Clitandre.

CLEON, Gentilhomme suivant la Cour.

LYCASTE, Page de Clitandre.

LE GEOLIER.

TROIS ARCHERS.

TROIS VENEURS.

*La Scène est en un Château du Roy,
proche d'une Forêt.*



CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

A C T E I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE.



'EN doute plus, mon cœur, un Amant
hypocrite

Feignant de m'adorer, brûle pour Hippo-
lite;

Dorise m'en a dit le secret ren dez-vous,
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous,
Et pour les y surprendre, elle m'y doit conduire
Si-tôt que le Soleil commencera de luire.

Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver !

La dormeuse m'oublie, & ne se peut lever.

Toutefois sans raison j'accuse sa paresse ;

La nuit qui dure encor fait que rien ne la presse,

Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,

Ont troublé mon repos avant le point du jour,

Mais elle qui n'en fait aucune expérience,

Étant sans intérêt, & sans impatience.

Toy, qui fais ma douleur, & qui fis mon souci,

Ne tarde plus , volage , à te montrer ici.
Viens en hâte affermir ton indigne victoire ,
Viens t'assurer l'éclat de cette infame gloire ,
Viens signaler ton nom par ton manque de foy.
Le jour s'en va paroître , affronteur , hâte-toy.
Mais hélas ! cher ingrat , adorable parjure ,
Ma timide voix tremble à te dire une injure ;
Si j'écoute l'amour , il devient si puissant ,
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent.
Je ne sçay lequel croire , & j'aime tant ce doute ,
Que j'ay peur d'en sortir entrant dans cette route ;
Je crains ce que je cherche , & je ne connois pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah , mes yeux , si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services ,
Apprenez aujourd'huy quel est vôtre devoir ,
Le moyen de me plaire est de me décevoir :
Si vous ne m'abusez , si vous n'êtes faussaires ,
Vous êtes de mon heur les cruels averfaires.
Et toy , Soleil , qui vas , en ramenant le jour ,
Dissiper une erreur si chère à mon amour ,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate ,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flate.
Mais je te parle en vain , & l'Aube de ses rais
A déjà reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumière sombre
Dont l'éclat brille à peine , & dispute avec l'ombre ;
J'entrevois le sujet de mon jaloux ennuy ,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec luy.
Rentre , pauvre abusée , & cache-toy de sorte
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.



SCÈNE II.

ROSIDOR , LYSARQUE.

ROSIDOR.

CE devoir , ou plutôt cette importunité ,
 Au lieu de m'assurer de ta fidélité ,
 Marque trop clairement ton peu d'obéissance.
 Laisse moy seul , Lysarque, une heure en ma puissance
 Que retiré du monde & du bruit de la Cour
 Je puisse dans ces bois consulter mon amour ;
 Que là Caliste seule occupe mes pensées ,
 Et par le souvenir de ses faveurs passées
 Assure mon espoir de celles que j'attends ;
 Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
 M'instruise des moyens de plaire à cette Belle ,
 Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle.
 Enfin , sans persister dans l'obstination ,
 Laisse-moy suivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'ici vous mène ,
 A me la déguiser vous donne trop de peine.
 Il ne faut point , Monsieur , beaucoup l'examiner ,
 L'heure & le lieu suspects font assez deviner
 Qu'en même temps que vous s'échape quelque Da-
 me. . .

Vous m'entendez assez.

ROSIDOR

Juge mieux de ma flâme ,
 Et ne présume point que je manque de foy
 A celle que j'adore , & qui brûle pour moy.
 J'aime mieux contenter ton hùmeur curieuse ,
 Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.
 Loin que le changement ait pour moy des appas ,
 Loin qu'en cette Forêt il attire mes pas ,

J'y viens... mais pourrais-tu le sçavoir, & te taire ?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire ?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais aussi l'ayant sçû,

Avisé à ta retraite. Hier un cartel reçû

De la part d'un Rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez ?

ROSIDOR.

Clitandre.

Au pied du grand Rocher il me doit seul attendre ;

Là, l'épée à la main, nous verrons qui des deux

Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De sorte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense

Ne peut se présenter à prendre ma défense ;

Nous devons seul à seul vuider nôtre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moy terminer ce combat.

L'Ecuyer de Clitandre est homme de courage ;

Il sera trop heureux que mon défi l'engage

A s'acquitter vers luy d'un semblable devoir,

Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit ; va-t-en donc, & désiste

De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *seul*.

Vous obéir ici me coûteroit trop cher,

Et je serois honteux qu'on me pût reprocher

D'avoir sçû le sujet d'une telle sortie,

Sans trouver les moyens d'être de la partie.



SCÈNE III.

CALISTE.

QU'il s'en est bien défait ! qu'avec dextérité
 Le fourbe se prévaut de son autorité !
 Qu'il trouve un beau prétexte en ses flâmes éteintes,
 Et que mon nom luy sert à colorer ses feintes !
 Il y va cependant , le perfide qu'il est ,
 Hippolite le charme , Hippolite luy plaît ,
 Et ses lâches désirs l'emportent où l'appelle
 Le cartel amoureux de sa flâme nouvelle.

SCÈNE IV.

CALISTE , DORISE.

CALISTE.

JE n'en puis plus douter , mon feu désabusé
 Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.
 Allons , ma chere Sœur , allons à la vangeance ,
 Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance ,
 Allons , & sans te mettre en peine de m'aider ,
 Ne prens aucun souci que de me regarder ;
 Pour en venir à bout , il suffit de ma rage ,
 D'elle j'aurai la force ainsi que le courage ,
 Et déjà dépouillant tout naturel humain ,
 Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
 Vois-tu comme suivant de si furieux guides
 Elle cherche déjà les yeux de ces perfides ,
 Et comme de fureur tous mes sens animez
 Menacent les appas qui les avoient charmez ?

DORISE.

De ce bouillant transport rends l'ardeur modérée.

Il est trop violent pour être de durée,
 Pour faire quelque mal c'est fraper de trop loïn;
 Réserve ton courroux tout entier au besoin,
 Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles,
 Ses résolutions en deviennent plus molles,
 En luy donnant de l'air son ardeur s'alentit.

C A L I S T E.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit.
 Allons, & tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
 Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
 Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
 A ce que ma colére a droit d'exécuter.

D O R I S E *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
 Cette aveugle chaleur te va coûter la vie;
 Un fer caché me donne en ces lieux écartez
 La vengeance des maux que me font tes beautés.
 Tu m'ôtes Rosidor, tu possèdes son ame,
 Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flâme,
 Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
 J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

S C E N E . V.

P Y M A N T E , G E R O N T E ,

sortant d'une Grotte déguisez en Païsans.

G E R O N T E.

EN ce déguisement on ne peut nous connoître,
 Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître
 Conduira Rosidor, seduit d'un faux cartel,
 Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
 Vos vœux si mal reçûs de l'ingrate Dorise,
 Qui luy donne son cœur lorsqu'elle vous méprise,
 Ne rencontreront plus aucun empêchement.
 Mais je m'étonne fort de son aveuglement,

TRAGÉDIE.

173

Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice.
Vos rares qualitez. . .

P Y M A N T E.

Au lieu de me flater ,

Voyons si le projet ne sçauroit avorter ,
Si la supercherie. . .

G E R O N T E.

Elle est si bien tissüë ,

Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issüë.

Clitandre aime Caliste , & comme son Rival ,

Il a trop de sujet de luy vouloir du mal

Moy que depuis dix ans il tient à son service ,

D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice ,

Si bien que ce cartel , quoique tout de ma main ,

A son dépir jaloux s'imputera soudain.

P Y M A N T E.

Que ton subtil esprit a de grands avantages !

Mais le nom du Porteur ?

G E R O N T E.

Lycaste , un de ses Pages.

P Y M A N T E.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

G E R O N T E.

Luy-même , & le voici qui s'avance vers nous.

A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCENE VI.

P Y M A N T E , G E R O N T E ,
L Y C A S T E , *aussi déguisé en Païsan.*

P Y M A N T E.

ET bien , est-il venu ?

L Y C A S T E.

N'en foyez plus en peine ,

H iiij

Il est où vous sçavez, & tout bouffi d'orgueil
Il n'y pense à rien moins qu'à son propre cercueil.

P Y M A N T E.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.
Eycaste les va querir dans la Grotte d'où ils sont sortis.

Qu'il me tarde déjà que dans son sang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû !
Ah ! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !
Mais pourquoi ces habits ? qui te les fait reprendre ?

LYCASTE *leur presente à chacun un masque & une épée, & porte leurs habits.*

Pour nôtre sûreté, portons-les avec nous,
De crainte que tandis que nous serons aux coups,
Quelque maraut conduit par sa bonne aventure
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

P Y M A N T E

Prends donc même soin après la chose faite.

L Y C A S T E.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

P Y M A N T E.

Sus donc, chacun déjà devrait être masqué.
Allons, qu'il tombe mort aussi-tôt qu'attaqué.

SCENE VII.

CLEON, LYSARQUE.

C L E O N.

REsERVE à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage.
Ce duël que tu dis ne se peut concevoir ;
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que nôtre jeune Prince enlevoit à la chasse.

Tu les a vûs passer ?

CLEON.

Par cette même place.

Sans doute que ton Maître a quelque occasion ,
Qui le fait éblouir par cette illusion.

LYSARQUE.

Non , il parloit du cœur , je connois sa franchise.

CLEON.

S'il est ainsi , je crains que par quelque surprise
Ce généreux Guerrier sous le nombre abatu
Ne cède aux envieux que luy fait sa vertu.

LYSARQUE.

A present il n'a point d'ennemis que je sçache.
Mais quelque événement que le destin nous cache ,
Si tu veux m'obliger viens de grace avec moy ,
Que nous donnions ensemble avis de tout au Roy.

SCENE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE. *Pendant que Dorise s'arrête
à chercher derrière un buisson.*

MA Sœur, l'heure s'avance, & nous serons à peine,
Si nous ne retournons , au lever de la Reine.
Je ne vois point mon traître , Hippolite non plus.

DORISE *tirant une épée de derrière ce buisson , & saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes foudis superflus ,
Voici dont je vais rendre aux dépens de ta vie ,
Et ma flâme vangée , & ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau , tout beau , ma Sœur , tu veux m'épou-
vanter ,

Mais je te connois trop pour m'en inquiéter.

Laisse la feinte à part , & mettons , je te prie ,
A les trouver bien-tôt toute nôtre industrie.

DORISE.

Va , va , ne songe plus à leurs fausses amours ,
Dont le récit n'étoit qu'une embûche à tes jours ;
Rosidor t'est fidèle , & cette feinte Amante
Brûle aussi peu pour luy que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale , ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se vange en secret , en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ay-je donc pû, ma Sœur, déplaire en quelque point ?

DORISE.

Oùï , puisque Rosidor t'aime , & ne m'aime point.
C'est assez m'offenser que d'être ma Rivale.

SCENE IX.

ROSIDOR , PYMANTE , GERONTE ,
LYCASTE , CALISTE , DORISE.

Comme Dorise est prête de tuer Caliste , un bruit entendu luy fait relever son épée , & Rosidor paroît tout en sang poursuivi par ces trois assassins masquez. En entrant il tuë Lycaste & retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise , & sans la reconnoître il s'en saisit , & passe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la sienne en la main gauche , & se défend ainsi contre Pymante & Geronte , dont il tuë le dernier & met l'autre en fuite.

MEurs, brigand. Ah malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins. . . Toutefois
J'ay dequoy me défendre une seconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes ?
Ah ! qu'il va me causer de périls & de larmes !
Fuy, Dorise, & fuyant laisse-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est luy-même de vray Rosidor, ah je pâme,
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame !
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR à *Pymante*, après avoir tué *Géronte*,
Celui ci dépêché,

C'est de toy maintenant que j'aurai bon marché.
Nous sommes seul à seul Quoy ! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds ta dernière esperance ?
Marches, sans emprunter d'ailes de ton effroy,
Je ne cours point après des lâches comme toy.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils être ?
Ah Ciel, le masque ôté me les fait trop connoître.
Le seul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
Celui-ci fut toujours vêtu de ses couleurs ;
Voilà son Ecuyer, dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreur de son crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne Rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetes quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir vû renverser ton dessein,
Un desaveu démente, & tes gens & ton seing ?
Ne le présume pas, sans autre conjecture
Je te rends convaincu par ta seule écriture,
Si-tôt que j'aurai pû faire ma plainte au Roy.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moy ?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor l'essai de vôtre rage ?
C'est Caliste elle-même ! ah Dieux ! injustes Dieux !

Ainsi donc pour montrer ce spectacle à mes yeux ,
Vôtre faveur barbare a conservé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'auteurs que vôtre envie,
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait ,
Sur tout autre que vous eût vangé ce forfait.
Et vous eût accablé si vous n'étiez ses maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres ,
Je ne veux point devoir mes déplorable jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.

O vous qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire , & de son infamie ,
Blessures , hâtez-vous d'élargir vos canaux ,
Par où mon sang emporte , & ma vie , & mes maux.
Ah , pour l'être trop peu , blessures trop cruelles ,
De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.
Eh quoy ? ce bel objet , mon aimable vainqueur ,
Avoit-il seul le droit de me blesser au cœur ?
Et d'où vient que la mort , à qui tout fait hommage ,
L'ayant si maltraité , respecte son image ?
Noires Divinitez , qui tournez mon fuseau ,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau ?
Insensé que je suis ! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moy-même ;
Aveugle , je m'arrête à supplier en vain ,
Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée ,
C'est à luy qu'elle est due , il se l'est réservée ,
Et l'honneur , quel qu'il soit , de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'ôte à des Volcurs.
Poussons donc hardiment. Mais hélas ! cette épée
Coulant entre mes doigts , laisse ma main trompée ,
Et sa lame timide à procurer mon bien
Au sang des Assassins n'ose mêler le mien.
Ma foiblesse importune à mon trépas s'oppose ,
En vain je m'y résous , en vain je m'y dispose ,
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer ,
J'en ay trop pour mourir , trop peu pour me tuer ,
L'un me manque au besoin , & l'autre me résiste.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste ,

Les roses de son teint n'ont plus tant de pâlour ,
Et j'entends un soupir qui flate ma douleur.

Voyez , Dieux inhumains , que malgré vôtre envie ,
L'Amour luy sçait donner la moitié de ma vie ,
Qu'une Ame desormais suffit à deux Amans.

CALISTE.

Hélas ! qui me r'appelle à de nouveaux tourmens ?
Si Rosidor n'est plus , pourquoi reviens-je au monde ?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde !

CALISTE.

Exécrable Assassın qui rougis de son sang ,
Dépêche comme à luy de me percer le flanc ,
Prends de luy ce qui reste

ROSIDOR.

Adorable cruelle ,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un Amant si fidelle ?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime ; encor pleine d'effroy
Je ne t'ay méconnu qu'en songeant trop à toy.
J'avois si bien gravé là dedans ton image ,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton visage ;
Mon esprit glerieux & jaloux de l'avoir ,
Envioit à mes yeux le bon heur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes ?
Contre tant d'Assassins qui t'a prêté des armes ?

ROSIDOR.

Toy-même , qui t'a mise à telle heure en ces lieux ?
Où je te voy mourir & revivre à mes yeux ?

CALISTE.

Quand l'Amonr une fois regne sur son courage. . .
Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village ,
Où ces boüillons de sang se puissent arrêter ;
Là j'aurai tout loisir de te le raconter ,
Pourvû que Rosidor à son tour m'entretienne. . .

ROSIDOR.

Allons , ma volonté n'a de loy que la tienne ,
Et l'Amour par tes yeux devenu tout puissant ,
Rend déjà la vigueur à mon corps languissant.

Il donne en même temps une aide à ta foiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toy me laisse,
Et qu'en dépit du sort, ta Caliste aujourd'huy
A tes pas chancelans pourra servir d'appuy.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*



ESTINS, qui réglez tout au gré de vos
caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos in-
justices,

Et trouvent à leurs traits si long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus ?
Dites, que vous ont fait Rosidor, ou Pymante ?
Donnez une raison, destins, qui me démente ?
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entr'eux vôtre pouvoir ?
Luy rendre contre moy l'impossible possible
Pour rompre le succès d'un dessein infailible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours,
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur luy sans le jetter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-même je l'évite,
Loin de laisser la vie, il a sçu l'arracher,
Loin de céder au nombre, il l'a sçu retrancher.
Toute vôtre faveur à son aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,

Et ressaisit ses mains par celles du hazard ,
 D'une d'une autre épée , & l'autre d'un poignard.
 O honte ! ô déplaîsirs ! ô desespoir ! ô rage !
 Ainsi donc un Rival pris à mon avantage
 Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer ,
 Son bonheur qui me brave a sçu l'en retirer ,
 Sur mes gens il luy donne une prompte victoire ,
 Et fait de son péril un sujet de sa gloire !
 Retournons animez d'un courage plus fort ,
 Retournons , & du moins perdons nous dans la mort ,
 Sortez de vos cachots , infernales Furies ,
 Apportez à m'aider toutes vos barbaries ;
 Qu'avec vous tout l'Enfer me serve en ce dessein ,
 Qu'un sanglant desespoir me verse dans le sein.
 J'avois de point en point l'entreprise tramée ,
 Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée ,
 Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
 N'a que de la foiblesse , il y faut vôtre main.
 En vain , cruelles Sœurs , ma fureur vous appelle ,
 En vain vous armeriez l'Enfer pour ma querelle ,
 La Terre vous refuse un passage à sortir
 Ouvre du moins ton sein , Terre , pour m'engloutir ,
 N'attends pas que Mercure avec son Caducée
 M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée ,
 N'attends pas qu'un supplice , hélas , trop mérité
 Ajoûte l'infamie à tant de lâcheté ;
 Préviens-en la rigueur , rends toy-même justice
 Aux projets avortez d'un si noir artifice.
 Mes cris s'en vont en l'air , & s'y perdent sans fruit.
 Dans mon vif desespoir tout me fuit , ou me nuit ,
 La Terre n'entend point la douleur qui me presse ,
 Le Ciel me persecute , & l'Enfer me délaisse.
 Affronte les , Pymante , & sauve en dépit d'eux
 Ta vie & ton honneur d'un pas si dangereux.
 Si quelque espoir te reste , il n'est plus qu'en toy-
 même ,
 Et si tu veux t'aider , ton mal n'est pas extrême.
 Passe pour Villageois dans un lieu si fatal ,
 Et réservant ailleurs la mort de ton Rival ,

Fais que d'un même habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril, te mette en assurance.

Mais ce masque l'empêche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher.
Ce damnable instrument de mon lâche artifice,
Après mon coup manqué, n'en est plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantôt inutile en ma main
Que ma fureur jalouse avoit armée en vain,
Scût si mal attaquer & plus mal me défendre,
N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.

Il jette son masque & son épée dans la Crotte.
Allez, témoins honteux de mes honteux forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons, que d'effets.
Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Au milieu de ce bois je marcherai sans crainte,
Tant que. . .

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, Archers.

LYSARQUE.

Mon grand Ami.

PYMANTE.

Monfieur.

LYSARQUE.

Viens-ça, dis-nous,

N'as-tu point ici vû deux Cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, Monfieur.

LYSARQUE.

Où l'un d'eux se fauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, Monfieur.

LYSARQUE.

Ni passer en ce lieu-cy fans fuire?

P Y M A N T E.

Attendez , il y peut avoir quelque huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy , laisse-là ces discours ,
Réponds précisément.

P Y M A N T E.

Pour aujourd'huy , je pense...

Toutefois si la chose étoit de conséquence ,
Dans le prochain village on sçauroit aisément...

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu , c'est trop d'amusement.

P Y M A N T E *seul.*

Ce départ favorable enfin me rend la vie ,
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'Archers aveugles en ce point ,
Trouve ce qu'elle cherche , & ne s'en saisit point ;
Bien que leur conducteur donne assez à connoître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de son maître ,
J'échappe néanmoins en ce pas dangereux
D'aussi près de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage , & se tourne en bonace ,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler ,
Ou plutôt qui se montre & n'ose m'accabler !
Qu'heureusement défait d'un masque & d'une épée ,
J'ay leur crédulité sous ces habits trompée ,
De sorte qu'à present deux corps desanimez
Termineront l'exploit de tant de gens armez ;
Corps qui gardent tous deux un naturel si traître ,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maître ;
Et le faire l'auteur de cette lâcheté ,
Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté !
Mes habits rencontrez sous les yeux de Lysarque
Peuvent de mes forfaits donner seul quelque marque ,
Mais s'il ne les voit pas , alors sans nul effroy
Je n'ay qu'à me ranger en hâte auprès du Roy ,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clirandre convaincu de ma supercherie.

SCENE III.

LYSARQUE, Archers.

LYSARQUE *regarde le corps de Geronte
& de Lycaste.*

CEla ne suffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre, ou Rosidor.
Amis, sa Majesté par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra sçavoir au vray ce qu'ils sont devenus.

1. ARCHER.

Pourroit-elle en douter ? ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu ?

1. ARCHER.

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux, & leur déguisement,
Rosidor de leurs mains se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures ;
Pour moy je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présumes plutôt que son bras valeureux,
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

1. ARCHER.

Mais où seroit son corps ?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres voyant nôtre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

2. ARCHER *luy présentant les deux pièces
rompues de l'épée de Rosidor.*

Monsieur connoissez-vous ce fer & cette garde ?

LYSARQUE.

Donne-moy que je voie. Oüi , plus je les regarde,
Plus je suis sûr par eux du déplorable sort
D'un Maître qui n'a pû s'en dessaisir que mort.

2. ARCHER.

Monsieur , avec cela j'ay vû dans cette route
Des pas mêlez de sang distillé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres , enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

*Lysarque & cet Archer rentrent dans le bois , & le
reste des Archers reportent à la Cour les corps de Géron-
te & de Lycaste.*

SCENE IV.

FLORIDAN , CLITANDRE , PAGE.

FLORIDAN *parlant à son Page.*

CE cheval trop fougueux m'incommode à la chasse.
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacez ,
Clitandre m'entretient de ses travaux passez.
Qu'au reste , les Veneurs allant sur leurs brisées
Ne forcent pas le Cerf s'il est aux reposées ;
Qu'ils prennent connoissance , & pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le Page rentre.

Achève maintenant l'histoire commencée.
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur ,
Mon Prince , ne vaut pas le tirer en longueur ;
J'ay tout dit en un mot , cette fière Caliste
Dans ses cruels mépris incessamment persiste ,
C'est toujours elle même , & sous sa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moy.
Pendant que mon Rival , ses plus chères délices ,

Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux , ou puissamment épris
Ton courage demeure insensible au mépris ,
Et je m'étonne fort qu'il n'ait point dans ton ame
Rétabli ta raison , ou dissipé ta flâme.

CLITANDRE.

Quelque charmes secrets mêlez dans ses rigueurs
Etrouffent en naissant la révolte des cœurs ,
Et le mien auprès d'elle , à quoy qu'il se dispose ,
Murmurant de son mal , en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain , au lieu de te guérir ,
Ranime ton amour qu'il dût faire mourir ,
Sers-toy de mon pouvoir ; en ma faveur la Reine
Tient & tiendra toujours Rosidor en haleine ;
Mais son commandement dans peu , si tu le veux ,
Te met à ma prière au comble de tes vœux.
Avise donc , tu sçais qu'un Fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations ,
J'ay toujours du respect pour ses perfections ,
Et je serois fâché qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle , & le bonheur de vaincre ses froideurs
Je ne les veux devoir qu'à mes vives ardeurs ;
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Ainsi donc tu veux vivre en d'éternels supplices ?

CLITANDRE.

Il suffit à mon feu qu'un Rival préféré
N'obtient , non plus que Moy , le succès espéré.
A la longue ennuyez , la moindre négligence ,
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence ,
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je poursuis vainement.

Un Prince , trouvez bon. . .

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage ,

Car celui qui vient me faire icy quelque message ,

Prendroit malgré toy l'état de tes amours.

S C E N E V.

FLORIDAN , CLITANDRE ,
CLEON.

CLEON.

Où donnez-moy, Seigneur, si je romps vos discours,

C'est en obéissant au Roy qui me l'ordonne ,

Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui ?

CLEON.

Clitandre , Seigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le Roy ?

CLEON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en sçay que penser , & la cause incertaine

De ce commandement tient mon esprit en peine.

Pourray-je me résoudre à te laisser aller ,

Sans sçavoir les motifs qui te font appeller ?

CLITANDRE.

C'est à mon jugement quelque prompt entreprise,

Dont l'exécution à moy seul est remise ;

Mais quoyque là-dessus j'ose m'imaginer ,

C'est à moy d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret , va , mais qu'il te souvienne

Que je chéris ta vie à l'égard de la mienne,
 Et pour rendre le calme à mon cœur agité,
 Que j'en sçache au plûtôt toute la vérité.
 Ce Cor m'appelle; Adieu, toute la chasse prête
 N'attend que ma presence à relancer la Bête,

SCENE VI.

*DORISE achevant de se vêtir de l'habit de
 Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

A Chève, malheureuse, achève de vêtir
 Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir.
 Si de tes trahisons la jalouse impuissance
 Sçeut donner un faux crime à la même innocence,
 Recherche maintenant par un plus juste effet
 Une fausse innocence à cacher ton forfait.
 Quelle honte importune au visage te monte
 Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte ?
 Il t'abhorre lui-même, & ce déguisement,
 En le desavoiant, l'oblige pleinement.
 Après avoir perdu sa douceur naturelle,
 Dépouille sa pudeur qui te messied sans elle,
 Dérobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
 Et l'autre aux yeux du monde, & ta tête au bourreau ;
 Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
 Deviens plus criminelle, & parois moins coupable ;
 Par une fausseté tu tombes en danger,
 Par une fausseté sçache t'en dégager.
 Fausseté détestable, où me viens-tu réduire ?
 Honteux déguisement, où me vas-tu conduire ?
 Icy de tous côtez l'effroi suit mon erreur,
 Et j'y suis à moy-même une nouvelle horreur.
 L'image de Caliste à ma fureur soustraite
 Y brave fièrement ma timide retraite,
 Encor, si son trépas secondant mon desir
 Méloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir ;

Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
 Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime ;
 Dans l'état pitoyable où le Sort me réduit ,
 Je n'ai mérité la peine , & n'en ay pas le fruit ,
 Et tout ce que j'ay fait contre mon Ennemie ,
 Redoublant sa gloire , accroît mon infamie.
 N'importe , Rosidor , de mes cruels destins
 Comment dequoy repousser ces lâches Assassins.
 Sa valeur inutile en sa main desarmée
 Sans moy ne vivroit plus que chez la renommée :
 Aussi rien désormais ne pourroit m'enflamer ,
 Ayant plus que haïr je n'aurois plus qu'aimer.
 Cheuse loy du Sort qui s'obstine à ma peine ;
 Sauve mon amour , & je manque à ma haine ,
 Ses contraires succès demeurant sans effet
 Ne naître mon malheur de mon heur imparfait.
 Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
 De moy seule aujourd'huy tient le jour qu'il respire ,
 M'en est redevable ; & peut-être à son tour
 Cette obligation produira quelque amour.
 Prends , à quels pensers ton espoir se ravale !
 Il vit par ton moyen , c'est pour une Rivale.
 N'attens plus , n'attens plus que la haine de sa part ,
 L'offense vient de toy , le secours du hazard.
 Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse ,
 Le hazard par tes mains le rend à sa Maîtresse ,
 Le péril mutuel qui conserve leurs jours
 Et ma honte , ne peut qu'augmenter leurs amours.
 Ce heureux couple d'Amans que le destin assemble ,
 Qu'il met dans le péril , qu'il en retire ensemble !



SCENE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte & l'embrassant.*

O Dieux ! voicy Géronte, & je le croyois mort.
Malheureux Compagnon de mon funeste sort.

DORISE *croyant qu'il la prend pour Rosidor, & qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse, hélas ! misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident,
Je te connois assez, je suis... Mais imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrete !

Monsieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite :

Un Berger d'icy près a quitté ses brebis

Pour s'en aller au champ presqu'en pareils habits,

Et d'abord vous prenant pour ce mien Camarade

Mes sens d'aïse aveuglez ont fait cette escapade.

Ne craignez point au reste un pauvre Villageois,

Qui seul & desarmé court à travers ces bois.

D'un ordre assez précis l'heure presque expirée

Me deffend des discours de plus longue durée ;

A mon empressement pardonnés cet adieu,

Je perdroy trop, Monsieur, à tarder en ce lieu

DORISE.

Amy, qui que tu sois, si ton ame sensible

A la compassion peut se rendre accessible.

Un jeune Gentilhomme implore ton secours ?

Prends pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,

Durant ce peu de temps accorde une retraite

Sous ton chaume rustique à ma fuite secrette.

D'un Ennemy puissant la haine me poursuit, —

Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit. . .

P Y M A N T E.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à vôtre attente ;
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment ,
Je vous assure d'être icy promptement ,
Et j'estime qu'alors il me seroit facile ,
Contre cét Ennemy , de vous faire un azile.

D O R I S E.

Mais avant ton retour si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal ,
Et que l'empoiement de son humeur altière. . .

P Y M A N T E.

Pour ne rien hazarder , cachez-vous là derrière.

D O R I S E.

Souffre que je te suive , & que mes tristes pas. . .

P Y M A N T E.

J'ay des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas ;
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre ;
Avisez au party que vous avez à prendre.

D O R I S E.

Va donc, je t'attendray.

P Y M A N T E.

Cette touffe d'ormeaux

Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE VIII.

P Y M A N T E.

ENfin graces au Ciel , ayant sçeu m'en défaire ,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire.
Qui qu'il soit , il a veu Rosidor attaqué ,
Et sçait assurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu , je n'en ay rien à craindre.
Puis qu'ainsi déguisé , tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.

Toutefois plus j'y songe , & plus je pense voir
 Par quelque grand effet de vangeance divine
 En ce foible témoin l'auteur de ma ruïne.
 Son indice douteux , pour peu qu'il ait de jour ,
 N'éclaircira que trop mon forfait à la Cour.
 Simple , j'ay peur encor que ce malheur m'avienne ,
 Et je puis éviter ma perte par la sienne :
 Et même l'on diroit qu'un Antre tout exprés
 Me garde mon épée au fonds de ces forests.
 C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire ,
 C'est là que je le puis empêcher de me nuire.
 J'ay peine à m'y resoudre : un reste de pitié
 Violente mon cœur à des traits d'amitié ;
 En vain je luy résiste , & tâche à me défendre
 D'un secret mouvement que je ne puis comprendre.
 Son âge , sa beauté , sa grace , son maintien ,
 Forcent mes sentimens à luy vouloir du bien ,
 Et l'air de son visage a quelque mignardise
 Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
 Ah ! que tant de malheurs m'auroient favorisé ,
 Si c'étoit elle-même en habit déguisé !
 J'en meurs déjà de joye , & mon ame ravie
 Abandonne le soin du reste de ma vie ,
 Je ne suis plus à moy , quand je viens à penser
 A quoy l'occasion me pourroit dispenser.
 Quoy qu'il en soit , voyant tant de ses traits ensemble,
 Je porte du respect à ce qui luy ressemble.
 Misérable Pymante , ainsi donc tu te perds
 Encor qu'il tienne un peu de celle que tu fers ,
 Etouffe ce témoin pour assurer ta tête.
 S'il est comme il le dit , battu d'une tempête ,
 Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port ,
 Fay que dans cette grotte il rencontre sa mort.
 Modère toy , cruel , & plutôt examine
 Sa parole , son teint , & sa taille , & sa mine ;
 Si c'est Dorise , alors révoque cet Arrêt ;
 Sinon , que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du second Acte.

ACTE III.

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCANDRE , ROSIDOR ,
CALISTE , UN PREVOST.

ALCANDRE.



'Admirable rencontre à mon ame ravie ,
De voir que deux Amans s'entredoivent
la vie ,
De voir que ton péril la tire de danger ,
Que le sien te fournit dequoy t'en dégager ,

Qu'à deux desseins divers la même heure choisie
Assemble en même lieu pareille jalousie ,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de justesse a ses temps compassez.

ROSIDOR.

Sire , ajoutez du Ciel l'occulte providence.
Sur deux Amans il verse une même influence ,
Et comme l'un par l'autre il a scû nous sauver ,
Il semble l'un pour l'autre exprés nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entends , Rosidor , par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le Ciel ma volonté conspire ,
Et ne s'oppose pas à ses justes decrets ,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Eh bien , je veux moy-même en parler à la Reine ;
Elle se fléchira , ne t'en mets pas en peine.
Achève seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pâmoison.

ROSIDOR.

Sire , un mot desormais suffit pour ce qui reste.

Lyfarque & vos Archers depuis ce lieu funeste
 Se laisserent conduire aux traces de mon sang ,
 Qui durant le chemin me dégouttoit du flanc ,
 Et me trouvant enfin dessous un toit rustique
 Ranimé par les soins de son amour pudique ,
 Leurs bras officieux m'ont ici rapporté ,
 Pour en faire ma plainte à vôtre Majesté.
 Non pas que je soupire après une vangeance ,
 Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance ;
 Le Prince aime Clitandre , & mon respect consent
 Que son affection le déclare innocent ;
 Mais si quelque pitié d'une telle infortune
 Peut souffrir aujourd'huy que je vous importune ,
 Otant par un hymen l'espoir à mes Rivaux ,
 Sire , vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te vanger , & l'amour qui te presse ,
 Fait céder ce désir aux vœux de ta Maîtresse :
 Aussi n'est-ce qu'à moy de punir ces forfairs ,
 Et de montrer à tous par de puissans effets
 Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moy-même ,
 Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime.
 Je le ferai bien voir. Quand un si lâche tour
 Auroit eu pour objet le moindre de ma Cour ,
 Je devrois au Public par un honteux supplice
 De telles trahisons l'exemplaire justice,
 Mais Rosidor surpris , & blessé comme il est ,
 Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intérêt ,
 Et je ferai sentir au perfide Clitandre ,
 Quelque part que le Prince y puisse, ou veuille prendre,
 Combien mal à propos sa folle vanité
 Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
 Je tiens cet Assassin , un soupçon véritable
 Que m'ont donné les corps d'un couple détestable ,
 De son lâche attentat m'avoit si bien instruit ,
 Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.
 Toy qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée ,
 Tu te peux assurer que Dorise trouvée ,
 Comme ils avoient choisi même heure à vôtre mort ,

En même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable ;
Rosidor garanti me rend sa redevable ,
Et je me sens forcée à luy vouloir du bien ,
D'avoir à vôtre Etat conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sçait pardonner les crimes :
Mais vôtre aspect m'emporte à d'autres sentimens ,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens ;
Ce teint pâle à tous deux m'enflâme de colère ,
Et vouloir m'adoucir , c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais , Sire , que sçait on ? Peut-être ce Rival ,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal ,
Si-tôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense ,
Sçaura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? Sa main d'un trait mortel
A signé son Arrêt en signant ce cartel.
Peut-il desavoüer ce qu'assure un tel gage ,
Envoyé de sa part , & rendu par son Page ?
Peut-il desavoüer que ses gens déguisez ,
De son commandement ne soient autorisez ?
Les deux , tout morts qu'ils sont , qu'on les traîne à la
bouë ,
L'autre aussi-tôt que pris se verra sur la rouë ,
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier ,
Ce jour que nous voyons luy fera le dernier.
Qu'on l'amène au Conseil ; par forme il faut l'entendre ,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre ,
Toy , pense à te guérir ; & croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux.
Si-tôt que devant roy tu le verrois paroître ,
Ton sang rejailliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit , & souvent on a vû
Sortir la verité d'un moyen imprévu ,

Bien que la conjecture y fût encor plus forte.

Du moins, Sire, appeaisez l'ardeur qui vous transport

Que l'ame plus tranquille, & l'esprit plus remis,

Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.

Non il ne fut jamais d'apparences si vraies,

Douter de ce forfait c'est manquer de raison.

Derechef, ne prens soia que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

AH! que ce grand couroux sensiblement m'afflige

CALISTE.

C'est ainsi que le Roy te refusant t'oblige,

Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,

Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.

On voit dans ces refus une marque certaine

Que contre Rosidor toute priere est vaine;

Ses violens transports sont d'assurez témoins

Qu'il t'écouterait mieux s'il te chérissait moins.

Mais un plus long séjour pourroit ici te nuire,

Ne perdons plus de tems, laisse-moy te conduire

Jusque dans l'antichambre où Lyfarque t'attend,

Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'acheve pas ta plainte.

Tous deux nous ressentons cette commune atteinte;

Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loy

M'appelle chez la Reine, & m'éloigne de toy.

Il me luy faut conter comme l'on m'a surprise,

Excuser mon absence en accusant Dorise,

Et luy dire comment par un cruel destin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

R O S I D O R.

Va donc , & quand la Reine , après la chose sçûë ,
Verra voir la pitié qu'elle en aura conçûë ,
Figures-luy si bien Clitandre tel qu'il est ,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'interêt.

C A L I S T E.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie ,
Répare seulement ta vigueur affoiblie ,
Sçache bien te servir de la faveur du Roy ,
Et pour tout le surplus repose-t-en sur moy.

SCENE III.

CLITANDRE *en prison.*

JE ne sçay si je veille , ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie ,
Peu s'en faut dans l'excès de ma confusion
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier ! je n'en fais pas croyable ,
Ni l'air sale & puant d'un cachot effroyable ,
Ni de ce foible jour l'incertaine clarté ,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté.
Je le sens , je le vois , mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy présente ,
Et les desavoiant , défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait , aucun dessein infâme ,
N'a pû souiller ma main , ni glisser dans mon ame ,
Et je suis retenu dans ces funestes lieux !
Non , cela ne se peut , vous vous trompez , mes yeux ,
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages ,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages ,
Que de m'imaginer sous un si juste Roy ,
Qu'on peuple les prisons d'innocens comme moy.
Cependant je m'y trouve , & bien que ma pensée

Recherche à la rigueur ma conduite passée ,
 Mon exacte censure a beau l'examiner ,
 Le crime qui me perd ne se peut deviner ,
 Et quelque grand effort que fasse ma mémoire ,
 Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
 Ah , Prince , c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
 Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous ;
 Le temps qu'on m'en separe , on le donne à l'envie ,
 Comme une liberté d'attenter sur ma vie.
 Le cœur vous le disoit , & je ne sçay comment
 Mon destin me poussa dans cet aveuglement ,
 De rejeter l'avis de mon Dieu tutelaire ;
 C'est là ma seule faute , & c'en est le salaire ,
 C'en est le châtiment que je reçois ici ,
 On vous vange , mon Prince , en me traitant ainsi
 Mais vous sçauvez montrer , embrassant ma défense
 Que qui vous vange ainsi puissamment vous offense.
 Les perfides auteurs de ce complot maudit ,
 Qu'à me persecuter vôtre absence enhardit ,
 A vôtre heureux retour verront que ces tempêtes ,
 Clitandre préservé , n'abattront que leurs têtes.
 Mais on ouvre , & quelqu'un dans cette sombre hor-
 reur ,
 Par son visage affreux redouble ma terreur.

S C E N E IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER

LE GEOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.
 CLITANDRE.

Suis-je libre déjà ?

LE GEOLIER.

Non encor , que je sçache.

CLITANDRE.

Quoy , ta seule pitié s'y hazarde pour moy ?

Non , c'est un ordre exprés de vous conduire au Roy.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute ,
Et quel lâche imposteur ainsi me persécute ?

Descendons , un Prevôt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter sur ce cas.

SCÈNE V.

PYMANTE , DORISE.

PYMANTE , *regardant une aiguille qu'elle avoit
laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

EN vain pour m'ébloüir vous usez de la ruse ,
Mon esprit , quoique lourd , aisément ne s'abuse ,
Ce que vous me cachez , je le lis dans vos yeux :
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux ,
N'est-il pas vrai , Monsieur ? & même cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle Fille ;
Elle est , ou je me trompe , un gage de sa foy.

DORISE.

O Malheureuse aiguille ! hélas , c'est fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute vôtre plaie à ce mot s'est r'ouverte.
Monsieur , regrettez-vous son absence ou sa perte ?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté ,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?
Vous ne répondez point ! cette rougeur confuse ,
Quoique vous vous taisiez , clairement vous accuse.
Brisons-là , ce discours vous fâcheroit enfin ;
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin ,
Qu'après plusieurs discours , ne sçachant que vous
dire ,
J'ay touché sur un point dont vôtre cœur soupire ,

Et dequoy fort souvent on aime mieux parler,
Que de perdre son temps en des propos en l'air.

D O R I S E.

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.
Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile,
Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualitez te font d'un autre sang;
Même plus je te vois, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un Cavalier de marque;
Il s'appelle Pymante, & ton air & ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

P Y M A N T E.

J'en suis tout glorieux, & de ma part je prise
Vôtre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le Ciel appaisant sa rigueur,
Me faisoit maintenant un présent de son cœur.

D O R I S E.

Qui nommes-tu Dorise?

P Y M A N T E.

Une jeune cruelle

Qui me fuit pour un autre.

D O R I S E.

Et ce Rival s'appelle

P Y M A N T E.

Le Berger Rosidor.

D O R I S E.

Ami; ce nom si beau

Chez vous donc se profane à garder un Troupeau?

P Y M A N T E.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits je reconnois Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un Villageois,
Vôtre haine pour moy fut toujours assez forte
Pour déferer sans peine à l'habit que je porte;

Cette fausse apparence aide & suit vos mépris :
 Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris.
 Je sçay trop que le Ciel n'a donné l'avantage
 De tant de raretez qu'à vôtre seul visage.
 Si-tôt que je l'ay vû , j'ay crû voir en ces lieux
 Dorise déguisée , ou quelqu'un de nos Dieux ;
 Et si j'ay quelque temps feint de vous méconnoître ,
 En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître ,
 Admirez mon amour , dont la discretion
 Rendoit à vos désirs cette soumission ,
 Et disposez de moy qui borne mon envie
 A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

D O R I S E.

Pymante , & quoy , faut-il qu'en l'état où je suis
 Tes importunités augmentent mes ennuis !
 Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
 Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste ,
 Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
 N'ose plus esperer de n'être pas connu ?

P Y M A N T E.

Voyez comme le Ciel égale nos fortunes ,
 Et comme pour les faire entre nous deux communes ,
 Nous réduisant ensemble à ces déguisemens ,
 Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

D O R I S E.

Nous changeons bien d'habits , mais non pas de visages ,
 Nous changeons bien d'habits , mais non pas de courages ,
 Et ces masques trompeurs de nos conditions
 Cachent , sans les changer , nos inclinations.

P Y M A N T E

Me négliger toujours ! & pour qui vous néglige !

D O R I S E.

Que veux-tu ? son mépris plus que ton feu m'oblige ,

J'y trouve malgré moy je ne sçay quel appas
 Par où l'ingrat me tuë , & ne m'offense pas.

I v

P Y M A N T E.

Qu'esperez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat Amant qui n'est plus qu'une idole ?

D O R I S E.

Qu'une idole ! ce mot me donne de l'effroy.
Rosidor une idole ! ah , perfide , c'est toy ,
Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre ,
Jer'ay vû dans ce bois moy-même le poursuivre ,
Avantagé du nombre , & vêtu de façon ,
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon :
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

P Y M A N T E.

Il est vray , j'ay puni l'orgueil de ce barbare ,
De cet heureux ingrat , si cruel envers vous ,
Qui maintenant par terre , & percé de mes coups ,
Epreuve par sa mort comme un Amant fidelle.
Vange vôtre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

D O R I S E.

Monstre de la Nature , exécration bourreau ,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau ,
D'un compliment railleur ta malice me flate !
Fuy , fuy , que contre toy ma vengeance n'éclate.
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux ,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage ,
En mille traits de sang les marques de ma rage.

P Y M A N T E.

Le couroux d'une Femme impétueux d'abord
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport ,
Mais comme il n'a pour luy que sa seule impuissance ,
A force de grossir il meurt en sa naissance ,
Ou s'étouffant soy-même , à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

D O R I S E.

Va , va , ne prétens pas que le mien s'adoucisse ;
Il faut que ma fureur , ou l'Enfer te punisse ,
Le reste des humains ne sçauroit inventer
De gêne qui te puisse à mon gré tourmenter
Si tu ne crains mes bras , crains de meilleures armes ,

Crains tout ce que le Ciel m'a départi de charmes ;
 Tu sçais quelle est leur force , & ton cœur la ressent ,
 Crains qu'elle ne m'assure un vangeur plus puissant.
 Ce couroux dont tu ris en fera la conquête
 De quiconque à ma haine exposera ta tête ,
 De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
 Adieu , j'en perds le temps à crier dans ce bois ,
 Mais tu verras bien-tôt si je vaux quelque chose ,
 Et si ma rage en vain se promet ce qu'elle ose.

P Y M A N T E.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr ,
 Que je veux bien moy-même avec vous y courir.

D O R I S E.

Traître , ne me suy point.

P Y M A N T E.

Prendre seule la fuite
 Vous vous égareriez à marcher sans conduite ,
 Et d'ailleurs vôt're habit , où je ne comprends rien ,
 Peut avoir du mystère aussi-bien que le mien.
 L'azile dont tantôt vous faisiez la demande
 Montre quelque besoin d'un bras qui vous défende ,
 Et mon devoir vers vous seroit mal acquité -
 S'il ne vous avoit mise en lieu de sureté.
 Vous pensez m'échaper quand je vous le rémoigne ,
 Mais vous n'irez pas loin que je vous rejoigne ,
 L'amour que j'ay pour vous malgré vos dures loix ,
 Sçait trop ce qu'il vous doit , & ce que je me dois.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.



E te le dis encor , tu perds tems à me
suivre ,

Souffre que de tes yeux ta pitié me dé-
livre , [tretiens.

Tu redoubles mes maux par de tels en-
P Y M A N T E.

Prenez à vôtre tour quelque pitié des miens ,
Madame , & tarissez ce déluge de larmes.

Pour rappeler un mort ce sont de foibles armes ,
Et quoy que vous conseille un inutile ennuy ,
Vos cris & vos sanglots ne vont point jusqu'à luy.

D O R I S E.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie ,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie ;
S'il luy faut un passage afin de s'envoler ,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.

Sus donc , sus , mes sanglots , redoublez vos secousses ,
Pour un tel desespoir vous les avez trop douces ,
Faites pour m'étouffer de plus puissans efforts.

P Y M A N T E.

Ne songez plus , Madame , à rejoindre les morts.
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie.
Que d'employer pour vous le reste de leur vie ;
Pensez plutôt à ceux dont le service offert ,
Accepté vous conserve , & refusé vous perd.

D O R I S E.

Crois-tu donc , assassin , m'acquérir par ton crime ;

Qu'innocent méprisé , coupable je t'estime ?
A ce compte tes feux n'ayant pû m'émouvoir ,
Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir ?
Je chérirais en toy la qualité de traître ,
Et mon affection commenceroit à naître ,
Lorsque tout l'Univers a droit de te haïr ?

P Y M A N T E.

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir ,
Si pour vous posséder mon esprit tout de flâme ,
N'a rien crû de honteux , n'a rien trouvé d'infâme ,
Voyez par là , voyez l'excès de mon ardeur ,
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

D O R I S E.

Non , non , ta lâcheté que j'y voy trop certaine ,
N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toy d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'incination ;
C'est la raison , c'est elle à présent qui me guide
Aux mépris que je fais des flâmes d'un perfide.

P Y M A N T E.

Nulle raison ne peut s'opposer à mes vœux ,
Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux ,
Et pour vanger mon feu permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

D O R I S E.

Exécration , ainsi donc tes desirs effrontez
Voudroient sur ma foiblesse user de violence ?

P Y M A N T E.

Je ris de vos refus ? & sçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

D O R I S E *luy crevant l'œil avec son aiguille.*
Traître , ce ne sera qu'à ta confusion.

P Y M A N T E *portant les mains à son œil crevé.*
Ah , cruelle !

D O R I S E.

Ah perfide !

P Y M A N T E.

Ah , que viens-tu de faire ?

J'ay puny l'attentat d'un infame corsaire.

PYMANTE *prenant son épée dans la
caverne où il l'avoit jettée au 2. Acte.*

Ton sang m'en répondra , tu m'auras beau prier ,
Tu mourras.

DORISE.

Fuy , Dorise , & laisse-le crier.

S C E N E II.

PYMANTE.

OU s'est-elle cachée ? où l'emporte sa fuite ?
Où faut il que ma rage adresse ma poursuite
La Tigresse m'échape , & telle qu'un éclair
En me frapant les yeux elle se perd en l'air ;
Ou plutôt l'un perdu , l'autre m'est inutile ,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.
Coule , coule , mon sang , en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs ;
Ne verser désormais que des larmes communes ,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je voy de tous côtez mon suplice approcher ,
N'osant me découvrir , je ne puis me cacher ;
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrâce ,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet ! pour traître que je sois ,
Mon sang l'est encor plus , & sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur , d'indices à ma prise ,
De peine à mon forfait , de vengeance à Dorise.
O toy , qui secondant son courage inhumain
Loin d'orner ses cheveux , deshonoras sa main ,
Exécrable instrument de sa brutale rage ,
Tu devrois pour le moins respecter son image.
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des Cieux ,
Imprimé dans mon cœur , exprimé dans mes yeux ,
Quoy que te commandât une ame si cruelle ,

Devoit être adoré de ta pointe rebelle.

Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau ,
Quoy , puis-je en ma Maîtresse adorer mon bourreau ?
Remettez-vous , mes sens , rassure-toy , ma rage ,
Reviens , mais reviens seule animer mon courage ,
Tu n'as plus à débattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions ,
L'amour vient d'expirer , & ses flammes éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir ,
Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc , qui me la rend ? Destins , si vôtre envie ,
Si vôtre haine encor s'obstine à mes tourmens ,
Jusqu'à me réserver à d'autres châtimens ,
Faites que je mérite , en trouvant l'inhumaine ,
Par un nouveau forfait une nouvelle peine ,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur ,
Que mon feu , ni mon fer ne touchent point son cœur.
Mais ma fureur se joie , & demy-languissante
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante.
Recourons aux effets , cherchons de toutes parts ,
Prenons dorenavant pour guides les hazards ;
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle ,
Que son sang aussi tôt me réponde pour elle ,
Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur ,
Remplissons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

Une tempeste survient.

Mes menaces déjà font trembler tout le monde ,
Le vent fuit d'épouvante , & le tonnerre en gronde ,
L'œil du Ciel s'en retire , & par un voile noir ,
N'y pouvant résister , se défend d'en rien voir.
Cent nuages épais se distillant en larmes ,
A force de pitié , veulent m'ôter les armes ,
La Nature étonnée embrasse mon courroux ,
Et veut m'offrir Dorise , ou devancer mes coups.
Tout est de mon party , le Ciel même n'envoie
Tant d'éclairs redoublez , qu'afin que je la voye ;
Quelques lieux où l'effroy porte ses pas errants ,

Ils sont entrecoupez de mille gros torrents.
 Que je serois heureux si cét éclat de foudre ,
 Pour m'en faire raison , l'avoit réduite en poudre !
 Allons voir ce miracle , & desarmer nos mains
 Si le Ciel a daigné prévenir nos desseins.
 Destins , foyez enfin de mon intelligence ,
 Et vangez mon affront , ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

QUel bonheur m'accompagne en ce moment fatal !
 Le tonnerre a sous moy foudroyé mon cheval ,
 Et consumant sur luy toute sa violence ,
 Il m'a porté respect parmy son insolence.
 Tous mes gens écarterez par un subit effroy ,
 Loin d'être à mon secours , ont fuy d'autour de moy ,
 Ou déjà dispersez par l'ardeur de la chasse ,
 Ont dérobé leur tête à sa fiere menace.
 Cependant seul à pied je pense à tous momens
 Voir le dernier débris de tous les Elemens ,
 Dont l'obstination à se faire la guerre
 Met toute la Nature au pouvoir du tonnerre.
 Dieux ! si vous témoignez par là vôtre courroux ,
 De Clitandre , ou de moy , lequel menacez-vous ?
 La perte m'est égale , & la même tempête
 Qui l'auroit accablé , tomberoit sur ma tête.
 Pour le moins , justes Dieux , s'il court quelque danger ,
 Souffrez que je le puisse avec luy partager.
 J'en découvre à la fin quelque meilleur présage ,
 L'haleine manque aux Vents & la force à l'orage ,
 Les éclairs indignez d'être éteints par les eaux ,
 En ont tary la source , & séché les ruisseaux ,
 Et déjà le Soleil de ses rayons effuye
 Sur ces moites rameaux le reste de la pluye.
 Au lieu du bruit affreux des foudres decochez ,

es timides oiseaux encor demy-cachez. . .
 Mais je verray bien-tôt quelques uns de ma suite ,
 le le juge à ce bruit.

SCÈNE IV.

FLORIDAN , PYMANTE , DORISE

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyoit.*

ENfin malgré ta fuite
 Je te revois , barbare

DORISE.

Hélas !

PYMANTE.

Songe à mourir ;

Tout l'Univers icy ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veüe ! ô l'indigne spectacle !

Sus , à cet inhumain opposons un obstacle.

Arreste , scélerat.

PYMANTE.

Téméraire , où vas-tu ?

FLORIDAN.

Sauver ce Gentilhomme à tes pieds abatu.

DORISE *à Pymante.*

Traître n'avance pas , c'est le Prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main ,*

et se battant de l'autre.

N'importe ;

Il m'oblige à sa mort m'ayant veu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang ?

PYMANTE.

Je ne connois icy , ny qualitez , ny sang ;

Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne ,

Pour affermer ma vie il faut perdre la tienne.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon debile bras ne dedit point mon cœur,
J'arrêteray le tien.

P Y M A N T E.

Que fais-tu misérable ?

D O R I S E.

Je détourne le coup d'un forfait exécrationnel.

P Y M A N T E.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

F L O R I D A N.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher,
Assassin, rends l'épée.

S C E N E V.

FLORIDAN , PYMANTE , DORISE ,

Trois Veneurs , *portant en leurs mains les vrais
habits de Pymante , Lycaste , & Dorise.*

1. V E N E U R.

E Coute , il est fort proche ,

C'est sa voix qui résonne au creux de cette roche ,
Et c'est luy que tantôt nous avions entendu.

F L O R I D A N *desarme Pymante , & on
donne l'épée à garder à Dorise.*

Prends ce fer en ta main.

P Y M A N T E.

Ah Cieux ! je suis perdu.

2. V E N E U R.

Ouy , je le voy , Seigneur , quelle aventure étrange ,
Quel malheureux destin en cet état vous range ?

F L O R I D A N.

Garottez ce maraut ; les couples de vos chiens
Vous y pourront servir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice

Luy fasse ressentir par l'éclat d'un supplice ,
 Sans armer contre luy que les loix de l'Etat ,
 Que m'attaquer n'est pas un léger attentat.
 Sçachez que s'il échappe il y va de vos têtes.

I. VENEUR.

Si nous manquons , Seigneur , les voila toutes prêtes.
 Admirez cependant le foudre & ses efforts ,
 Qui dans cette forêt ont consumé trois corps.
 En voici les habits , qui sans aucun domirage
 Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
 Ces habits dont n'a point approché le tonnerre ,
 Sont aux plus criminels qui vivent sur la terre.
 Connoissez-les , grand Prince , & voyez devant vous.
 Pymante prisonnier , & Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante , & que tu sois Dorise !

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle surprise
 Jette dans vôtre esprit que vos yeux ont deceu ,
 D'autres les saisiront quand vous aurez tout sçeu.
 La honte de paroître en un tel équipage
 Coupe icy ma parole & l'étouffe au passage ;
 Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois.
 Avec mes vêtemens l'usage de la voix ,
 Pour vous conrer le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît ; ta prière équitable ,
 En faveur de ton sexe & du secours prêté ,
 Suspendra quelque temps ma curiosité.
 Sans m'éloigner beaucoup de cette même place ,
 Je vay sur ce côteau pour découvrir la chasse ,
 Tu l'y ramèneras ; vous , s'il ne veut marcher ,
 Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

*Le Prince sort , & un des Veneurs s'en va avec Dorise ,
 & les autres mènent Pymante d'un autre côté.*

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*

DAns ces funestes lieux où la seule inclémence
 D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
 Je n'attens désormais du reste des Humains
 Ny faveurs, ny secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connois que trop où tend ce préambule,
 Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
 Tous dans cette prison dont je porte les clefs,
 Se disent comme vous du malheur accablez,
 Et la Justice à tous est injuste, de sorte,
 Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
 Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
 Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien sçavoir;
 Le Roy, quoy qu'il en soit, vous a mis en ma garde,
 Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas,
 Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
 Et la terre n'a point de si douce Province
 Où le jour m'agréât loin des yeux de mon Prince.
 Hélas! si tu voulois l'envoyer avertir
 Du péril dont sans luy je ne sçaurois sortir,
 Ou qu'il luy fût porté de ma part une lettre,
 De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre,
 Que son retour soudain des plus riches te rend,
 Que cet anneau t'en serve & d'arre & de garand,
 Tens la main & l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER.

Monsieur, jusqu'à présent j'ay vécu sans reproche,
 Et pour me suborner, promesses, ny presens,

N'ont , & n'auront jamais de charmes fuffifans.
C'est dequoy je vous donne une entiere affurance ,
Perdez-en le deffein avecque l'efperance ,
Et puisque vous drefsez des pièges à ma foy ,
adieu , ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCENE VII.

CLITANDRE.

VA tygre, va cruel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroya-
ble,

Va , porter aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut feule aux innocens imprimer la terreur.
Ton vifage déjà commençoit mon fupplice ,
Et mon injufte fort , dont tu te fais complice ,
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouvanter ,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant , malheureux , à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre ?
A-t'on rien veu jamais , a-t'on rien veu de tel ?
Mes gens affaffinez me rendent criminel ,
L'auteur du coup s'en vante , & l'on m'en calomnie ;
On le comble d'honneur , & moy d'ignominie ;
L'échafaut qu'on m'apprête au fortir de prifon ,
C'est par où de ce meurtre on me fera raifon
Mais leur déguifement d'autre côté m'étonne ,
Jamais un bon deffein ne déguifa perfonne ,
Leur mafque les condamne , & mon feing contrefait ,
M'imputant un cartel , me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle , & ce que je déplore ,
Je me connois trahy , mais par qui , je l'ignore ,
Et mon efprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteufe mort.

Traître , qui que tu fois , Rival , ou Domestique
Le Ciel te garde encore un deftin plus tragique ,

N'importe , vif ou mort , les gouffres des Enfers
 Auront pour ton fupplice encor de pire fers.
 Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames,
 Moins les corps font punis , plus ils gênent les ames ,
 Et par des cruautez qu'on ne peut concevoir ,
 Ils vangent l'innocence au-de-là de l'efpoir.
 Et vous , que deformais je n'ofe plus attendre ,
 Prince , qui m'honoriez d'une amitié fi tendre ,
 Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur ,
 Bien qu'un crime imputé noirciffe ma valeur ,
 Que le prétexte faux d'une action fi noire
 Ne laiffe plus de moy qu'une fale mémoire.
 Permettez que mon nom , qu'un bourreau va ternir ,
 Dure fans infamie en vôtre fouvenir.
 Ne vous repentez point de vos faveurs paffées
 Comme chez un perfide indignement placées ;
 J'ofe , j'ofe efpérer qu'un jour la verité
 Paroîtra toute nuë à la Pofterité ,
 Et je tiens d'un tel heur l'attente fi certaine ,
 Qu'elle adoucît déjà la rigueur de ma peine.
 Mon ame s'en chatouille , & ce plaifir fecret
 La prépare à fortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN , PYMANTE , CLEON ,
 DORISE , *en habit de femme* ,

trois Veneurs.

FLORIDAN *à Dorife & à Cleon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
 Ah Clitandre ! ainfi donc de fauffes conjectures
 T'accablent , malheureux , fous le courroux du Roy !
 Ce funefte récit me met tout hors de moy.

CLEON.

Hâtant un peu le pas , quelque efpoir me demeure

Que vous arriverez , Seigneur , avant qu'il meure.

FLORIDAN

Si je n'y viens à temps , ce perfide en ce cas
A son Ombre immolé ne me suffira pas.
C'est trop peu de l'auteur de tant d'horribles crimes ,
Innocent , il aura d'innocentes victimes ,
Où que soit Rosidor , il le suivra de près ,
Et je sçauray changer ses myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence !

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entière licence ,
J'en veux comme le Roy faire autant à mon tour ,
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour ,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre ?
Je puis m'en tenir seur , je sauveray Clitandre ,
La chasse n'est pas loin , où prenant un cheval ,
Je prévienndray le coup de son malheur fatal.
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise.
Vous autres , gardez bien de lâcher votre prise ,
Un supplice l'attend , qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudroit luy ressembler.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE

FLORIDAN , CLITANDRE

Un Prevôt , CLEON.

FLORIDAN *Parlant au Prevôt.*

Ites vous - même au Roy qu'une telle
innocence

Légitime en ce point ma desobéissance ,
Et qu'un homme sans crime avoit bien
mérité.

Que j'usasse pour luy de quelque autorité ;
Je vous suis. Cependant que mon heur est extrême ,
Amy , que je chers à l'égal de moy même ,
D'avoir scû justement venir à ton secours ,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours ,
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle
Aprestoit de ta tête un indigne spectacle !

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide , en m'arrachant des fers ,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des Enfers ,
Et moy dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un Prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoy désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins ! quoy , désormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée ?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché

De son ardeur pour vous ait souvent relâché ,
 Ait souvent pour le sien quitté vôtre service.
 C'est par là que j'avois mérité mon supplice ,
 Et pour m'en faire naître un juste repentir ,
 Il semble que les Dieux y vouloient consentir ;
 Mais vôtre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage.
 La crainte de la mort en chasse des appas
 Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas ,
 Puisque sans cet amour la fourbe mal conçue
 Eût manqué contre toy de prétexte & d'issue :
 Ou peut-être à present tes desirs amoureux
 Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux , ou cruels , aucun désormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'Amour dompte aisément l'esprit le plus farouche ;
 C'est à ceux de nôtre âge un puissant ennemy ;
 Tu ne connois encor ses forces qu'à demy ;
 Ta resolution un peu trop violente
 N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.
 Mais que veux-tu , Cléon , & qu'est il arrivé ?
 Pymante de vos mains se seroit il sauvé ?

CLEON.

Non , Seigneur , acquittez de la charge commise ,
 Vos Veneurs ont conduit Pymante , & moy Dorise ,
 Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du Château
 Allons , allons au Roy montrer ton innocence ;
 Les auteurs des forfaits sont en nôtre puissance ,
 Et l'un d'eux convaincu dès le premier aspect
 Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCENE II.

ROSIDOR *sur son lit.*

A Mans le mieux payez de vôtre longue peine ,
Vous de qui l'esperance est la moins incertaine ,
Et qui vous figurez après tant de longueurs
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs ,
En est-il parmi vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaisir que moy dans son attente ?
En est-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir ?
Mon esprit que captive un objet adorable ,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable ,
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris ,
Si le sort d'un Rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutefois , Clitandre , & la colére
D'un grand Roy qui te perd me semble trop sévère ;
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis ,
Nous voulant séparer , tu nous a réunis.
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toy-même auteur de nos délices ,
Puisqu'il n'est pas à croire , après ce lâche tour ,
Que le Prince ose plus traverser nôtre amour ;
Ton crime t'a rendu désormais trop infâme ,
Pour tenir ton party sans s'exposer au blâme ,
On devient ton complice à te favoriser.
Mais hélas , mes penfers ! qui vous vient diviser ?
Quel plaisir de vangeance à present vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliste un Rival vous partage ?
Retournez , retournez vers mon unique bien ,
Que seul dorenavant il soit vôtre entretien.
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée ,
Faites-moy voir la mienne en son ame gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté ,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté ,
Elle servit d'amorce à mes desirs avides ,

Mais ils ont sçeu trouver des objets plus solides ;
 Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour ,
 S'il n'eût été nourry d'un reciproque amour. . .
 Ouy, Caliste , & je veux toujours qu'il m'en souviene,
 J'aperceus aussi-tôt ta flâme que la mienne ,
 L'Amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler ,
 L'Amour apprit ensemble à nos yeux à parler ,
 Et sa timidité luy donna la prudence
 De n'admettre que nous en nôtre confidence.
 Ainsi nos passions se déroboient à tous ,
 Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux. . .
 Mais qui vient jusqu'icy troubler mes resveries ?

SCENE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes blessures guéries ,
 Qui voudroit. . .

ROSIDOR.

Ah , jamais je n'obtiendrois sur moy
 De pardonner ce crime à toute autre qu'à toy.
 De nôtre amour naissant la douceur & la gloire
 Le leur charmante idée occupoient ma mémoire ;
 Je flatois ton image , elle me reflattoit ,
 Je luy faisois des vœux , elle les acceptoit ,
 Je formois des desirs , elle en aimoit l'hommage.
 La desavoueras-tu , cette flatteuse image ?
 Voudras-tu démentir nôtre entretien secret ?
 Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait ?

CALISTE.

Tu pourrois de sa part te faire tant promettre ,
 Que je ne voudrois pas tout à fait m'y remettre :
 Quoy qu'à dire le vray je ne sçay pas trop bien
 En quoy je dédirois ce secret entretien ,
 Si ta pleine santé me donnoit lieu de dire

Quelle borne, à tes vœux je puis & dois prescrire.
 Prends soin de te guérir, & les miens plus contens..
 Mais je te le diray quand il en fera temps.

R O S I D O R.

Cette énigme ne peut avoir d'incertitude
 Qui soit propre à donner beaucoup d'inquiétude,
 Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
 Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.
 Mais dy tout, ou du moins souffre que je devine,
 Et te dise, à mon tour ce que je m'imagine.

C A L I S T E.

Tu dois par complaisance au peu que j'ay d'appas,
 Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
 Et ne point m'envier un moment de délices
 Que fait goûter l'Amour en ces petits supplices.
 Doute donc, sois en peine, & montre un cœur
 gêné

D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
 Tremble sans craindre trop, hésite, mais aispire,
 Attens de ma bonté qu'il me plaise tout dire,
 Et sans en concevoir d'espoir trop affermy,
 N'espère qu'à demy quand je parle à demy.

R O S I D O R.

Tu parles à demy, mais un secret langage
 Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
 Et si tes yeux du tien sont de bons truchemens,
 Rien ne s'oppose plus à nos contentemens.

C A L I S T E.

Je l'avois bien préveu, que ton impatience
 Porterait ton espoir à trop de confiance,
 Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

R O S I D O R.

Quoy, la Reine ose encor soutenir mon Rival,
 Et sans avoir d'horreur d'une action si noire...

C A L I S T E.

Elle à l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,
 Pour ne pas s'accorder aux volontez du Roy,
 Qui d'un heureux Hymen récompense ta foy.

ROSIDOR.

Si nôtre heureux malheur a produit ce miracle ,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obsta-
cle ?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons , je suis déjà guéry.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un Mary ,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton Roy la prudence retarde.
Prends soin de te guérir , mais guérit tout-à fait ,
Et croy que tes desirs . . .

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet ! qui te le persuade ?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade ?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change , & m'as fait quelque
peur ,

Mais je sçay le remède aux blessures du cœur.
Les tiennes , attendant le jour que tu souhaites ,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites ,
Je me rends désormais assidue à te voir.

ROSIDOR.

Cependant , tu le sçais , il est de mon devoir
Que sans perdre de temps j'aie rendu en personne
D'humbles graces au Roy du bonheur qu'il nous
donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remerciement.
Toutefois qui sçauroit que pour ce compliment ,
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire ,
Je voudrois en ce cas moy-même t'y conduire ,
Et j'aimerois mieux être un peu plus tard à toy ,
Que tes justes devoirs manquassent vers ton Roy.

Mes blessures n'ont point dans leurs foibles atteintes,
Sur quoy ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE.

Viens donc , & puisqu'enfin nous faisons mêmes
vœux ,

En le remerciant , parle au nom de tous deux.

SCENE IV.

ALCANDRE , FLORIDAN ,
CLITANDRE , PYMANTE ,
DORISE , CLEON ,
Prevôt , trois Veneurs.

ALCANDRE à *Clitandre*.

QUE souvent nôtre esprit trompé par l'apparence
Régle ses mouvemens avec peu d'assurance ,
Qu'il est peu de lumière en nos entendemens ,
Et que d'incertitude en nos raisonnemens !
Qui voudra désormais , se fier aux impostures
Qu'en nôtre jugement forment les conjectures ;
Tu suffis pour apprendre à la Posterité
Combien la vrai-semblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçu tant d'horreur avec si peu de doute ;
Jamais par des soupçons si faux & si pressans
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en suis honteux , Clitandre , & mon ame confuse
De trop de promptitude en soy-même s'accuse.
Un Roy doit se donner , quand il est irrité ,
Ou plus de retenue , ou moins d'autorité.
Pers-en le souvenir , & pour moy , je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

Que v^{otre} Majesté, Sire, n'estime pas
 Qu'il faille m'attirer par des nouveaux appas.
 L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire,
 Et je perdrais le mien si quelqu'un pouvoit croire
 Que mon devoir panchât au refroidissement,
 Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
 Vous n'avez exercé qu'une juste colère;
 On est trop criminel quand on peut vous déplaire,
 Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
 Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connois le fond de son cou-
 rage,
 Et qui n'ay jamais veu de fard en son langage,
 Je tiendrois à bon-heur que v^{otre} Majesté
 M'acceptât pour garand de sa fidelité.

ALEXANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnoissance,
 Et de mon injustice, & de son innocence;
 Passons aux criminels. Toy dont la trahison
 A fait si lourdement trébucher ma raison,
 Approche, scelerat. Un homme de courage
 Se met avec honneur en un tel équipage?
 Attaque le plus fort un Rival plus heureux,
 Et presumant encor cet exploit dangereux,
 A force de presens & d'infâmes pratiques
 D'un autre Cavalier corrompt les Domestiques,
 Prend d'un autre le nom & contrefait son seing,
 Afin qu'exécutant son perfide dessein,
 Sur un homme innocent tombent les conjectures?
 Parle, parle, confesse, & préviens les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure verité.
 V^{otre} seule faveur a fait ma lâcheté,
 Vous dis-je, & cet objet dont l'amour me transporte.
 L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte,
 Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
 Pour en avoir le fruit, il me falloit cacher.

Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Dorise ?

A L C A N D R E.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat sur mon fils comme sur Rosidor :
Car je ne touche point à Dorise outragée,
Chacun en te voyant la voit assez vangée,
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

P Y M A N T E.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un supplice
On tâche en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroître innocent à force de forfaits..
Je ne suis criminel sinon manque d'effets,
Et sans l'aspre rigueur du sort qui me tourmente,
Vous pleureriez le Prince, & souffririez Pymante.
Mais que gardez-vous plus ? j'ay tout dit, punissez ;

A L C A N D R E.

Est-ce là le regret de tes crimes passés ?
Ostez le moy d'ici, je ne puis voir sans honte
Que de tant de forfaits il tient si peu de compte.
Dites à mon Conseil, que pour le châtiment,
J'en laisse à ses avis le libre jugement,
Mais qu'après son Arrêt je sçauray reconnoître
L'amour que vers son Prince il aura fait paroître :
Approche maintenant, monstre de cruauté,
Qui joins l'assassinat à la déloyauté,
Détestable Alec-ton, que la Reine dégenè
Avoit n'aguère au rang de ses Filles reçeuë,
Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'Enfer
Se rendit ton complice, & te donna ce fer ?

D O R I S E.

L'autre-jour dans ce bois trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture.
Mille jaloux serpens qui me rongeoient le sein,
Sur cette occasion formèrent mon dessein,
Je le cachay dès lors

F L O R I D A N.

Il est tout manifeste

Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux duél où le triste Arimant
Laisa son corps sans ame, & Daphné sans Amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent nôtre ame en telle frénésie,
Que la raison qu'aveugle un plein emportement
Laisse nôtre conduite à son dérèglement;
Ce qu'il produit alors mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

Cette raison est foible, & n'a rien qui m'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoiqu'il en soit, un Fils qu'elle vous rend
Sous vôtre bon plaisir sa défense entreprend;
Innocente ou coupable; elle assura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie,
Ta prière obtient même, avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis, relève-toy, Dorise,
Et va dire par tout, en liberté remise,
Que le Prince aujourd'huy te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après cette bonté, bonté rare, excessive,
Puisque vôtre clémence ordonne que je vive,
Permettez désormais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglez & plus sains.
Souffrez que pour pleurer mes passions brutales
Je fasse ma retraite avecque les Vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la Cour après m'être obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,

Ma faveur te va rendre assez considérable

Pour t'acquérir ici mille inclinations.

Outre l'attrait puissant de tes perfections ,

Mon respect à l'amour tout le monde convie

Vers celle à qui je dois , & qui me doit la vie.

Fais-le voir , cher Clitandre , & tourne ton désir

Du côté que ton Prince a voulu te choisir ;

Réunis mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise ,

Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux.

La moitié des penfers qui ne sont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce parrage m'oblige , & je tiens tes pensées

Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées ,

Que je veux luy céder ce qui m'en appartient,

ALCANDRE.

Taisez-vous , j'apperçoi nôtre Blessé qui vient.

SCENE V.

ALCANDRE , FLORIDAN.

CLEON , CLITANDRE ,

ROSIDOR , CALISTE ,

DORISE.

ALCANDRE à Rosidor.

AU comble de tes vœux , sûr de ton mariage ,
N'es-tu point satisfait ? Que veux-tu davantage ?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous , Sire , & pour remerciemens.

Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toy quelque chose ,

Et si ma volonté de la tienne dispose ,

Embrasse un Cavalier , indigne des liens.

Où l'a mis aujourd'huy la trahison des siens:
Le Prince heureusement l'a sauvé du supplice ;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice ,
Corrompus par Pymante , avoient juré ta mort.
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort ,
Et ce traître à présent tombé sous ma puissance ,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

R O S I D O R.

Sire , vous le sçavez , le cœur me l'avoit dit ,
Et si peu que j'avois près de vous de crédit ,
Je l'employai dès lors contre votre colére.

à Clitandre.

En moy d'orénavant faites état d'un Frère.

CLITANDRE *à Rosidor.*

En moy d'un serviteur , dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

D O R I S E *à Caliste.*

Si le pardon du Roy me peut donner le vôtre ,
Si...

C A L I S T E.

Qu'aucune amitié n'approche de la nôtre !
De tout ce qui s'est fait je perds le souvenir.

A L C A N D R E.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéri termine une hymenée.

Clitandre en attendant cette heureuse journée ,
Tâchera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon Fils désire , & que je veux ,
A qui pour réparer sa faute criminelle
Je défends désormais de se montrer cruelle ,
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'Amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN

DE CLITANDRE.



N voyage que je fis à Paris pour voir le succès de *Mélite*, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt & quatre heures. C'étoit l'unique Règle que l'on connoît en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmoient de peu d'effets, & de ce que le stile étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, & montrer que ce genre de Pièces avoit les vraies beautés de Théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans ces vingt & quatre heures) pleine d'incidens, & d'un stile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout; en quoy je réussis parfaitement. Le stile en est véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes, comme dans cette première, mais ce n'étoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la Scène en dû être entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si desordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers Acteurs. *Rosidor* & *Caliste* sont ceux qui le paroissent le plus, par l'avantage de leur caractère, & de leur amour mutuel; mais leur action finit dès le premier Acte avec leur péril, & ce qu'ils disent au troisième & au cinquième ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. *Pymante* & *Dorise* y ont le plus grand emploi, mais ce ne sont que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont même le premier en entreprend de plus grands, pour mettre à couvert les autres. *Clitan-*

dre, autour de qui semble tourner le nœud de la Pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, & les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un Héros bien ennuyé, qui n'est introduit que pour declamer en prison, & ne parte pas même à cette Maîtresse, dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel, Tout le cinquième Acte languit comme celui de Mélite après la conclusion des Episodes, & n'a rien de surprenant, puisque dès le quatrième on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encore plus étrange que celui d'Erasme, & dont on n'a garde de se défier.

Le Roy & le Prince son Fils y paroissent dans un emploi fort au dessous de leur Dignité. L'un n'y est que comme Juge, & l'autre comme Confident de son Favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut, aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une Règle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un Roy, un Héritier de la Couronne, un Gouverneur de Province, & généralement un homme d'autorité, peut paroître sur le Théâtre en trois façons, comme Roy, comme homme, & comme Juge; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paroît comme Roy seulement, quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son Trône, ou de sa vie qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière; & c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paroît comme homme seulement, quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril pour son Etat; & tel est Grimoald dans les trois premiers Actes de Pertharite, & les deux Reines dans Don Sanche. Il ne paroît enfin que comme Juge, quand il est introduit sans aucun intérêt pour son Etat,

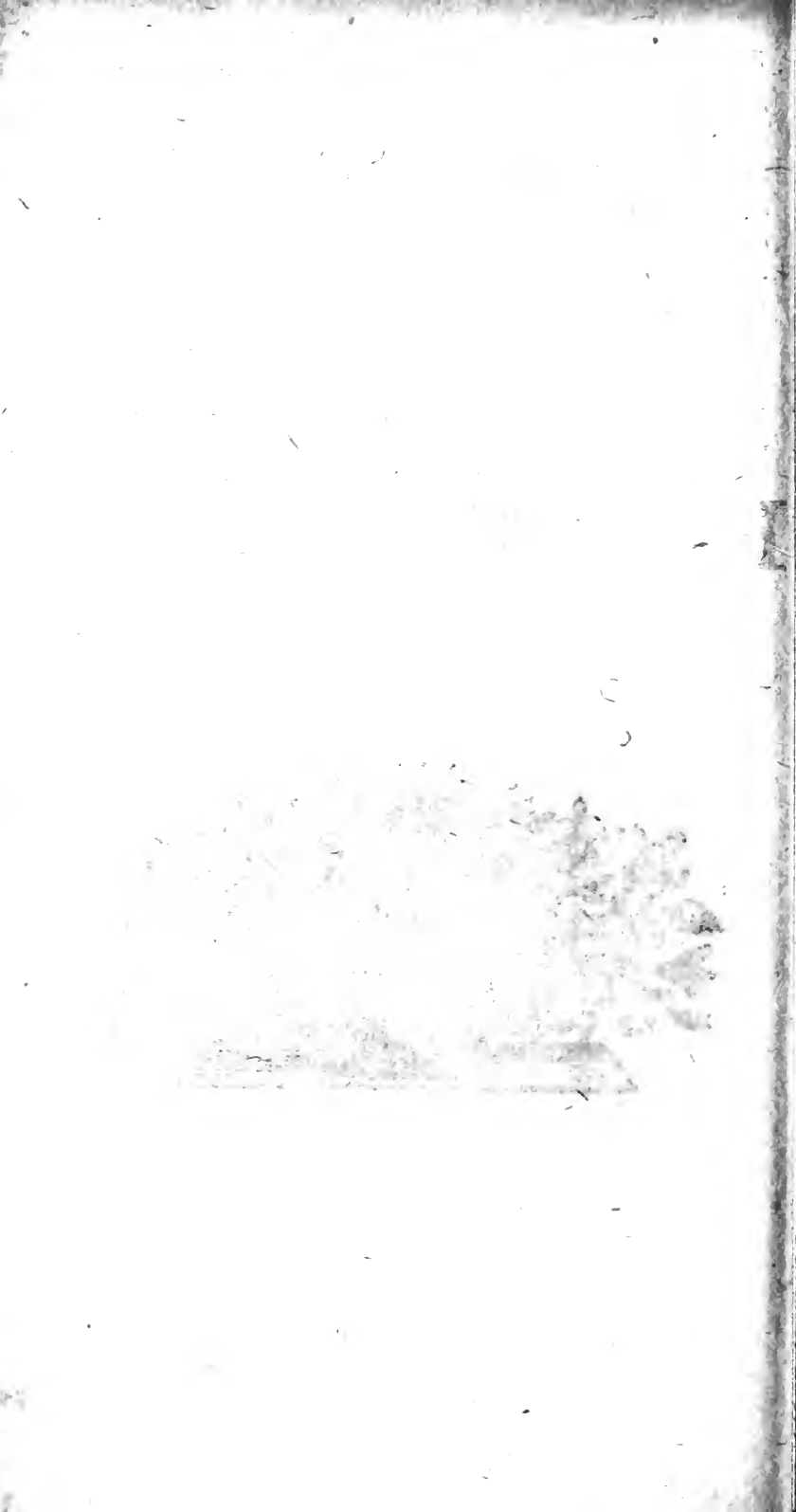
ni pour sa personne, ni pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce Poëme & dans le Cid, & on ne peut desavouer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, & demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs Acteurs, mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second, ou du troisième ordre. Il peut paroître comme Roy & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'Etat, & une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune; & Nicomède dans la Tragédie qui porte son nom; & c'est à mon avis la plus digne manière & la plus avantageuse de mettre sur la Scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être représentés par les premiers Acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire, où un Roy paroisse comme homme & comme Juge, avec un intérêt de passion pour luy, & un soin de régler ceux des autres, sans péril pour son Etat: mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux Gouverneurs d'Arménie & de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son Gendre, & l'autre pour son Fils, qui est ce qui les fait paroître comme hommes, agit si foiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un & l'autre de conserver sa dignité, & dont ils font tous deux leur capital, & qu'ainsi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paroissent que comme Gouverneurs qui craignent de se perdre, & comme les Juges qui par cette crainte dominante, aveuglément, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les Monologues sont trop longs & trop fréquents

en cette Pièce : C'étoit une beauté en ce temps-là , les Comédiens les souhaitoient , & croyoient y paroître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé , que la plûpart de mes derniers Ouvrages n'en ont aucun , & vous n'en trouverez point dans Pompée , la Suite du Menteur , Théodore , & Pertharite , ni dans Héraclius , Andromède , Oedipe , & la Toison d'Or , à la réserve des Stances.

Pour le lieu , il a encore plus d'étenduë , ou si vous voulez souffrir ce mot , plus de libertinage ici , que dans Méli-te. Il comprend un Château d'un Roy avec une Forêt voisine , comme pourroit être celui de Saint Germain , & est bien éloigné de l'exactitude que les sévères Critiques y demandent.





LA VEUVÉ,
COMEDIE.



ACTEURS.

PHILISTE, Amant de Clarice.

ALCIDON, Ami de Philiste, & Amant de Doris.

CELIDAN, Ami d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, Veuve d'Alcandre, & Maîtresse de Philiste.

CHRYSANTE, Mère de Doris.

DORIS, Sœur de Philiste.

LA NOURRICE de Clarice.

GERON, Agent de Florange amoureux de Doris.

LYCAS, Domestique de Philiste.

POLYMAS,

DORASTE,

LISTOR,

} Domestiques de Clarice.

La Scène est à Paris.



LA VEUVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.



'En demeure d'accord, chacun a sa méthode,

Mais la tienne pour moy seroit trop incommode,

Et mon cœur ne pourroit conserver tant de feu,

S'il falloit que ma bouche en témoignât si peu.

Depuis près de deux ans tu brûles pour Clarice,

Et plus ton amour croît. moins elle en a d'indice !

Il semble qu'à languir tes désirs sont contens,

Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.

Quel fruit espères-tu de ta persévérance

A la traiter toujours avec indifférence ?

Auprès d'elle assidu sans luy parler d'amour,

Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour ?

Non , mais à dire vray , je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui se flatte enfin se l'imagine.

Clarice avec raison prend pour stupidité

Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être , mais enfin voi tu qu'elle me fuie ,

Qu'indifférent qu'il est , mon entretien l'ennuie ,

Que je luy sois à charge , & lorsque je la voy

Qu'elle use d'artifice à s'échaper de moy ?

Sans te mettre en souci quelle en fera la suite ,

Apprens comme l'amour doit régler sa conduite.

Aussi tôt qu'une Dame a charmé nos esprits ,

Offrir nôtre service au hazard d'un mépris ,

Et nous abandonnant à nos brusques faillies ,

Au lieu de nôtre ardeur luy montrer nos folies ,

Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant ,

Il n'est si mal adroit qui n'en fît bien autant.

Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare ,

Nôtre soumission à l'orgueil la prépare :

Luy dire incontinent son pouvoir souverain ,

C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.

Usons pour être aimez d'un meilleur artifice ,

Et sans luy rien offrir rendons-luy du service ;

Réglons sur son humeur toutes nos actions ,

Réglons tous nos desseins sur ses intentions ,

Tant que par la douceur d'une longue hantise

Comme insensiblement elle se trouve prise.

C'est par-là que l'on sème aux Dames des appas ,

Qu'elles n'évitent point , ne les prévoyant pas ;

Leur haine envers l'amour pourroit être un prodige ;

Que le seul nom les choque , & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau ,

Mon feu me déplairoit caché sous ce rideau.

Ne parler point d'amour ! pour moy je me défie

Des fantasques raisons de ta Philosophie ,

Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps ,

D'être auprès d'une Dame , & causer du beau-temps ,
 Luy jurer que Paris est toujours plein de fange ,
 Qu'un certain Parfumeur vend de fort bonne eau
 d'Ange ,

Qu'un Cavalier regarde un autre de travers ,
 Que dans la Comédie on dit d'assez bons Vers ,
 Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !
 Change , pauvre abusé , change de barterie ,
 Conte ce qui te mène , & ne t'amuse pas
 A perdre innocemment tes discours & tes pas !

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma Maîtresse ,
 Si je n'eusse employé que la commune adresse ,
 Puisqu'inégal de biens & de condition
 Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds , je le tiens à miracle ;
 Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle.
 Et que ton froid silence & l'inégalité
 S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE.

Crois que de la façon dont j'ay scû me conduire
 Mon silence n'est pas en état de me nuire ,
 Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy ,
 Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foy.
 Mes soupirs & les siens font un secret langage ,
 Par où son cœur au mien à tous momens s'engage ;
 Des coups d'œil languissans , des souris ajustez ,
 Des panchemens de tête à demi concertez ,
 Et mille autres douceurs aux seuls Amans connus ,
 Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues ,
 Nous font de bons garants d'un feu qui chaque jour . . .

ALCIDON.

Tout cela cependant sans luy parler d'amour ?

PHILISTE.

Sans luy parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science ;

Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

LA VEUVE,
PHILISTE.

Le Ciel qui nous choisit luy-même des partis,
A tes feux & les miens prudemment assortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma Sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette Veuve il a sçû m'enflamer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut luy parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa Nourrice ménage.
Cette Vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je dois prendre;
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais sans l'offenser ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites,
Ma Maîtresse m'attend pour faire des visites,
Où je luy promis hyer de luy prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON *seul.*

VIt on jamais Amant de pareille imprudence?
Faire avec son Rival entiere confidence,
Simple, apprends que ta Sœur n'aura jamais de quoy

Affervir sous ses loix des gens faits comme moy ,
Qu'Alcidon feint pour elle , & brûle pour Clarice.
Ton agente est à moy. N'est-il pas vray , Nourrice ?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et nôtre ami Rival ;

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu luy promets pourtant...

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,

Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Eh bien , que t'a-t-il dit ?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit ,
Et que rendant toujours quelque petit service ,
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toy ?

ALCIDON.

Je l'ay poussé

A s'enhardir un peu plus que par le passé ,
A découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoy ?

ALCIDON.

Pour deux raisons : l'une , qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement ;
L'autre , que ta Maîtresse après ce compliment
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardi pas tant , j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît ;
Car enfin ce Rival est bien dans son esprit ,

Mais non pas tellement , qu'avant que le mois passe ,
Nôtre adresse sous-main ne le mette en disgrâce.

ALCIDON.

Alors ?

LA NOURRICE.

Je te réponds de ce que tu chéris.
Cependant continuë à caresser Doris ,
Que son Frère ébloüi par cette accorte feinte
De nos prétensions n'ait ni soupçon , ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter , l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon ,
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moy ,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy ,
Et son Frère pipé du fard de mon langage ,
Qui croit que je soupire après son mariage ,
En pensant m'obliger m'en parle tous les jours :
Mais quand il en vient là , je sçay bien mes détours.
Tantôt , vû l'amitié qui tous deux nous assemble ,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble ;
Tantôt , il faut du temps pour le consentement
D'un Oncle dont j'espère un haut avancement ,
Tantôt je sçay trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous de peur qu'il entrât en cervelle ,
S'il avoit découvert un si long entretien ;
Jouë aussi-bien ton jeu que je jourai le mien.

ALCIDON.

Nourrice , ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur , vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moy d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous plus que pour vôtre argent.

SCENE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'Est trop defavoïer une si belle flâme
 Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme.
 Confesse le, ma Fille, Alcidon a ton cœur,
 Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur.
 Ne vous entr'appeller que *mon ame & ma vie*,
 C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
 Et que d'un même trait vos esprits sont blessez.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
 Mon Frère aime Alcidon, & sa prière expresse
 M'oblige à luy répondre en termes de Maîtresse,
 Pour luy plaire, je feins de répondre à ses vœux;
 Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
 Toujours libre, & qui garde une amitié sincère
 A celui que voudra me prescrire une Mère.

CHRYSANTE.

Oùï, pourvû qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, pûssiez-vous lire dans mon esprit,
 Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance:
 Je croirois en produire un trop cruel effet,
 Si je te séparois d'un Amant si parfait.

DORIS.

Vous le connoissez mal; son ame a deux visages;
 Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.
 Il a beau m'accabler de protestations,
 Je démêle aisément toutes ses fictions,
 Il ne me prête rien que je ne luy renvoie,
 Nous nous entrepayons d'une même monnoie,

Et malgré nos discours , mon vertueux desir
 Attend toujours celay que vous voudrez choisir ,
 Vôtre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foy , mais parlons d'autre chose.

Nous vîmes hier au Bal entre-autres nouveantez ,
 Tout pleins d'honnêtes gens caresser les Beautez.

DORIS.

Ouy , Madame , Alindor en vouloit à Célie ,
 Lyfandre à Célidée , Oronte à Rosélie.

CHRYSANTE.

En nommant celles cy tu caches finement
 Qu'un certain t'entretient assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'on appelloit Florange ?

CHRYSANTE.

Luy-même ?

DORIS.

Ah Dieu ! que c'est un cajoleur étrange !
 Ce fut paisiblement de vray qu'il m'entretint ,
 Soit que quelque raison en secret le retint ,
 Soit que son bel esprit me jugeât incapable
 De luy pouvoir fournir un entretien sortable ,
 Il m'épargna si bien , que ses plus longs propos
 A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
 Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais ensuite ?

DORIS.

La suite est digne qu'on l'admire.
 Mon Baladin muet se retranche en un coin ,
 Pour faire mieux jouïr la prunelle de loin.
 Après m'avoir de là long-temps considérée ,
 Après m'avoir des yeux mille fois mesurée ,
 Il m'aborde en tremblant avec ce compliment ,
Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'Aimant.
 (Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
 Entendant ce haut stile aussi-tôt je seconde ,
 Et répond brusquement sans beaucoup m'émouvoir ,

*Vous êtes donc de fer , à ce que je puis voir ?
 Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire ,
 Et pour toute replique il se mit à soûrire.
 Depuis , il s'avisa de me serrer les doigts ,
 Et retrouvant un peu l'usage de la voix ,
 Il prit un de mes gands. La mode en est nouvelle ,
 (Me dit-il) & jamais je n'en vis de si belle.
 Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré ;
 Vòtre éventail me plaît d'être ainsi bigarré.
 L'amour , je vous assure , est une belle chose.
 Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose.
 La ville est en Hyver toute autre que les champs.
 Les Charges à present n'ont que trop de marchands ,
 On n'en peut approcher.*

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble ?

DORIS.

*Je n'ay jamais connu d'homme qui luy ressemble ,
 Qui mêle en ses discours tant de diversitez.*

CHRYSANTE.

*Il est nouveau venu des Universitez ,
 Mais après tout fort riche , & que la mort d'un Père ;
 Sans deux successions que de plus il espère ,
 Comble de tant de biens , qu'il n'est Fille aujourd'huy
 Qui ne cherche à luy plaire , & n'ait dessein sur luy.*

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Et bien , avec ces traits est-il à ton usage ?

DORIS.

Je douterois plutôt si je serois au sien.

CHRYSANTE.

*On m'a dit qu'il t'estime , & qu'il te veut du bien ;
 Mais il te le faudroit , en Fille plus accorte ,
 Quand il te verra , traiter d'une autre sorte.*

DORIS.

*Commandez seulement , Madame , & mon devoir
 Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.*

L ij

Ma Fille , te voilà telle que je souhaite.
 Pour ne te rien celer , c'est chose qui vaut faite ;
 Géron , qui depuis peu fait ici tant de tours ,
 Sans qu'aucun le soupçonne , a traité ces amours ,
 Et puisqu'à mes desirs je te voy résoluë ,
 Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit conclue.
 Au regard d'Alcidon tu dois continuer ,
 Et de ton beau semblant ne rien diminuer ;
 Il faut joüer au fin contre un esprit si double.

D O R I S.

Mon Frère en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

D O R I S.

Madame , avisez-y , je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre , voicy Géron , de qui la conference
 Doit rompre , ou nous donner une entière assurance.

SCENE IV.

CHRYSANTE , GERON.

CHRYSANTE.

Ils se sont veus enfin.

GERON.

Je l'avois déjà sçeu ,

Madame , les effets ne m'en ont point deceu ,
 Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Et bien , mais qu'est-ce encore ?

Que dit-il de ma Fille ?

GERON.

Ah , Madame , il l'adore.

Il n'a point encore veu de miracles pareils ,
 Ses yeux à son avis font autant de Soleils ,

L'enflûre de son sein un double petit monde ,
 C'est le seul ornement de la machine ronde ,
 L'amour à ses regards allume son flambeau ,
 Et souvent pour la voir il ôte son bandeau.
 Diane n'eut jamais une si belle taille ,
 Auprès d'elle Venus ne feroit rien qui vaille ,
 Ce ne sont rien que Lys & Roses que son teint ,
 Enfin de ses beautez il est si fort atteint. . .

CHRYSANTE.

Ah ! c'est aller trop loin ; un si flatteur langage
 N'est pas de ce qu'on pense un bien seur témoignage.

GERON.

Madame , je vous jure , il peche innocemment ,
 Et s'il sçavoit mieux dire , il diroit autrement.
 C'est un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il fasse ?
 Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger , de grace ,
 Plus favorablement de son intention ,
 Et pour mieux vous montrer où va sa passion ,
 Vous sçavez les deux points (mais aussi, je vous prie,
 Vous ne luy direz pas cette supercherie.)

CHRYSANTE.

Non , non.

GERON.

Vous sçavez donc les deux difficultez
 Qui jusqu'à maintenant vous riennent arrêtez ?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage , & nous cherchons le nôtre.

GERON.

*Va , Géron (m'a-t'il dit) & pour l'une & pour l'autre ,
 Si par dextérité tu n'en peux rien tirer ,
 Accorde tout plutôt que de plus differer .
 Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue ,
 Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir veüe .
 Mais qu'en dit vôtre Fille ?*

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix ,

Et montre une ame prête à recevoir mes loix ;
 Non qu'il plaise à ses yeux plus que de bonne sorte ,
 Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte ,

Et qu'elle s'accommode aux solides raisons.

Qui forment à présent les meilleures maisons ,

GERON.

A ce compte c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne

Dégager ma parole , & vous donner la sienne ?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront ménagez dextrement ,

Pour disposer mon Fils à son contentement.

Durant ce peu de tems , si son aïeur le presse ,

Il peut hors du logis rencontrer sa Maîtresse ,

Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GERON.

Madame , que d'un mot je vay le rendre heureux !

SCÈNE V.

PHILISTE , CLARICE.

PHILISTE.

LE bonheur aujourd'huy conduisoit vos visites ,
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites ,
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Ouy , mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez

De vous dire , à présent que nous faisons retraite ,

Combien de chez Daphnis je fors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame , toutefois elle a fait son pouvoir ,

Du moins en apparence , à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plains d'elle.

PHILISTE.

Sa Compagnie étoit , ce me semble , assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût , & que je pense , au tien.

Deux Filles possédoient seules ton entretien ,

Et leur orgueil enflé par cette préférence

De ce qu'elles valoient tiroit pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris ;
Avec tant de beautez & tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre ,
Leur discours m'assassine , & n'a qu'un certain jeu ,
Qui m'étourdit beaucoup , & qui me plaît fort peu

PHILISTE.

Celuy que nous tenions me plaisoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaisoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier , puisqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux se porroient à tous coups ,
Et s'en alloient chercher sur un si beau visage
Mille & mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse , & l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour ,
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous , Madame ?

Un de ces deux objets captiveroit mon ame !
Jugez-en mieux , de grace , & croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux , Bélinde & Chrysolite
Manquent donc à ton gré d'attraits , & de mérite ,
Elles dont les beautez captivent mille Amans ?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs visages charmans ,
Et j'en ferois état , si le Ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez ,
Fait que je n'y remarque aucunes raretez ,
Et plein de votre idée , il ne m'est pas possible ,
Ny d'admirer ailleurs , ny d'être ailleurs sensible.

On ne m'ébloüit pas à force de flater.

Revenons au propos que tu veux éviter ,

Je veux sçavoir des deux laquelle est ta Maîtresse.

Ne dissimule plus , Philiste , & me confesse. . .

PHILISTE.

Que Chrysolite & l'autre , égales toutes deux ,

N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.

Si blessé des regards de quelque beau visage

Mon cœur de sa franchise avoit perdu l'usage. . .

CLARICE.

Tu serois assez fin pour bien cacher ton jeu ?

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut. L'amour est tout de feu ,

Il éclaire en brûlant , & se trahit soi-même ,

Un esprit amoureux , absent de ce qu'il aime ,

Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est.

Toujours morne , rêveur , triste , tout luy déplaît.

A tout autre propos qu'à celui de sa flamme ,

Le silence à la bouche , & le chagrin en l'ame ,

Son œil semble à regret nous donner ses regards ,

Et les jette à la fois souvent de toutes parts ,

Qu'ainsi sa fonction confuse ou mal guidée ,

Se ramène en soi-même , & ne voit qu'une idée.

Mais auprès de l'objet qui possède son cœur ,

Ses esprits ranimez reprennent leur vigueur ,

Gay , complaisant , actif. . .

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire ?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire ,

Vous de qui j'ay l'honneur chaque jour d'approcher ,

Jugiez pour quel objet l'amour m'a sçu toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance ,

Il faudroit plus de temps. Adieu , la nuit s'avance ;

Te verra-t'on demain ?

PHILISTE.

Madame , en doutez-vous.

Jamais commandemens ne me furent si doux.
Loin de vous, il n'est rien qu'avec plaisir je voye,
Tout me devient fâcheux, tout s'oppose à ma joie,
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une Maîtresse.

PHILISTE.

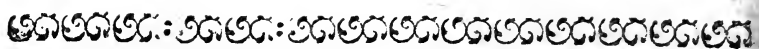
Souffrez-le d'un respect, qui produit chaque jour,
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCENE VI.

CLARICE.

IL ne m'en dit que trop, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre ;
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger me choque & m'importune !
Égale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux,
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'assurer bien-tôt de nôtre sympathie ;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses soumissions,
Et sous l'injuste loy de cette retenue
Le remède me manque, & mon mal continuë ;
Il me sert en esclave, & non pas en Amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement.
Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire !
Que ne s'expose-t-il au hazard de me plaire !
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

P H I L I S T E.

S E C R E T S tyrans de ma pensée ,
 Respect , Amour , de qui les loix
 D'un juste & fâcheux contrepoix
 La tiennent toujourns balancée.

Que vos mouvemens opposez ,
 Vos traits l'un par l'autre brisez ,
 Sont puissans à s'entre-détruire !

Que l'un m'offre d'espoir ! que l'autre a de rigueur ?
 Et tandis que tous deux tâchent à me séduire ,
 Que leur combat est rude au milieu de mon cœur !

Moy même je fais mon supplice .
 A force de leur obéir ;
 Mais le moyen de les haïr ?
 Ils viennent tous deux de Clarice .
 Ils m'en entretiennent tous deux ,
 Et forment ma crainte & mes vœux .
 Pour ce bel œil qui les fait naître ,
 Et de deux flots divers mon esprit agité ,
 Plein de glace , & d'un feu qui n'oseroit paroître ,
 Blâme sa retenue , & sa témérité .

Mon ame dans cet esclavage .
 Fait des vœux qu'elle n'ose offrir ;
 J'aime seulement pour souffrir ,
 J'ay trop , & trop peu de courage .
 Je voy bien que je suis aimé ,
 Et que l'objet qui m'a charmé
 Vit en de pareilles contraintes ,

Mon silence à ses feux fait tant de trahison ,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes ,
Pour accroître son mal je fuis ma guérison.

Elle brûle , & par quelque signe
Que son cœur s'explique avec moy ,
Je doute de ce que je voy ,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir vainement écouté ,
Ne croy pas que cette Beauté
Daigne avoüer de telles flâmes ,
Et dans le juste soin qu'elle a de les cacher ,
Voy que si même ardeur embrase nos deux ames ,
Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre Amant , voy par son silence
Qu'elle t'en commande un égal ,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une insolence.
Quel fantasque raisonnement ,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens subtil à ma peine !
Pourquoy m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine ,
Et malgré mon bonheur me rende malheureux ?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux , si cette Belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle !
Du moins si sa Nourrice a soin de nos amours ,
C'est de moy qu'à present doit être leur discours.
Une humeur curieuse avec chaleur m'empörte
A me couler sans bruit derriere cette porte ,
Pour écouter de-là sans être apperçû ,
En quoy mon fol espoir me peut avoir déçû.
Allons ; souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure ;
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure ,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

TU me veux détourner d'une seconde flâme,
 Dont je ne pense pas qu'autre que toy me blâmes
 Etre veuve à mon âge, & toujours déplorer
 La perte d'un Mari que je puis reparer !
 Refuser d'un Amant ce doux nom de Maîtresse !
 N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse
 Le voir toujours languir sous une dure loy !
 Cette vertu, Nourrice, est trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne résiste
 Que lorsque vôtre ardeur se porte vers Philiste
 Aimez, aimez quelqu'un , mais comme à l'autre fois,
 Qu'un lieu digne de vous arrête vôtre choix.

CLARICE.

Brise-là ce discours dont mon amour s'irrite,
 Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
 Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême,
 Et que tu connois mal, & Philiste, & moy-même,
 Si tu crois que l'excès de sa civilité
 Passe jamais chez moy pour importunité !

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé qui toujours nous assiege,
 A tant fait qu'à la fin vous tombez dans le piège.

CLARICE.

Ce Cavalier parfait de qui je tiens le cœur
 A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur,

COMEDIE.

253

LA NOURRICE.

Il aime vôtre bien, & non vôtre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre luy donne
Ce m'est trop d'heur encor dans le peu que je vauz,
Qu'un peu de bien que j'ay supplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, & le rang qu'il vous laisse,
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il est né Gentilhomme, & sa vertu repare
Tout ce dont la fortune envers luy fut avare,
Nous avons elle & moy trop dequoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le considerer avec indifférence,
Sans prendre pour merite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensé
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilli dans le monde,
J'ay de l'expérience, & c'est où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essay d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, & desintéressée
Comparez-luy l'objet dont vous êtes blessée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien;
Alors, vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!
Trahir tous mes desirs! éteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau,
Fais venir cet Amant? dussai-je la premiere
Luy faire de mon cœur une ouverture entiere,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé nôtre foy.

LA VEUVE,
LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage,
Eprouvez à loisir quel intérêt l'engage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et sans me repliquer fais ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

JE te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma Maîtresse,
Détestable Sorcière ?

LA NOURRICE.

Et bien, quoy ? qu'ay-je fait ?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ay vû ton forfait ?

LA NOURRICE.

Quel forfait ?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie ?

Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet est-ce une trahison ?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient ?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison,

Que t'avois-je promis ?

PHILISTE.

Que de tout ton possible

Tu rendrois ta Maîtresse à mes désirs sensible,

Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux ?

P H I L I S T E.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

L A N O U R R I C E.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite.

Jeune & simple Novice en matière d'amour,

Qui ne sçaurois comprendre encore un si bon tour.

Flater de nos discours les passions des Dames,

C'est aider lâchement à leurs naissantes flames,

C'est traiter lourdement un délicat effet,

C'est n'y sçavoir enfin que ce que chacun sçait.

Moy qui de ce métier ay la haute science,

Et qui pour te servir brûle d'impatience,

Par un chemin plus court qu'un propos complaisant.

J'ay redoublé sa flâme en la contredisant,

J'ay sçû faire éclater, mais avec violence,

Un amour étouffé sous un honteux silence,

Et n'ay pas tant choqué que piqué ses désirs,

Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

P H I L I S T E.

Si j'en croy tes discours, la ruse est merveilleuse,

Mais l'épreuve à mon goût en est fort périlleuse.

L A N O U R R I C E.

Jamais il ne s'est vû de tours plus assurez.

La raison & l'amour sont ennemis jurez,

Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,

Il ne peut endurer que l'autre le gourmande.

Plus la raison l'attaque, & plus il se roidit,

Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.

Je le dis sans besoin; vos yeux & vos oreilles

Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;

Vous-même avez tout vû, que voulez-vous de plus?

Entrez, on vous attend, ces discours superflus.

Reculent vôtre bien, & font languir Clarice.

Allez, allez cueillir les fruits de mon service,

Usez bien de vôtre heur, & de l'occasion.

P H I L I S T E.

Soit une verité, soit une illusion,

Que ton esprit adroit employe à ta défense,

Ce que je viens d'oïr n'a plus rien qui m'offense.

Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus ! voyez l'impatiente,
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE,
LA NOURRICE.

CLARICE.

Paresseux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

Me défendriez-vous l'honneur de vôtre vûe ?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourvûë ;
Vous bannir de mes yeux ! une si dure loy
Feroit trop retomber le châtiment sur moy ,
Et je n'ay pas failli pour me punir-moy-même.

PHILISTE.

L'absence fait souffrir seulement quand on aime.

CLARICE.

Aussi que sçavez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections ?

PHILISTE.

Madame, excusez-moy, je sçay mieux reconnoître
Mes défauts & le peu que le Ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oubliez-vous jamais ces termes ravalez ,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez ?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites ?
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites,
Laissez-moy me flater de cette vanité ,
Que j'ay quelque pouvoir sur vôtre liberté.

Et qu'une humeur si froide , à toute autre invincible ,
Ne perd qu'auprès de moy le titre d'insensible.
Une si douce erreur tâche à s'autoriser ;
Quel plaisir prenez-vous à m'en desabuser ?

P H I L I S T E.

Ce n'est point une erreur , pardonnez-moy , Madame ,
Ce sont les mouvemens les plus sains de mon ame.
Il est vray , je vous aime , & mes feux indiscrets ,
Me font un dur supplice en demeurant secrets ;
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire ,
Mais si j'ose brûler , je sçais aussi me taire
Et près d'un rare objet , mon unique vainqueur ,
Je puis tout sur ma langue , & rien dessus mon cœur.
En vain j'avois appris que la seule espérance
Entretenoit l'amour dans la persévérance ,
J'aime sans espérer , & mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire , & non pas d'être aimé.
L'amour devient servile alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense ,
Ma flâme est toute pure , & sans rien présumer
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

C L A R I C E.

Et celui d'être aimé sans que tu le prétendes
Préviendra tes desirs & tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien , cher Philiste , il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contents.
Donnons-leur , je te prie , une entière assurance ,
Vangeons-nous à loisir de nôtre indifférence ,
Vangeons-nous à loisir de toutes ces langueurs ,
Où la fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

P H I L I S T E.

Vous me joüiez , Madame , & cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

C L A R I C E.

Quelle façon étrange ! en me voyant brûler
Tu t'obstines encor à te dissimuler ,
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toy me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté ,

Et veux douter encor de cette verité.

PHILISTE.

Oùï, j'en doute, & l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroît incroyable.
Madame, est-il possible, & me puis-je assurer
D'un bien à quoy mes vœux n'oseroient aspirer ?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance,
Qui pourroit des mortels troubler nôtre alliance ?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections ?
Veuve, & ne devant plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne ?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ay de la peine encor à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne suffit que je te donne en gage,
Un bracelet exprés tissu de mes cheveux
T'attend pour enchaîner & ton bras & tes vœux.
Viens le querir, & prendre avec moy la journée
Qui termine bien-tôt nôtre heureux hymenée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis se doivent consulter,
Trop heureux, quant à moy, de les executer.

LA NOURRICE *seule.*

Vous comptez sans vôtre hôte, & vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas sans moy que ce jour se doit prendre;
De vos prétentions Alcidon averti
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je luy vay bien donner de plus sûres adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses;
Aussi bien (m'a-t-on dit) à beau jeu, beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, & luy rendant le change,
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange.
Ainsi de tous côtez primé par un Rival,
Ses affaires sans moy se porteroient fort mal.

SCENE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

A Dieu , mon cher souci , sois sûre que mon ame
Jusqu'au dernier soupir conservera sa flâme .

D O R I S.

Alcidon , cet adieu me prend au dépourvû ,
Tu ne fais que d'entrer , à peine t'ay-je vû.
C'est m'envier trop tôt le bien de ta presence ;
E grace , oblige-moy d'un peu de complaisance ,
Puisque je te tiens , souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

A L C I D O N.

Je t'explique si mal le feu qui me consume ,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume ;
Mon discours s'en confond , j'en demeure interdit ,
Et que je ne puis dire est plus que je n'ay dit ,
En hay les vains efforts de ma langue grossiere ,
Qui manquent de justesse en si belle matière ,
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur ,
Ne découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris , si tu pouvois lire dans ma pensée ,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame blessée ,
Tu verrois un brasier bien autre , & bien plus grand.
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

D O R I S.

Tu pouvois aussi pénétrer mon courage ,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage ,
Et que dans mes discours tu prends pour des ardeurs
Je te sembleroit plus que de tristes froideurs.
Mon amour & le mien ont faute de paroles ,
Par un malheur égal ainsi tu me consoles ,
Et de mille défauts me sentant accabler ,

Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne,
Et tu ne m'aime pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon,
Tu douterois à tort d'une chose trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toy mon amour;
Ma Mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas ! ma volonté sous une autre asservie,
Dont je ne puis encor à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bonheur je ne sçaurois user.
Je dépens d'un vieil Oncle, & s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise,
Tu sçais que tout son bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant sa mort je reconnois sa loy.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de sa sorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien,
Je connois ce qu'au monde aujourd'huy vaut le bien.
Conserve ce Vieillard; pourquoy te mettre en peine
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine ?
Ce qui te plaît m'agréa, & ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy ! c'est offenser une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gêne autant ou plus que toy.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sçay quelle est ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière assurance ?

DORIS.

le m'assure assez de ta persévérance ;
 je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
 ne preuve plus ample , ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

l'apporte demain pour mieux faire connoître. . .

DORIS.

en croy si fortement ce que j'en voy paroître ,
 que c'est perdre du temps que de plus en parler.
 adieu , va desormais où tu voulois aller ;
 pour te retenir j'ay trop peu de mérite ,
 souviens-toy pour le moins que c'est moy qui te quitte.

ALCIDON.

le brusque adieu m'étonne , & je n'entens pas bien. . .

SCENE VI.

LA NOURRICE , ALCIDON.

LA NOURRICE.

E te prens au sortir d'un plaisant entretien.

ALCIDON.

plaisant de verité , vû que mon artifice
 luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice ,
 et que de mes soupirs qui se portent plus loin ,
 elle se croit l'objet , & n'en est que témoin.

LA NOURRICE.

ainsi ton feu se joue ?

ALCIDON.

Ainsi quand je soupire ,
 je la prens pour un autre , & luy dis mon martyre.
 et sa réponse au point que je puis souhaiter
 dans cette illusion a droit de me flater.

LA NOURRICE.

elle t'aime ? ,

ALCIDON.

Et de plus , un discours équivoque

Luy fait aisément croire un amour réciproque.
 Elle se pense belle , & cette vanité
 L'assure imprudemment de ma captivité,
 Et comme si j'étois des Amans ordinaires ,
 Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires ,
 Tandis que le sien sent la flâme que je feins ,
 Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te réponds que non ; si tu n'y mets remède
 Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit ?

LA NOURRICE.

Géron m'a tous conté ,
 C'est luy qui sourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu vouloit rire ,
 Elle a crû me braver , mais je n'en fais que rire ,
 Et comme j'étois las de me controindre tant ,
 La coquette qu'elle est , m'oblige en me quittant.
 Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta Maîtresse ?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de sa finesse.
 Philiste assurément tient son esprit charmé ,
 Je n'aurois jamais crû qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance ,
 Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance ,
 Jusqu'à s'entredonner la parole & la foy.

ALCIDON.

Que tu demeure froide en te moquant de moy.

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vray , ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcodon ? Nourrice , je te prie . . .

LA NOURRICE.

Que sert-il de prier ? mon esprit épuisé

Pour divertir ce coup n'est point assez rusé.
Je n'en sçay qu'un moyen , mais je ne l'ose dire.

ALCIDON.

Dépêche , ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les soirs rêvant à ses amours
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

J'en tiendrai si tu veux la fausse porte ouverte.

Aurois-tu du courage assez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Oùi , mais la chose faite il faudra me sauver ;
Et quels amis voudront trahir assez leur gloire ,
Pour être partisans d'une action si noire ?

Si j'avois un prétexte , alors je ne dis pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris , & ta feinte colère
Manqueroit de prétexte à quereller son Frère !
Fais en sonner par tout un faux ressentiment ,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément ,
Se prendre à ces dehors , & sans voir dans ton ame ,
Vouloir vanger l'affront qu'aura reçu ta flâme.
Pers-toy de leur erreur , & dupes-les si bien...

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout soupçon de nôtre intelligence
Ne faisons plus ensemble aucune conférence ,
Et viens quand tu pourras , je t'attends dès demain.

ALCIDON.

Adieu , je tiens le coup , autant vaut , dans ma main ,

Fin du Second Acte.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.



E n'est pas que j'excuse, ou la Sœur, ou
le Frère,
Dont l'infidélité fait naître ta colère ;
Mais je dois t'avoïer que ton dessein
d'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu
d'effort.

Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa Maîtresse ,
L'honneur a quelque temps combatu ma promesse.
Ce mot d'enlèvement me faisoit de l'horreur ;
Mes sens embarrassés dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raison de leur intelligence ;
En plaignant ton malheur je blâmois ta vangeance ,
Et l'ombre d'un forfait amusant ma pitié
Retardoit les effets dûs à nôtre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon ame inquiète ,
Prends mon bras pour second, mon château pour retraite ;
Le déloyal Philiste , en te volant ton bien ,
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien ;
Après son action la tienne est légitime ,
Et l'on vange sans honte un crime par un crime.

A L C I D O N.

Tu vois comme il me trompe , & me promet sa Sœur
Pour en faire sous-main Florange possesseur.
Ah Ciel ! fut-il jamais un si noir artifice ?
Il luy fait recevoir mes offres de service ,
Cette Belle m'accepte , & fier de son aveu
Je me vante par tout du bonheur de mon feu.

Cependant

Cependant il me l'ôte , & par cette pratique ,
Plus mon amour est sçeu , plus ma honte est publique.

CÉLIDAN.

Après sa trahison voy ma fidélité ,
Il t'enleve un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toujours la Reine de mon ame ,
J'ay toujours eu pour elle une secrète flâme ,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ay quittée , & non pas à Florange :
Quand je t'auray vangé , contre luy je me vange ,
Et je luy fais sçavoir que jusqu'à mon trepas ,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte est venue !
Que je te veux de mal de cette retenue !
Est ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CÉLIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert ,
Et si cette Beauté malgré moy l'a fait naître ,
Ce que je te devois l'empêchoit de paroître.

ALCIDON.

Helas ! tu m'as perdu me voulant obliger ,
Nôtre vieille amitié m'en eût fait dégager ;
Je souffre maintenant la honte de sa perte ,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte ,
De te l'avoir cédée , & réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites , Dieux tout-puissans , que Philiste se change ,
Et l'inspirant bien-tôt de rompre avec Florange ,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sçay pour un ami contraindre mon amour.

CÉLIDAN.

Tes souhaits arrivent , nous t'en verrons dedire ,
Doris sur ton esprit reprendroit son empire ;
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois , grands Dieux , pleins d'un juste
courroux ,

Faites pour me punir, que vos mains vangereſſes. . .

CE L I D A N.

Un Amy tel que toy m'eſt plus que cent Maîtresſes,
Il n'y va pas de tant; réſolvons ſeulement
Du jour & des moyens de cet enlèvement.

A L C I D O N.

Mon ſecret n'a beſoin que de ton aſſiſtance,
Je n'ay point lieu de craindre aucune réſiſtance.
La Beauté dont mon traître adore les attraits,
Chaque ſoir au jardin va prendre un peu de frais,
J'en ay ſçû de luy-même ouvrir la fauſſe porte;
Etant ſeule, & de nuit, le moindre effort l'emporte,
Allons-y dès ce ſoir, le plutôt vaut le mieux,
Et ſur tout déguiſez dérobons à ſes yeux,
Et de nous, & du coup l'entière connoiſſance.

CE L I D A N.

Si Clarice une fois eſt en nôtre puiſſance,
Croy que c'eſt un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faiſant, ton party le plus fort.
Mais pour la ſeureté d'une telle entrepriſe,
Auſſi-tôt que chez-moy nous pourrons l'avoir miſe,
Retournons ſur nos pas, & ſoudain effaçons
Ce que pourroit l'abſence engendrer de ſoupçons.

A L C I D O N.

Ton ſalutaire avis eſt la même prudence,
Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure & de l'auteur de cet enlèvement.

CE L I D A N.

Je vais y donner ordre.

A L C I D O N.

Adieu, croy qu'en revanche
Je n'ay goutte de ſang que pour toy je n'épanche.



SCENE II.

ALCIDON.

BONS Dieux ! que d'innocence & de simplicité !
 Ou pour le mieux nommer , que de stupidité ,
 Dont le manque de sens se cache & se déguise
 Sous le front spécieux d'une sotte franchise !
 Que Célidan est bon ! que j'aime sa candeur ,
 Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur !
 O qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
 A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode ,
 Et qui lors qu'ils nous font cent protestations ,
 Pour en rompre l'effet ont mille inventions !
 Luy , quand il a promis , il meurt qu'il n'effectuë ,
 Et l'attente déjà de me servir le tuë.
 J'admire cependant par quel secret ressort
 Sa fortune & la mienne ont cela de rapport ,
 Que celle qu'un amy nomme , ou tient sa Maîtresse ,
 Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse ,
 Et qu'ayant comme moy caché sa passion ,
 Nous n'avons différé que de l'intention.
 Puisqu'il met pour autrui son bon-heur en arrière ,
 Et pour moy . . .

SCENE III.

PHILISTE , ALCIDON.

P H I L I S T E.

JE t'y prens rêveur.

A L C I D O N.

Ouy par derrière ,
 C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font ,

LA VEUVE, PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond ,
Que j'excuse aisément ta réponse un peu cruë.
Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue ?
Quelque penser fâcheux te servoit d'entretien ?

A L C I D O N.

Je révois que le monde en l'ame ne vaut rien ,
Du moins pour la plûpart ; que le siècle où nous som-
A bien dissimuler met la vertu des hommes ; [mes
Qu'à peine quatre mots se peuvent échaper
Sans quelque double sens afin de nous tromper ,
Et que souvent de bouche un dessein se propose ,
Dans le temps que l'esprit songe à toute autre chose.

P H I L I S T E.

Et cela t'affligeoit ? Laissons courir le temps ,
Et malgré ses abus vivons toujours contens.
Le monde est un Chaos , & son desordre excède
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remède.
N'ayant l'œil , cher Ami , que sur nos actions ;
Aussi-bien s'offenser de ses corruptions
A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta mélancolie ,
Je te veux faire part de mes contentemens.

Si l'on peut en amour s'assurer aux sermens ,
Dans trois jours au plus tard par un bon-heur étrange
Clarice est à Philiste.

A L C I D O N.

Et Doris à Florange ,

P H I L I S T E.

Quelque soupçon frivole en ce point te deçoit ,
J'auray perdu la vie avant que cela soit.

A L C I D O N.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grace.
Philiste vois-tu bien ? je sçay ce qui se passe.

P H I L I S T E.

Ma Mère en a reçu de vrai quelque propos ,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots.
Les Femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire ,

Un si honteux motif leur fait tout décider ,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme son éclat n'ébloüit point mon ame ,
Que je vois d'un autre œil ton mérite , & ta flame ,
Je luy fis bien sçavoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement ,
Et que jusqu'au tombeau , quant à cet Hymenée ,
Je maintiendrois la foi que je t'avois donnée.
Ma Sœur adroitement feignoit de l'écouter ,
Non pas que son amour n'osât luy résister ;
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie ,
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie.
Ce petit aiguillon quelquefois en passant
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule ;
Soit que ta Sœur l'accepte , ou qu'elle dissimule ;
Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en fâcher ;
Rien de mes sentimens ne sçauroit approcher.
Comme lors qu'au Théâtre on nous fait voir Mélite ,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte ;
Ce qu'elle dit de luy , je le dis de ta Sœur ,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle ? En cet indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit & me vange ,
Et ce sexe imparfait , de soy-même ennemi ,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eût davantage ;
Sa foiblesse la force à devenir volage.
Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy ,
Et mon couroux entier se réserve pour toy ,
Toy , qui trahis ma flame après l'avoir fait naître ,
Toy , qui ne m'es amy qu'afin d'être plus traître ,
Et dont les lâchetes tirent de leur excès
Au bon-heur qui te flatte un facile succès.
Déloyal , ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçois mille affronts au lieu d'une Maîtresse ,
Et ton perfide cœur masqué jusqu'à ce jour ,
Pour assouvir ta haine alluma mon amour !

Ces soupçons dissipez par des effets contraires ,
 Nous renouïrons bien-tôt une amitié de Frères.
 Puisse dessus ma tête éclater à tes yeux
 Ce qu'a de plus mortel la colére des Cieux ,
 Sijamais ton Rival a ma Sœur sans ma vie ;
 A cause de son bien ma Mere en meurt d'envie ,
 Mais malgré . . .

A L C I D O N.

Laisse-là ces propos superflus ,
 Ces protestations ne m'ébloüissent plus ,
 Et ma simplicité , lasse d'être dupée ,
 N'admet plus de raisons qu'au bout de mon épée.

P H I L I S T E.

Etrange impression d'une jalouse erreur
 Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur !
 Et bien , tu veux ma vie , & je te l'abandonne ;
 Ce courroux insensé qui dans ton cœur boüillonne ,
 Contentele par là , pousse , mais n'attens pas ,
 Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
 Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire ,
 Je le veux tout donner au seul bien de te plaire.
 Toujours à ces deffis j'ay couru sans effroy ,
 Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

A L C I D O N.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

P H I L I S T E.

C'est presser un peu trop , qu'aller jusqu'à l'outrage.
 On n'a point encor veu que ce manque de cœur
 M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
 Je te veux bien ôter tout sujet de colére ,
 Et quoy que de ma Sœur ait résolu ma Mere ,
 Deût mon peu de respect irriter tous les Dieux ,
 J'affronteray Géron & Florange à ses yeux.
 Mais après les efforts de cette deference ,
 Si tu gardes encor la même violence ,
 Peut-être sçaurons nous appaiser autrement
 Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace ;
 Sans doute il va chasser Florange de ma place ,
 Mon prétexte est perdu s'il ne quitte ces soins
 Dieux ! qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE meure, mon enfant, si tu n'es admirable ;
 Tout cède à ton adresse, elle est incomparable,
 Tu mérites de vivre après un si beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en sçait guère en amour ,
 Vous n'eussiez pû m'entendre , & vous garder de rire.
 Je me tuoais moy-même à tous coups de luy dire
 Que mon ame pour luy n'a que de la froideur ,
 Et que je luy ressemble , en ce que nôtre ardeur
 Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche ,
 Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une foudre ,
 S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés.
 Peut-être y mêlois-tu quelques obscuritez ?

DORIS.

Pas une , en mots exprés je luy rendois son change .
 Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange ! & comment en osois-tu parler ?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer ,
 Mais je me sçûs alors jeter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop ; c'est ainsi qu'il faut quand on se moque
 Que le moqué toujours sorte fort satisfait ,

Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

D O R I S.

Je luy prépare encore une ruse nouvelle,
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

C H R Y S A N T E

Mais pour en dire trop tu pourras tout gâter.

D O R I S.

N'en ayez pas de peur.

C H R Y S A N T E.

Quoique l'on se propose,

Assez souvent l'issüe. . .

D O R I S.

On vous veut quelque chose,

Madame, je vous laisse.

C H R Y S A N T E.

Oùï, va-t'en, il vaut mieux

Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

S C E N E V.

C H R Y S A N T E , G E R O N .

C H R Y S A N T E.

J E devine à peu près le sujet qui t'amène,
Mais sans mentir, mon Fils me donne un peu de peine
Et s'emporte si fort en faveur d'un ami,
Que je n'ay sçû gagner son esprit qu'à demi.
Encor une remise, & cependant Florange
N'a point à redouter qu'on luy donne le change;
Moy-même j'ay tant fait que ma Fille aujourd'huy
(Le croirois-tu, Géron ?) a de l'amour pour luy.

G E R O N.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
 Quel plaisir aura-t-il auprès de sa Maîtresse,
 Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
 Si sa mauvaise humeur ne daigne luy parler,
 Ou ne luy parle enfin que pour le quereller?

GERON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
 Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
 Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir.
 Si Monsieur vôtres Fils. . .

CHRYSANTE.

Je l'apperçoi venir.

GERON.

Tant mieux nous allons voir s'il dedira sa Mere.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, ses regards ne sont que de colere.

SCENE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE,
 GERON, LYCAS.

PHILISTE.

TE voilà donc ici, peste du bien public,
 Qui réduis les amours en un sale trafic.
 Va pratiquer ailleurs tes commerces infâmes,
 Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des Femmes.

GERON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur;
 Je ne sortis jamais des termes de l'honneur,
 Et Madame, elle-même a choisi cette voye.

PHILISTE *luy donnant des coups
 de plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celuy qui t'envoye;
 Ceux-ci seront pour toy.

M. v.

SCENE VII.

CHRYSANTE , PHILISTE , LYCAS ,

CHRYSANTE.

MOn Fils qu'avez-vous fait ?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux , ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'executer la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne ,
Mais si ce vil agent d'un commerce odieux
Ose encor se montrer , il me connoîtra mieux.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Vôtre aveu ne m'importe ,
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte.
Autrement , il sçaura ce que pésent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous ?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache ,
Pourveu que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prêt d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison règle votre courage :
Considérez , mon Fils , quel heur , quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à votre Sœur.
Le bien est dans ce siècle une grande douceur ,
Etant riche on est tout ; ajoutez qu'elle même
N'aime point Alcidon , & ne croit pas qu'il l'aime.

Quoy , voulez-vous forcer son inclination ?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection ,
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy prescrire une si dure loy ?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé , qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine ?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis ,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse sans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager ?

CHRYSANTE.

Il la faut revoquer comme elle sa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traîtresse.

Lycas, cours chez Florange , & dis-luy de ma part.

CHRYSANTE.

Quel violent esprit !

PHILISTE.

Que s'il ne se départ

D'une place chez nous par surprise occupée,

Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attends un peu , Mon Fils.

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE *seule*.

Dieux , que cet emporté me donne de tourment !
 Que je te plains , ma Fille ! hélas , pour ta misère.
 Les destins ennemis t'ont fait naître ce Frère.
 Malheureuse , le Ciel te veut favoriser
 D'une bonne fortune , & tu n'en peux user.
 Réjoignons toutes deux ce naturel sauvage ,
 Et tâchons par nos p'eurs d'amollir son courage.

SCENE VIII.

CLARICE *dans son Jardin.*

CHers confidens de mes desirs ,
 Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude,
 Ce n'est plus avec des soupirs
 Que je viens abuser de vôtre solitude.
 Mes tourmens sont passez,
 Mes vœux sont exaucez,
 La joye aux maux succède,
 Mon sort en ma faveur change sa dure loy,
 Et pour dire en un mot le bien que je possède,
 Mon Philiste est à moy.

En vain nos inégalitéz
 M'avoient avantagée à mon desavantage,
 L'Amour confond nos qualitez,
 Et nous réduire tous deux sous un même esclavage.
 Ce trop aveugle Enfant
 Pour guide se défend
 De prendre la Fortune,
 Et son aveuglement par miracle fait voir
 Que quand il nous saisit, l'autre nous importune,
 Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste , à présent tes yeux

Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre ,
 Et tes propos mystérieux
 Par leurs rusez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
 Nôtre libre entretien
 Ne dissimule rien ,
 Et ces respects farouches
 N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
 L'Amour est maintenant le maître de nos bouches ,
 Ainsi que de nos cœurs :

Qu'il fait bon avoir enduré !
 Que le plaisir se goûte au sortir des supplices ,
 Et qu'après avoir tant duré ,
 La peine qui n'est plus augmente nos délices !
 Qu'un si doux souvenir
 M'apprête à l'avenir
 D'amoureuses tendresses !
 Que mes malheurs finis auront de volupté ,
 Et que j'estimerai chèrement ces caresses
 Qui m'auront tant coûté !

Mon heur me semble sans pareil ,
 Depuis qu'en liberté nôtre amour m'en assure ,
 Je ne crois pas que le Soleil . .

SCENE IX.

CELIDAN , ALCIDON , CLARICE ,
 LA NOURRICE.

CELIDAN *dit ces mots derrière le Théâtre.*

C Ocher ; attens-nous-la .

CLARICE .

D'où provient ce murmure ?

ALCIDON .

Il est temps d'avancer ; baïssons le tapabert .

Moins nous ferons de bruit , moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs , au secours.

LA NOURRICE.

Quoy ? des voleurs , Madame ?

CLARICE.

Oùi , des voleurs , Nourrice

LA NOURRICE *embrasse les genoux
de Clarice , & l'empêche de fuir.*

Ah , de frayeur je pâme.

CLARICE.

Laisse-moy , misérable.

CELIDAN.

Allons , il faut marcher ,

Madame , vous viendrez.

CLARICE , *à qui Celidan met la main
sur la bouche.*

Aux vo ..

CELIDAN *derrière le Théâtre.*

Touche , Cocher.

SCENE X.

LA NOURRICE , DORASTE ,
POLYMAS , LISTOR.

LA NOURRICE *seule.*

SOrtons de pâmoison , reprenons la parole ,
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.

Ou je n'y connois rien , ou j'ay bien pris mon temps ,

Ils n'en seront pas tous également contens ,

Et Philiste demain , cette nouvelle sçûe ,

Sera de belle humeur , ou je suis fort déçûe .

Mais par où vont nos gens ? Voyons , qu'en sûreté

Je fasse aller après par un autre côté.

A present il est temps que ma voix s'évertue.

Aux armes , aux voleurs , on m'égorge , on me tue .

On enlève , Madame , Amis , secourez-nous.

A la force , aux brigands , au meurtre , accourez tous ,
Doraste , Polymas , Listor.

POLIMAS.

Qu'as-tu , Nourrice ?

LA NOURRICE.

Des voleurs ...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait ?

LA NOURRICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment ? ravi Clarice ?

LA NOURRICE.

Oùi , suivez promptement.

Bons Dieux ! que j'ay reçu de coups en un moment !

DORASTE.

Suivons-les ; mais dis nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par-là. Le Ciel vous favorise.

Elle est seule.

O qu'ils en vont abattre ! ils sont morts , c'en est fait ,
Et leur sang , autant vaut , a lavé leur forfait.

Pourveu que le bonheur à leurs souhaits réponde ,

Ils les rencontreront s'ils font le tour du Monde.

Quant à nous cependant subornons quelques pleurs ,

Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.



Es voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
 Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ?
 quel indice ?
 Ton rapport n'est fondé que sur quelque
 faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par les yeux (hélas !) que trop instruit ,
 Les cris de sa Nourrice en sa maison déserte
 M'ont trop suffisamment assuré de sa perte.
 Seule en ce grand logis elle court haut & bas ,
 Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas ,
 Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître.
 A peine devant elle oseroit-on paroître ,
 De furie elle écume , & fait sans cesse un bruit
 Que le desespoir forme , & que la rage suit ,
 Et parmi ses transports son hurlement farouche
 Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vu ,

Ces mots ont éclaté d'un transport imprévu.

Va lui dire qu'il perd sa Maîtresse & la nôtre.

Et puis incontinent me prenant pour un autre ,

Elle m'alloit traiter en auteur du forfait ,

Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celuy qu'elle en soupçonne ?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne ,
Et même les Voisins n'en sçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens seulement ce qui peut m'affliger ,
Traistre , sans que je sçache où pour mon allégeance
Adresser ma poursuite , & porter ma vangeance,
Tu fais bien d'échaper ; dessus toy ma douleur
Faute d'un autre objet , eût vangé ce malheur ,
Malheur d'autant plus grand , que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée ,
Ne laisse à ma douleur qui va finir mes jours ,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours.
Foible soulagement en un coup si funeste !

Mais il s'en faut servir puisque seul il nous reste.
Plains Philiste , plains-toy , mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne sont impuissans.
Fais qu'à force de cris poussez jusqu'en la nuë
Ton mal soit plus connu que sa cause inconnuë ,
Fais que chacun le sçache , & que par tes clameurs
Clarice , où qu'elle soit , apprenne que tu meurs.

Clarice , unique objet qui me tient en servage ,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage ,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour ,
Et par mon desespoir juge de mon amour.
Hélas ! pour en juger peut-être est-ce ta feinte
Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte ,
Et ton amour qui doute encor de mes sermens ,
Cherche à s'en assurer par mes ressentimens.

Soupçonneuse Beauté contente ton envie ,
Et prens cette assurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor , par mes derniers soupirs ,
Reçois ensemble & perds l'effet de tes desirs.
Alors ta flâme en vain pour Philiste allumée ,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée ,
Et sûre d'une foy que tu crains d'accepter ,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.

Que ce penser flateur me dérobe à moy-même !
 Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime ,
 Et dans mon désespoir qu'il m'est doux d'espérer ,
 Que ma mort à son tour la fera soupirer !

Simple , qu'espères-tu ? Sa perte volontaire
 Ne veut que te punir d'un amour téméraire ,
 Ton déplaisir luy plaît , & tous autres tourmens
 Luy sembleroient pour toy de légers châtimens.
 Elle en rit maintenant , cette belle inhumaine ,
 Elle pâme de joie au récit de ta peine ,
 Et choisit pour objet de son affection ,
 Un amant plus sortable à sa condition.
 Pauvre désespéré , que ta raison s'égare !
 Et que tu traites mal une amitié si rare !
 Après tant de sermens de n'aimer rien que toy ,
 Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foy ,
 Tu veux seul avoir part à la douleur commune ,
 Tu veux seul te charger de toute l'infortune ,
 Comme si tu pouvois en croissant tes malheurs ,
 Diminuer les siens , & l'ôter aux voleurs.
 N'en doute plus , Philiste , un ravisseur infame
 A mis en son pouvoir la Reine de ton ame ,
 Et peut-être déjà ce Corsaire effronté
 Triomphe insolemment de sa fidélité.
 Qu'à ce triste penser ma vigueur diminuë !
 Mais voici de ses gens.

SCENE II.

PHILISTE , DORASTE , POLYMAS ,
 LISTOR.

PHILISTE.

QU'est-elle devenue ?

Amis , le sçavez-vous ? n'avez-vous rien trouvé
 Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé ?

DORASTE.

Nous avons fait , Monsieur , une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vû des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas ,
Des brigands ou de nous vous sçauriez le trépas ;
Mais hélas , quelque soin , & quelque diligence. . .

PHILISTE.

Ce sont là des effets de vôtre intelligence ,
Traîtres , ces feints hélas ne sçauroient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point , Monsieur , dequoy nous accuser.

PHILISTE.

Perfides , vous prêtez épaule à leur retraite ,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrette.
Mais voici. . . Vous fuyez ; vous avez beau courir ,
Il me faut ramener ma Maîtresse , ou mourir.

*DORASTE rentrant avec ses compa-
gnons , pendant que Philiste les cherche
derrière le Théâtre.*

Cédons à sa fureur , évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage ,
mais plutôt derechef allons si bien chercher ,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

*LISTOR voyant revenir Philiste , & s'en-
fuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE l'épée à la main & seul.

Qui les ôte à ma juste colére ?

Venez de vos forfaits recevoir le salaire ,
Infames scélérats , venez , qu'espérez-vous ?
Vôtre fuite ne peut vous sauver de mes coups.



SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *met l'épée à la main.*

Philiste , à la bonne heure , un miracle visible
 T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible ,
 Puisqu'ainsi tu m'attends les armes à la main.
 J'admire avec plaisir ce changement soudain ,
 Et vay. . .

CELIDAN.

Ne pense pas ainsi. . .

ALCIDON.

laisse-nous faire ,

C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire.
 Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! ce comble manquoit à mon affliction..
 Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle !
 Ma Maîtresse perduë un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta Maîtresse perduë !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs. . .

ALCIDON.

Je n'en veux rien sçavoir , va le conter ailleurs ,
 Je ne prends point de part aux interêts d'un traître ,
 Et puisqu'il est ainsi , le Ciel fait bien connoître
 Que son juste couroux a soin de me vanger.

PHILISTE.

Quel plaisir , Alcidon , prends-tu de m'outrager ?
 Mon amitié se lasse , & ma fureur m'emporte ,
 Mon ame pour sortir ne cherche qu'une porte ,
 Ne me presse donc plus dans un tel desespoir ;
 J'ay déjà fait pour toy par-de là mon devoir ,

Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée ?
 J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée ,
 J'ay menacé Florange , & rompu les accords
 Que t'avoient sçû causer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des Cavaliers une offense reçûe
 Ne se contente point d'une si lâche issue ,
 Va m'attendre. . .

CELIDAN.

Arrêtez , je ne permetrai pas
 Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare ,
 C'est montrer un esprit lâche, autant que barbare ;
 Adieu , mauvais , adieu , nous nous pourrons trouver.
 Et si le cœur t'en dit , au lieu de tant braver ,
 J'apprendrai seul à seul dans peu de tes nouvelles.
 Mon honneur souffriroit des taches éternelles
 A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE IV.

CELIDAN , ALCIDON.

CELIDAN.

MOn cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié ,
 Il montre une franchise ici trop naturelle
 Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle.
 L'affaire se traitoit sans doute à son insçû ,
 Et quelque faux soupçon en ce point t'a deçû.
 Va retrouver Doris , & rendons-luy Clarice.

ALCIDON.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice ,
 A ce piège qu'il dresse afin de me duper ?

CELIDAN.

Romproit-il ces accords à dessein de tromper ?
 Que vois-tu là qui sente une supercherie ?

Je n'y vois qu'un effet de sa poltronnerie ,
 Qu'un lâche desaveu de cette trahison ,
 De peur d'être obligé de m'en faire raison.
 Je l'en pressai dès hier , mais son peu de courage
 Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage ,
 Par où m'ébloüissant il pût un de ces jours
 Renoyer sourdement ces muettes amours.
 Il en donne en secret des avis à Florange ,
 Tu ne le connois pas , c'est un esprit étrange.

CE L I D A N.

Quelque étrange qu'il soit , si tu prens bien ton temps ,
 Malgré luy tes desirs se trouveront contens.
 Ses offres acceptez , que rien ne se diffère
 Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

A L C I D O N.

Cet ordre est infailible à procurer mon bien ,
 Mais ton contentement m'est plus cher que le mien ,
 Long-temps à mon sujet tes passions contraintes
 Ont souffert & caché leurs plus vives atteintes ,
 Il me faut à mon tour en faire autant pour toy.
 Hier devant tous les Dieux je t'en donnai ma foy ,
 Et pour la maintenir tout me sera possible.

C E L I D A N.

Ta perte en mon bonheur me seroit trop sensible ,
 Et je m'en haïrois , si j'avois consenti
 Que mon hymen laissât Alcidon sans parti.

A L C I D O N.

Eh bien , pour t'arracher ce scrupule de l'ame ,
 (Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flâme)
 J'épouserai Clarice. Ainsi puisque mon sort
 Veut qu'à mes amitez je fasse un tel effort ,
 Que d'un de mes amis j'épouse la Maîtresse ,
 C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
 Philiste est un parjure , & moy ton obligé ,
 Il m'a fait un affront , & tu m'en as vangé.
 Balancer un tel choix avec inquiétude ,
 Ce seroit me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu cheris !

ALCIDON.

C'est faire mon devoir te quittant ma Doris ;
Et me vanger d'un traître épousant sa Clarice.
Mes discours ni mon cœur n'ont aucun artifice ,
Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employez vers Doris mon reste de crédit ;
Si je la puis gagner , je te répons du Frère ,
Trop heureux à ce prix d'appaiser ma colére.

CELIDAN.

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement ;
Voy ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendrait plus aisée ,
Si Clarice apprenoit une mort supposée.

CELIDAN.

De qui ? de son Amant ? va , tiens pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura sçû la nouvelle funeste ,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
On a beau nous aimer , des pleurs sont tôt séchez ,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchez.

SCENE V.

CELIDAN.

IL me cède à mon gré Doris de bon courage ,
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage ,
Pour être fait sur l'heure & tout nonchalamment ,
Est conduit , ce me semble , assez accortement.
Qu'il en sçait de moyens ! qu'il a ses raisons prêtes ,
Et qu'il trouve à l'instant des prétextes honnêtes
Pour ne point t'approcher de son premier amour !
Plus j'y porte la vûe , & moins j'y voy de jour.

M'auroit-il bien caché le fond de sa pensée ?
 Oïïi , sans doute Clarice a son ame blessée ,
 Il se vange en paroles , & s'oblige en effet.
 On ne le voit que trop , rien ne le satisfait ,
 Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
 Je jourois à ce compte un joli personnage !
 Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain ,
 Tandis que le succès est encor en ma main.
 Si mon soupçon est vray , je luy ferai connoître
 Que je ne suis pas homme à seconder un traître.
 Ce n'est point avec moy qu'il faut faire le fin ,
 Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
 Il ne vouloit que moy pour luy servir d'escorte ,
 Et si je ne me trompe il n'ouvrira point la porte ,
 Nous étions attendus ; on secondoit nos coups ;
 La Nourrice parut en même temps que nous ,
 Et se pâma soudain avec tant de justesse ,
 Que cette pâmoison nous livra sa Maîtresse.
 Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez ,
 Que nous verrions demain des gens bien étonnez.

SCENE VI.

CELIDAN , LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

A^H!

CELIDAN.

J'entens des soupirs.

LA NOURRICE.

Destins.

CELIDAN.

C'est la Nourrice.

Qu'elle vient à propos !

LA NOURRICE.

Ou rendez-moy Clarice.

CELIDAN.

Il la faut aborder.

COMEDIE.
LA NOURRICE.

289

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'est ce ? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger si fort ?
Quel funeste accident ? quelle perte arrivée ?

LA NOURRICE.

Perfide , c'est donc toy qui me l'as enlevée ?
En quel lieu la tiens-tu ? dis-moy , qu'en as-tu fait ?

CELIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait ,
Car enfin je t'entends , tu cherches ta Maîtresse ?

LA NOURRICE.

Oùï , je te la demande , ame double & traîtresse,

CELIDAN.

Je n'ay point eu de part en cet enlèvement ,
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste ,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui ?

CELIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit que ce rusé flatteur
Devoit être du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela , Nourrice ; du contraire ,
Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoy ? l'a-t-il délivrée ?

CELIDAN.

Oùï.

LA NOURRICE.

Bons Dieux !

CELIDAN.

Sa valeur

Ote ensemble la vie , & Clarice au Voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

P. Corn. I. Partie.

N

L'autre ayant pris la fuite
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carrosse roulant comme est-il venu...

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut être un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verser leur carrosse, & les jeta par terre,
E- Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta Maîtresse étoient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

CELIDAN.

C'est... je l'aurois nommé mille fois en un jour.
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour !
C'est un des bons amis que Philiste eût au monde,
Rêve un peu comme moy, Nourrice, & me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez m'en quelque adresse.

CELIDAN.

Il se termine en don.

C'est... j'y suis peu s'en faut, artens, c'est...

LA NOURRICE.

Alcidon !

CELIDAN.

T'y voilà justement.

LA NOURRICE.

Est-ce luy ? quel dommage
Qu'un brave Gentilhomme à la fleur de son âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et grace au Ciel, je vois son dessein avorté.
Mais du moins en mourant il nomma son complice.

CELIDAN.

C'est-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy !

CELIDAN.

Pour toy , Nourrice,

LA NOURRICE.

Ah , le traître !

CELIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire ?

CELIDAN.

Oùï , son rapport fatal. . .

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet , ce rapport n'est qu'une calomnie ;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton sçû
Ce malheureux dessein avoit été conçu ,
Et que pour empêcher la fuite de Clarice
Ta feinte pâmoison luy fit un bon office ,
Qu'il trouva le Jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet imposteur se sert !
Non , Monsieur , à present il faut que je le die ,
Le Ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice , & brûlant de ce feu ,
Il n'amusoit Doris que pour couvrir son jeu.
Depuis près de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma Maîtresse ,
Il n'a rien épargné qui fût en son pouvoir ;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir ,
Et que pour moy ses dons n'avoient aucune amorce ,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous sçavez le surplus , vous voyez son effort
A se vanger de moy pour le moins en sa mort.
Piqué de mes refus , il me fait criminelle ,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidelle.
Mais , Monsieur , le croit-on ?

CELIDAN.

N'en doute aucunement ,

Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

N ij

LA VEUVE,
LA NOURRICE.

Las ! que me dites-vous !

CELIDAN.

Ta Maîtresse en colère

Jure que tes forfaits recevront leur salaire.

Sur tout elle s'aigrit contre ta pâmoison.

Si tu veux éviter une infâme prison ,

N'attends pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite ,

Si mon salut dépend d'une soudaine fuite ,

Et mon esprit confus ne sçait où l'adresser !

CELIDAN.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent presser.

Nourrice , fait chez moy , si tu veux ta retraite ,

Autant qu'en lieu du monde elle y fera secrette.

LA NOURRICE.

Oserois-je espérer que la compassion...

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.

Va , ne perd point de temps ; être ici davantage

Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.

Je te suivrai de l'œil , & ne dis encor rien ;

Comme après je sçaurai m'employer pour ton bien,

Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ferez , Monsieur , comme un Dieu tutelaire.

CELIDAN.

Trêve pour le present de ces remercimens ,

Va , tu n'as pas loisir de tant de complimens.

SCENE VII.

CELIDAN.

VOilà mon homme pris , & ma Vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aisément l'a dupée

Je la croyois plus fine , & n'eusse pas pensé
 Qu'un discours sur le champ par hazard commencé ,
 Dont la suite non plus n'alloit qu'à l'avanture,
 Pût donner à son ame une telle torture ,
 La jetter en desordre , & broüiller ses ressorts.
 Mais la raison le veut , c'est l'effet des remords ;
 Le cuisant souvenir d'une action méchante
 Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
 Mертons-la cependant en lieu de sûreté ,
 D'où nous ne craignons rien de sa subtilité ;
 Après , nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire ,
 Ou du tout ne rien dire , ou du tout ne rien taire ,
 Et que depuis qu'on joue à surprendre un ami ,
 Un trompeur en moy trouve un trompeur & demi.

SCENE VIII.

ALCIDON , DORIS.

DORIS.

CEst donc pour un ami que tu veux que mon ame
 Allume à ta priere une nouvelle flâme ?

ALCIDON.

Oùi , de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup , Alcidon , voilà te déclarer.

Ce compliment fort beau pour des ames glacées
 M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toy
 D'être dissimulée , & de manquer de foy ;
 L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
 Quand on feint avec moy , que je sçay bien le rendre,
 Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit ,
 Afin qu'après un autre en recueille le fruit ,

N iiij

Et c'est à ce dessein que ta fausse colére
Abuse insolemment de l'esprit de mon Frère ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentimens
Apporte seul du trouble à tes contentemens ,
Et pour moy , qui vois trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange ,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal, mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine ,
De moy ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens ; je te prie, est-ce à toy ,
A l'objet de ma haine , à disposer de moy ?

ALCIDON.

Non , mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite ,
Je sentirois mon mal puissamment soulagé .
Si du moins un ami m'en étoit obligé.
Ce Cavalier au reste a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages ,
Beau de corps & d'esprit , riche , adroit , valeureux ,
Et sur tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaîse ;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise ,
C'est qu'il est ton ami ; certe seule raison
Me le feroit haïr si j'en sçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien servir il faut ici le taire ?

DORIS.

Et de plus luy donner cet avis salutaire ,
Que s'il est vrai qu'il m'aime, & qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra , tu ne sois point nommé ;
Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.
J'ay depit que le sang me lie avec Philiste ,
Et qu'ainsi malgré moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu seras quelque jour d'un esprit plus remis.

Adieu , quoiqu'il en soit , souviens-toy , dédaigneuse ,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

D O R I S.

Va , je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE IX.

D O R I S.

QU'aux Filles comme moy le sort est inhumain !
Que leur condition se trouve déplorable !
Une Mere aveuglée , un Frère inexorable ,
Chacun de son côté , prennent sur mon devoir ,
Et sur mes volontez un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice ,
L'un a ses amitez , l'autre a son avarice.
Ma mere veut Florange , & mon frere , Alcidon.
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour souffrir & pour feindre ,
Je n'ose qu'espérer , & je ne sçay que craindre ,
Ou plutôt je crains tout , & je n'espere rien ,
Je n'ose fuir mon mal , ni rechercher mon bien.
Dure sujétion ! étrange tyrannie !
Toute liberté donc à mon choix se dénie !
On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur ,
Et par force un Amant n'a de moy que rigueur.
Cependant , il y va du reste de ma vie ,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie ,
Il faut que mes désirs toujours indifférens
Aillent sans résistance au gré de mes parens ,
Qui m'aprént peut-être un brutal , un sauvage ,
Et puis cela s'appelle un Fille bien sage.
Ciel , qui vois ma misere , & qui fais les heureux ,
Prends pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.



'Espérez pas, Madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le com-
plice ;

Je chéris l'un & l'autre, & croi qu'il m'est
permis

De conserver l'honneur de mes plus chers amis.

L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blâme

A ravir la Beauté qui luy ravissoit l'ame,

Et l'autre l'assista par importunité ;

C'est ce que vous sçauvez de leur temerité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je suis contente

De voir qu'un bon succès a trompé leur attente,

Et me resolvant même à perdre à l'avenir,

De toute ma douleur l'odieux souvenir,

J'estime que la perte en sera plus aisée,

Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.

C'est assez que je sçay qu'à vôtre heureux secours.

Je dois tout le bonheur du reste de mes jours.

Philiste autant que moy vous en est redevable,

S'il a sçû mon malheur il est inconsolable,

Et dans son desespoir sans doute qu'aujourd'hui

Vous luy rendez la vie en me rendant à lui.

Disposez du pouvoir & de l'un & de l'autre,

Ce que vous y verrez rendez-le comme vôtre,

Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir

Que nos maux en plaisirs se doivent convertir ;
La douleur trop long-temps regne sur son courage.

CE L I D A N.

C'est à moy qu'appartient l'honneur de ce message ,
Mon secours sans cela , comme de nul effet ,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

C L A R I C E.

Après avoir rompu les fers d'une captive ,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive ,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir ,
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant quelque espoir qui me flate ,
Il faudra malgré moy que j'en demeure ingrate.

C E L I D A N.

En quoique mon service oblige vôtre amour ,
Vos seuls remercimens me mettent à retour.

S C E N E II.

C E L I D A N.

QU'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son parti sa traîtresse Nourrice ,
Que d'un ami trop simple il fasse un ravisseur ,
Qu'il querelle Philiste , & néglige sa Sœur ,
Enfin qu'il aime , dupe , enlève , feigne , abuse ,
Je trouve mieux que luy mon compte dans sa ruse ;
Son artifice m'aide , & succède si bien ,
Qu'il me donne Doris , & ne luy laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende ,
Et que Philiste , après une faveur si grande ,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.

Ne m'offre plus Doris , elle m'est toute acquise ,
Je ne la veux devoir , traître , qu'à ma franchise :
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foy ,
Cesse tes complimens , je l'aurai bien sans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le Frère ,

Nôtre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

S C E N E III.

A L C I D O N , C E L I D A N .

C E L I D A N .

A H, je cherchois une heure avec toy d'entretien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

A L C I D O N .

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune ?

C E L I D A N .

Tout va le mieux du monde; il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas ;
Clarice au desespoir croit Philiste sans vie.

A L C I D O N .

Et l'auteur de ce coup ?

C E L I D A N .

Celui qui l'a ravie,

Un Amant inconnu dont je luy fais parler.

A L C I D O N .

Elle a donc bien jetté des injures en l'air ?

C E L I D A N .

Cela s'en va sans dire.

A L C I D O N .

Ainsi rien ne l'appaise !

C E L I D A N .

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aise.

A L C I D O N .

Je n'en veux point qui porte une si dure loy.

C E L I D A N .

Dans ce grand desespoir elle parle de toy.

A L C I D O N .

Elle parle de moy ?

C E L I D A N .

J'y perdu ce que j'aime.

(Dit-elle) mais du moins si cet autre luy-même,
Son fidelle Alcidon, m'en consoloit ici !

Tout de bon ?

CELIDAN.

Son esprit en paroît adouci.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans sa mémoire.
Mais non , cela n'est point , tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti par curiosité ;
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre on peut la disposer ,
Mais comme sans dessein. . .

CELIDAN.

J'entens , à t'épouser ?

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le Concierge , rendu de mon intelligence ,
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison ,
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison ,
Et que s'il en faut croire une juste espérance ,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance ,
Pourveu qu'un prompt hymen succède à mes desirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs !
Une subtilité si dextrement tissüe
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issuë.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CELIDAN.

Ne diffère donc point , je t'attens vers le soir ,
N'y manque pas. Adieu , j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *seul.*

O l'excellent ami ! qu'il a l'esprit docile !
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy ?

Je trompe tout le monde avec sa bonne foy :
 Et quant à sa Doris , si sa poursuite est vaine ,
 C'est dequoy maintenant je ne suis guere en peine ;
 Puisque j'aurai mon compte , il m'importe fort peu.
 Si la coquette agréée ou néglige son feu.
 Mais je ne songe pas que ma joye imprudente
 Laisse en perplexité ma chère Confidente :
 Avant que de partir il faudra sur le tard.
 De nos heureux succès luy faire quelque part.

SCENE IV.

CHRYSANTE , PHILISTE , DORIS.

CHRYSANTE.

JE ne le puis celer , bien que j'y compatisse ,
 Je trouve en ton malheur quelque peu de justice ;
 Le Ciel vange ta Sœur ; ton fol emportement
 A rompu sa fortune , & chassé son Amant,
 Et tu vois aussi-tôt la tienne renversée ;
 Ta Maîtresse par force en d'autres mains passée.
 Cependant , Alcidon que tu crois rappeler ,
 Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame , c'est à vous que nous devons nous prendre
 De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre.
 D'un si honteux affront le cuisant souvenir
 Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
 Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice ,
 Mais du reste accusez vôtre seule avarice :
 Madame , nous perdons par vôtre aveuglement ,
 Vôtre Fils un ami , vôtre Fille un Amant.

DORIS.

Otez ce nom d'Amant ; le fard de son langage
 Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage ,
 Et nous étions tous deux semblables en ce point ,
 Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions
 point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! jeune dissimulée ,
Falloit-il dont souffrir d'en être cajolée ?

DORIS.

Il le falloit souffrir , ou vous desobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer , fais un peu de silence ,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE II.

PHILISTE , CHRYSANTE , CELIDAN,
DORIS.

PHILISTE *à Célidan.*

EH bien , que dir , que fait nôtre Amant irrité ?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité ?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le soin de tes querelles ,
J'ay bien à te conter de meilleures nouvelles ;
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami , que me dis-tu ?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grace , où voit-on le sujet que j'adore ?
Dis-moy le lieu ?

CELIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.

Celui qui te la rend' te veut faire une loy.

PHILISTE.

Après cette faveur qu'il dispose de moy ,
Mon possible est à luy.

Donc sous cette promesse

Tu peux dans son logis aller voir ta Maîtresse,
Ambassadeurs exprés.

Philiste sort avec précipitation.

S C E N E VI.

CHRYSANTE, CELIDAN,
DORIS.

CHRYSANTE.

S On feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité ;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte ,
Qui sans vous dire adieu , vers son objet l'emporte.

C E L I D A N .

C'est comme doit agir un véritable amour ,
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour ,
Et nous voyons assez par cette expérience ,
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puisqu'ainsi le Ciel réjoint ces deux Amans ,
Et que tout se dispose à vos contentemens ,
Pour m'avancer aux miens , oserois-je , Madame ,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flâme ,
Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus ,
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ay crû par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits , & d'Alcidon & d'elle ,
Et qu'en ce Cavalier son désir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité.
Cette seule raison m'obligeant à me taire ,
Je trahissois mon feu de peur de lui déplaire ;
Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçût
Me fait voir clairement combien j'étois déçu ;

Je ne condamne plus mon amour au silence,
 Et viens faire éclater toute sa violence.
 Souffrez que mes desirs si long-temps retenus
 Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dûs;
 Et du moins par pitié d'un si cruel martyre,
 Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris est un si grand bonheur,
 Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur,
 Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
 Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
 Trop chaud amy qu'il est, il s'empporte à tous coups
 Pour un Fourbe insolent qui se moque de nous.
 Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
 Je n'ose vous donner une réponse expresse,
 Tant je crains de sa part un desordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tuez, Madame, & cachez le couteau:
 Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRISANTE.

Non, Monsieur, croyez moy, votre offre nous honore.
 Aussi dans le refus j'aurois peu de raison,
 Je connoy votre bien, je sçay votre maison,
 Votre Pere jadis (hélas, que cette histoire
 Encor sur mes vieux ans m'est douce en la memoire !)
 Votre feu Pere, dis-je, eut de l'amour pour moy,
 J'étois son cher objet, & maintenant je voy
 Que comme par un droit successif de famille,
 L'amour qu'il eut pour moy, vous l'avez pour ma Fille.
 S'il m'aimoit je l'aimois, & les seules rigueurs.
 De ses cruels parens diviserent nos cœurs.
 On l'éloigna de moy par ce maudit usage,
 Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
 Et son Pere jamais ne souffrit son retour,
 Que ma foy n'eût ailleurs engagé mon amour.
 En vain à cet Hymen j'opposay ma constance,
 La volonté des miens vainquit ma résistance.
 Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
 De ses perfections les plus aimables traits.

Afin de vous ôter désormais toute crainte ,
 Que dessous mes discours se cache aucune feinte ,
 Allons trouver Philiste , & vous verrez alors
 Comme en vôtre faveur je feray mes efforts.

C E L I D A N .

Si de ce cher objet j'avois même assurance ,
 Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

D O R I S .

Je ne sçay qu'obéir , & n'ay point de vouloir.

C E L I D A N .

Employer contre vous un absolu pouvoir !
 Ma flâme d'y penser se tiendrait criminelle.

C H R Y S A N T E .

Je connois bien ma Fille , & je vous répons d'elle ;
 Dépêchons seulement d'aller vers ces Amants .

C E L I D A N .

Allons , mon heur dépend de vos commandemens.

S C E N E V I I .

P H I L I S T E , C L A R I C E .

P H I L I S T E .

MA douleur qui s'obstine à combattre ma joye ;
 Pousse encor des sôûpirs, bien que je vous revoie ,
 Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer
 Mêlé dans ces douceurs je ne sçay quoy d'amer.
 Mon ame en est ensemble , & ravie , & confuse :
 D'un peu de lâcheté vôtre retour m'accuse ,
 Et vôtre liberté me reproche aujourd'huy
 Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
 Elle me comble d'aise , & m'accable de honte ;
 Celui qui vous la rend en m'obligeant m'affronte ;
 Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moy.

C L A R I C E .

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy ?

Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,
Et dispensent ta bouche à ce fâcheux langage ?
Ton amour & tes soins trompez par mon malheur ,
Ma prison inconnuë a bravé ta valeur .
Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre ,
Puisque c'est pour toy seul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit ,
Célidan a la peine , & Philiste le fruit ?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige ,
C'est la reconnoissance où l'honneur vous oblige ;
Il vous faut être ingrate , ou bien à l'avenir
Luy garder en vôtre ame un peu de souvenir.
La mienne en est jalouse , & trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il soit , à son desavantage ,
Je ne puis le souffrir ; nos penfers à tous deux
Ne devroient à mon gré parler que de nos feux ,
Tout autre objet que moy dans vôtre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur à ce compte est un peu tyrannique.
Penses-tu que je veuille un Amant si jaloux ;

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous.
Mon esprit amoureux , qui vous tient pour sa Reine,
Fait de vos actions sa règle souveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jalouse afin d'être ombrageux ?

PHILISTE.

Quoy ! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretiens quelque temps Bélinde & Chrysolite ?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cet excès à mon tour.
Est-il rien de plus juste , ou de plus équitable ?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu seras fort traitable ,
Et n'es pas maladroit en ces doux entretiens ,

D'accuser mes défauts pour excuser les tiens.
 Par cette liberté tu me fais bien paroître ,
 Que tu crois que l'Hymen t'ait déjà rendu maître ,
 Puisque laissant les vœux & les soumissions ,
 Tu me dis seulement mes imperfections.
 Philiste , c'est douter trop peu de ta puissance ,
 Et prendre avant le temps un peu trop de licence ;
 Nous avons nôtre Hymen à demain arrêté ,
 Mais pour te bien punir de cette liberté ,
 De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achève.

P H I L I S T E .

Mais si durant ce temps quelqu'autre vous enlève ,
 Avez-vous sûreté que pour vôtre secours ,
 Le même Célidan se rencontre ? toujours ?

C L A R I C E .

Il faut sçavoir de luy s'il prendroit cette peine.
 Voy ta Mère , & ta Sœur que vers nous il amène ,
 Sa réponse rendra nos débats terminez.

P H I L I S T E .

Ah ! Mère , Sœur , Amy , que vous m'importunez !

SCENE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN,
 CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE à *Clarice*.

JE viens après mon Fils vous rendre une assurance,
 De la part que je prens en vôtre délivrance ,
 Et mon cœur tout à vous ne sçauroit endurer
 Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE à *Chrysante*.

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
 Est de vous obéir le reste de sa vie ,
 Que son retour rend moins à soy-même qu'à vous.
 Ce brave Cavalier accepté pour époux ,

C'est à moy désormais , entrant dans sa famille ,
 A vous rendre un devoir de Servante & de Fille ;
 Heureuse mille fois , si le peu que je vaux
 Ne vous empêche point d'excuser mes défauts ,
 Et si vôtre bonté d'un tel choix se contente.

CHRYSANTE à Clarice.

Dans ce bien excessif qui passe mon attente ,
 Je soupçonne mes sens d'une infidélité ,
 Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
 Surprise que je suis d'une telle merveille ,
 Mon esprit tout confus doute encor si je veille ,
 Mon ame en est ravie ; & ces ravissements
 M'ôtent la liberté de tous remerciemens.

DORIS à Clarice.

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle m'enhardisse
 A vous offrir , Madame , un fidelle service.

CLARICE à Doris.

Et moy , sans compliment qu'il vous farde mon cœur ,
 Je vous offre & demande une amitié de Sœur.

PHILISTE à Célidan.

Toy , sans qui mon malheur étoit inconsolable ,
 Ma douleur sans espoir , ma perte irréparable ,
 Qui m'as seul obligé plus que tous mes Amis ,
 Puisque je te doy tout , que je t'ay tout promis ,
 Cesse de me tenir dedans l'incertitude ;
 Dy-moy par où je puis sortir d'ingratitude ,
 Donne-moy le moyen , après un tel bien-fait ,
 De réduire pour toy ma parole en effet.

CELIDAN à Philiste.

S'il est vray que ta flâme & celle de Clarice
 Doivent leur bonne issuë à mon peu de service ,
 Qu'un bon succès par moy réponde à tous vos vœux ,
 J'ose t'en demander un pareil à mes feux.
 J'ose te demander , sous l'aveu de Madame ,
 Ce digne & seul objet de ma secrète flâme ,
 Cette Sœur que j'adore , & qui pour faire un choix
 Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE à Célidan.

Ta demande m'étonne ensemble , & m'embarrasse.

Sur ton meilleur Amy tu brigues cette place,
Et tu sçay que ma foy la reserve pour lui.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE à *Célidan*.

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble ;
Dispense-moy , de grace , & songe qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour est grand , l'excuse t'est sensible ,
Mais je ne t'ay promis que ce qui m'est possible ,
Et cette foy donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à nôtre amitié je me sçay trop devoir.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Ne te ressouvrens plus d'une vieille promesse ,
Et juge en regardant cette belle Maîtresse ,
Si celui qui pour toy l'ôte à son Ravisseur ,
N'a pas bien mérité l'échange de ta Sœur.

CLARICE à *Chrysante*.

Je ne sçaurois souffrir qu'en ma presence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie ,
Et pour un tel amy luy voir si peu de foy ,
Me feroit redouter qu'il en eût moins pour moy.
Mais Alcidon survient , nous l'allons voir lui-même,
Contre un Rival & vous disputer ce qu'il aime.

SCENE IX.

CLARICE , ALCIDON , PHILISTE,
CHRYSANTE , CELIDAN , DORIS.

CLARICE à *Alcidon*.

MOn abord t'a surpris , tu changes de couleur ,
Tu me croyois sans doute encor dans le malheur,
Voici qui m'en délivre , & n'étoit que Philiste ,
A ses nouveaux desseins en ta faveur résiste ,

Cet ami si parfait qu'entre tous tu chéris ,
T'aurois pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le desordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcène de voir que sur vôtre retour
Ce traître assure ainsi ma perte & son amour.
Perfide , à mes dépens tu veux donc des Maîtresses ,
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses ?

CELIDAN à *Alcidon*.

Quoy ! j'ay sçû jusqu'ici cacher tes lâchetés ,
Et tu m'oses couvrir de ces indignitez !
Cesse de m'outrager , ou le respect des Dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE à *Alcidon*.

Cher ami , ne crains rien , & demeure assuré
Que je sçay maintenir ce que je t'ay juré ;
Pour t'enlever ma Sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON à *Philiste*.

Non , non , il n'est plus temps de déguiser ma flâme ,
Il te faut malgré moy faire un honteux aveu ,
Que si mon cœur brûloit , c'étoit d'un autre feu.
Amy , ne cherche plus qui t'a ravi Clarice ,
Voici l'auteur du coup , & voila le complice.
Adieu , ce mot lâché je te suis en horreur.

SCENE X.

CHRYSANTE , CLARICE ,
PHILISTE , CELIDAN , DORIS.

CHRYSANTE à *Philiste*.

ET bien , rebelle , enfin sortiras-tu d'erreur ?

CELIDAN à *Philiste*.

Puisque son desespoir vous découvre un mystère
Que ma discretion vous avoit voulu taire ;

C'est à moy de montrer quel étoit mon dessein.
 Il est vray qu'en ce coup je luy prêtai la main ;
 La peur que j'eus alors qu'après ma résistance ,
 Il ne trouvât ailleurs trop fidelle assistance. . .

PHILISTE à Célidan.

Quittons là ce discours , puisqu'en cette action
 La fin m'éclaircit trop de ton intention ,
 Et ta sincérité se fait assez connoître.

Je m'obstinois tantôt dans le parti d'un traître ,
 Mais au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié ,
 Un tel aveuglement te doit faire pitié.

Plains moy , plains mon malheur , plains mon trop de
 Qu'un ami déloyal a tellement surprise ; (franchise ,
 Voy par là comme j'aime , & ne te souviens plus
 Que j'ay voulu te faire un injuste refus.

Fay malgré mon erreur que ton feu persévère ,
 Ne puni point la Sœur de la faute du Frère ,
 Et reçois de ma main celle que ton desir ,
 Avant mon imprudence , avoit daigné choisir.

CLARICE à Célidan.

Une pareille erreur me rend toute confuse ,
 Mais ici mon amour me servira d'excuse ,
 Il serre nos esprits d'un trop étroit lien ,
 Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CELIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche ,
 Un mot me satisfait de cette belle bouche.
 Mais hélas ! quel espoir ose rien présumer ,
 Quand on n'a pû servir , & qu'on n'a fait qu'aimer !

DORIS.

Réünir les esprits d'une Mère & d'un Frère ,
 Du choix qu'ils m'avoient fait avoir sçû me défaire ,
 M'arracher à Florange , & m'ôter Alcidon ,
 Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don ,
 C'est avoir sçû me rendre un assez grand service ,
 Pour espérer beaucoup avec quelque justice ,
 Et puisqu'on me l'ordonne , on peut vous assurer ,
 Que lors que j'obéis , c'est sans en murmurer.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie ,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joye.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême , & que sur mes vieux ans.
Le favorable Ciel me fait de doux présens !
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange !
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange !
Puisse t-elle pour comble accorder à mes vœux ,
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds ,
Et rendre par les fruits de ce double hymenée ,
Ma dernière vieillesse à jamais fortunée.

CLARICE à *Chrysante*.

Cependant , pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas ,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare ,
Tant qu'un mystère saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Nous éloigner de vous avant ce doux moment ,
Ce seroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquième & dernier Acte.

~~~~~

# EXAMEN

## DE LA VEUVÉ.



ET TE Comédie n'est pas plus régulière  
que *Mélite* en ce qui regarde l'unité de  
lieu , & a le même défaut au cinquième  
Acte , qui se passe en complimens pour  
venir à la conclusion d'un amour épiso-  
dique , avec cette différence toutefois , que la ma-  
riage de *Célidan* avec *Doris* , a plus de justesse dans  
celle-ci , que celui d'*Erasme* avec *Cloris* dans l'autre.

Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le temps en général , qui n'est pas si vague que dans *Mélite* , & a ses intervalles mieux proportionnez par cinq jours consécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois alors fort raisonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures , & cette étendue libertine qui n'avoit aucunes bornes ; mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque Acte , que souvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la représentation. Dans le commencement du premier , *Philiste* quitte *Alcidon* pour aller faire des visites avec *Clarice* , & paroît en la dernière Scène avec elle au sortir de ces visites , qui doivent avoir consumé toute l'après-dînée , ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquième. *Alcidon* y fait partie avec *Célidan* d'aller voir *Clarice* sur le soir dans son Château , où il la croit encore prisonnière , & se résout de faire part de sa joye à la Nourrice , qu'il n'oseroit voir de jour , de peur de faire soupçonner l'intelligence secrète & criminelle qu'ils ont ensemble ; & environ cent vers après il vient chercher cette Confidente chez *Clarice* , dont il ignore le retour. Il ne pouvoit être qu'environ midi quand il en a formé le dessein , puisque *Célidan* venoit de ramener *Clarice* , ( ce que vray-semblablement il a fait le plutôt qu'il a pû , ayant un intérêt d'amour qui le pressoit de luy rendre ce service en faveur de son Amant ) & quand il vient pour executer cette résolution , la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il luy va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner , aussi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de *Tirsis* dans *Mélite* , c'est qu'il n'y a point de liaison de Scènes , & par conséquent point de continuité d'action. Ainsi on pourroit dire que ces Scènes détachées , qui sont placées l'une après l'autre , ne s'entresuivent pas immédiatement , & qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre ; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble , cette liaison étant cause que l'une



l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette Comédie peut faire connoître l'aversion naturelle que j'ay toujours eüe pour les *A parte*. Elle m'en donnoit de belles occasions , m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque , qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble , & de mettre des complimens d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre , & qui sont toutefois obligés par des considérations particulières de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si frequents chez les Anciens & chez les Modernes de toutes les Langues , cependant j'ay si bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces Scènes artificieuses , & des réflexions qui les ont suivies , que sans emprunter ce secours , l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point , & le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixieme Scène du quatrième Acte , semble commencer par ces *A parte*, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la Nourrice y parlent véritablement chacun à part , mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La Nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur tres-vive qu'elle n'a point , & en affecte d'autant plus les dehors pour l'ébloüir ; & Célidan de son côté veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est , & qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette Scène est fort adroit par la manière dont il dupe cette Vieille , & luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-même pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encore quelque pièce qui trouble son dessein , & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième ; mais ces sortes de Personnages , qui n'agissent que pour l'intérêt des autres , ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de sça-

## 314 EXAMEN DE LA VEUVE.

voir leurs sentimens sur l'événement de la Comedie , où ils n'ont plus que faire , quand on n'y a plus affaire d'eux ; & d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs , & renduë à son Amant , pour penser en sa présence à cette Nourrice , & prendre garde si elle est en sa maison , ou si elle n'y est pas.

Le stile n'est pas plus élevé ici que dans *Mélite*, mais il est plus net & plus dégagé des pointes dont l'autre est semée , qui ne sont , à en bien parler , que de fausses lumières , dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit , mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe , qu'*Erasme* de la sienne.



LA GALERIE  
DU PALAIS,  
COMEDIE.



## ACTEURS.

PLEIRANTE, Père de Célidée.

LISANDRE, Amant de Célidée.

DORIMANT, Amoureux d'Hippolite.

CHRISANTE, Mère d'Hippolite.

CELIDÉE, Fille de Pleirante.

HIPPOLITE, Fille de Chrisante.

ARONTE, Ecuyer de Lisandre.

CLEANTE, Ecuyer de Dorimant.

FLORICE, Suivante d'Hippolite.

LE LIBRAIRE du Palais.

LE MERCIER du Palais.

LA LINGÈRE du Palais.

*La Scène est à Paris.*



# LA GALERIE DU PALAIS. COMEDIE.

---

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.



N F I N je ne le puis, que veux-tu que  
je fasse ?

Pour tout autre sujet mon Maître n'est  
que glace,

Elle est trop dans son cœur, on ne l'en  
peut chasser,

Et c'est folie à nous que de plus y penser.

J'ay beau devant les yeux luy remettre Hippolite,

Parler de ses attraits, élever son mérite,

Sa grace, son esprit, sa naissance, son bien,

Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien ;

L'amour dont malgré moy son ame est possédée

O iij

Fait qu'il en voit autant , ou plus , en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant ; à la longue on fait tout ,  
La gloire suit la peine , espérons jusqu'au bout.  
Je veux que Célidée ait charmé son courage ,  
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage ,  
Fort souvent moins que rien cause un grand change-  
ment ,

Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hippolite en ce cas sçaura le reconnoître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétends c'est un entier secret :  
Adieu, je vay trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton Maître !

ARONTE.

Où.

FLORICE.

Si j'ay bonne vûe,

La voilà que son Pere amène vers la rue.

Tirons-nous à quartier , nous jouïrons mieux nos jeux ,  
S'ils n'apperçoivent point que nous parlions nous  
deux.

## SCENE II.

PLEIRANTE , CELIDEE.

PLEIRANTE.

**N**E pense plus , ma Fille , à me cacher ta flâme ,  
N'en conçois point de honte, & n'en crains point  
de blâme ;

Le sujet qui l'allume a des perfections

Dignes de posséder tes inclinations ,  
 Et pour mieux te montrer le fond de mon courage ,  
 J'aime autant son esprit que tu fais son visage.  
 Confesse donc , ma Fille , & croit qu'un si beau feu  
 Veut être mieux traité que par un desaveu.

CE L I D E' E.

Monsieur il est tout vray ; son ardeur légitime  
 A tant gagné sur moy que j'en fais de l'estime ,  
 J'honore son mérite , & n'ay pû m'empêcher  
 De prendre du plaisir à m'en voir rechercher ,  
 J'aime son entretien , je chers sa présence ;  
 Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance ,  
 Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour :  
 Vos seuls commandemens produiront mon amour ,  
 Et vôtre volonté de la mienne suivie. . .

P L E I R A N T E.

Favorisant ses vœux seconde ton envie.  
 Aime , aime ton Lisandre , & puisque je consens  
 Et que je t'autorise à ces feux innocens ,  
 Donne-luy hardiment une entière assurance  
 Qu'un mariage heureux suivra son espérance ,  
 Engage-luy ta foy. Mais j'apperçoi venir  
 Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.  
 Ma Fille , adieu , les yeux d'un homme de mon âge  
 Peut-être empêcheroient la moitié du message.

CE L I D E' E.

Il ne vient rien de luy qu'il faille vous celer.

P L E I R A N T E.

Mais tu seras sans moy plus libre à luy parler ,  
 Et ta civilité sans doute un peu forcée  
 Me fait un compliment qui trahit ta pensée.



## SCENE III.

CELIDEE , ARONTE.

CELIDEE.

Que fait ton Maître , Aronte ?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'huy  
Voir ce que sa Maîtresse a résolu de luy ,  
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CELIDEE.

Je serai chez Daphnis toute l'aprèsdinée ,  
Et s'il m'aime je croi que nous l'y pourrons voir ,  
Autrement. . .

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CELIDEE.

S'il y manque , il verra sa paresse punie.  
Nous y devons dîner fort bonne compagnie ,  
J'y mène du quartier Hippolite & Cloris.

ARONTE.

Après elles & vous il n'est rien dans Paris ,  
Et je n'en sçache point , pour belles qu'on les nomme ,  
Qui puisse attirer les yeux d'un honnête homme.

CELIDEE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter ,  
Et ne prens pas plaisir à m'entendre flater.  
Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paroître ,  
Mêle-toy de porter ma réponse à ton Maître.

ARONTE *seul.*

Quelle superbe humeur , quel arrogant maintient !  
Si mon Maître me croit vous ne tenez plus rien ,  
Il changera d'objet , ou j'y perdray ma peine ,  
Aussi-bien son amour ne vous rend que trop vaine.



## SCENE IV.

## LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

*On tire un rideau , & l'on voit le Libraire , la Lingère  
& le Mercier , chacun dans sa boutique.*

## LA LINGERE.

**V**ous avez fort la presse à ce livre nouveau ,  
C'est pour vous faire riche.

## LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau ,  
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voye.  
Mais vous , que vous vendez de ces roiles de soye !

## LA LINGERE.

De vrai , bien que d'abord on en vendît fort peu ,  
A present Dieu nous aime , on y court comme au feu  
Je n'en sçaurois fournir autant qu'on m'en demande,  
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande ,  
Découvre moins le fard dont un visage est peint,  
Et donne , ce me semble un plus grand lustre au teint ,  
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique  
Pour être trop étroite , empêche ma pratique ,  
A peine y puis-je avoir deux chalans à la fois ;  
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois ,  
J'aime mieux en payer le double , & davantage ,  
Et voir ma marchandise en un bel étalage.

## LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison , mais à ce que j'entens . . .  
Monsieur , vous plaît-il voir quelques livres du temps ?



## SCENE V.

DORIMANT, CLEANTE,  
LE LIBRAIRE.

DORIMANT.

**M**ontrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moy cet Auteur, son nom seul m'incommode.  
C'est un impertinent, ou je n'y connois rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien,

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime  
Considerez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du Cavalier Marin ;  
Sa veine au demeurant me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette Comédie.

DORIMANT.

Cela n'est pastant mal pour un commencement ;  
La plûpart de ses vers coulent fort doucement.  
Qu'il a de mignardise à décrire un visage ?



## SCENE VI.

HIPPOLITE, FLORICE,  
DORIMANT, CLEANTE,  
LE LIBRAIRE, LA LINCERE,

HIPPOLITE.

**M** Adame, montrez-nous quelques collers d'ouvrage.

LA LINCERE.

Je vous en vay montrer de toutes les façons.

DORIMANT *au Libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons,

LA LINCERE *à Hippolite.*

Voilà du point d'Esprit, de Gènes, & d'Espagne.

HIPPOLITE.

Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

LA LINCERE.

Voyez bien, s'il en est deux pareils dans Paris.

HIPPOLITE.

Ne les vantez point tant, & dites-nous le prix.

LA LINCERE.

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLITE.

*Que t'en semble, Florice ?*

FLORICE

Ceux là sont assez beaux, mais de mauvais service,

En moins de trois savons on ne les connoît plus.

HIPPOLITE.

Celuy-cy, qu'en dis-tu ?

FLORICE.

*L'ouvrage en est confus,*

Bien que l'invention de près soit assez belle.

Voici bien vôtre fait, n'étoit que la dentelle

Est fort mal assortie avec le passément ;

Cet autre n'a de beau que le couronnement.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,  
Il m'en vient , mais qui sont dans la même excellence.

*Dorimant parle au Libraire à l'oreille.*

F L O R I C E.

Il vaudroit mieux attendre.

H I P P O L I T E.

Et bien , nous attendrons,

Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

L A L I N G E R E.

Mercredi j'en attens de certaines nouvelles.

Cependant , vous faut-il quelques autres dantelles.

H I P P O L I T E.

J'en ay ce qu'il m'en faut pour ma provision.

L E L I B R A I R E *à Dorimant.*

J'en vay subtilement en prendre occasion.

La connois-tu , Voisine ?

L A L I N G E R E.

Oüi , quelque peu de vûë ;

Quant au reste elle m'est tout-à-fait inconnuë.

*Dorimant tire Cléante au milieu du Théâtre.*

*è luy parle à l'oreille.*

Ce Cavalier sans doute y trouve plus d'appas.

Que dans tous vos Auteurs ?

C L E A N T E *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

D O R I M A N T.

Si tu ne me vois là , je serai dans la Salle.

*Il prend un Livre sur la Boutique du Libraire.*

Je connois celui-ci , sa veine est fort égale ,

Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.

Mais on ne parle plus qu'on fasse de Romans ,

J'ay vû que nôtre peuple en étoit Idolâtre.

L E L I B R A I R E.

La mode est à present des pièces de Théâtre.

D O R I M A N T.

De vray , chacun s'en pique , & tel y met la main.

Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

## SCENE VII.

LISANDRE , DORIMANT , LE  
LIBRAIRE , LE MERCIER.

LISANDRE.

**J**E te prens sur le Livre.

DORIMANT.

Et bien , qu'en veux-tu dire ?

Tant d'excellens esprits qui se mêlent d'écrire ,  
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LISANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir ?  
Beaucoup fônt bien de Vers , & peu la Comédie.

DORIMANT.

Ton goût , je m'en assure , est pour la Normandie ?

LISANDRE.

Sans rien specifier peu meritent de voir ,  
Souvent leur entreprise excède leur pouvoir ,  
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sçait guère alors que la vieille rubrique ,  
Faute de le connoître on l'habille en fureur ,  
Et loin d'en faire envie on-nous en fait horreur :  
Luy seul de ces effets a droit de nous instruire ,  
Nôtre plume à luy seul doit se laisser conduire ,  
Pour en bien discourir il faut l'avoir bien fait ,  
Un bon Poëte ne vient que d'un amant parfait.

LISANDRE.

Il n'en faut point douter l'amour a des tendresses  
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos Maîtresses ,  
Tant de sortes d'appas , de doux saisissemens ,  
D'agrecables langueurs , & de ravissemens ,  
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire ,

Et mille autres secrets que l'on ne sçauroit dire,  
 ( Quoy que tous nos Rimeurs en mettent par écrit )  
 Ne se sçeurent jamais par un effort d'esprit,  
 Et je n'ay jamais veu de cervelles bien faites  
 Qui traitassent l'amour à la façon des Poètes;  
 C'est tout un autre jeu. Le stile d'un Sonnet  
 Est fort extravagant dedans un cabinet.  
 Il y faut bien loüer la beauté qu'on adore,  
 Sans mépriser Venus, sans médire de Flore,  
 Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour,  
 Ait rien à démêler avecque nôtre amour.  
 O pauvre Comédie, objet de tant de veines,  
 Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,  
 On te tire souvent sur un original,  
 A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

DORIMANT.

Laiſſons la Muſe en paix, de grace, à la pareille,  
 Chacun fait ce qu'il peut, & ce n'eſt pas merveille,  
 Si comme avec bon droit on perd bien un procès,  
 Souvent un bon ouvrage a de foibles succès.  
 Le jugement de l'homme, ou plutôt ſon caprice,  
 Pour quantité d'eſprits n'a que de l'injuſtice,  
 J'en admire beaucoup dont on fait peut d'éſtat,  
 Leurs fautes, tout au pis, ne ſont pas coups d'Eſtat,  
 La plus grande eſt toujours de peu de conſequence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des Pièces d'Eloquence ?

LISANDRE *ayant regardé le titre d'un Livre  
que le Libraire lui preſente.*

J'en leus hier la moitié, mais ſon vol eſt ſi haut,  
 Que preſque à tous momens je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques Auteurs dont j'aime l'induſtrie  
 Mettez ces trois à part, mon Maître, je vous prie,  
 Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LISANDRE *ſe retirant d'auprès  
des boutiques.*

Le reſte du matin où veux-tu l'employer ?

Voyez deçà , Monsieur , vous plaît-il rien du nôtre ,  
 Voyez , je vous feray meilleur marché qu'un autre ,  
 Des gonds , des baudriers , des rubans , des castors.

---

## SCENE VIII.

DORIMANT, LISANDRE.

DORIMANT.

**J**E ne sçaurois encor te suivre si tu fors.  
 Faisons un tour de Salle , attendant mon Cléante.

LISANDRE.

Qui te retient ici ?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante ,  
 Tantôt , comme j'étois sur le Livre occupé ,  
 Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LISANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'est la question , mais il faut s'en remettre  
 A ce qu'à mes regards sa coëffe a pû permettre.  
 Je n'ay rien veu d'égal , mon Cléante la suit ,  
 Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit ,  
 Qu'il n'en sçache le nom , le rang , & la demeure.

LISANDRE.

Amy , le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement , ou je meure !  
 Voyant je ne sçay quoy de rare en sa beauté ,  
 J'ay voulu contenter ma curiosité.

LISANDRE.

Ta curiosité deviendra bien tôt flâme ,  
 C'est par là que l'Amour se glisse dans une ame.

A la première veüe un objet qui nous plaît  
 N'inspire qu'un desir de sçavoir quel il est ,

On en veut aussi-tôt apprendre davantage ,  
 Voir si son entretien répond à son visage ,  
 S'il est civil ou rude , importun ou charmeur ,  
 Eprouver son esprit, connoître son humeur.  
 De là cet examen se tourne en complaisance ,  
 On cherche si souvent le bien de sa présence  
 Qu'on en fait habitude , & qu'au point d'en sortir,  
 Quelque regret commence à se faire sentir.  
 On revient tout rêveur , & nôtre ame blessée ,  
 Sans prendre garde à rien , cajole sa pensée.  
 Ayant rêvé le jour , la nuit à tous propos  
 On sent je ne sçay quoy qui trouble le repos.  
 Un sommeil inquiet sur les confus nuages  
 Elève incessamment de flatueuses images ,  
 Et sur le vain rapport fait naître des souhaits  
 Que le réveil admire , & ne dédit jamais ;  
 Tout le cœur court en hâte après de si doux guides ,  
 Et le moindre larcin que font ses vœux timides  
 Arrête le larron , & le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu fers ?

LISANDRE.

C'est un autre discours ; à présent je ne touche  
 Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,  
 Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement ,  
 Et contre les froideurs combattre finement.  
 Les naturels plus doux...

## SCENE IX.

DORIMANT, LISANDRE,  
 CLEANTE.

DORIMANT.

ET bien, elle s'appelle ?

CLEANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle,



Trois Filoux rencontrez vers le milieu du Pont ,  
Chacun l'épée au poing , m'ont voulu faire affront ,  
Et sans quelques amis qui m'ont tiré de peine ,  
Contr'eux ma résistance eût peut-être été vaine ,  
Ils ont tourné le dos me voyant secouru ,  
Mais ce que je suivois tandis est disparu.

D O R I M A N T.

Les Traîtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te sur-  
prendre !

Quels insolens vers moy s'osent ainsi méprendre !

C L E A N T E.

Je ne connois qu'un d'eux , & c'est là le retour  
De quelques tours de main qu'il reçût l'autre jour ,  
Lors que m'ayant tenu quelques propos d'yvrogne ,  
Nous eûmes prises ensemble à l'Hostel de Bourgogne,

D O R I M A N T.

Qu'on le trouve où qu'il soit ; qu'une grêle de bois  
Assemble sur lui seul le châtiment des trois ,  
Et que sous l'étrivière il puisse tôt connoître ,  
Quand on se prend aux miens , qu'on s'attaque à leur  
Maître.

L I S A N D R E.

J'aime à te voir ainsi décharger ton couroux ;  
Mais voudrois-tu parler franchement entre-nous ?

D O R I M A N T.

Quoy ! tu doutes encor de ma juste colère ?

L I S A N D R E.

En ce qui le regarde elle n'est que légère ,  
En vain pour son sujet tu fais l'intéressé ,  
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé ,  
Cet accident fâcheux te vole une Maîtresse ,  
Confesse ingénûment , c'est là ce qui te presse

D O R I M A N T.

Pourquoy te confesser ce que tu vois assez ?  
Au point de se former mes desseins renversez ,  
Et mon desir trompé poussent dans ces contraintes ,  
Sous de faux mouvemens , de véritables plaintes.

L I S A N D R E.

Ce desir , à vray dire , est un amour naissant ,

Qui ne sçait où se prendre , & demeure impuissant.  
 Il s'égare & se perd dans cette incertitude ,  
 Et renaissant toujours de ton inquiétude ,  
 Il te montre un objet d'autant plus souhaité ,  
 Que plus sa connoissance a de difficulté.  
 C'est par là que ton feu davantage s'allume ,  
 Moins on l'a pû connoître , & plus on en présume.  
 Nôtre ardeur curieuse en augmente le prix.

D O R I M A N T.

Que tu sçais , cher ami , lire dans les esprits ,  
 Et que pour bien juger d'une secrette flâme ,  
 Tu pénètres avant dans les ressorts d'une ame.

L I S A N D R E.

Ce n'est pas encor tout , je veux te secourir.

D O R I M A N T.

O ! que je ne suis pas en état de guérir !  
 L'amour use sur moy de trop de tyrannie.

L I S A N D R E.

Souffre que je te mène en une Compagnie,  
 Où l'Objet de mes vœux m'a donné rendez-vous.  
 Les divertissemens t'y sembleront si doux ,  
 Ton ame en un moment en sera si charmée ,  
 Que tous ses déplaisirs dissipés en fumée ,  
 On gagnera sur toy fort aisément ce point ,  
 D'oublier un objet que tu ne connois point.  
 Mais garde toy sur tout d'une jeune voisine ,  
 Que ma Maîtresse y mène , elle est & belle & fine ,  
 Et sçait si dextrement ménager ses attraits ,  
 Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

D O R I M A N T.

Au hazard , fay de moy tout ce que bon te semble.

L I S A N D R E.

Donc en attendant l'heure , allons dîner ensemble.



## SCENE X.

HIPOLITE, FLORICE.

HIPPOLITE.

TU me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien ,

Dites assurément que je n'y connois rien.

Je le considérois tantôt chez ce Libraire ,

Ses regards de sur vous ne pouvoient se distraire ,

Et son maintien étoit dans une émotion

Qui m'instruisoit assez de son affection.

Il vouloit vous parler , &amp; n'osoit l'entreprendre.

HIPPOLITE.

Toy , ne me parle point , ou parle de Lisandre ,

C'est le seul dont la vûë excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.

Célidée est son ame , &amp; tout autre visage. [ rage ,

N'a point d'assez beaux traits pour toucher son cou-

Son brasier est trop grand , rien ne peut l'amortir :

En vain son Ecuyer tâche à l'en divertir ,

En vain jusques aux Cieux portant vôtre louange ,

Il tâche à luy jeter quelque amorce du change ,

Et luy dit jusque-là que dans vôtre entretien ,

Vous rémoignez souvent de luy vouloir du bien ,

Tout cela n'est qu'autant de paroles perduës.

HIPPOLITE.

Faute d'être sans doute assez bien entendûës ?

FLORICE.

Ne le présumez pas , il faut avoir recours

A de plus hauts secrets qu'à ces foibles discours ,

Je fus fine autrefois , &amp; depuis mon veuvage ,

Ma ruse chaque jour s'est accruë avec l'âge :

Je me connois en monde , &amp; sçay mille ressort :

Pour débaucher une ame , & brouiller des accords.

HIPPOLITE.

Dy promptement , de grace.

FLORICE.

A present l'heure presse ,

Et je ne vous sçaurois donner qu'un mot d'adresse.

Cette Voisine & vous. . . Mais déjà la voici.

## SCENE XI.

CELIDEE , HIPPOLITE,  
FLORICE.

CELIDEE.

**A** Force de tarder tu m'as mise en souci,  
Il est temps , & Daphnis par un Page me mande,  
Que pour faire servir on n'attend que ma bande ,  
Le carosse est tout prêt , allons , veux-tu venir ?

HIPPOLITE.

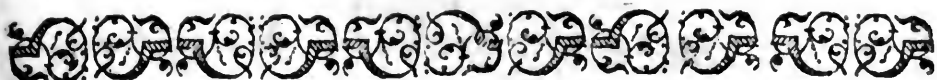
Lisandre après-dîner t'y vient entretenir ?

CELIDEE.

S'il osoit y manquer , je te donne promesse ,  
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une Maîtresse.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

HIPPOLITE, DORIMANT.

H I P P O L I T E.



E me contez point tant que mon visage est  
beau ,

Ces discours n'ont pour moy rien du tout de  
nouveau ,

Je le sçay bien sans vous , & j'ay cet avantage,  
Quelques perfections qui soient sur mon visage ,  
Que je suis la premiere à m'en appercevoir.  
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir,  
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

D O R I M A N T.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites ;  
Cet esprit tout divin , & ce doux entretien  
Ont des charmes puissans dont il ne montre rien.

H I P P O L I T E.

Vous les montrez assez par cette aprésdinée  
Qu'à causer avec moy vous vous êtes donnée.  
Si mon discours n'avoit quelque charme caché  
Il ne vous tiendrait pas si long-temps attaché ,  
Je vous juge plus sage , & plus aimer vôtre aise ,  
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise :  
Et si je présumoïs qu'il vous plût sans raison ,  
Je me ferois moy-même un peu de trahison.  
Et par ce trait badin qui sentiroit l'enfance,  
Vôtre beau jugement recevrait trop d'offense ,  
Je suis un peu timide , & dût-on me joier ,  
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer .

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre  
 Qu'on puisse en vous loüant , ni vous flater, ni feindre.  
 On voit un tel éclat en vos brillans appas ,  
 Qu'on ne peut l'exprimer , ni ne l'adorer pas.

HIPPOLITE.

Ni ne l'adorer pas ! par-là vous voulez dire ?

DORIMANT.

Que mon cœur désormais vit dessous vôtre empire,  
 Et que tous mes desseins de vivre en liberté  
 N'ont rien eu d'assez fort contre vôtre beauté.

HIPPOLITE.

Quoy ? mes perfections vous donnent dans la vûë ?

DORIMANT.

Les rares qualitez dont vous êtes pourvûë ,  
 Vous ôtent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLITE.

Cessez aussi , Monsieur , de vous l'imaginer.  
 Si vous brûlez pour moy, ce ne sont pas merveilles,  
 J'ay de pareils discours chaque jour aux oreilles ,  
 Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les surpasse tous.

Je n'ay point consulté pour vous donner mon ame,  
 Vôtre premier aspect sçût allumer ma flâme ,  
 Et je sentis mon cœur par un secret pouvoir  
 Aussi prompt à brûler , que mes yeux à vous voir.

HIPPOLITE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable ,  
 Encor qu'à vôtre avis il soit inexprimable !  
 Ce grand & prompt effet m'assure puissamment  
 De la vivacité de vôtre jugement.

Pour moy , que la nature a faite un peu grossière ,  
 Mon esprit qui n'a pas cette vive lumière  
 Conduit trop pesamment toutes ses fonctions  
 Pour m'avertir si-tôt de vos perfections ;  
 Je vois bien que vos feux méritent récompense ,  
 Mais de les seconder ce défaut me dispense ,

Railleuse.

HIPPOLITE.

Excusez-moy , je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cet orgueil me fera la raison ,  
Et nous verrons un jour à force de services  
Adoucir vos rigueurs & finir mes supplices.

---

SCENE II.

DORIMANT , LISANDRE ,  
HIPPOLITE , FLORICE.

*Lisandre sort de chez Célidée, & passe sans s'arrêter ,  
leur donnant seulement un coup de chapeau.*

HIPPOLITE.

**P**Eut-être l'avenir. . . Tout-beau , Coureur , tout-  
beau ,

On n'est pas quitte ainsi pour un coup de chapeau :  
Vous aimez l'entretien de vôtre fantaisie ,  
Mais pour un Cavalier c'est peu de courtoisie ,  
Et cela messied fort à des hommes de Cour  
De n'accompagner pas leur salut d'un bon-jour.

LISANDRE.

Puisqu'auprès d'un sujet capable de nous plaire  
La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire ,  
De peur qu'il en reçût quelque importunité ,  
J'ay mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLITE.

Voilà parer mon coup d'un galand artifice ,  
Comme si je pouvois. . . Que me veux-tu, Florice ?

*Florice sort , & parle à Hippolite à l'oreille.*

Dis-luy que je m'en vay. Messieurs , pardonnez-moy ,  
On me vient d'apporter une fâcheuse loy ,  
Incivile à mon tour il faut que je vous quitte.

Une Mère m'appelle,

DORIMANT.

Adieu , belle Hippolite ,

Adieu , souvenez-vous. . .

HIPPOLITE.

Mais vous , n'y songez plus.

## SCENE III.

LISANDRE , DORIMANT.

LISANDRE.

**Q**Uoy , Dorimant , ce mot t'a rendu tout confus ?

DORIMANT.

Ce mot à mes désirs laisse peu d'espérance.

LISANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence ?

DORIMANT.

Comme toy Célidée.

LISANDRE

Elle eut donc chez Daphnis

Hier dans son entretien des charmes infinis.

Je te l'avois bien dit , que ton ame à sa vûë

Demeurerait , ou prise , ou puissamment émue ,

Mais tu n'as pas si tôt oublié la Beauté

Qui fit naître au Palais ta curiosité ?

Du moins ces deux objets balancent ton courage ?

DORIMANT.

Sçais-tu bien que c'est là justement mon visage ,

Celui que j'avois vû le matin au Palais ?

LISANDRE.

A ce compte. . .

DORIMANT.

J'en tiens , ou l'on n'en tint jamais.

LISANDRE.

C'est consentir bien-tôt à perdre ta franchise.

DORIMANT.



DORIMANT.

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont prise.

LISANDRE.

Puisque tu les connois je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup , pour les connoître , en est-il moins fatal ?

LISANDRE.

Non , mais du moins ton cœur n'est plus à la torture

De voir tes vœux forcez d'aller à l'avanture ,

Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris. . .

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.

Ah ! que tu ne sçais pas de quel air on me traite !

LISANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort satisfaite ,

Et cette gaye humeur qui brilloit dans ses yeux

M'en promettoit pour toy quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette Belle , de vray , quoique toute de glace ,

Mêle dans ses froideurs je ne sçay quelle grace ,

Par où tout de nouveau je me laisse gagner ,

Et consens , peu s'en faut , à m'en voir dédaigner.

Loin de s'en affoiblir mon amour s'en augmente ,

Je demeure charmé de ce qui me tourmente ;

Je pourrois de toute autre être le possesseur ,

Que sa possession auroit moins de douceur.

Je ne suis plus à moy quand je vois Hippolite

Rejeter ma loüange , & vanter son mérite ,

Négliger mon amour ensemble & l'approuver ,

Me remplir tout d'un temps d'espoir & m'en priver ;

Me refuser son cœur en acceptant mon ame ,

Faire état de mon choix en méprisant ma flamme.

Hélas ! en voilà trop ; le moindre de ces traits

A pour me retenir de trop puissans attraits ,

Trop heureux d'avoir vû sa froideur enjouée ,

Ne se point offenser d'une ardeur avouée.

LISANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer.

Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense ,  
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense ,  
Et par ce mot d'avis son cœur sans amitié  
Du temps que j'y perdrai montre quelque pitié.

LISANDRE.

Soit défense , ou conseil , de rien ne desespère ;  
Je te réponds déjà de l'esprit de sa Mère ,  
Pleurante son voisin luy parlera pour toy ,  
Il peut beaucoup sur elle , & fera tout pour moy :  
Tu sçais qu'il m'a donné sa Fille pour Maîtresse.  
Tâche à vaincre Hippolite avec un peu d'adresse ,  
Et n'apprehende pas qu'il en faille beaucoup ,  
Tu verras sa froideur se perdre tout d'un coup.  
Elle ne se contraint à cette indifférence ,  
Que pour rendre une entière & pleine déférence ,  
Et cherche , en déguisant son propre sentiment ,  
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flates , Ami , d'une attente frivole.

LISANDRE.

L'effet suivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur sur ta parole

Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LISANDRE.

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend ,  
J'y donnerai bon ordre. Adieu , le temps me presse ,  
Et je viens de sortir d'auprès de ma Maîtresse ;  
Quelques commissions dont elle m'a chargé  
M'obligent maintenant à prendre ce congé.



## SCENE IV.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT *seul.*

**D**ieux, qu'il est mal-aisé qu'une ame bien atteinte  
 Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte !  
 Je dois toute croyance à la foy d'un ami ,  
 Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi,  
 Hippolite d'un mot chasseroit ce caprice.  
 Est-elle encor en haut ?

FLORICE.

Encor.

DORIMANT.

Adieu , Florice ,

Nous la verrons demain.

## SCENE V.

HIPPOLITE, FLORICE.

FLORICE.

**I**L vient de s'en aller ,  
 Sortez.

HIPPOLITE.

Mais falloit-il ainsi me rappeler ,  
 Me supposer ainsi des ordres d'une Mere ?  
 Sans mentir contre toy j'en suis toute en colère  
 A peine ay-je attiré Lisandre en nos discours ,  
 Que tu viens par plaisir en arrêter le cours.

FLORICE.

Eh bien , prenez-vous en à mon impatience  
 De vous communiquer un trait de ma science.

Cet avis important tombé dans mon esprit ,  
Méritoit qu'aussi-tôt Hippolite l'apprît ;  
Je vais sans perdre temps y disposer Aroute.

HIPPOLITE.

J'ay la mine après tout d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je sçay ce que je fais , & ne perds point mes pas :  
Mais de vôtre côté ne vous épargnez pas ,  
Mettez tout vôtre esprit à bien mener la ruse.

HIPPOLITE.

Il ne faut point par-là me préparer d'excuse ,  
Va , suivant le succès je veux à l'avenir  
Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir.

## SCENE VI.

HIPPOLITE , CELIDEE.

HIPPOLITE *frappant à la porte de Célidée.*

**C**Elidée , es-tu là ?

CELIDEE.

Que me veut Hippolite ?

HIPPOLITE.

Délasser mon esprit une heure en ta visite,  
Que j'ay depuis un jour un importun Amant ,  
Et que pour mon malheur je plais à Dorimant !

CELIDEE.

Ma Sœur , que me dis-tu ? Dorimant t'importune !  
Quoy ! j'enviois déjà ton heureuse fortune ,  
Et déjà dans l'esprit je sentoie quelque ennuy  
D'avoir connu Lisandre auparavant que luy.

HIPPOLITE.

Ah ! ne me raille point , Lisandre qui t'engage  
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CELIDEE.

Je te jure , à mes yeux l'autre l'est bien autant ,

Mon cœur a de la peine à demeurer constant ,  
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame ,  
Ce n'est plus que ma foy qui conserve ma flâme ;  
Lisandre me déplaît de me vouloir du bien.  
Plût aux Dieux que son change autorisât le mien ,  
Ou qu'il usât vers moy de tant de négligence ,  
Que ma légèreté se pût nommer vangeance.  
Si j'avois un prétexte à me mécontenter ,  
Tu me verrois bien-tôt résoudre à le quitter.

HIPPOLITE.

Simple , présumes-tu qu'il devienne volage ,  
Tant qu'il verra l'amour regner sur ton visage ?  
Ta flâme trop visible entretient ses ferveurs ,  
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CELIDEE.

Il semble à t'écouter que rien ne le retienne ,  
Que parce que sa flâme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLITE.

Que sçay-je ? il n'a jamais éprouvé tes rigueurs ,  
L'Amour en même temps sçût embraser vos cœurs ,  
Et même j'ose dire , après beaucoup de monde ,  
Que sa flâme vers toy ne fut que la seconde.  
Il se vit accepter avant que de s'offrir ;  
Il ne vit rien à craindre , il n'eut rien à souffrir.  
Il vit sa récompense acquise avant la peine ,  
Et devant le combat sa victoire certaine.  
Un homme est bien cruel quand il ne donne pas  
Un cœur qu'on lui demande avecque tant d'appas.  
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée ,  
Et qu'autrefois par-là je me vis abusée !  
Alcidor que mes yeux avoient si fort épris ,  
Courut au changement dès le premier mépris.  
La force de l'amour paroît dans la souffrance.  
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'assurance.  
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur ,  
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur !

CELIDEE.

Je connois mon Lisandre , & sa flâme est trop forte  
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.

Toutefois un dédain éprouvera ses feux ,  
 Ainsi , quoiqu'il en soit , j'aurai ce que je veux ,  
 Il me rendra constante , ou me fera volage ;  
 S'il m'aime , il me retient ; s'il change, il me dégage ;  
 Suivant ce qu'il aura d'amour , ou de froideur ,  
 Je suivrai ma nouvelle , ou ma première ardeur.

HIPPOLITE.

En vain tu t'y résous ; ton ame un peu contrainte  
 Au travers de tes yeux luy trahira ta feinte ,  
 L'un d'eux dédira l'autre , & toujours un souris  
 Luy fera voir assez combien tu le chéris.

CELIDEE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade ,  
 J'armerai de rigueurs jusqu'à la moindre œillade ,  
 Et réglerai si bien toutes mes actions ,  
 Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLITE.

Pour le moins aussi-tôt que par cette conduite  
 Tu seras de son cœur suffisamment instruite ,  
 S'il demeure constant , l'amour & la pitié ,  
 Avant que Dire adieu , renouëront l'amitié ?

CELIDEE.

Il va bien-tôt venir ; vas-t-en , & sois certaine  
 De ne voir d'aujourd'huy Lisandre hors de peine.

HIPPOLITE.

Et demain ?

CELIDEE.

Je t'irai conter ses mouvemens ,  
 Et touchant l'avenir prendre tes sentimens.  
 O Dieux ! si je pouvois changer sans infamie ?

HIPPOLITE.

Adieu , n'épargne en rien ta plus fidelle amie.



## SCENE VII.

CELIDÉE.

**Q**uel étrange combat ! je meurs de le quitter ,  
 Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter ;  
 Mon ame veut & n'ose , & bien que refroidie ,  
 N'aura trait de mépris , si je ne l'étudie ,  
 Tout ce que mon Lisandre a de perfections  
 Se vient offrir en foule à mes affections ;  
 Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne ,  
 Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.  
 Pour régler sur ce point mon esprit balancé ,  
 J'attens ses mouvemens sur mon dédain forcé ,  
 Ma feinte éprouvera si son amour est vraie :  
 Hélas ! ses yeux me font une nouvelle plaie.  
 Prépare toy , mon cœur , & laisse à mes discours  
 Assez de liberté pour trahir mes amours.

## SCENE VIII.

LISANDRE , CELIDÉE.

CELIDÉE.

**Q**uoy ? j'aurai donc de vous encor une visite !  
 Vraiment pour aujourd'huy je m'en estimois  
 quitte.

LISANDRE.

Une par jour suffit , si tu veux endurer  
 Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CELIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume ,  
 Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LISANDRE.

Au lieu de me donner ces apprehensions ,

Apprends ce que j'ay fait sur tes commissions.

CELIDEE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire.  
D'un entretien chargeant, & qui m'alloit déplaire.

LISANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualitez aux miens ?

CELIDEE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LISANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

CELIDEE.

Ne vous flatez point tant que ce soit raillerie ;

Ce que j'ay dans l'esprit je ne le puis celer,

Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LISANDRE.

Quoy ? que vous ay-je fait ? d'où provient ma disgrâce ?

Quel sujet avez-vous d'être pour moy de glace ?

Ay-je manqué de soins ? ay-je manqué de feux ?

Vous ay-je dérobé le moindre de mes vœux ?

Ay-je trop peu cherché l'heur de vôtre présence ?

Ay-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance ?

CELIDEE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus,

Je voulus vous aimer, & je ne le veux plus ;

Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même,

Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LISANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CELIDEE.

Il m'importe fort peu quel sera vôtre sort.

LISANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice

Vous porte à me traiter avec cette injustice ?

Vous, de qui le serment m'a reçu pour Epoux ?

CELIDEE.

J'en perds le souvenir aussi bien que de vous.

LISANDRE.

Evitez-en la honte, & fuyez-en le blâme.



CELIDEE.

Je les veux accepter pour peines de ma flâme.

LISANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CELIDEE.

Si vous me voulez plaire il en faut faire autant.

LISANDRE.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?

Ah , cessez vos mépris , ou me privez de vie.

CELIDEE.

Eh bien , soit ; un adieu les va faire cesser ,

Aussi-bien ce discours ne fait que me lasser.

LISANDRE.

Ah , redouble plutôt ce dédain qui me ruë ,

Et laisse-moy le bien d'expirer à ta vûë ;

Que j'adore tes yeux , tout cruels qu'ils me font ,

Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.

Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle ,

Traite , si tu le veux , mon ame en criminelle ,

Dis que je suis ingrat , appelle-moy léger ,

Impute à mes amours la honte de changer ,

Dedans mon desespoir fais éclater ta joie ,

Et tout me sera doux , pourveu que je te voie.

Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foy ,

Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toy.

Ne crains point de ma part de reproche , ou d'injure ,

Je ne t'appellerai ni lâche , ni parjure ,

Mon feu supprimera ces titres odieux ,

Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux.

Et mon fidel amour , malgré leur vive atteinte ,

Pour t'adorer encor étouffera ma plainte.

CELIDEE.

Adieu , quelques encens que tu veuilles m'offrir ,

Je ne me sçaurois plus résoudre à les souffrir.



## S C E N E I X.

L I S A N D R E.

CÉlidée , ah tu fuis ! tu fuis donc , & tu n'oses  
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes ;  
Ton esprit insensible à mes feux innocens  
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens.  
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton ame  
N'y rejette un rayon de ta première flâme ,  
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir ,  
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir ,  
Tu vois qu'un desespoir dessus mon front exprime  
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime ,  
Mon visage t'accuse , & tu vois dans mes yeux  
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.  
Tous mes soins , tu le sçais , furent pour Célidée ,  
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée ,  
Et tout ce que Paris a d'objets ravissans  
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.  
Ton exemple à changer en vain me sollicite ,  
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite ;  
Et mon amour plus fort que mes ressentimens  
Conserve sa vigueur au milieu des tourmens  
Reviens mon cher souci , puisqu'après tes deffenses  
Mes plus vives ardeurs sont pour toy des offenses.  
Voy comme je persiste à te desobéir ,  
Et par-là , si tu peux , prends droit de me haïr.  
Fol , je présume ainsi rappeler l'inhumaine ,  
Qui ne veut pas avoir des raisons à sa haine ;  
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu ,  
Il luy suffit de dire , *ainsi je l'ay voulu.*  
Cruelle , tu le veux ! c'est donc ainsi qu'on traite  
Les sincères ardeurs d'un amour si parfaite !  
Tu me veux donc trahir ? tu le veux , & ta foy  
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loy !

Mais je veux l'endurer, sans bruit, sans résistance,  
Tu verras ma langueur, & non mon inconstance,  
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,  
J'attendray ce bonheur de mon funeste sort.  
Jusques-là mes douleurs publiant ta victoire,  
Sur mon front palissant élèveront ta gloire,  
Et sçauront en tous lieux hautement témoigner,  
Que sans me refroidir tu m'as pû dédaigner.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LISANDRE, ARONTE.

LISANDRE.



U me donnes, Aronte, un étrange remede!

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous possède :

Croyez-moy, j'en ay vû des succès merveilleux

A remettre au devoir ces esprits orgueilleux :

Quand on leur sçait donner un peu de jalousie,

Ils ont bien-tôt quitté ces traits de fantaisie ;

Car enfin tout l'éclat de ces emportemens

Ne peut avoir pour but de perdre leurs Amans.

LISANDRE.

Que voudroit donc par-là mon ingrate Maîtresse ?

ARONTE.

Elle vous jouë un tour de la plus haute adresse.

Avez-vous bien pris garde au temps de ses mepris

Tant qu'elle vous a crû légèrement épris,  
 Que vôtre chaîne encor n'étoit pas assez forte,  
 Vous a t'elle jamais gouverné de la sorte ?  
 Vous ignoriez alors l'usage des soupirs,  
 Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaisirs :  
 Son esprit avisé vouloit par cette ruse  
 Etablir un pouvoir dont maintenant elle use.  
 Remarquez-en l'adresse, elle fait vanité  
 De voir dans ses dédains vôtre fidélité,  
 Vôtre humeur endurante à ces rigueurs l'invire,  
 On voit par là vos feux, par vos feux son mérite.  
 Et cette fermeté de vos affections  
 Montre un effet puissant de ses perfections.  
 Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,  
 Puisque sa gloire augmente augmentant vôtre peine ?  
 Rabatez cet orgueil, faites-luy soupçonner  
 Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner.  
 La crainte d'en voir naître une si juste suite,  
 A vivre comme il faut l'aura bien-tôt réduite,  
 Elle en fuira la honte ; & ne souffrira pas,  
 Que ce change s'impute à son manque d'appas.  
 Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume  
 Qu'on éteigne aisément les flammes qu'elle allume.  
 Feignez d'aimer quelqu'autre, & vous verrez alors  
 Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

L I S A N D R E.

Mais peux-tu me juger capable d'une feinte ?

A R O N T E.

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

L I S A N D R E.

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

A R O N T E.

Pour les faire finir il faut les imiter.

L I S A N D R E.

Faut-il être inconstant pour la rendre fidelle ?

A R O N T E.

Il faut souffrir toujours ou déguiser comme elle.

L I S A N D R E.

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,

Qui ne peut adorer que son premier vainqueur ?  
 Du moins auparavant que l'effet en éclate ,  
 — Fais un effort pour moy , va trouver mon ingrate ,  
 Mets-lui devant les yeux mes services passez ,  
 Mes feux si bien reçûs , si mal recompensez ,  
 L'excès de mes tourmens & de ses injustices ,  
 Employe à la gagner tes meilleurs artifices ;  
 Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité ,  
 Puisque tu viens à bout de ma fidélité ?

A R O N T E.

Mais mon possible fait , si cela ne succède ;

L I S A N D R E.

Je feindrai dès demain qu'Aminthe me possède.

A R O N T E.

Aminthe ? Ah , commencez la feinte dès demain .  
 Mais n'allez point courir au fauxbourg saint Germain .  
 Et quand penseriez-vous que cette ame cruelle  
 Dans le fond du Marais en reçût la Nouvelle ?  
 Vous seriez tout un siècle à lui vouloir du bien ,  
 Sans que vôtre arrogante en apprît jamais rien .  
 Puisque vous voulez feindre , il faut feindre à sa vûë ,  
 Qu'aussi-tôt vôtre feinte en puisse être apperçûe ,  
 Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux ,  
 Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups .  
 Ce sera faire au vôtre un peu de violence ,  
 Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence .

L I S A N D R E.

Hippolite en ce cas seroit fort à propos ;  
 Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos ;  
 Dorimant dont ses yeux ont charmé le courage ,  
 Autant que Célidée en auroit de l'ombrage .

A R O N T E.

Vous verrez si soudain rallumer son amour ,  
 Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour ,  
 Et vous aurez après un sujet de risée .  
 Des soupçons mal fondez de son ame abusée .

L I S A N D R E.

Va trouver Célidée & puis nous résoudrons  
 En ces extrémités quel avis nous prendrons .

## SCENE II.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE *seul.*

SAns que pour l'appaiser je me rompe la tête  
 Mon message est tout fait, & sa réponse prête.  
 Bien loin que mon discours pût la persuader  
 Elle n'aura jamais voulu me regarder ;  
 Une prompte retraite au seul nom de Lisandre,  
 C'est par où ses dédains se seront fait entendre.  
 Mes amours du passé ne m'ont que trop appris  
 Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.  
 A peine faisoit-on semblant de me connoître,  
 De sorte ...

FLORICE.

Aronte, & bien, qu'as-tu fais vers ton Maître ?  
 Le verrons-nous bien-tôt.

ARONTE,

N'en sois plus en souci,  
 Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner...

ARONTE.

Tout prêt. Adieu, je tremble,  
 Que de chez Célidée on ne nous voye ensemble.

## SCENE III.

HIPPOLITE, FLORICE.

HIPPOLITE.

D'Où vient que mon abord l'oblige à te quitter ?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuye, il vient de me conter...  
 Toutefois, je ne sçay si je vous le dois dire.

HIPPOLITE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martire !

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissements...

HIPPOLITE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens,  
 Dépêche, ces discours font mourir Hippolite.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite.

HIPPOLITE.

L'insupportable Femme ! enfin diras-tu rien ?

FLORICE.

L'impatiente Fille ! enfin tout ira bien.

HIPPOLITE.

Enfin tout ira bien ; ne sçauray je autre chose ?

FLORICE.

Il faut que vôtre esprit là dessus se repose.

Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,  
 Et pour vous obliger j'ay tout dit en trois mots,  
 Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,  
 Vous l'apprendrez bien tôt plus au long de Lifandre.

HIPPOLITE.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir confus

FLORICE.

Parlez à vôtre amie, & ne vous fâchez plus.

## S C E N E IV.

CELIDEE, HIPPOLITE, FLORICE.

CELIDEE.

**M**On abord importun rompt vôtre conférence.  
 Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLITE.

Du mal ; & l'apparence,

Je ne sçai pas aimer de si mauvaise foy ,  
Et tout à l'heure encor je lui parlois de toi.

CELIDEE.

Je me retire donc afin que sans contrainte. . .

HIPPOLITE.

Quitte cette grimace , & mets à part la feinte.  
Tu fais la réservée en ces occasions ,  
Mais tu meurs de sçavoir ce que nous en disions.

CELIDEE.

Tu meurs de te conter plus que moy de l'apprendre,  
Et tu prendrais pour crime un refus de l'entendre.  
Puis donc que tu le veux , ma curiosité. . .

HIPPOLITE.

Vraiment tu me confonds de ta civilité.

CELIDEE.

Voilà de tes détours , & comme tu diffères.  
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLITE.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton Amant.  
Tu l'as vû réussir à ton contentement ?

CELIDEE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue.  
Que je m'en suis trouvée heureusement déçûe ?  
Je présumoais beaucoup de ses affections ,  
Mais je n'attendois pas tant de soumissions.  
Jamais le desespoir qui saisit mon courage  
N'en pût tirer un mot à mon désavantage ,  
Il tenoit mes dédains encor trop précieux ,  
Et ses reproches mêmes étoient officieux.  
Aussi ce grand amour a rallumé ma flamme ,  
Le change n'a plus rien qui chatouille mon ame,  
Il n'a plus de douceurs pour mon esprit flotant ,  
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoy que vous ayez veu de sa persévérance ,  
N'en prenez pas encore un entière assurance.  
L'espoir de vous fléchir a pû le premier jour  
Jeter sur son dépit ces beaux dehors d'amour :  
Mais vous verrez bien tôt que pour qui le méprise.



Toute légèreté lui semblera permise.  
J'ay veu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLITE.

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons.  
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience,  
Tient éternellement son ame en défiance ;  
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CELIDEE.

Et je ne suis pas Fille à m'en épouvanter.  
Je veux que ma rigueur à tes yeux continuë,  
Et lors sa fermeté te sera mieux connue.  
Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,  
Que Florice elle-même avouëra qu'elle a tort.

HIPPOLITE.

Ce sera trop long-temps lui paroître cruelle.

CELIDEE.

Tu connoîtras par là combien il m'est fidelle.  
Le Ciel à ce dessein nous l'envoye à propos.

HIPPOLITE.

Et quand te refous-tu de le mettre en repos ?

CELIDEE.

Trouve bon , je te prie , après un peu de feinte ,  
Que mes feux violens s'expliquent sans contrainte ,  
Et pour le rappeler des portes du trépas ,  
Si j'en dis un peu trop , ne t'en offense pas.

## SCENE V.

LISANDRE , CELIDEE ,  
HIPOLITE , FLORICE.

LISANDRE.

**M**erveilles des Beutez, seul objet qui m'engage...

CELIDEE.

N'oubliez-vous jamais cet importun langage ?  
Vous obstiner encore à me persécuter ,

C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.  
 Perdez mon souvenir avec vôtre espérance ,  
 Et ne m'accablez plus de cette déference.  
 Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

L I S A N D R E.

Quoy ? vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs ?  
 Adore qui voudra vôtre rare mérite ,  
 Un change heureux me donne à la belle Hippolite.  
 Mon sort en cela seul a voulu me trahir ,  
 Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir ,  
 Et que mon feu passé vous va rendre si vaine ,  
 Que vous imputerez ma flamme à vôtre haine ,  
 A vôtre orgueil nouveau mes nouveaux sentimens ,  
 L'effet de ma raison à vos commandemens.

C E L I D E E.

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire ,  
 Je chasse mes dédains même de ma mémoire ,  
 Et dans leur souvenir rien ne me semble doux ,  
 Puisqu'en le conservant je penserois à vous.

L I S A N D R E à Hippolite.

Beauté , de qui les yeux , nouveaux Rois de mon ame ,  
 Me font être léger sans en craindre le blâme. . .

H I P P O L I T E.

Ne vous emportez point à ces propos perdus ,  
 Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dûs ,  
 Je pense mieux valoir que le refus d'une autre ,  
 Si vous voulez vanger son mépris par le vôtre ,  
 Ne venez point du moins m'enrichir de son bien ,  
 Elle vous traite mal , mais elle n'aime rien :  
 Vous , faites-en autant , sans chercher de retraite.  
 Aux importunités dont elle est défaire.

L I S A N D R E.

Que son exemple encor réglât mes actions !  
 Cela fut bon du temps de mes affections.  
 A présent que mon cœur adore une autre Reine ,  
 A présent qu'Hippolite en est la souveraine . . .

H I P P O L I T E.

C'est-elle seulement que vous voulez flatter.

LISANDRE

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLITE.

Sçavez-vous donc à quoy la raison vous oblige ?

C'est à me négliger, comme je vous néglige.

LISANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,  
 A moins qu'à vôtre tour vous m'offriez des vœux.  
 Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issue.

HIPPOLITE.

J'appréhenderois fort d'être trop bien reçûe,  
 Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter,  
 Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,  
 Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LISANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,  
 Qu'il aime sans exemple, & que mes passions  
 S'égalent seulement à vos perfections.  
 Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service,  
 Et ma fidélité. ...

CELIDEE.

Viens avec moy, Florice,  
 J'ay des nippes en haut que je te veux montrer.

## SCENE VI.

HIPPOLITE, LISANDRE.

HIPPOLITE.

**Q**Uoy, sans la retenir vous la laissez rentrer !  
 Allez, Lisandre, allez, c'est assez de contraintes.  
 J'ay pitié du tourment que vous donnent ces feintes.  
 Suivez ce bel objet dont les charmes puissans  
 Sont, & seront toujours absolus sur vos sens.  
 Quoiqu'après ses dédains un peu d'orgueil public,  
 Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie,

Elle a des qualitez , & de corps & d'esprit ,  
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

L I S A N D R E.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres ,  
Qu'en la comparaison des unes & des autres  
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni ,  
Que son mérite est grand , & le vôtre infini.

H I P P O L I T E.

Que j'emporte sur elle aucune préférence !  
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence.  
Elle me passe en tout , & dans ce changement  
Chacun vous blâmeroit de peu de jugement.

L I S A N D R E.

M'en blâmer en ce cas c'est en manquer soy-même ,  
Et choquer la raison qui veut que je vous aime.  
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur  
Qui faisoit de l'amour une aveugle fureur ,  
Et l'ayant aveuglé , luy donnoit pour conduite  
Le mouvement d'une ame , & surprise & séduite.  
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connoissoient pas ,  
C'est par les yeux qu'il entre , & nous dit vos appas ;  
Lors nôtre esprit en juge , & suivant le mérite ,  
Il fait croître une ardeur que cette vûë excite.  
Si la mienne pour vous se relâche un moment ,  
C'est lors que je croirai manquer de jugement ,  
Et la même raison qui vous rend admirable  
Doit rendre comme vous ma flame incomparable.

H I P P O L I T E.

Epargnez avec moy ces propos affectez :  
Encor hier Célidée avoit ces qualitez ,  
Encor hier en mérite elle étoit sans pareille :  
Si je suis aujourd'huy cette unique merveille ,  
Demain quelqu'autre objet dont vous suivrez la loy  
Gagnera vôtre cœur , & cetitre sur moy :  
Un esprit inconstant a toujours cette adresse.



## SCENE VII.

CHRISANTE , PLEIRANTE ,  
HIPPOLITE , LISANDRE.

CHRISANTE.

**M**onsieur , j'aime ma Fille avec trop de tendresse  
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE.

Madame , vous sçavez ses inclinations ,  
Elle voudra vous plaire , & je l'en voy foûrire.  
Allons , mon Cavalier , j'ay deux mots à vous dire,

CHRISANTE.

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

## SCENE VIII.

CHRISANTE , HIPPOLITE,

CHRISANTE

**D**Evinerois-tu bien quels étoient nos discours ?

HIPPOLITE.

Il vous parloit d'amour , peut-être ?

CHRISANTE.

Oùi , que t'en semble ?

HIPPOLITE.

D'âges presque pareils vous seriez bien ensemble.

CHRISANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour ,  
C'étoit pour ton sujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLITE.

Pour moy ! ces jours passez un Poëte qui m'adore  
( Du moins à ce qu'il dit ) m'égaloit à l'Aurore ;

Je me raillois alors de sa comparaifon ,  
Mais fi cela fe fait , il avoit bien raifon ,

CHRISANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie :  
Le bon homme eft bien loin de cette maladie ,  
Il veut te marier , mais c'eft à Dorimant.  
Voy fi tu te réfous d'accepter cet Amant.

HIPPOLITE.

Dessus tous mes defirs vous êtes abfoluë .  
Et fi vous le voulez , m'y voilà réfoluë .  
Dorimant vaut beaucoup , je vous le dis fans fard ;  
Mais remarquez un peu le trait de ce Vicillard :  
Lifandre fi long-temps a brûlé pour fa Fille ,  
Qu'il en faifoit déjà l'appui de fa famille ;  
A prefent que fes feux ne font plus que pour moy ,  
Il voudroit bien qu'un autre eût engagé ma foy ,  
Afin que fans efpoir dans cette amour nouvelle ,  
Un nouveau changement le ramenât vers elle  
N'avez-vous point pris garde en vous difant adieu ,  
Qu'il a prefque arraché Lifandre de ce lieu ?

CHRISANTE.

Simple , ce qu'il en fait ce n'eft qu'à fa prière ,  
Et Lifandre tient même à faveur fingulière . . .

HIPPOLITE.

Je fçay que Dorimant eft un de fes amis ;  
Mais vous voyez d'ailleurs que le Ciel a permis  
Que pour mieux vous montrer que tout n'eft qu'artifice ;

Lifandre me faifoit fes offres de fervice.

CHRISANTE.

Aucun des deux n'eft homme à fe joüer de nous ,  
Quelque fecret myftère eft caché là-deffous .  
Allons pour en tirer la verité plus claire ,  
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire :  
Ici quelque importun pourroit nous aborder.



## SCENE IX.

HIPPOLITE, FLORICE.

HIPPOLITE,

J'Auray bien de la peine à la persuader.  
Ah, Florice, en quel point laisses-tu Célidée?

FLORICE.

De honte &amp; de dépit tout-à-fait possédée,

HIPPOLITE.

Que t'a-t-elle montré?

FLORICE.

Cent choses à la fois,

Selon que le hazard les mettoit sous ses doigts :  
Ce n'étoit qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLITE.

Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus ,  
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLITE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne se sçauroient empêcher de descendre ,  
Et j'en aurois pitié , si je n'aimois Lisandre.

## SCENE X.

CELIDEE.

Infidèles témoins d'un feu mal allumé ,  
Soyez-les de ma honte , & vous fondant en larmes,  
Punissez-vous mes yeux , d'avoir trop présumé  
Du pouvoir de vos charmes.

Dequoy vous a servi d'avoir scû me flater ,

D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,  
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter  
Avecque plus de pompe ?

Quand je m'en veux défaire , il est parfait Amant,  
Quand je veux le garder , il n'en fait plus de compte  
Et n'ayant pû le perdre avec contentement ,  
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret,  
Par là mon desespoir davantage se pique ;  
Quand je le crûs constant , mon plaisir fut secret ,  
Et ma honte est publique.

Le traître avoit senti qu'alors me négliger ,  
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame ,  
Et la constance plut à cet esprit léger ,  
Pour amortir ma flame.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant ,  
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître ;  
La peur qu'a cet amour d'être encor impuissant ,  
L'empêche de paroître.

Outre que de mon cœur pleinement exilé ,  
Et n'y conservant plus aucune intelligence ,  
Il est trop glorieux pour n'être rappelé  
Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'apperçoi celui qui le porte en ses yeux :  
Courage donc , mon cœur , espérons un peu mieux ;  
Je sens bien que déjà devers luy tu t'envoies ;  
Mais pour t'accompagner je n'ay point de paroles,  
Ma honte & ma douleur surmontant mes desirs  
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.





## SCENE XI.

DORIMANT, CELIDEE, CLEANTE,

DORIMANT.

DANS ce profond penser, pâle, triste, abatuë,  
 Ou quelque grand malheur de Lisandre vous tuë,  
 Ou bien-tôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CELIDEE.

Il est cause en effet de l'état où je suis,  
 Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,  
 Mais...

DORIMANT.

Vous n'achevez point ! faut-il que je devine ?

CELIDEE.

Permettez que je cède à la confusion  
 Qui m'étouffe la voix en cette occasion.  
 J'ay d'incroyables traits de Lisandre à vous dire,  
 Mais ce reste du jour souffrez que je respire,  
 Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

DORIMANT.

De sorte qu'à present on n'en peut rien sçavoir !  
 Dieux ! elle se dérobe, & me laisse en un doute...  
 Pour suivons toutefois nôtre première route.  
 Peut-être ses beaux yeux dont l'éclat me surprit,  
 De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.  
 Fraçons.

## SCENE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLEANTE.

FLORICE.

QUE vous plaît-il  
*P. Cor. I. Partie.*

Q

Peut-on voir Hippolite ?

FLORICE.

Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT.

Ainsi tout aujourd'hui mes pas ont été vains :  
Florice, à ce défaut fais luy mes baisemains.FLORICE *seule.*Ce sont des complimens qu'il fait mauvais luy faire :  
Depuis que ce Lisandre a tâché de luy plaire ,  
Elle ne veut plus être au logis que pour luy ,  
Et tous autres devoirs luy donnent de l'ennuy.*Fin du troisiéme Acte.*

~~~~~

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLITE, ARONTE.

HIPPOLITE.

C'EST excès d'amour qu'il me faisoit
paroître ,Je me croyois déjà Maîtresse de ton
Maître ,Tu m'as fait grand dépit de me desfa-
buser ;Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser ,
Et que pour mettre en jour ces complimens frivoles,
Il sçait bien ajuster ses yeux à ses paroles !
Mais je me promets tant de ta dextérité ,
Qu'il tournera bien-tôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'ose l'espérer ; sa passion trop forte

Déjà vers son objet malgré moy le remporte ;
 Et comme s'il avoit reconnu son erreur ,
 Vos yeux luy sont à charge , & sa feinte en horreur :
 Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle ,
 Luy jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle ,
 Attaquer son orgueil par des soumissions. . ,

HIPPOLITE.

J'entens assez le but de tes commissions ,
 Tu vas tâcher pour luy d'amollir son courage ?

ARONTE.

J'employe auprès de vous le temps de ce message ;
 Et la ferai parler tantôt à mon retour
 D'une façon mal propre à donner de l'amour ;
 Mais après mon rapport , si son ardeur extrême
 Le résout à porter son message luy-même ,
 Je ne répons de rien ; l'amour qu'ils ont tous deux
 Vaincra nôtre artifice , & parlera pour eux.

HIPPOLITE.

Sa Maîtresse ébloüie ignore encor ma flamme ,
 Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son ame ;
 Ainsi tout est à nous , s'il ne faut qu'empêcher
 Qu'un si fidelle Amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lisandre ,
 Ce seroit le plus sûr.

HIPPOLITE.

N'oses-tu l'entreprendre ?

ARONTE.

Donnez-moy les moyens de le rendre jaloux ,
 Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPPOLITE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma Rivale ?
 Jusque-là qu'entr'eux deux son ame étoit égale ,
 Mais Lisandre depuis endurant sa rigueur ,
 Luy montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée & Dorimant ensemble ,
 Quelque Dieu qui vous aime aujourd'huy les assemble.

Fais-les voir à ton Maître , & ne perds point de temps,
Puisque de là dépend le bonheur que j'attens.

SCENE II.

DORIMANT , CELIDEE , ARONTE.

DORIMANT.

A Ronte , un mot, tu fuis ! Crains-tu que je te voie?
ARONTE.

Non , mais pressé d'aller où mon Maître m'envoie ,
J'avois doublé le pas sans vous appercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu ?

ARONTE.

D'un logis vers la Croix du Tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce Marais que finit ton voyage ?

ARONTE.

Non , je cours au Palais faire encor un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par ici ?

ARONTE.

Souffrez que j'aïlle ôter mon Maître de souci ,
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre ?

As-tu vû depuis peu l'objet que je chéris ?

ARONTE.

Oùi , tantôt en passant j'ay rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours , je parle d'Hippolite.

CELIDEE.

Et c'est là seulement le discours qu'il évite.

Tu t'enfermes , Aronte , & pris au dépourvu ,

En vain tu veux cacher ce que nous avons vû.

Va , ne sois point honteux des crimes de mon Maître ;
 Pourquoi defavoïer ce qu'il fait trop paroître ?
 Il la sert à mes yeux , cet infidelle Amant ,
 Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

Aronle rentre.

SCENE III.

DORIMANT, CELIDEE.

CELIDEE.

A Prés cette retraite & ce morne silence,
 Pouvez-vous bien encor demeurer en balance ?

DORIMANT.

Je n'en ay que trop vû , mes yeux m'en ont trop dit,
 Aronte en me parlant étoit tout interdit ,
 Et sa confusion portoit sur son visage
 Assez & trop de jour pour lire son message.
 Traître , traître Lisandre , est-ce là donc le fruit
 Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit ?

CELIDEE.

Connoissez tout-à-fait l'humeur de l'infidelle ,
 Votre amour seulement la luy fait trouver belle.
 Cet objet , tout aimable & tout parfait qu'il est ,
 N'a des charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît
 Et votre affection de la sienne suivie ,
 Montre que c'est par-là qu'il en a pris envie ,
 Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT *montrant son épée.*

Voici dans ce larcin qui le fait succomber.
 En ce dessein commun de servir Hippolite,
 Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite,
 Son sang me répondra de son manque de foy ,
 Et me fera raison & pour vous & pour moy.
 Nôtre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame ,
 Et mon amitié meurt voyant naître sa flâme.

Vouloir quelque mesure entre un perfide & vous ,
Est-ce faire justice à ce juste couroux ?

Pouvez-vous présumer , après sa tromperie ,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie ?
Certes , pour le punir c'est trop vous négliger ,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous vanger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage ?
J'achéteroïs trop cher la mort du suborneur ,
Si pour avoir sa vie il m'en coûtoit l'honneur ,
Et montreroïs une ame , & trop basse & trop noire ;
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CELIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposez ,
Il est pour vous vanger des moyens plus aisez.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence ,
Vous auriez-bien-tôt pris une juste vengeance ,
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant. . .

DORIMANT.

Quoy ? ce qu'il m'a volé ?

CELIDÉE.

Non , mais du moins autant.

DORIMANT.

La foiblesse du sexe en ce point vous conseille ,
Il se croit trop vangé quand il rend la pareille ;
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir ,
C'est imiter son crime au lieu de le punir ;
Au lieu de luy ravir une belle Maîtresse ,
C'est prendre à son refus une Beauté qu'il laisse.

*Lyandre vient avec Aronte , qui luy fait voir
Dorimant avec Célidée.*

C'est luy faire plaisir , au lieu de l'affliger ,
C'est souffrir un affront , & non pas se vanger :
J'en perds ici le temps ; adieu , je me retire ,
Mais avant qu'il soit peu si vous entendez dire
Qu'un coup fatal & juste ait puni l'impôsteur ,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

De grace encor un mot. Hélas ! il m'abandonne
Aux cuisans déplaîsirs que ma douleur me donne
Rentre , pauvre abusée , & dedans tes malheurs ,
Si tu ne les retiens , cache du moins tes pleurs.

S C E N E I V.

LISANDRE , ARONTE.

ARONTE.

EH bien, qu'en dites-vous, & que vous semble d'elle
LISANDRE.

Hélas ! pour mon malheur tu n'es que trop fidelle ;
N'exerce plus tes soins à me faire endurer ,
Ma plus douce fortune est de tout ignorer :
Je serois trop heureux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant , il en a quelque honte ,
Vous voyant il a fui.

LISANDRE.

Mais mon ingrate alors

Pour empêcher sa fuite a fait tous ses efforts :

Aronte , & tu prenois ses dédains pour des feintes ?

Tu croyois que son cœur n'eût point d'autres atteintes

Que son esprit entier se conservoit à moy.

Et parmi ses rigueurs n'oublioit point sa foy !

ARONTE.

A vous dire le vrai , j'y suis trompé moi-même :

Après deux ans passez dans un amour extrême ,

Que sans occasion elle vint à changer !

Je me fusse tenu coupable d'y songer :

Mais puisque sans raison la volage vous change ,

Faites qu'avec raison un changement vous vange.

Pour punir comme il faut son infidélité ,

Vous n'avez qu'à tourner la feinte en verité.

Misérable , est-ce ainsi qu'il faut qu'on me soulage ,
 Ay-je trop peu souffert sous cette humeur volage ,
 Et veux-tu désormais que par un second choix ,
 Je m'engage à souffrir encor une autre fois ;
 Qui t'a dit qu'Hippolite à cette amour nouvelle
 Se rendroit plus sensible , ou seroit plus fidelle ?

ARONTE.

Vous en devez, Monsieur , présumer beaucoup mieux.

LISANDRE.

Conseiller importun , ôte-toy de mes yeux.

ARONTE.

Son ame. . .

LISANDRE.

Ote-toy, dis-je, & dérobe ta tête
 Aux violens effets que ma colère apprête ;
 Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet ;
 Va , tu l'attirerois sur un sang trop abjet.

SCENE V.

LISANDRE.

IL faut à mon courroux de plus nobles victimes,
 Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes,
 Qu'après les trahisons de ce couple indiscret ,
 L'un meure de ma main , & l'autre de regret.
 Oïï , la mort de l'Amant punira la Maîtresse ,
 Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse ;
 Mon cœur à qui mes yeux apprendront ses tourmens ,
 Permettra le retour à mes contentemens
 Ce visage si beau , si bien pourvû de charmes ,
 N'en aura plus pour moy s'il n'est couvert de larmes,
 Ses douleurs seulement ont droit de me guérir ,
 Pour me resoudre à vivre il faut la voir mourir.
 Frénétiques transports , avec quelle insolence
 Portez-vous mon esprit à tant de violence ?

Allez , vous avez pris trop d'empire sur moy,
 Dois-je être sans raison parce qu'ils sont sans foy ?
 Dorimant , Célidée , ami , chère Maîtresse,
 Suivrois-je contre vous la fureur qui me presse ?
 Quoy ? vous ayant aimez, pourrois je vous hair ?
 Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'osez trahir
 Qu'un rigoureux combat déchire mon courage !
 Ma jalousie augmente, & redouble ma rage :
 Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
 L'amour, ah ! ce mot seul me range à la douceur.
 Celle que nous aimons jamais ne nous offense,
 Un mouvement secret prend toujours sa défense,
 L'Amant souffre tout d'elle , & dans son changement,
 Quelque irrité qu'il soit, il est toujours Amant.
 Toutefois si l'amour contre elle m'intimide,
 Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide ;
 Arrachez-luy mon bien, une telle beauté
 N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
 Souffrirois-je à mes yeux que par ses artifices
 Il recueillît les fruits dûs à mes longs services ?
 S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,
 Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
 Vous me devez son sang pour expier son crime,
 Contre sa lâcheté tout vous est légitime,
 Et quelques châtimens... Mais, Dieux ! que vois-je ici ?

SCENE VI.

HIPPOLITE, LISANDRE.

HIPPOLITE.

Vous avez dans l'esprit quelque pesant souci :
 Ce visage enflamé, ces yeux pleins de colére,
 En font voir au dehors une marque trop claire.
 Je prens assez de part en tous vos interêts,
 Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets ;
 Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines ,

L I S A N D R E.

Ah, ne m'imposez point de si cruelles gênes
C'est irriter mes maux que de me secourir ;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

H I P P O L I T E.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

L I S A N D R E.

Vous l'avez souverain, horsmis en ce seul point

H I P P O L I T E.

Laissez-le moy par tout , ou ne m'en laissez point :
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve,
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve :
Il faut m'apprendre tout , & lorsque je vous voy,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moy.

L I S A N D R E.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence,
Vous useriez sur moy de trop de violence.
Adieu, je vous ennuye, & les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCENE VII.

H I P P O L I T E.

C'Est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolite ?
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me quitte,
Qu'Aronte jugeoit bien que ses feintes amours,
Avant qu'il fût long temps interromproient leur cours
Dans ce peu de succès des ruses de Florice,
J'ay manqué de bonheur, mais non pas de malice,
Et si j'en puis jamais trouver l'occasion ,
J'y mettrai bien encor de la division.
Si nôtre pauvre Amant est plein de jalousie,
Ma Rivale qui sort n'en est pas moins saisie.

SCENE VIII.

HIPPOLITE, CELIDEE,

CELIDEE.

N'Ay-je pas tantôt vû mon perfide avec vous ?
Il a bientôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLITE.

Qu'y feroit-il, ma Sœur ? Ta fidelle Hippolite
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite ;
Il a beau m'en conter de toutes les façons ,
Je le renvoye ailleurs pratiquer ses leçons.

CELIDEE.

Le parjure à present est fort sur ta loüange ?

HIPPOLITE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un Ange ;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux ,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tout ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige ,
Mais non la moitié tant que quand il te néglige :
C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment ;
Et moi , qui t'ay toujours chérie uniquement ,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CELIDEE.

C'est trop prendre , ma Sœur , de part en mon injure.
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris
Si Lisandre te plaît , possède le volage ;
Mais ne me traite point avec desavantage ,
Et si tu te résous d'accepter mon Amant ,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLITE.

Pourveu que leur vouloir se range sous le nôtre
Je te donne le choix & de l'un & de l'autre ;
Ou si l'un ne suffit à ton jeune désir ,

Défais-moy de tous deux , tu me feras plaisir.
 J'estimai fort Lisandre avant que le connoître,
 Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
 Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
 Que son humeur est vaine, & qu'il fait l'entendu !
 Que son discours est fade avec ses flateries !
 Qu'on est importuné de ses afféteries !
 Vraiment si tout le monde étoit fait comme luy,
 Je croy qu'avant deux jours je sécherois d'ennuy.

CELIDEE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
 A pris pour nos malheurs une route inégale !
 L'un & l'autre me fuit, & je brûle pour eux,
 L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.

HIPPOLITE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes.

CELIDEE

Outre (héla) que le Ciel s'oppose à nos attentes.
 Lisandre n'a plus rien à rengager ma foy.

HIPPOLITE,

Mais l'autre , tu voudrois. . .

SCENE IX.

PLEIRANTE, HIPPOLITE,
 CELIDEE.

PLEIRANTE.

NE rompez pas pour moy ,
 Craignez-vous qu'un ami sçache de vos nouvelles ?

HIPPOLITE,

Nous causons de mouchoirs, de rabats de dentelles,
 De ménages de Fille.

PLEIRANTE.

Et parmi ces discours

Vous confériez ensemble un peu de vos amours.

Eh bien, ce Serviteur, l'aura-t-on agréable ?

HIPPOLITE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable ;

Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.

Vraiment, c'est bien à moy d'avoir des Serviteurs ?

PLEIRANTE.

Parlons, parlons François : enfin pour cette affaire

Nous en remettons-nous à l'avis d'une Mère ?

HIPPOLITE.

J'obéirai toujours à son commandement ;

Mais de grace, Monsieur, parlez plus clairement ,

Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain Cavalier pour vos beaux yeux soupirer,

HIPPOLITE.

Vous en voulez par là.

PLEIRANTE.

Ce n'est point fiction ;

Que ce que je vous dis de son affection ;

Votre Mère sçut hier à quel point il vous aime,

Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous-même.

HIPPOLITE.

Et c'est ce que ma Mère, afin de m'expliquer,

Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer.

Mais pour l'amour de vous je vay le sçavoir d'elle.

SCENE X.

PLEIRANTE, CELIDEE.

PLEIRANTE.

TA Compagnie est du moins aussi fine que belle.

CELIDEE.

Elle a bien sçû, de vray, se défaire de vous,

Et fort habilement se parer de mes coups.

C E L I D E E.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

P L E I R A N T E.

Mais faute bien plutôt d'y vouloir rien entendre :

Je suis des plus trompez si Dorimant luy plaît.

C E L I D E E.

Y prenez-vous, Monsieur, pour lui quelque intérêt?

P L E I R A N T E.

Lisandre m'a prié d'en porter la parole.

C E L I D E E.

Lisandre !

P L E I R A N T E.

Oùi, ton Lisandre.

C E L I D E E.

Et lui-même cajole.

P L E I R A N T E.

Quoi ? que cajole-t-il ?

C E L I D E E.

Hippolite à mes yeux.

P L E I R A N T E.

Folle, il n'aima jamais que toy dessous les Cieux,

Et nous sommes tout prêts de choisir la journée,

Qui bien-tôt de vous deux termine l'hyménée.

Il se plaint toutefois un peu de ta froideur,

Mais pour l'amour de moi montre lui plus d'ardeur,

Parle, ma volonté sera-t elle obéie ?

C E L I D E E.

Hélas qu'on vous abuse après m'avoir trahie !

Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,

Tandis qu'au même objet il s'offre pour Amant,

Et traverse par-là tout ce qu'à sa prière

Votre vaine entremise avance vers la Mère.

Cela, qu'est-ce, Monsieur, que se jouer de vous ?

P L E I R A N T E.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux,

Et quoy ? pour un Ami s'il rend une visite,

Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolite ?

CELIDEE.

Je ſçay ce que j'ay vû.

PLEIRANTE.

Je ſçay ce qu'il m'a dit ,

Et ne veux plus du tout ſouffrir de contredire ;
Mon choix de vôtre hymen en ſa faveur diſpoſe.

CELIDEE.

Commandez - moy plutôt , Monſieur , toute autre
choſe.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur ! quelle inégalité ,
De rejeter un bien qu'on a tant ſouhaité !
La Belle, voyez vous, qu'on perde ces caprices ;
Il faut pour m'ébjoûir de meilleurs artiſices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux,
Et parce qu'il vous fait quelque feinte careſſe :
Il faut que nous manquions vous & moy de promeſſe :
Quittez pour vôtre bien ces fantaſques refus.

CELIDEE.

Monſieur.

PLEIRANTE.

Quittez-les, diſ-je, & ne m'en parlez plus,

SCENE XI.

CELIDEE.

FAcheux commandement d'un incrédule Père,
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me deſeſpère ?
J'avois auparavant qu'on m'eût manqué de foy,
Le devoir & l'amour tout d'un parti chez moy,
Et ma flâme d'accord avecque ſa puiffance
Unifſoit mes deſirs à mon obéiſſance :
Mais , hélas ! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injuſtice en ſon autorité ?
Mon eſprit s'en révolte, & ma flâme bannie

Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie,
 Dures extrémités où mon sort est réduit !
 On donne mes faveurs à celui qui les fuir,
 Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine ,
 Et l'on m'attache à luy d'une éternelle chaîne,
 Mais s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
 A celui dont je tiens la lumière du jour ?
 Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolite ?
 Mon cœur en même temps se retient & s'excite,
 Je ne sçay quoy me flate, & je sens déjà bien
 Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
 Tout beau, ma passion, c'est déjà trop paroître;
 Attens, attens du moins la sienne pour renaître.
 A quelle folle erreur me laissai-je emporter ?
 Il me veut à dessein de me persécuter,
 Il recherche ma peine, & veut par sa malice
 Que l'époux qu'on me donne augmente mon supplice.
 Je crains que son objet présenté par hazard,
 Dans mon cœur ébranlé ne reprenne une part.
 Cruel Amant qu'un Père à souffrir me destine ,
 Tes traits dedans mon ame encor aident à ma ruine.

SCENE XII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LA LINGERE *après qu'ils se sont entrepoussée
 une boîte qui est entre leurs boutiques.*

J'Envoieray tout à bas , puis après on verra.
 Ardez, vraiment c'est mon, on vous l'endurera,
 Vous êtes un bel homme, & je dois fort vous craindre !

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre ?

LA LINGERE.

Aussi vôtre tapis est tout sur mon batant :
 Je ne m'étonne plus de quoy je gagne tant,

LE MERCIER.

Là là , criez bien haut , faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouira dedans la Comedie.

LA LINGERE.

Je voudrois l'avoir vû , que quelqu'un s'y fût mis,
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis,
On jouïe ainsi le monde.

LE MERCIER.

Après tout ce langage

Ne me repoussez pas mes boëtes davantage.
Vôtre caquet m'enlève à tous coups mes chalands',
Vous vendez dix rabats contre moi deux galands.
Pour conserver la paix depuis six mois j'endure ,
Sans vous en dire mot , sans le moindre murmure ,
Et vous me harcelez , & sans cause & sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin !
Nous n'appaïserons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à votre boutique ;
Alors n'ayant plus rien ensemble à démêler ,
Vous n'aurez plus aussi sur quoi me quereller.

LA LINGERE.

Justement.

SCENE XIII.

LA LINGERE , FLORICE,
LE MERCIER , LE LIBRAIRE,
CLEANTE.

LA LINGERE.

DE tout loin je vous ay reconnuë.
FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je suis venuë.
Les avez-vous reçûs ces points coupez nouveaux ?

LA LINGERE.

Ils viennent d'arriver.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui passe*

Ne vous vendrai-je rien , Monsieur ; des bas de soye ,
Des gands en broderie , ou quelque petite oie ?

CLEANTE *au Libraire.*

Ces livres que mon Maître avoit fait mettre à part ,
Les avez-vous encor ?

LE LIBRAIRE *empaquetant ses livres.*

Ah , que vous venez tard !

Encor un peu , ma foy , je m'en allois les vendre ;
Trois jours sans revenir ! je m'ennuyoïis d'attendre.

CLEANTE.

Je l'avois oublié. Le prix ?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sçait :

Autant de quarts-d'écus , c'est un marché tout fait.

LA LINGERE *à Florice.*

Eh bien , qu'en dites-vous ?

FLORICE.

J'en suis toute ravie ,

Et n'ay rien encor vû de pareil en ma vie.

Vous aurez nôtre argent si l'on croit mon rapport.

Que celui-ci me semble , & délicat & fort !

Que cet autre me plaît ! que j'en aime l'ouvrage !

Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGERE.

Voici dequoy vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense en vérité qu'il ne seroit pas laid.

Que me coûtera-t il ?

LA LINGERE.

Allez , faites-moy vendre ,

Et pour l'amour de vous je n'en voudrai rien prendre.

Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE.

L'offre n'est pas mauvaise , & vaut bien y penser ,

Vous me verrez demain avec ma Maîtresse,

SCENE XIV.

FLORICE , ARONTE , LE MERCIER ,
LA LINGERE .

FLORICE .

A Ronte , & bien , quels fruits produira nôtre
adresse ?

ARONTE .

De fort mauvais pour moy ; mon Maître au desef-
poir

Puit les yeux d'Hippolite , & ne veut plus me voir.

FLORICE .

Nous sommes donc ainsi bien loin de nôtre compte ?

ARONTE .

Ouy ; mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE .

Ne te débauche point , je veux faire ta paix.

ARONTE .

Son couroux est trop grand pour s'appaiser jamais.

FLORICE .

S'il vient encor chez nous , ou chez sa Célidée ,

Je te rends aussi-tôt l'affaire accommodée.

ARONTE .

Si tu fais ce coup-là , que ton pouvoir est grand !

Viens , je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER .

Voyez , Monsieur , j'en ay des plus beaux de la terre.

En voila de Paris , d'Avignon , d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé
une boîte de rubans.*

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.

Allons , Florice , allons , il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE .

Ainsi faute d'avoir de bonne marchandise ,

Des hommes comme vous perdent leur chalandisse.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sçait comment,
Du moins si je vens peu, je vens loyalement,
Et je n'attire point avec une promesse,
De Suivante qui m'aide à tromper sa Maîtresse.

LA LINGÈRE.

Quand il faut dire tout, on s'entre-connoît bien ;
Chacun sçait son métier, &... Mais je ne dis rien.

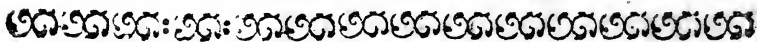
LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup si vous pouvez vous taire.

LA LINGÈRE.

Je ne replique point à des gens en colere.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE

LISANDRE.

INDISCRETE vangeance, imprudentes
chaleurs,
Dont l'impuissance ajoute un comble à mes
malheurs,

Ne me conseillez plus la mort de ce faussaire ;
J'aime encor Célidée, & n'ose lui déplaire,
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'est pas le moyen d'agréer à ses yeux.
L'Amour en la perdant me retient en balance,
Il produit ma fureur, & rompt sa violence,
Et me laissant trahi, confus, & méprisé,
Ne veut que triompher de mon cœur divisé.

Amour, cruel auteur de ma longue misère,
Ou permets à la fin d'agir à ma colere.

Ou sans m'embarasser d'inutiles transports ,
 Auprès de ce bel œil fay tes derniers efforts.
 Viens , accompagne-moy chez ma Belle inhumaine ,
 Et comme de mon cœur triomphe de sa haine.
 Contre toy ma vengeance a mis les armes bas ,
 Contre ses cruautéz rens les mêmes combats ,
 Exerce ta puissance à fléchir la farouche ,
 Montre-toy dans mes yeux , & parle par ma bouche !
 Si tu te sens trop foible , appelle à ton secours
 Le souvenir de mille & de mille heureux jours ,
 Où ses desirs d'accord avec mon espérance
 Ne laissoient à nos vœux aucune difference.
 Je pense avoir encor ce qui la sçut charmer ,
 Les mêmes qualitez qu'elle voulut aimer.
 Peut-être mes douleurs ont changé mon visage ,
 Mais en revanche aussi je l'aime davantage ,
 Mon respect s'est accru pour un Objet si cher ,
 Je ne me vange point de peur de la fâcher ;
 Un infidelle amy tient son ame captive ,
 Je le sçay , je le vois , & je souffre qu'il vive.
 Je tarde trop , allons , ou vaincre ses refus ,
 Ou me vanger sur moy de ne lui plaire plus ,
 Et tirons de son cœur , malgré sa flâme éteinte ,
 La pitié par ma mort , ou l'amour par ma plainte ;
 Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein.

SCENE II.

DORIMANT, LISANDRE.

DORIMANT.

ET quoy ? pour m'avoir veu vous changez de des-
 sein !

Ne craignez point pour moy d'entrer chez Hippolite ,
 Vous ne m'apprendrez rien en luy faisant visite ,
 Mes yeux , mes propres yeux n'ont que trop découvert

Comme un ami si rare auprès d'elle me sert.

L I S A N D R E.

Parlez plus franchement , ma rencontre importune
Auprès d'un autre Objet trouble vôtre fortune ,
Et vous montrez assez par ces foibles détours
Qu'un témoin comme moy déplaît à vos amours.
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée :
La querelle entre nous sera bien-tôt vuidée ,
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès ,
Ou ma juste vengeance un funeste succès.

D O R I M A N T.

Qu'est-ce-cy , déloyal ? quelle fourbe est la vôtre ?
Vous m'en disputez une afin d'acquérir l'autre !
Après ce que chacun a veu de vôtre feu ,
C'est une lâcheté d'en faire un desaveu.

L I S A N D R E.

Je ne me connois point à combattre d'injures.

D O R I M A N T.

Aussi veux-je punir autrement tes parjures.
Le Ciel , le juste Ciel ennemi des ingrats ,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras ,
T'apprendra qu'à moy seul Hippolite est gardé.

L I S A N D R E.

Garde ton Hippolite.

D O R I M A N T.

Et toy , ta Célidée.

L I S A N D R E.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

D O R I M A N T.

Tu n'impute la crainte , & ton cœur s'en abat !

L I S A N D R E.

Laissons à part les noms , disputons la Maîtresse ,
Et pour qui que ce soit montre ici ton adresse.

D O R I M A N T.

C'est comme je l'entens.



SCENE III.

CELIDEE , LISANDRE ,
DORIMANT.

CELIDEE.

O Dieux ! ils sont aux coups.
Ah perfide ! sur moy détourne ton couroux ,
La mort de Dorimant me seroit trop funeste.

DORIMANT.

Lisandre , une autrefois nous vuiderons le reste.

CELIDEE à Dorimant.

Arrête , cher ingrat.

LISANDRE.

Tu recules , voleur.

DORIMANT.

Je fuis cette importune , & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LISANDRE , CELIDEE.

LISANDRE.

NE suivez pas du moins ce perfide à ma veuë.
Avez-vous résolu que sa fuite me tuë ,
Et qu'ayant sçu braver son plus vaillant effort ,
Par sa retraite infame il me donne la mort ?
Pour en fraper le coup vous n'avez qu'à le suiivre.

CELIDEE.

Je tiens des gens sans foy si peu dignes de vivre ,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas ,
De crainte de causer un si juste trépas.

L I S A N D R E.

Et bien , voyez-le donc , ma lame toute prête
 N'attendoit que vos yeux pour immoler ma tête.
 Vous lirez dans mon sang à vos pieds répandu ,
 Ce que valoit l'Amant que vous avez perdu ,
 Et sans vous reprocher un si cruel outrage ,
 Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
 Trop heureux mille fois , si je plais en mourant
 A celle à qui j'ay pû déplaire en l'adorant ,
 Et si ma prompte mort secondant son envie ,
 L'assure du pouvoir qu'elle avoit sur ma vie.

C E L I D E E.

Moy , du pouvoir sur vous ! vos yeux se sont mépris ,
 Et quelque illusion qui trouble vos esprits ,
 Vous fait imaginer d'être auprès d'Hippolite.
 Allez , volage , allez où l'amour vous invite ,
 Dans ces doux entretiens recherchez vos plaisirs ,
 Et ne m'empêchez plus de suivre mes desirs.

L I S A N D R E.

Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
 A jetté cette erreur dedans vôtre pensée.
 Il est vrai ; devant vous forçant mes sentimens ,
 J'ay présenté des vœux , j'ay fait des complimens ;
 Mais c'étoient complimens qui parloient d'une sou-
 che ,
 Mon cœur que vous reniez desavoüoit ma bouche.
 Pleirante qui rompit ces ennuyeux discours ,
 Sçait bien que mon amour n'en changea point de cours ,
 Contre vôtre froideur une modeste plainte
 Fut tout nôtre entretien au sortir de sa feinte ,
 Et je le priay lors. . .

C E L I D E E.

D'user de son pouvoir ?

Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir ,
 Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

L I S A N D R E.

Confus , desespéré du mépris de mes flames ,
 Sans conseil , sans raison , pareil aux matelots ,
 Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots ,

Je

Je me suis pris à tout ne sçachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre ,
J'ay crû que vous seriez d'un naturel plus doux ,
Pourveu que vôtre esprit devînt un peu jaloux.
J'ay fait agir pour moy l'autorité d'un Pere ,
J'ay fait venir aux mains celui qu'on me préfère ,
Et puisque ces efforts n'ont réüssi qu'en vain ,
J'auray de vous ma grace ; ou la mort de ma main.
Choisissez , l'une ou l'autre achevera mes peines.
Mon sang brûle déjà de sortir de mes veines ,
Il faut pour l'arrêter me rendre vôtre amour ,
Je n'ay plus rien sans luy qui me retienne au jour.

CE L I D E E.

Volage , falloit-il pour un peu de rudesse ,
Vous porter si soudain à changer de Maîtresse ?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur !
Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur ?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte ,
A dessein d'éprouver quelle étoit vôtre atteinte ?
Les Dieux m'en soient témoins , & ce nouveau sujet ,
Que vos feux inconstans ont choisi pour objet ,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable ,
Avant que vôtre amour parût si peu durable.
Qu'Hippolite vous dise avec quels sentimens
J'allay luy raconter vos premiers mouvemens.
Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joye à vôtre ame éplorée.
Dieux ! que je fus surprise , & mes sens éperdus ,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus !
Vôtre légèreté fut soudain imitée ,
Non pas que Dorimant m'en eût sollicitée ,
Au contraire , il me fuit , & l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise cède au peu que j'ay d'appas.
Mais hélas ! plus il fuit , plus son portrait s'efface.
Je vous sens malgré moy reprendre vôtre place ,
L'aveu de vôtre erreur desarme mon couroux ,
Ne redoutez plus rien , l'amour combat pour vous.
Si nous avons failly de feindre l'un & l'autre ,
Pardonnez à ma feinte , & j'oublieray la vôtre.

Moy-même je l'avouë à ma confusion ,
 Mon imprudence a fait nôtre division ,
 Tu ne méritois pas de si rudes alarmes ;
 Accepte un repentir accompagné de larmes ,
 Et souffre que le tien nous fasse tour à tour
 Par ce petit divorce augmenter nôtre amour.

L I S A N D R E.

Que vous me surprenez ! ô Ciel ! est-il possible
 Que je vous trouve encor à mes desirs sensible ?
 Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi !

C E L I D E' E.

Et pour l'amour de toy que je les aime aussi !

L I S A N D R E.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
 De les plus essayer au péril de ma vie.

C E L I D E' E.

J'aime trop désormais ton repos & le mien ,
 Tous mes soins n'iront plus qu'à nôtre commun bien.
 Voudrois-je après ma faute une plus douce amende ,
 Que l'effet d'un hymen qu'un Pere me commande ?
 Je t'accusois en vain d'une infidélité ,
 Il agissoit pour toy de pleine autorité ,
 Me traitoit de parjure , & de Fille rebelle ;
 Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle ;
 Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur ,
 Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

L I S A N D R E.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolite
 N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

C E L I D E' E.

Non , je fuy Dorimant qu'ensemble j'aperçoy ,
 Je ne veux plus le voir puisque je suis à toy.



SCENE V.

DORIMANT, HIPPOLITE.

DORIMANT.

A Utant què mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.

HIPPOLITE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en courroux ?

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une course inutile ;
J'apprens cent fois le jour que vous êtes en ville,
En voicy presque trois que je n'ay pu vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je sçay devoir,
Et n'étoit qu'aujourd'huy cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hazard me les montre,
Je croy que ce jour même auroit encor passé,
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont
blessé.

HIPPOLITE.

Ma libre & gaye humeur ne peut souffrir la plainte,
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte ;
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer, ne vous plaignez de rien.

DORIMANT

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLITE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs ?

HIPPOLITE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je sans languir ma flâme qu'on néglige ?

HIPPOLITE.

Eteignez cette flâme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissans me forcent à ces feux.

HIPPOLITE.

Ouy , mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma presence vous fâche , & vous est odieuse.

HIPPOLITE.

Non , mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je voy bien ce que c'est , je lis dans vôtre cœur ,

Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur.

Un autre regardé d'un œil plus favorable

A mes soumissions vous fait inexorable ;

C'est pour luy seulement que vous voulez brûler.

HIPPOLITE.

Il est vray , je ne puis vous le dissimuler ,

Il faut que je vous traite avec toute franchise.

Alors que je vous pris un autre m'avoit prise ,

Un autre captivoit mes inclinations.

Vous devez présumer de vos perfections ,

Que si vous attaquiez un cœur qui fût à prendre ,

Il seroit mal-aisé qu'il s'en pût bien défendre.

Vous auriez eu le mien s'il n'eût été donné ;

Mais puis que les Destins ainsi l'ont ordonné ,

Tant que ma passion aura quelque espérance ,

N'attendez rien de moy que de l'indifference.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet Amant.

Sans doute que Lisandre est cet objet charmant ,

Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLITE.

Cela ne se dit point à des hommes d'épée.

Vous exposer aux coups d'un duel hazardeux ,

Ce seroit le moyen de vous perdre tous deux.

Je vous veux , si je puis , conserver l'un & l'autre ,

Je chéris sa personne , & hay si peu la vôtre ,
 Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux ,
 Si ma Mère y consent , Hippolite est à vous ;
 Mais aussi jusque-là plaiguez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune ,
 Ne me refusez plus de me le déclarer ;
 Que je sçache en quel temps j'auray droit d'espérer.
 Un mot me suffira pour me tirer de peine ,
 Et lors , j'étoufferay si bien toute ma haine ,
 Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE , LISANDRE ,
 CELIDEE , DORIMANT ,
 HIPPOLITE.

PLEIRANTE.

Souffrez , mon Cavalier , que je vous rende amis.
 Vous ne luy voulez pas quereller Célidée ?

DORIMANT.

L'affaire à cela prés peut être décidée.
 Voicy le seul objet de nos affections ,
 Et l'unique motif de nos dissensions.

LISANDRE.

Disse , cher ami , cette jalouse atteinte ,
 C'est l'objet de tes feux & celui de ma feinte.
 Mon cœur fut toujours ferme , & moy , je me dedis
 Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
 Piqué d'un faux dédain j'avois pris fantaisie
 De mettre Célidée en quelque jalousie ,
 Mais au lieu d'un esprit j'en ay fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous ,
 Je vay dans ce logis dire un mot à Madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LISANDRE,
CELIDEE, HIPPOLITE.

DORIMANT.

A Insi, loin de m'aider, tu traversois ma flamme ?

LISANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma priere a faits,
T'auroient acquis déjà le but de tes souhaits ;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolite,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLITE.

Qu'auray-je cependant pour satisfaction,
D'avoir servi d'objet à votre fiction ?
Dans votre different je suis la plus blessée,
Et me trouve à l'accord entierement laissée.

CELIDEE.

N'y songe plus, de grace, & pour l'amour de moy,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loy.
Veux-tu le quereller lors que je luy pardonne ?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tout prêts d'être assemblez d'un lien conjugal,
Tu ne peux le haïr sans me vouloir du mal.
J'ay feint par ton conseil, luy, par celui d'un autre,
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si-tôt nôtre division.

HIPPOLITE.

De sorte qu'à present le Ciel y remédie ?

CELIDEE.

Tu vois, mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLITE.

Excuse chère amie, un esprit amoureux ;
Lysandre me plaïsoit, & tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service

J'ay fait ce que j'ay pû pour broüiller vos esprits .
 J'ay pour me l'atrirer pratiqué tes mépris ,
 Mais puisqu'ainsi le Ciel rejoint vôtre hyménée...

DORIMANT.

Vôtre rigueur vers moi doit être terminée.
 Sans chercher de raisons pour vous persuader,
 Vôtre amour hors d'espoir fait qu'il me faut ceder ;
 Vous sçavez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLITE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie ,
 Je les croyois encor loin de se réunir ,
 Et moy par conséquent loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous pour la rompre une ame assez légère ?

HIPPOLITE.

Puisque je l'ay promis , vous pouvez voir ma Mère.

LISANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant ,
 Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à present.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on me vient de promettre ,
 Je croi que mes devoirs ne se peuvent remettre ;
 J'espere tout de lui , mais pour un bien si doux
 Je ne sçauois. . .

LISANDRE.

Arrête, ils s'avancent vers nous.

SCENE VIII.

PLEIRANTE, CHRISANTE,
 LISANDRE, DORIMANT,
 CELIDÉE, HIPPOLITE,
 FLORICE.

DORIMANT *à Chrysante.*

MAdame, un pauvre Amant, captif de cette Belle,
 Implore le pouvoir que vous avez sur elle ,
 Tenant ses volonteZ vous gouvernez mon sort ,

J'attends de vôtre bouche , ou la vie , ou la mort ,

CHRISANTE à Dorimant.

Un homme tel que vous , & de vôtre naissance ,

Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.

Si vous avez gagné ses inclinations ,

Soyez seur du succès de vos affections ;

Mais je ne suis pas femme à forcer son courage ,

Je sçai ce que la force est en un mariage.

Il me souvient encor de tous mes déplaisirs ,

Lors qu'un premier hymen contraignit mes desirs ,

Et sage à mes dépens , je veux bien qu'Hippolite

Prenne, ou laisse, à son choix , un homme de mérite ,

Ainsi présumez tout de mon consentement ,

Mais ne pretendez rien de mon commandement.

DORIMANT à Hippolite.

Après un tel aveu ferez-vous inhumaine ?

HIPPOLITE à Chrisante.

Madame , un mot de vous me mettroit hors de peine.

Ce que vous remettiez à mon choix d'accorder ,

Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE à Chrisante.

Elle vous montre assez où son desir se porte.

CHRISANTE.

Puisqu'elle s'y résout , le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux ,

De tout ce que jamais on a vû d'amoureux.

LISANDRE.

J'en sens croître la joye au milieu de mon ame ,

Comme si de nouveau l'on acceptoit ma flâme.

HIPPOLITE à Lisandre.

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moy ?

LISANDRE.

Tout, hormis ce seul point, de luy manquer de foy.

HIPPOLITE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnent par Florice ,

Lors que je vous aimois , m'ont fait quelque service.

LISANDRE.

Je vous entens assez , soit , Aronte impuni.

Pour ses mauvais conseils ne sera point banny.
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.

CELI DEE.

Il n'est rien que pour elle & pour toy je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'Amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens,
Allons chez moy, Madame, achever la journée.

CHRISANTE.

Mon cœur est tout ravi de ce double hymenée.

FLO RICE.

Mais afin que la joie en soit égale à tous,
Faites encor celui de Monsieur & de vous.

CHRISANTE.

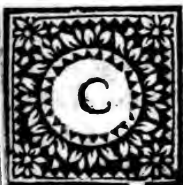
Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentiroit trop sa fin de Comédie.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN

DE LA GALERIE DU PALAIS.



E titre seroit tout-à-fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier Acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolite, s'il n'étoit autorisé par l'exemple des Anciens, qui étoient sans doute encore bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs Tragedies que le nom des Chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes*, & les *Phœniciennes*. L'*Ajax* même de Sophocle ne porte pas pour titre. *La mort d'Ajax*, qui est sa principale action, mais *Ajax* porte *foïer*, qui n'est que l'action du premier Acte. Je ne parle

point des nuës, des guêpes, & des grenouïlles d'Aristophanes ; ceci doit suffire pour montrer que les Grecs nos premiers Maîtres, ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune règle sur cet article. J'ay donc pris ce titre de la Galerie du Palais, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire, & agréable pour sa naïveté, devoit exciter vray-semblablement la curiosité des Auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroître ce même spectacle à la fin du quatrième Acte, où il est entièrement inutile, & n'est renouïé avec celui du premier que par des Valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maîtres y avoient acheté, ou voir si les Marchands ont reçu les nippes qu'ils attendoient. Cette espèce de renouëment luy étoit nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui luy fit trouver sa place, & qu'il ne fût pas tout-à-fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice, est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là, & sans cet incident il eût été aussi propre à la fin du second & du troisième, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la Pièce auroit été très-régulière pour l'unité du lieu, & la liaison des Scènes, qui n'est interrompuë que par-là. Célidée & Hippolite sont deux voisines, dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, & ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs Amans les entretiennent à leur porte. Il est vray que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une Chambre ou dans une Salle, & même ce n'est que pour se faire voir aux Spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient être retranchées, & viennent parler au milieu de la Scène ; mais c'est un accommodement de Théâtre qu'il faut souffrir pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands Réguliers. Il sort un peu de l'exacte vray-semblance, & de la bienséance même : mais il est presque impossible d'en user autrement, & les Spectateurs y sont si accoustumés, qu'ils

n'y trouvent rien qui les blesse. Les Anciens, sur les exemples desquels on a formé les Regles, se donnoient cette liberté. Ils choissoient pour le lieu de leurs Comedies, & même de leurs Tragédies, une Place publique : mais je m'assure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire, qui seroit mieux dit dans la maison, qu'en cette Place. Je n'en produirai qu'un exemple, sur lequel le Lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le Vieillard Simon, qui revient du Marché avec des Valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son Fils. Il leur commande d'entrer dans la maison avec leur charge, & retient avec lui Sosie, pour luy apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son Fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans la Salle à lui faire confidence de ce secret, que dans une rue. Dans la seconde Scène il menace Davus de le maltraiter, s'il fait aucune fourbe pour troubler ces noces ; il le menaceroit plus à propos dans la maison qu'en public, & la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus demeuré seul, puisse voir Myfis sortir de chez Glycère, & qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux Scènes ; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette premiere, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, & qui est plutôt du dessein du Poète, qui force un peu la vraisemblance, pour observer les Régles de son Art, que du choix des Acteurs qui ont à parler, & qui ne seroient pas où les met le Poète, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette Comédie de Térence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette Pièce, elle est dans le

même ordre que la précédente , c'est à dire dans cinq jours consecutifs. Le stile en est plus fort , & plus dégagé des pointes dont j'ai parlé , qui s'y trouveront assez rares. Le Personnage de Nourrice , qui est de la vieille Comédie , & que le manque d'Actrices sur nos Théâtres y avoit conservé jusqu'alors , afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve ici métamorphosé en celui de Suivante , qu'une Femme représente sur son visage. Le caractère des deux Amantes a quelque chose de choquant , en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles & Célidée particulièrement s'empporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vûë méprisée par son Amant , qu'en sa présence même a conté des fleurettes à une autre & j'aurois de plus à dire , que nous ne mettons pas sur la Scène des Personnages si parfaits , qu'ils ne soient sujets à des défauts & aux foiblesses qu'impriment les passions : mais je veux bien avouer que cela va trop avant & passe trop la bienséance & la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense le cinquième Acte est moins traînant que celui des précédentes , & conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent , ce qui n'arrive pas dans celles-là.



LA
SUIVANTE,
COMEDIE.



ACTEURS.

GERASTE , Pere de Daphnis.

POLEMON , Oncle de Clarimond.

CLARIMOND , Amoureux de Daphnis.

FLORAME , Amant de Daphnis.

THEANTE , aussi Amoureux de Daphnis.

DAMON , Ami de Florame & de Théante.

DAPHNIS , Maîtresse de Florame , aimée de
Clarimond & de Théante.

AMARANTE , Suivante de Daphnis.

CELIE , Voisine de Géraсте , & sa Confidente.

CLEON , Domestique de Damon.

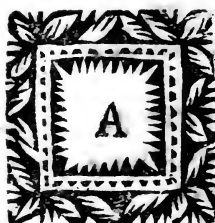
La Scène est à Paris.



L A
SUIVANTE,
COMEDIE.

A C T E I.
S C E N E P R E M I E R E.
D A M O N , T H E A N T E .

D A M O N .



My j'ay beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta ga-
lanterie :

Auprès de ta Maîtresse engager un
Ami ,

C'est à mon jugement ne l'aimer qu'à
demi ;

Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite,
Et n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

T H E A N T E .

Ami , n'y rêve plus ; c'est en juger trop bien ,
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien ,
Quelque puissans appas que possède Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une Suivante,

Et je ne puis songer à sa condition ,
 Que mon amour ne cède à mon ambition.
 Ainsi malgré l'ardeur qui pour elle me presse ,
 A la fin j'ay levé les yeux sur sa Maîtresse,
 Où mon dessein plus haut & plus laborieux,
 Se promet des succès beaucoup plus glorieux.
 Mais lors, soit qu'Amarante eût pour moy quelque flame:
 Soit qu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon ame,
 Et que malicieuse elle prît du plaisir
 A rompre les effets de mon nouveau desir,
 Elle sçavoit toujourns m'arrêter auprès d'elle:
 A tenir des propos d'une suite éternelle.
 L'ardeur qui me brûloit de parler à Daphnis
 Me fournissoit en vain des détours infinis,
 Elle usoit de ses droits, & toute imperieuse,
 D'une voix demi-gaie & demi-sérieuse,
Quand j'ay des Serviteurs, c'est pour m'entretenir ,
Disoit-elle , autrement je les sçay bien punir,
Leurs devoirs près de moy n'ont rien qui les excuse.

D A M O N.

Maintenant je devine à peu près une ruse ,
 Que tout autre en ta place à peine entreprendroit.

T H É A N T E.

Ecoute, & tu verras si je suis mal adroit.
 Tu sçais comme Florame à tous les beaux visages,
 Fait par civilité toujourns de feints hommages,
 Et sans avoir d'amour offrant par tout des vœux ,
 Traite de peu d'esprit les véritables feux.
 Un jour qu'il se vantoit de cette humeur étrange,
 A qui chaque objet plaît, & que pas-un ne range,
 Et reprochoit à tous que leur peu de beauté,
 Luy laissoit si long-temps garder sa liberté ;
Florame , dis je alors , ton ame indifférente
Ne tiendrait que fort peu contre mon Amarante.
Théante , me dit-il , il faudroit l'éprouver,
Mais l'éprouvant peut-être on te feroit rêver ,
Mon feu qui ne seroit que pure courtoisie,
La rempliroit d'amour , & toy de jalousie.
 Je réplique, il repart, & nous tombons d'accord,

Qu'au hazard du succès il y feroit effort.
 Ainsi je l'introduis, & par ce tour d'adresse,
 Qui me fait pour un temps lui ceder ma Maîtresse,
 Engageant Amarante & Florame au discours,
 J'entretiens à loisir mes nouvelles amours.

D A M O N.

Fut-elle sur ce point, ou fâcheuse, ou facile ?

T H É A N T E.

Plus que je n'espérois je l'y trouvai docile ;
 Soit que je lui donnasse une fort douce loy,
 Et qu'il fût à ses yeux plus aimable que moy ;
 Soit qu'elle fût dessein sur ce fameux rebelle ,
 Qu'une simple gageure attachoit auprès d'elle,
 Elle perdit pour moi son importunité,
 Et n'en demanda plus tant d'assiduité.
 La douceur d'être seule à gouverner Florame ,
 Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flâme,
 Et ce qu'elle goûtoit avec lui de plaisirs ,
 Lui fit abandonner mon ame à mes désirs.

D A M O N.

On r'abuse, Théante ; il faut que je te die ,
 Que Florame est atteint de même maladie ,
 Qu'il roule en son esprit mêmes dessein que toy,
 Et que c'est à Daphnis qu'il veut donner sa foy.
 A servir Amarante il met beaucoup d'étude,
 Mais ce n'est qu'un prétexte à faire une habitude :
 Il accoutume ainsi sa Daphnis à le voir ,
 Et ménage un accès qu'il ne pouvoit avoir.
 Sa richesse l'attire, & sa beauté le blesse ,
 Elle le passe en biens, il l'égale en noblesse ,
 Et cherche, ambitieux, par sa possession,
 A relever l'éclat de son extraction.
 Il a peu de fortune & beaucoup de courage ,
 Et hors cette espérance il hait le mariage.
 C'est ce que l'autre jour en secret il m'apprit ,
 Tu peux sur cet avis lire dans son esprit.

T H É A N T E.

Parmi ses hauts projets il manque de prudence ;
 Puisqu'il traite avec toi de telle confiance.

DAMON.

Croy qu'il m'éprouvera fidelle au dernier point,
Lors que ton interêt ne s'y mêlera point.

THEANTE.

Je doy l'attendre ici ; quitte moy ; je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie,

DAMON.

Adieu , je suis à toy.

SCENE II.

THEANTE.

P

Ar quel malheur fatal

Ay-je donné moy même entrée à mon Rival ?

De quelque trait rusé que mon esprit se vante ,

Je me trompe moi-même en trompant Amarante ,

Et choisit un ami qui ne veut que m'ôter

Ce que par lui je tâche à me faciliter.

Qu'importe toutefois qu'il brûle , & qu'il soupire ?

Je sçai trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire,

Amarante l'arrête , & j'arrête Daphnis ;

Ainsi tous entretiens d'entr'eux deux sont bannis,

Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,

Qu'au langage des yeux son amour est réduite.

Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer ?

Que faut-il aux Amans de plus pour s'expliquer ?

Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent,

L'un dans l'autre à tous coups leurs regards se confondent ,

Et d'un commun aveu ces müets truchemens

Ne se disent que trop leurs amoureux tourmens.

Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie ?

Que l'amour aisément panche à la jalousie !

Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexitez ,

Où les moindres soupçons passent pour veritez !

Daphnis est toute aimable , & si Florame l'aime

Doy-je m'imaginer qu'il soit aimé de même ?
 Florame avec raison adore tant d'apas ,
 Et Daphnis sans raison s'abaisseroit trop bas ;
 Ce feu si juste en l'un , Ten l'autre inexcusable ,
 Rendroit l'un glorieux , & l'autre méprisable.

Simple , l'amour peut-il écouter la raison ?
 Et même ces raisons sont-elles de saison ?
 Si Daphnis peut rougir en brûlant pour Florame ,
 Qui l'en affranchiroit en secondant ma flamme ?
 Etant tous deux égaux , il faut bien que nos feux
 Luy fassent même honte, ou même honneur tous deux.
 Ou tous deux nous formons un dessein téméraire ,
 Ou nous avons tous deux même droit de luy plaire :
 Si l'espoir m'est permis il y peut aspirer ,
 Et s'il prétend trop haut je doy desespérer.
 Mais le voici venir.

SCENE III.

THE ANTE, FLORAME.

THE ANTE.

TU me fais bien attendre.

FLORAME.

Encor est-ce à regret qu'ici je viens me rendre ,
 Et comme un criminel qu'on traîne à sa prison.

THE ANTE.

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaison.

FLORAME.

Elle n'est que trop vraie.

THE ANTE.

Et ton indifférence ?

FLORAME.

La conserver encor ! le moyen ? l'apparence ?
 Je m'étois plu toujours d'aimer en mille lieux ,
 Voyant une Beauté mon cœur suivoit mes yeux ;
 Mais de quelques attrait que le Ciel l'eût pourveuë ,

J'en perdois la mémoire aussi-tôt que la veüe,
 Et bien que mes discours luy donnassent ma foy,
 De retour au logis je me trouvois à moy.
 Cette façon d'aimer me sembloit fort commode,
 Et maintenant encor je vivois à ma mode :
 Mais l'objet d'Amarante est trop embarrassant,
 Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant ;
 Un je ne sçay quel charme auprès d'elle m'attache,
 Je ne la puis quitter que le jour ne se cache,
 Même alors malgré moy son image me suit,
 Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
 Le sommeil n'oseroit me peindre une autre idée,
 J'en ay l'esprit rempli, j'en ay l'ame obsédée.
 Théante, ou promets moi de n'en plus approcher,
 Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher :
 Tant de charmes enfin me rendroient infidelle.

THEANTE.

Deviens-le, si tu veux, je suis assuré d'elle,
 Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
 Je prendray du plaisir à te voir soupirer,
 Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
 D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
 Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
 C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir,
 Et j'attens de pied ferme à reprendre ma place,
 Qu'il ne soit plus en toy de retrouver ta glace,
 Tu te défens encor, & n'en tiens qu'à demy.

FLORAME.

Crüel, est-ce là donc me traiter en ami ?
 Garde pour châtiment de cet injuste outrage,
 Qu'Amarante pour toy ne change de courage,
 Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux.

THEANTE.

A cela prés poursui, gagne-la, si tu peux ;
 Je ne m'en prendray lors qu'à ma seule imprudence,
 Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
 En dépit du malheur que j'aurai mérité,
 J'aimerai le Rival qui m'aura supplanté.

Ami , qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine !

Je me confesse pris , je quitte , j'ay perdu.

Que veux-tu plus de moy ? reprends ce qui t'est dû.

Séparer plus long-temps une amour si parfaite !

continuer encor la faute que j'ay faite !

Elle n'est que trop grande , & pour la réparer

J'empêcheray Daphnis de vous plus séparer.

Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible ,

Vous jouïrez vous deux d'un entretien paisible ,

Je sçaurai l'amuser & vos feux redoublez

Par son fâcheux abord ne seront plus troublez.

THEANTE.

Ce seroit prendre un soin qui n'est pas nécessaire ,

Daphnis sçait d'elle même assez bien se distraire ,

Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs ,

Tant elle est complaisante à nos chastes desirs.

SCENE IV.

FLORAME , THEANTE ,

AMARANTE.

THEANTE à *Amarante*.

Deploye , il en est temps , tes meilleurs artifices ,

(Sans mettre toutefois en oubli mes services)

Je t'amène un captif qui te veut échaper.

AMARANTE.

J'en ay veu d'échapez que j'ay sçeu rattraper.

THEANTE.

Voi qu'en sa liberté ta gloire se hazarde.

AMARANTE.

Allez , laissez le-moy , j'en ferai bonne garde ,

Daphnis est au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous désunir ,

souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCENE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Laissez, mon Cavalier, laissez aller Théante;
 Il porte assez au cœur le portrait d'Amarante,
 Je n'apprehende point qu'on l'en puisse effacer.
 C'est au vôtre à présent que je le veux tracer,
 Et la difficulté d'une telle victoire
 M'en augmente l'ardeur, comme elle en croît la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire souffrir?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourroit offrir.

FLORAME.

Vous plaisez-vous à ceux d'une ame si contrainte,
 Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte?

AMARANTE.

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux,
 Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux.

FLORAME.

De vray, contre ses droits mon esprit se rebelle;
 Mais feriez-vous état d'un amant infidelle?

AMARANTE.

Je ne prendrai jamais pour un manque de foy,
 D'oublier un ami pour se donner à moi.

FLORAME.

Encor si je pouvois former quelque espérance,
 De vous voir favorable à ma persévérance,
 Que vous pûssiez m'aimer après tant de tourment,
 Et d'un mauvais ami faire un heureux amant!
 Mais, hélas! je vous fers, je vis sous votre empire,
 Et je ne puis prétendre où mon desir aspire.

Théante (ah, nom fatal pour me combler d'ennui!)
 Vous demandez mon cœur, & le vôtre est à lui!

Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services ,
 Que du manque d'espoir j'évite les supplices.
 Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir , je vous en veux donner.
 Apprenez que chez moy c'est un foible avantage
 De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage ,
 Le mérite y fait tout , & tel plaît à mes yeux ,
 Que je négligerois près de qui vaudroit mieux.
 Lui seul de mes amans régle la difference ,
 Sans que le temps leur donne aucune préférence.

FLORAME.

Vous ne flattez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE.

Peut-être , mais enfin il faut le confesser ,
 Vous vous trouveriez mieux auprès de ma Maîtresse ?

FLORAME.

Ne pensez pas. . .

AMARANTE.

Non, non , c'est-là ce qui vous presse.
 Allons dans le jardin ensemble la chercher.
 Que j'ay sçu dextrement à ses yeux la cacher !

SCENE VI.

DAPHNIS , THEANTE.

DAPHNIS.

VOyez comme tous deux ont fui nôtre rencontre ,
 Je vous l'ai déjà dit , & l'effet vous le montre ;
 Vous perdez Amarante , & cet ami fardé
 Se saisit finement d'un bien si mal gardé.
 Vous devez vous lasser de tant de patience ,
 Et vôtre sureté n'est qu'en la défiance.

THEANTE.

Je connois Amarante , & ma facilité
 Etablit mon repos sur sa fidélité ;

Elle rit de Florame , & de ses flateries ,
Qui ne sont après tout que des galanteries.

D A P H N I S .

Amarante , de vray , n'aime pas à changer ,
Mais vôtre peu de soin l'y pourroit engager.
On néglige aisément un homme qui néglige ,
Son naturel est vain , & qui la sert l'oblige.
D'ailleurs , les nouveautez ont de puissans appas ,
Théante , croyez-moy , ne vous y fiez pas.
J'ay sçû me faire jour jusqu'au fond de son ame ,
Où j'ay peu remarqué de sa premiere flamme ,
Et s'il tournoit la feinte en véritable amour ,
Elle seroit bien Fille à vous joüer d'un tour :
Mais afin que l'issuë en soit pour vous meilleure ,
Laissez-moy ce Causeur à gouverner une heure ;
J'ay tant de passion pour tous vos interêts ,
Que j'en sçaurai bien-tôt pénétrer les secrets.

T H E A N T E .

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites ;
Et quand elle aimeroit à souffrir ses visites ,
Quand elle auroit pour luy quelque inclination ,
Vous m'en verriez toujours sans apprehension.
Qu'il se mette à loisir , s'il peut , dans son cou-
rage ,

Un moment de ma vûë en efface l'image ;
Nous nous ressemblons mal , & pour ce changement
Elle a de trop bons yeux , & trop de jugement.

D A P H N I S .

Vous le méprisez trop ; je trouve en luy des charmes
Qui vous devroient du moins donner quelques alar-
mes :

Clarimond n'a de moy que haine & que rigueur ,
Mais s'il luy ressembloit , il gagneroit mon cœur.

T H E A N T E .

Vous en parlez ainsi faute de le connoître.

D A P H N I S .

J'en parle & juge ainsi sur ce qu'on voit paroître.

T H E A N T E .

Quoiqu'il en soit , l'honneur de vous entretenir. . .

DAPHNIS.

DAPHNIS.

Brisons-là ce discours , je l'appergoi venir.
Amarante , ce semble , en est fort satisfaite.

SCENE VII.

DAPHNIS , FLORAME , THEANTE ,
AMARANTE.

THEANTE.

JE t'attendois , Ami , pour faire la retraite ,
L'heure du dîner presse , & nous incommodons
Celles qu'en nos discours ici nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'est pas encor tard.

THEANTE.

Nous ferions conscience
D'abuser plus long-temps de vôtre patience.

FLORAME.

Madame , excusez donc cette incivilité ,
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuse , & je lis dans vôtre ame ,
Qu'à regret vous quittez l'objet de vôtre flame.

SCENE VIII.

DAPHNIS , AMARANTE.

DAPHNIS.

Cette assiduité de Florame avec vous ,
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée ,
Quelle puissante amour n'en seroit point touchée ?

Je viens d'examiner son esprit en passant ,
 Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en ressent.
 Vous y devez pourvoir , & si vous êtes sage ,
 Il faut à cet ami faire mauvais visage ,
 Luy fausser compagnie , éviter ses discours.
 Ce sont pour l'appaiser les chemins les plus courts ;
 Sinon , faites état qu'il va courir au change.

A M A R A N T E.

Il seroit en ce cas d'une humeur bien étrange :
 A sa prière seule , & pour le contenter
 J'écoute cet ami quand il m'en vient conter ;
 Et pour vous dire tout , cet Amant infidelle
 Ne m'aime pas assez pour en être en cervelle ;
 Il forme des desseins beaucoup plus relevez ,
 Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravez.
 Mes yeux pour l'asservir ont de trop foibles armes ,
 Il voudroit pour m'aimer que j'eusse d'autres charmes.
 Que l'éclat de mon sang mieux soutenu de biens ,
 Ne fût point ravalé par le rang que je tiens.
 Enfin (que serviroit aussi bien de le taire ?)
 Sa vanité le porte au souci de vous plaire.

D A P H N I S.

En ce cas il verra que je sçay comme il faut
 Punir des insolens qui pretendent trop haut.

A M A R A N T E.

Je luy veux quelque bien , puisque changeant de flamme
 Vous voyez par pitié qu'il me laisse Florame ,
 Qui n'étant pas si vain a plus de fermeté.

D A P H N I S.

Amarante , après tout disons la vérité ,
 Théante n'est si vain qu'en vôtre fantaisie
 Et sa froideur pour vous naît de sa jalousie ;
 Mais soit qu'il change , ou non , il ne m'importe en
 rien ,
 Et ce que je vous dis n'est que pour vôtre bien.



SCENE IX.

AMARANTE.

Pour peu sçavant qu'on soit aux mouvemens de
l'ame,
On devine aisément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moy que je vantois à faux,
Luy portoit dans l'esprit de terribles assauts.
Sa surprise à ce mot a paru manifeste,
Son teinten a changé, sa parole, son geste :
L'entretien que j'en ay luy sembleroit bien doux,
Et je croy que Théante en est le moins jaloux :
Ce n'est pas d'aujourd'huy que je m'en suis doutée :
Etre toûjours des yeux sur un homme arrêtée ;
Dans son manque de bien déplorer son malheur ,
Juger à sa façon qu'il a de la valeur ,
Demander si l'esprit en répond à la mine ,
Tout cela de ses feux eût instruit la moins fine.
Florame en est de même , il meurt de luy parler ,
Et s'il peut d'avec moy jamais se démêler ,
C'en est fait , je le perds. L'impertinente crainte !
Que m'importe de perdre une amitié si feinte ,
Et que me peut servir un ridicule feu ,
Où jamais de son cœur sa bouche n'a l'aveu ?
Je m'en veux mal en vain , l'Amour a tant de force ,
Qu'il attache mes sens à cette fausse amorce ,
Et fera son possible à toûjours conserver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

GERASTE, CELIE.

CELIE.

E H bien, j'en parlerai, mais songez qu'à
vôtre âge
Mille accidens fâcheux suivent le mariage ;
On aime rarement de si sages Epoux ,
Et leur moindre malheur c'est d'être un peu jaloux :
Convaincus au dedans de leur propre foiblesse ,
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse ,
Et cet heureux hymen qui les charmoit si fort ,
Devient souvent pour eux un fourrier de la mort.

GERASTE.

Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie ,
Le sort en est jetté, va chère Célie ,
Va trouver la Beauté qui me tient sous sa loy ,
Flate-la de ma part, promets-luy tout de moy.
Dis-luy que si l'amour d'un Vieillard l'importune ,
Elle fait une planche à sa bonne fortune ,
Que l'excès de mes biens , à force de présens ,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans ,
Qu'il ne luy peut échoir de meilleure aventure.

CELIE.

Ne m'importunez point de vôtre tablature ,
Sans vos instructions je sçay bien mon métier ,
Et je n'en laisserai pas un trait à quartier.

GERASTE.

Je ne suis point ingrat quand on me rend office.
Peins-luy bien mon amour , offre bien mon service.

Dis bien que mes beaux jours ne sont pas si passez ,
Qu'il ne reste encor. . .

CELIE.

Que vous m'étourdissez !
N'est-ce point assez dit que vôtre ame est éprise ,
Que vous allez mourir si vous n'avez Florise ?
Reposez-vous sur moy.

GERASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment !

CELIE.

S'il faut aller plus vite , allons , je voy son Frère ,
Et vay tout devant vous luy proposer l'affaire.

GERASTE.

Ce seroit tout gâter , arrête , & par douceur
Essaye auparavant d'y résoudre la Sœur.

SCENE II.

FLORAME.

J Amais ne verrai-je finie
Cette incommode affection ,
Dont l'impitoyable manie
Tirannise ma passion ?
Je feins , & je fais naître un feu si véritable ,
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.

Toy , qui m'assiège tout le jour ,
Fâcheuse cause de ma peine ,
Amarante de qui l'amour
Commence à mériter ma haine ,
Cesse de te donner tant de soins superflus ,
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans mon ardeur si violente ,
Prés de l'objet de mes desirs ,
Penses-tu que je me contente

D'un regard & de deux soupirs ,
 Et que je souffre encor cet injuste partage ,
 Où tu tiens mes discours , & Daphnis mon courage ?

Si j'ay feint pour toy quelques feux ,
 C'est à quoy plus rien ne m'oblige :
 Quand on a l'effet de ses vœux ,
 Ce qu'on adoroit se néglige.
 Je ne voulois de toy qu'un accès chez Daphnis ,
 Amarante , je l'ay , mes amours sont finis.

Théante, reprends ta Maîtresse ,
 N'ôte plus à mes entretiens
 L'unique sujet qui me blesse ,
 Et qui peut-être est las des tiens.
 Et toy , puissant Amour , fais enfin que j'obtienne
 Un peu de liberté pour luy donner la mienne.

SCÈNE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Que vous voilà soudain de retour en ces lieux !
 FLORAME.

Vous jugerez par-là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE.

Votre martyre donc est de perdre avec moy

Un temps dont vous voulez faire un meilleur employ.



SCENE IV.

DAPHNIS, AMARANTE,
FLORAME.

DAPHNIS.

A Marante, allez voir si dans la galerie
Ils ont bientôt rendu cette tapisserie :
Ces gens-là ne font rien si l'on n'a l'œil sur eux.

Amarante rentre , & Daphnis continuë.

Je romps pour quelque temps le discours de vos feux.

FLORAME.

N'appellez point des feux un peu de complaisance,
Qui détruit vôtre abord, qu'éteint vôtre présence.

DAPHNIS.

Vôtre amour est trop forte, & vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier soudain à l'abord de Daphnis,
Et vos civilitez étant dans l'impossible,
Vous rendent bien flatteur, mais non pas insensible.

FLORAME

Quoique vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'insensibilité :
J'aime, il n'est que trop vrai, je brûle, je soupire,
Mais un plus haut sujet me tient sous son empire.

DAPHNIS.

Le nom, ne s'en dit point ?

FLORAME.

Je ris de ces Amans
Dont le trop de respect redouble les tourmens,
Et qui pour les cacher se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence :
Pour moy, j'ay toujours crû qu'un amour vertueux
N'avoit point à rougir d'être présomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare & haut sujet. . .

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guère de temps perdu.

AMARANTE.

J'ay vû qu'ils l'employoient , & je suis revenue.

DAPHNIS.

J'ay peur de m'enrhumer au froid qui continuë :

Allez au cabinet me querir un mouchoir ;

J'en ay laissé les clefs autour de mon miroir ,

Vous les trouverez-là.

Amarante rentre , & Daphnis continuë.

J'ay crû que cette Belle

Ne pouvoit à propos se nommer devant elle ,

Qui recevant par-là quelque espèce d'affront ,

En auroit eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte , & luy préfère une autre.

Dont le mérite égal , le rang pareil au vôtre ,

L'esprit & les attraits également puissans ,

Ne devoient de ma part avoir que de l'encens.

Où , sa perfection comme la vôtre extrême ,

N'a que vous de pareille , en un mot , c'est. . .

DAPHNIS.

Moy-même ,

Je voy bien que c'est là que vous voulez venir ,

Non tant pour m'obliger , comme pour me punir :

Ma curiosité devenuë indiscrette ,

A voulu trop sçavoir d'une flâme secrète ,

Mais bien qu'elle en reçoive un juste châtiment ,

Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.

Sans me faire rougir , il vous devoit suffire ,

De me taire l'objet dont vous aimez l'empire.

Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas ,

C'est un cruel reproche au peu que j'ay d'appas.

FLORAME.

Vû le peu que je suis , vous dédaignez de croire

Une si malheureuse & si basse victoire.

Mon cœur est un captif si peu digne de vous ,

Que vos yeux en voudroient desavouer leurs coups,
 Ou peut-être mon sort me rend si méprisable,
 Que ma témérité vous devient incroyable.
 Mais quoique désormais il m'en puisse arriver,
 Je fais serment. . .

A M A R A N T E *revenant encore.*

Vos clefs ne sçauroient se trouver.

D A P H N I S

Faute d'un plus exquis , & comme par bravade,
 Ceci servira donc de mouchoir de parade.
 Enfin ce Cavalier que nous vîmes au bal ,
 Vous trouvez, comme moy, qu'il ne danse pas mal.

F L O R A M E.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

D A P H N I S.

Il s'étoit si bien mis pour l'amour de Clarine.

A Amarante.

A propos de Clarine , il m'étoit échapé,
 Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point coupé.
 Allez , & dites-lui qu'elle me les renvoie.

A M A R A N T E.

Il est hors d'apparence aujourd'hui qu'on la voie ;
 Dés une heure au plus tard elle devoit sortir.

D A P H N I S.

Son Cocher n'est jamais si-tôt prêt à partir ,
 Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde,
 Vous perdrez peu de pas Quoiqu'elle vous réponde,
 Dites lui nettement que je les veux avoir.

A M R A N T E.

A vous les rapporter je ferai mon pouvoir.

S C E N E V.

FLORAME , DAPHNIS.

FLORAME.

C'Est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
 Sûre que sa rigueur n'aura point d'injustice.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
 Et ne manquera pas d'être tôt de retour :
 Bien que je pusse encor user de ma puissance,
 Il vaut mieux ménager le temps de son absence.
 Donc pour n'en perdre point en discours superflus,
 Je croy que vous m'aimez, n'attendez rien de plus,
 Florame, je suis Fille, & je dépens d'un Père.

FLORAME.

Mais de vôtre côté que faut-il que j'espère ?

DAPHNIS.

Si ma jalouse encor vous rencontroit ici,
 Ce qu'elle a de soupçons seroit trop éclairci.
 Laissez-moy seule, allez.

FLORAME.

Se peut-il que Florame

Souffre d'être si-tôt séparé de son ame ?

Oüi, l'honneur d'obéir à vos commandemens,
 Luy doit être plus cher que ses contentemens.

SCENE VI.

DAPHNIS.

MOn amour par ses yeux plus forte devenue,
 L'eût bien-tôt emporté dessus ma retenue,
 Et je sentoïis mon feu tellement s'augmenter,
 Qu'il n'éroit plus en moy de le pouvoir dompter.
 J'avois peur d'en trop dire, & cruelle à moy même,
 Parce que j'aime trop, j'ay banni ce que j'aime.
 Je me trouve captive en de si beaux liens,
 Que je meurs qu'il le sçache, & j'en suis les moyens.
 Quelle importune loy que cette modestie,
 Par qui nôtre apparence en glace convertie
 Etouffe dans la bouche, & nourri dans le cœur
 Un feu dont la contrainte augmente la vigueur !
 Que, ce penser m'est doux ! que je t'aime, Florame,

Et que je songe peu dans l'excès de ma flâme
 A ce qu'en nos destins contre nous irritez
 Le mérite & les biens font d'inégalité !
 Aussi par celle-jà de bien loin tu me passes ,
 Et l'autre seulement est pour les ames basses,
 Et ce penser flatteur me fait croire aisément
 Que mon Père sera de même sentiment.
 Hélas ! C'est en effet bien flater mon courage,
 D'accommoder son sens aux desirs de mon âge,
 Il voit par d'autres yeux, & veut d'autres appas.

SCENE VII.

DAPHNIS , AMARANTE.

AMARANTE.

JE vous l'avois bien dit qu'elle n'y seroit pas.

DAPHNIS.

Que vous avez tardé pour ne trouver personne !

AMARANTE.

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne,
 Pour revenir plus vite, il eût fallu voler.

DAPHNIS.

Florame cependant qui vient de s'en aller,
 A la fin malgré moy s'est ennuyé d'attendre.

AMARANTE.

C'est chose toutefois que je ne puis comprendre :
 Des hommes de mérite & d'esprit comme luy,
 N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennuy ;
 Votre ame généreuse a trop de courtoisie.

DAPHNIS.

Et la vôtre amoureuse un peu de jalousie.

AMARANTE.

De vray, je goûtois mal de faire tant de tours,
 Et perdois à regret ma part de ses discours.

DAPHNIS.

Aussi je me trouvois si promptement servie,

S vj

Que je me doutois bien qu'on me portoit envie.
En un mot, l'aimez-vous ?

AMARANTE.

Je l'aime aucunement,
Non pas jusqu'à troubler vôtre contentement ;
Mais si son entretien n'a point dequoy vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS.

Mais au cas qu'il me plût ?

AMARANTE.

Il faudroit vous céder :
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder :
Au moindre feu pour moy qu'un Amant fait paroître,
Par curiosité vous le voulez connoître,
Et quand il a goûté d'un si doux entretien,
Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien :
C'est ainsi que Théante a négligé ma flâme,
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sçai tantôt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS.

Sans colére, Amarante, il semble à vous entendre.
Qu'en même lieu que vous je voulusse prétendre ;
Allez, assurez-vous que mes contentemens
Ne vous déroberont aucun de vos Amans,
Et pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà vôtre Théante avec qui je vous laisse.

SCENE VIII.

THEANTE, AMARANTE.

THEANTE.

TU me vois sans Florame ; un amoureux ennui
Assez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois lui manquer de parole,

Je pratique un quart d'heure à mes affections.

A M A R A N T E.

Ma Maîtresse lisoit dans tes intentions :

Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite,

T H E A N T E.

Je ne la scaurois croire obligée à ce point :
Ce qui la fait partir ne se dira-t-il point ?

A M A R A N T E.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise ?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

T H E A N T E.

Florame.

A M A R A N T E.

Oùi, ce causeur vouloit l'entretenir,
Mais il aura perdu le goût d'y revenir :
Elle n'a que fort peu souffert sa compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant ses mouvemens aigris
Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris,
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met près d'elle ton mérite ;
Elle ne voudroit pas te voir mal satisfait,
Ni rompre sur le champ le dessein qu'elle a fait.

T H E A N T E.

J'ay regret que Florame ait reçu cette honte :
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal son compte.

A M A R A N T E.

Aussi c'est un discours ennuyeux que le sien ;
Il parle incessamment sans dire jamais rien,
Et n'étoit que pour toy je me fais ces contraintes,
Je l'envoierois bien tôt porter ailleurs ses feintes.

T H E A N T E.

Et je m'assure aussi tellement en sa foy,
Que bien que tout le jour il cajole avec toy,
Mon esprit te conserve une amitié si pure,
Que sans être jaloux je le vois & l'endure.

A M A R A N T E.

Comment le serois-tu pour un si triste objet ?

Ses imperfections t'en ôtent tout sujet.)

C'est à toy d'admirer qu'encor qu'un beau visage
Dedans des entretiens à toute heure t'engage,
J'ay pour toy tant d'amour, & si peu de soupçon,
Que je n'en suis jalouse en aucune façon :

C'est aimer puissamment que d'aimer de la sorte,
Mais mon affection est bien encor plus forte.

Tu sçais (& je le dis sans te mésestimer)

Que quand nôtre Daphnis auroit sçû te charmer,
Ce qu'elle est plus que toy mettroit hors d'espérance
Les fruits qui seroient dûs à ta persévérance.

Plût à Dieu que le Ciel te donnât assez d'heur,
Pour faire naître en elle autant que j'ay d'ardeur !

Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrois librement consentir à ma perte.

THEANTE.

Je te souhaite un change autant avantageux.

Plût à Dieu que le sort te fût moins outrageux,

Ou que jusqu'à ce point il t'eût favorisée,

Que Florame fût Prince, & qu'il t'eût épousée ;

Je prise auprès des tiens si peu mes intérêts,

Que bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,

Et que de déplaisir il m'en coûtât la vie,

Je me la tiendrois lors heureusement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrois point d'heur qui vint avec ta mort,

Et Damon que voilà n'en seroit pas d'accord.

THEANTE.

Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE.

Ma présence y nuïroit ; adieu, je me retire.

THEANTE.

Arrête ; nous pourrons nous voir tout à loisir,

Rien ne le presse.



SCENE XI.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.

A My, que tu m'as fait plaisir ?
J'étois fort à la gêne avec cette Suivante.

DAMON.

Celle qui te charmoit te devient bien pesante.

THEANTE.

Je l'aime encor pourtant, mais mon ambition
Ne laisse point agir mon inclination.
Ma flâme sur mon cœur en vain est la plus forte,
Tous mes desirs ne vont qu'où mon dessein les porte.
Au reste, j'ay fondé l'esprit de mon Rival.

DAMON.

Et connu ?

THEANTE.

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.
Il a vu...

DAMON.

Qui ?

THEANTE.

Daphnis, & n'en a réporté
Que ce qu'elle devoit à sa témérité.

DAMON.

Comme quoy ?

THEANTE.

Des mépris, des rigueurs sans pareilles !

DAMON.

As-tu beaucoup de foy pour de telles merveilles ?

THEANTE.

Celle dont je les tiens en parle assurément,

DAMON.

Pour un homme si fin on te dupe aisément.
 Amarante elle-même en est mal satisfaite,
 Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite :
 Pour seconder Florame en ses intentions
 On l'a voit écartée à des commissions.
 Je viens de le trouver tout ravi dans son ame
 D'avoir eu les moïens de déclarer sa flame,
 Et qui présume tant de ses prospéritez,
 Qu'il croit ses vœux reçûs puisqu'ils sont écoulez.
 Et certes son espoir n'est pas hors d'apparence :
 Après ce bon accueil & cette conférence
 Dont Daphnis elle même a fait l'occasion
 J'en crains fort un succès à ta confusion.
 Tâchons d'y donner ordre, & sans plus de langage
 Avise en quoy tu veux employer mon courage.

THEANTE.

Lui disputer un bien où j'ay si peu de part,
 Ce seroit m'exposer pour quelqu'autre au hazard.
 Le duel est fâcheux, & quoiqu'il en arrive,
 De sa passion l'un & l'autre il nous prive,
 Puisque de deux rivaux l'un mort, l'autre s'enfuit,
 Tandis que de sa peine un troisième a le fruit.
 A croire son courage en amour on s'abuse,
 La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON.

Avant que passer outre, un peu d'attention.

TNEANTE.

Te viens-tu d'aviser de quelque invention ?

DAMON.

Oùï, ta seule maxime en fonde l'entreprise.
 Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtise,
 Et quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
 Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THEANTE.

Ce Rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre.

N'est-ce pas le plus sûr qu'un duel hâzardeux
Entre Florame & luy les en prive tous deux ?

THEANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aisément on l'engage ?

DAMON.

Je l'y résoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme ses offenses,
Et pour peu qu'on le pousse, il court aux violences.
Nous les verrions par-là l'un & l'autre écarter
Laisser la place libre à tes félicités.

THEANTE.

Oùi, mais s'il t'obligeoit d'en porter la parole ?

DAMON.

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole.
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas,
Et moy, pour te servir je courrois au trépas.

THEANTE.

En même occasion dispose de ma vie,
Et sois sûr que pour toy j'aurai la même envie.

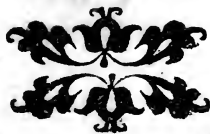
DAMON.

Allons, ces complimens en retardent l'effet.

THEANTE.

Le Ciel ne vit jamais un ami si parfait.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, CELIE.

FLORAME.



NEIN, quelque froideur qui paroisse
en Florise, [remise à
Aux volontez d'un Frere elle s'en est
CELIE.

Quoiqu'elle s'en rapporte à vous en-
tièrement,

Vous luy feriez plaisir d'en user autrement :
Les amours d'un Vieillard sont d'une foible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu ? son esprit se fait un peu de force ,
Elle se sacrifie à mes contentemens ,
Et pour mes interêts contraint ses sentimens.
Assure donc Géraste en me donnant sa Fille ,
Qu'il gagne en un moment toute nôtre famille ,
Et que tout vieil qu'il est , cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre
A moins que se résoudre à m'accepter pour Gendre.

CELIE.

Plaisez-vous à Daphnis ? c'est là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal.
D'ailleurs , sa résistance obscurciroit sa gloire ,
Je la mériterois si je la pouvois croire.
La voilà qu'un Rival m'empêche d'aborder :
Le rang qu'il tient sur moy m'oblige à luy céder ,

Et la pitié que j'ay d'un Amant si fidelle
Luy veut donner loisir d'être dédaigné d'elle.

SCENE II.

CLARIMOND, DAPHNIS.

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours ?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'est prescrire à mes feux des loix bien inhumaines.

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination ?

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir votre obstination ?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstineroit en vous voyant si belle ?

DAPHNIS.

Qui vous pourroit aimer vous voyant si rebelle ?

CLARIMOND.

Est-ce rebellion que d'avoir trop de feu ?

DAPHNIS.

C'est avoir trop d'amour, & m'obéir trop peu.

CLARIMOND.

La puissance sur moy que je vous ay donnée. . .

DAPHNIS.

D'aucune exception ne doit être bornée.

CLARIMOND.

Essayez autrement ce pouvoir souverain.

DAPHNIS.

Cet essai me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND.

C'est un injuste essai qui feroit ma ruïne.

DAPHNIS.

Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.

CLARIMOND.

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS.

Et moy ; je me défend un plus doux traitement.

CLARIMOND.

Avec ce beau visage avoir un cœur de roche ?

DAPHNIS.

Si le mien s'endureit , ce n'est qu'à vôtre approche.

CLARIMOND.

Que je sçache du moins d'où naissent vos froideurs.

DAPHNIS.

Peut-être du sujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND.

Si je brûle , Daphnis , c'est de nous voir ensemble.

DAPHNIS.

Et c'est de nous y voir , Clarimond , que je tremble.

CLARIMOND.

Vôtre contentement n'est qu'à me maltraiter.

DAPHNIS.

Comme le vôtre n'est qu'à me persecuter.

CLARIMOND.

Quoy ! l'on vous persécute à force de services ?

DAPHNIS.

Non , mais de vôtre part ce me sont des supplices.

CLARIMOND.

Hélas ! & quand pourra venir ma guérison ?

DAPHNIS.

Lorsque le temps chez-vous remettra la raison.

CLARIMOND.

Ce n'est pas sans raison que mon ame est éprise.

DAPHNIS.

Ce n'est pas sans raison aussi qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Juste Ciel ! & que dois-je espérer désormais ?

DAPHNIS.

Que ne ne suis pas Fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND.

C'est donc perdre mon temps que de plus y pretendre ?

DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous si-tôt sans me vouloir guérir.

DAPHNIS.

Clarimond sans Daphnis peut & vivre & mourir.

CLARIMOND.

Je mourray toutefois si je ne vous possède.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

SCENE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné je l'aime, & malgré sa rigueur
Ses charmes plus puissans lui conservent mon
cœur ;

Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuse, & ses yeux le retiennent.

Je ne puis, tant elle a de mépris & d'appas,

Ny le faire accepter, ny ne le donner pas ;

Et comme si l'amour faisoit naître sa haine,

Ou qu'elle mesurât ses plaisirs à ma peine,

On voit paroître ensemble, & croître également,

Ma flame & ses froideurs, sa joye & mon tourment.

Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême,

Et je ne sçaurois plus disposer de moi-même,

Mon désespoir trop lâche obéit à mon sort,

Et mes ressentimens n'ont qu'un debile effort.

Mais pour foibles qu'ils soient, aidons leur impuissance,

Donnons-leur le secours d'une éternelle absence.

Adieu, cruelle ingrate, adieu, je fui ces lieux

Pour dérober mon ame au pouvoir de tes yeux.

SCENE IV.

CLARIMOND , AMARANTE.

AMARANTE.

Monsieur, Monsieur , un mot. L'air de vôtre visage
Témoigne un déplaisir caché dans le courage.
Vous quittez ma Maîtresse un peu mal satisfait ?

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en est le moindre effet.
Je porte , malheureux , après de tels outrages ,
Des douleurs sur le front , & dans le cœur des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur , c'est trop desespérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plutôt que c'est trop endurer ?
Je devrois être las d'un si cruel martire ,
Briser les fers honteux où me tient son empire ,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croiois homme à garder un secret ,
Vous pourriez sur ce point apprendre quelque chose ,
Que je meurs de vous dire , & toutefois je n'ose.
L'erreur où je vous voy me fait compassion.
Mais pourriez-vous avoir de la discretion ?

CLARIMOND.

Prends-en ma foi pour gage , avec... Laisse-moy faire.
*Il veut tirer un diamant de son doigt pour le lui
donner , & elle l'en empêche.*

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire.
Aux Filles de ma sorte il suffit de la foi.
Reservez vos presens pour quelqu'autre que moy.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les , dis-je , ou je vous abandonne.

Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne ,
 Mais vous aurez bien plus dequoy vous étonner ,
 Quand vous sçaurez comment il faut la gouverner.
 A force de douceurs vous la rendez cruelle ,
 Et vos soumissions vous perdent auprès d'elle.
 Epargnez désormais tous ces pas superflus ,
 Parlez-en au bon-homme , & ne la voiez plus.
 Toutes ses cruautés ne sont qu'en apparence ,
 Du côté du vieillard tournez vôtre espérance ;
 Quand il aura pour elle accepté quelque amant ,
 Un prompt amour naîtra de son commandement.
 Elle vous fait tandis cette galanterie ,
 Pour s'acquérir le bruit de Fille bien nourrie ?
 Et gagner d'autant plus de réputation ,
 Qu'on la croira forcer son inclination.
 Nommez cette maxime , ou prudence , ou sottise ,
 C'est la seule raison qui fait qu'on vous méprise ;

CLARIMOND.

Helas ! & le moyen de croire tes discours ?

AMARANTE.

De grace , n'usez point si mal de mon secours ,
 Croiez les bons avis d'une bouche fidelle ,
 Et songeant seulement que je viens d'avec elle ,
 Derechef épargnez tous ces pas superflus ,
 Parlez-en au bon-homme , & ne la voiez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flates mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hazardez seulement deux mots sur ma parole ,
 Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais si j'en recevois , je serois bien confus.
 Un Oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous , ou par lui ménagez bien le Pere.



SCENE V.

AMARANTE.

QU'aisément un esprit qui se laisse flater ,
 S' imagine un bonheur qu'il pense mériter !
 Clarimond est bien vain ensemble & bien credule ,
 De se persuader que Daphnis dissimule ,
 Et que ce grand dédain déguise un grand amour ,
 Que le seul choix d'un Père a droit de mettre au jour
 Il s'en pâme de joie , & dessus ma parole
 De tant d'affronts reçûs son ame se console ;
 Il les chérit peut-être & les tient à faveurs ,
 Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs.
 S'il rencontroit le Père , & que mon entreprise. . .

SCENE VI.

GERASTE , AMARANTE.

GERASTE.

A Marante.

AMARANTE.

Monsieur.

GERASTE.

Vous faites la surprise

Encor que de si loin vous m'ayez veu venir ,
 Que Clarimond n'est p'us à vous entretenir !
 Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content.

AMARANTE.

A moy ? mes vanitez jusque là ne se montent.

GERASTE.

Il sembloit toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Ouy , mais qu'estimez-vous de son intention ?

GERASTE.

GERASTE.

Je croy que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il est vray.

GERASTE.

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous surprendre, & sous ce faux appas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Vôtre âge soupçonneux a toujours des chimères,
Qui vous font mal juger des cœurs les plus sincères.

GERASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne se fait guère avec sincérité.

AMARANTE.

Posé que cela soit, Clarimond me caresse ;
Mais si je vous disois que c'est pour ma Maîtresse,
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours,
Sortant d'avec Daphnis s'arrête en mes discours ?

GERASTE.

S'il a besoin de toy pour avoir bonne issue
C'est signe que sa flame est assez mal reçue.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paroît, & que vous présumez :
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflamez ;
Mais Daphnis se contraint de peur de vous déplaire,
Et sa bouche est toujours à ses desirs contraire,
Horsmis lors qu'avec moi s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ses maux quelque soulagement :
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moïens d'avoir mes bonnes grâces,
Et moi, je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GERASTE.

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir :
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage,
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage :
Je lui serai bon Père, & puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encor un peu plus haut atteindre,

Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

A M A R A N T E.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité :
 Honteuse de l'aimer sans votre autorité ,
 Elle s'en défendra de toute sa puissance :
 N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance ;
 Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant ,
 Vos ordres produiront un prompt consentement :
 Mais on ouvre la porte , hélas ! je suis perduë ,
 Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entenduë ,
elle rentre dans le jardin.

G E R A S T E.

Lui procurant du bien elle croit la fâcher ,
 Et cette vaine peur la fait ainsi cacher :
 Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie !
 Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie :
 Toutefois disons-lui quelque mot en passant
 Qui la puisse guérir du mal qu'elle ressent.

SCENE VII.

G E R A S T E , D A P H N I S ,

G E R A S T E.

MA Fille , c'est en vain que tu fais la discrète ,
 J'ay découvert enfin ta passion secrète ,
 Je ne t'en parle point sur des avis douteux [teux ,
 N'en rougis point , Daphnis , ton choix n'est pas hon-
 Moi-même je l'agrée , & veux bien que ton ame
 A cet amant si cher ne cache plus sa flamme :
 Tu pouvois en effet pretendre un peu plus haut ,
 Mais on ne peut assez estimer ce qu'il vaut :
 Ses belles qualitez , son crédit , & sa race
 Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace
 Adieu , si tu le vois , tu peux lui témoigner
 Que sans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCENE VIII.

DAPHNIS.

D'Aise & d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être si facile ?
D'où me vient ce bon-heur où je n'osois penser ?
Florame , il m'est permis de te récompenser ,
Et sans plus déguiser ce qu'un Pere autorise ,
Je puis me revancher du don de ta franchise :
Ton merite le rend , malgré ton peu de biens ,
Indulgent à mes feux , & favorable aux tiens ;
Il trouve en tes vertus des richesses plus belles :
Mais est-il vrai , mes sens ? m'êtes-vous si fidelles ?
Mon heur me rend confuse , & ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion :
Je ne me trompe point ; ton mérite & ta race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grace :
Florame , il est tout vrai , dès lors que je te vis
Un battement de cœur me fit de cet avis ,
Et mon Père aujourd'huy souffre que dans son ame
Les mêmes sentimens . . .

SCENE IX.

FLORAME , DAPHNIS.

DAPHNIS.

QUoy , vous voila , Florame !
Je vous avois prié tantôt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ay quittée aussi sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir si-tôt c'est me faire une offense.

FLORAME.

Quand j'aurois sur ce point reçu quelque défense ,
Si vous sçaviez quels feux ont pressé mon retour ,

436 LA SUIVANTE ;

Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles ,
Pour me persuader des flames sans pareilles :
Je crois que vous m'aimez , & c'est en croire plus
Que n'en exprimeroient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux qu'ont redoublez ces propos adorables
A force d'être crûs deviennent incroyables ,
Et vous n'en eroiez rien qui ne soit au dessous.
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous.

DAPHNIS.

Votre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudroit vraye.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa plaie :
Un homme si sçavant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puisqu'il vous en faut un aveu de ma bouche ,
Allez , assurez-vous que vôtre amour me touche :
Depuis tantôt , je parle un peu plus librement ,
Ou si vous le voulez , un peu plus hardiment ;
Aussi j'ay veu mon Pere , & s'il vous faut tout dire ,
Avec tous nos desirs sa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris , ravi , confus , je n'ay que repartir :
Etre aimé de Daphnis ! un Père y consentir !
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles !
Mon espoir n'eût osé concevoir ces miracles.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits.
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits :
Au récit de nos feux , malgré son artifice ,
La bonté de mon Père a trompé sa malice ,
Du moins je le presume , & ne puis soupçonner
Que mon Père sans elle ait pû rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante , en trahissant ma flame ,

N'ont point gagné Géraſte en faveur de Florame :
 Les reſſorts d'un miracle ont un plus haut moteur ,
 Et tout autre qu'un Dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS.

C'en eſt un que l'amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-être

Que ſon pouvoir divin ſe fait ici paroître ,
 Dont quelques grands effets , avant qu'il ſoit long-
 Vous rendront étonnée, & nos deſirs contents. [temps,

DAPHNIS.

Florame , après vos feux & l'aveu de mon Père ,
 L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier , & recevez la foy
 D'un bien-heureux amant qu'il met ſous vôtre loi.

DAPHNIS.

Vous , priſez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoy que dorénavant Amarante ſurviene ,
 Je croy que nos diſcours iront d'un pas égal ,
 Sans donner ſur le rheume , ou gauchir ſur le bal ?

DAPHNIS.

Si je puis tant ſoit peu diſſimuler ma joye ,
 Et que deſſus mon front ſon excès ne ſe voie ,
 Je me jourai bien d'elle , & des empêchemens
 Que ſon adreſſe apporte à nos contentemens.

FLORAME.

J'en apprendrai de vous l'agréable Nouvelle :
 Un ordre néceſſaire au logis me rappelle ,
 Et doit fort avancer le ſuccès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une ame & qu'un vouloir nous
 Bien que vous éloigner ce me ſoit un martyre , [deux.
 Puisque vous le voulez , je n'y puis contredire :
 Mais quand dois-je eſpérer de vous revoir ici ?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc , la voici.

SCENE X.

DAPHNIS , AMARANTE.

DAPHNIS.

A Marante , vraiment vous êtes fort jolie ;
 Vous n'égayez pas mal vôtre mélancolie ,
 Vôtre jaloux chagrin a de beaux agrémens ,
 Et choisit assez bien ses divertissemens :
 Vôtre esprit pour vous même a force complaisance ,
 De me faire l'objet de vôtre médifance.
 Et pour donner couleur à vos détractions ,
 Vous lisez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moy ! que de vous j'osasse aucunement médire !

DAPHNIS.

Voiez-vous , Amarante , il n'est plus temps de rire :
 Vous avez vu mon Père , avec qui vos discours
 M'ont fait à vôtre gré de frivoles amours :
 Quoy ? souffrir un moment l'entretien de Florame
 Vous le nommez bien-tôt une secrette flame ?
 Cette jalouse humeur dont vous suivez la loi
 Vous fait en mes secrets plus sçavante que moi :
 Mais passe pour le croire , il falloit que mon Père ,
 De vôtre confidence apprît cette chimère ?

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez , c'est sur quelque soupçon ,
 Où je ne contribuë en aucune façon :
 Je sçay trop que le Ciel avec de telles graces ,
 Vous donne trop de cœur pour des flames si basses ,
 Et quand je vous croirois dans cet indigne choix ,
 Je sçay ce que je suis , & ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ainsi de la respectueuse ,
 Vôtre peine à prés tout vous est bien fructueuse ,
 Vous la devez chérir , & son heureux succès

Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
 Mon Père le bannit , & de l'une & de l'autre ;
 Pensant nuire à mon feu vous ruinez le vôtre.
 Je luy viens de parler , mais c'étoit seulement
 Pour luy dire l'arrêt de son bannissement.
 Vous devez cependant être fort satisfaite ,
 Qu'à votre occasion mon Père me maltraite.
 Pour fruit de vos labeurs si cela vous suffit ,
 C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

A M A R A N T E.

Si touchant vos amours on sçait rien de ma bouche ,
 Que je puisse à vos yeux devenir une souche :
 Que le Ciel...

D A P H N I S.

Finissez vos imprecations ,
 J'aime votre malice , & vos délations.
 Ma mignonne , apprenez que vous êtes déçûë ;
 C'est par votre rapport que mon ardeur est sçûë ,
 Mais mon Père y consent , & vos avis jaloux ,
 N'ont fait que me donner Florame pour Epoux.

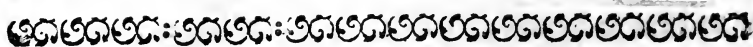
S C E N E X I.

A M A R A N T E.

A Y-je bien entendu ? Sa belle humeur se jouë ,
 Et par plaisir soy-même elle se desavouë.
 Son Père la maltraite , & consent à ses vœux !
 Ay-je nommé Florame en parlant de ses feux ?
 Florame , Clarimond ; ces deux noms , ce me semble,
 Pour être confondus , n'ont rien qui se ressemble.
 Le moyen que jamais on entende si mal ,
 Que l'un de ses Amans fût pris pour son Rival ?
 Je ne sçay où j'en suis , & toutefois j'espère ;
 Sous ces obscuritez je soupçonne un mystère ,
 Et mon esprit confus , à force de douter ,
 Bien qu'il n'ose rien croire , ose encor se flater.

Fin du troisième Acte.

T iiii



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS.



U'EN l'attente de ce qu'on aime
 Une heure est fâcheuse à passer !
 Qu'elle ennuye une amour extrême,
 Dont la joie est réduite aux douceurs d'y penser !

Le mien qui fuit la défiance
 La trouve trop longue à venir,
 Et s'accuse d'impatience,
 Plutôt que mon Amant de peu de souvenir.

Ainsi moy-même je m'abuse,
 De crainte d'un plus grand ennuy,
 Et je ne cherche plus de ruse,
 Qu'à m'ôter tout sujet de me plaindre de luy.

Aussi-bien malgré ma colère
 Je brûlerois de m'appaiser,
 Et sa peine la plus sévère
 Ne seroit, tout au plus, qu'un mot pour l'excuser.

Je dois rougir de ma foiblesse,
 C'est être trop bonne en effet ;
 Daphnis, fais un peu la maîtresse,
 Et souviens-toy du moins. . .



SCENE II.

GERASTE, CELIE, DAPHNIS.

GERASTE à Célie.

A Dieu, cela vaut fait,

Tu l'en peux assurer.

Célie rentre, & Géraſte continuë à parler à Daphnis.

Ma Fille, je préſume,

Quelques feux dans ton cœur que ton Amant allume,
Que tu ne voudrois pas ſortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'eſt ce que le paſſé vous a pû faire voir.

GERASTE.

Mais ſi pour en tirer une preuve plus claire,
Je diſois qu'il faut prendre un ſentiment contraire,
Qu'une autre occaſion te donne un autre Amant ?

DAPHNIS.

Il ſeroit un peu tard pour un tel changement.
Sous vôtre autorité j'ay dévoilé mon ame,
J'ay découvert mon cœur à l'objet de ma flamme,
Et c'eſt ſous vôtre aveu qu'il a reçu ma foy.

GERASTE.

Oùi ; mais je viens de faire un autre choix pour toy.

DAPHNIS.

Ma foy ne permet plus une telle inconſtance.

GERASTE.

Et moy, je ne ſçaurois ſouffrir de réſiſtance :
Si ce gage eſt donné par mon conſentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous ſoupirez en vain ; vos ſoupirs & vos larmes
Contre ma volonté ſont d'impuiffantes armes.
Rentrez, je ne puis voir qu'avec mille douleurs,
Vôtre rebellion ſ'exprimer par vos pleurs.*Daphnis rentre, & Géraſte continuë.*

La pitié me gaignoit ; il m'étoit impoſſible

De voir encor ses pleurs, & n'être pas sensible,
 Mon injuste rigueur ne pouvoit plus tenir,
 Et de peur de me rendre il la falloit bannir,
 N'importe toutefois, la parole me lie;
 Et mon amour ainsi l'a promis à Celie;
 Florise ne se peut acquiescir qu'à ce prix.
 Si Florame...

SCENE III.

GERASTE, AMARANTE.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous êtes mépris :
 C'est Clarimond qu'elle aime.

GERASTE.

Et ma plus grande peine
 N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine.
 Dans sa rebellion à mon autorité,
 L'amour qu'elle a pour luy n'a que trop éclaté :
 Si pour ce Cavalier elle avoit moins de flamme,
 Elle agréeroit le choix que je fais de Florame,
 Et prenant désormais un mouvement plus sain,
 Ne s'obstineroit pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle;
 Mais pour tout autre Amant n'appréhendez rien d'elle.

GERASTE.

Florame a peu de bien, mais pour quelque raison,
 C'est lui seul dont je fais l'appui de ma maison;
 Examiner mon choix c'est un trait d'imprudence :
 Toi qu'à présent Daphnis met dans sa confidence,
 Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
 Je te prie Amarante, adoucis les regrets.
 Résous-là, si tu peux, à contenter un Père.
 Fais qu'elle aime Florame, ou craigne ma colère,

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir :
C'est chose toutefois dont j'ay si peu d'espoir,
Que je craindrois plutôt de l'aigrir davantage.

GERASTE.

Il est tant de moyens de fléchir un courage.
Trouve pour la gagner quelque subtil appas,
La récompense après ne te manquera pas.

SCENE IV.

AMARANTE.

Accorde qui pourra le Père avec la Fille :
L'égarement d'esprit regne sur la famille.
Daphnis aime Florame, & son Père y consent,
D'elle-même j'ay sçu l'aïse qu'elle en ressent,
Et si j'en croy ce Père, elle ne porte en l'ame
Que revolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame,
Peut-elle s'opposer à ses propres desirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs ?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle :
Leur méconte pourtant, quel qu'il soit, me console,
Et bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCENE V.

FLORAME, DAMON.

FLORAME.

Sans me voir elle rentre, & quelque bon genie
Me sauve de ses yeux & de sa tyrannie.
Je ne me croyois pas quitte de ses discours,
A moins que sa Maîtresse en vînt rompre le cours.

T vj

D A M O N.

Je voudrois t'avoir vû dedans cette contrainte:

F L O R A M E.

Peut-être voudrois-tu qu'elle empêchât ma plainte:

D A M O N.

Si Théante sçait tout, sans raison tu t'en plains,
 Je t'ay dit ses secrets, comme à lui tes desseins,
 Il voit dedans ton cœur, tu lis dans son courage,
 Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

F L O R A M E.

Toutefois au combat tu n'as pû l'engager ?

D A M O N.

Sa generosité n'en craint pas le danger,
 Mais cela choque un peu sa prudence amoureuse,
 Vû que la fuite en est la fin la plus heureuse,
 Et qu'il faut que l'un mort, l'autre tire pais.

F L O R A M E.

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
 Je ne puis, cher ami, qu'avec toy je ne rie
 Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
 Nous faire ce duël sans s'exposer aux coups,
 C'est véritablement en sçavoir plus que nous,
 Et te mettre en sa place avec assez d'adresse.

D A M O N.

Qu'importe à quels périls il gagne une Maîtresse ?
 Que ses Rivaux entr'eux fassent mille combats,
 Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
 Tout lui semblera bon, pourvû que sans en être
 Il puisse de ces lieux les faire disparaître.

F L O R A M E.

Mais ton service offert hazardoit bien ta foy,
 Et s'il eût eu du cœur t'engageoit contre moy.

D A M O N.

Je sçavois trop que l'offre en seroit rejetée:
 Depuis plus de dix ans je connois sa portée,
 Il ne devient mutin que fort malaisément,
 Et préfere la ruse à l'éclaircissement.

F L O R A M E.

Les maximes qu'il tient pour conserver sa vie,

T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter si tu veux.
Luy qui doute fort peu du succès de ses vœux,
Et qui croit que déjà Clarimond & Florame
Disputent loin d'ici le sujet de leur flâme,
Seroit-il homme à perdre un temps si précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux ;
Et seul , à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martyre ?

FLORAME.

Mais s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON.

De peur que nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avois mis tout exprès Cléon sur le passage.
Théante approche-t-il ?

CLEON.

Il est en ce carfour.

DAMON.

Adieu donc , nous pourrons le joier tour à tour.

FLORAME *seul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre Amant sont si mal assorties ,
Qu'il a si mauvais cœur ave de si bons yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux :
Pour tant d'ambition c'est bien peu de courage.

SCENE VI.

FLORAME, THEANTE.

FLORAME.

Quelle surprise, ami, paroît sur ton visage ?

THEANTE.

T'ayant cherché long-temps , je demeure confus.
De t'avoir rencontré quand je n'y pensois plus.

Parle plus franchement ; fâché de ta promesse
 Tu veux, & n'oserois reprendre ta Maîtresse :
 Ta passion qui souffre une trop dure loy,
 Pour la gouverner seule te dérobois de moi ?

THEANTE.

De peur que ton esprit formât cette croyance,
 De l'aborder sans toi je faisois conscience.

FLORAME.

C'est ce qui t'obligeoit sans doute à me chercher ;
 Mais ne te prive plus d'un entretien si cher :
 Je te cède Amarante , & te rends ta parole.
 J'ayme ailleurs , & lassé d'un compliment frivole,
 Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
 Ma flâme est veritable , & son effet permis :
 J'adore une Beauté qui peut disposer d'elle,
 Et seconder mes feux sans se rendre infidelle.

THEANTE.

Tu veux dire Daphnis ?

FLORAME.

Je ne puis te celer

Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THEANTE.

Le bruit vole déjà qu'elle est pour toy sans glace,
 Et déjà d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il me vienne ce Rival apprendre à son malheur
 Que s'il me passe en biens, il me cède en valeur,
 Que sa vaine arrogance, en ce duël trompée ,
 Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée.
 Par là je gagne tout ; ma générosité
 Suppléera ce qui fait nôtre inégalité,
 Et son Père , amoureux du bruit de ma vaillance,
 La fera sur ses biens emporter la balance.

THEANTE.

Tu n'en peux espérer un moindre événement :
 L'heur suit dans les duëls le plus heureux Amant ;
 Le glorieux succès d'une action si belle ,
 Ton sang mis au hazard , ou répandu pour elle,

Ne peut laisser au Père aucun lieu de refus.
 Tiens ta Maîtresse acquise, & ton Rival confus,
 Et sans t'épouvanter d'une vaine fortune,
 Qu'il soutient lâchement d'une valeur commune,
 Ne fait de son orgueil qu'un sujet de mépris,
 Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix,
 Adieu puisse le Ciel à son amour parfaite
 Accorder un succès tel que je le souhaite.

FLORAME.

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir,
 Mon courage bouillant ne se peut contenir;
 Enflé par tes discours il ne sçauroit attendre
 Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
 Va donc, & de ma part appelle Clarimond:
 Dis-luy que pour demain il choisisse un second,
 Et que nous l'attendrons au Château de Bissère.

THEANTE.

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paroître,
 Et demeure ravi du trop d'affection
 Que tu m'as témoigné par cette élection.
 Prens-y garde pourtant, pense à quoy tu t'engage:
 Si Clarimond lassé de souffrir tant d'outrages,
 Eteignant son amour te cédoit ce bonheur,
 Quel besoin seroit-il de le piquer d'honneur?
 Peut-être qu'un faux bruit nous apprend sa menace,
 C'est à toy seulement de défendre ta place,
 Ces coups du désespoir des Amans méprisez
 N'ont rien d'avantageux pour les favorisez.
 Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remèdes,
 Ne lui querelle point un bien que tu possèdes;
 Ton amour que Daphnis ne sçauroit dédaigner,
 Court risque d'y tout perdre, & n'y peut rien gagner:
 Avise encor un coup; ta valeur inquiète
 En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME.

Quels périls? L'heur y suit le plus heureux Amant.

THEANTE

Quelquefois le hazard en dispose autrement,

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune,

THEANTE.

La valeur aux duëls fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'est par là seulement qu'on mérite Daphnis.

THEANTE.

Mais plutôt de ses yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner son Père.

THEANTE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère.

FLORAME.

Acceptant un cartel suis-je plus assuré ?

THEANTE.

Où l'honneur souffriroit rien n'est considéré.

FLORAME.

Je ne puis résister à des raisons si fortes,
 Sur ma bouillante ardeur malgré moy tu l'emporte,
 J'attendrai qu'on m'attaque.

THEANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas,

Souviens-t'en, cher ami, tu me promets ton bras ?

THEANTE.

Dispose de ma vie.

FLORAME *seul.*

Elle est fort assurée,

Si rien que ce duël n'empêche sa durée.

Il en parle des mieux, c'est un jeu qui lui plaît,

Mais il devient fort sage aussi-tôt qu'il en est,

Et montre cependant des graces peu vulgaires.

A battre ses raisons par des raisons contraires,



SCENE VII.

DAPHNIS , FLORAME.

DAPHNIS.

JE n'osois t'aborder les yeux baignez de pleurs ,
Et devant ce Rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jettez , Madame , en d'étranges alarmes.
Dieux ! & d'où peut venir ce déluge de larmes ?
Le bon-homme est-il mort ?

DAPHNIS.

Non , mais il se dédit ;
Tout amour désormais pour toy m'est interdit ,
Si bien qu'il me faut être , ou rebelle , ou parjure ,
Forcer les droits d'amour , ou ceux de la nature ,
Mettre un autre en ta place , ou luy desobéir ,
L'irriter , ou moy-même avec toy me trahir.
A moins que de changer , sa haine inévitable
Me rend de tous côtez ma perte indubitable ,
Je ne puis conserver mon devoir & ma foy ,
Ny sans crime brûler pour d'autres , ni pour toy.

FLORAME.

Le nom de cet Amant dont l'indiscrette envie ,
A mes ressentimens vient apporter sa vie ?
Le nom de cet Amant , qui par sa propre mort ,
Doit au lieu du Vieillard me réparer ce tort ,
Et qui , sur quelque orgueil que son amour se fonde ,
N'a que jusqu'à ma vie à demeurer au monde ?

DAPHNIS.

Je n'aime pas si mal que de m'en informer ,
Je t'aurois fait trop voir que j'eusse pû l'aimer :
Si j'en sçavois le nom , ta juste défiance
Pourroit à ses défauts imputer ma constance ,
A son peu de mérite attacher mon dédain ,
Et croire qu'un plus digne auroit reçu ma main.

J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre ,
 Que tout ce que le Ciel a fait paroître en terre ,
 De mérites , de biens , de grandeurs , & d'appas ,
 En même objet uni ne m'ébranleroit pas.
 Florame a droit luy seul de captiver mon ame ,
 Florame vaut luy seul à ma pudique flame
 Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
 De mérites , d'appas , de biens , & de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots si doux vous m'êtes inhumaine !
 Vous me comblez de joie , & redoublez ma peine :
 L'effet d'un tel amour hors de vôtre pouvoir ,
 Irrite d'autant plus mon sanglant desespoir ,
 L'excès de vôtre ardeur ne sert qu'à mon supplice ;
 Devenez-moy cruelle afin que je guérisse.
 Guérir ! ah ! qu'ay-je dit ? ce mot me fait horreur ;
 Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur ;
 Aimez toujours Florame , & quoiqu'il ait pû dire ?
 Croissez de jour en jour vos feux & son martyre.
 Peut-il rendre sa vie à de plus heureux coups ,
 Ou mourir plus content , que pour vous , & par vous.

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop sévère
 Oppose à nos désirs l'autorité d'un Père ,
 Que veux-tu que je fasse ? en l'état où je suis ,
 Etre à toy malgré luy , c'est ce que je ne puis ;
 Mais je puis empêcher qu'un autre me possède ,
 Et qu'un indigne Amant à Florame succède.
 Le cœur me manque : adieu , je sens faillir ma voix ,
 Florame , souviens-toy de ce que tu me dois.
 Si nos feux sont égaux , mon exemple t'ordonne ,
 Ou d'être à ta Daphnis , ou de n'être à personne.



SCENE VIII.

FLORAME.

DEpourvû de conseil comme de sentiment,
L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ay plus que la vûë,
Et mes bras impuissans ne l'ont pas retenüe,
Et même je luy laisse abandonner ce lieu,
Sans trouver de parole à luy dire un adieu.
Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance,
Mon desespoir n'osoit agir en sa présence,
De peur que mon tourment aigrît ses déplaisiss,
Une pitié secrette étouffoit mes soupirs,
Sa douleur par respect faisoit taire la mienne;
Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.

Sors, infâme Vieillard, dont le consentement
Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment,
Sors, que tu sois puni de cette humeur brutale,
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait consentir?
Barbare! mais plutôt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de son Père
Débilite ma force, ou rompe ma colère?
Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû,
En luy manquant de foy ton crime l'a perdu.
Plus j'ay d'amour pour elle, & plus pour toy ma haine
Enhardit ma vengeance, & redouble ta peine;
Tu mourras, & je veux pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.

Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, & je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connois encor qu'à peine mon erreur!
Si je suis fais sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient pas suspectes;

De plus reglez transports me feroient trahison,
 Si j'avois moins d'amour, j'aurois de la raison.
 C'est peu que de la perdre après t'avoir perduë ;
 Rien ne sert plus de guide à mon ame éperduë,
 Je condamne à l'instant ce que j'ay résolu,
 Je veux, & ne veux plus si-tôt que j'ay voulu,
 Je menace Géraсте, & pardonne à ton Père ;
 Ainsi rien ne me vange, & tout me desespère.

SCENE IX.

FLORAME, CELIE.

FLORAME *en soupirant.*

CÉlie...

CELIE.

Eh bien, Célie ? Enfin elle a tant fait
 Qu'à vos desirs Géraсте accorde leur effet.
 Quel visage avez-vous ? vôtre aise vous transporte.

FLORAME.

Cesse d'aigrir ma flâme en raillant de la sorte,
 Organe d'un Vieillard qui croit faire un bon tour,
 De se jouier de moy par une feinte amour.
 Si tu te veux du bien, fais-luy tenir promesse :
 Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma Maîtresse ;
 Et ce jour expiré, je vous ferai sentir
 Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CELIE.

Florame.

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

CELIE *seule.*

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
 Et prend plaisir luy-même à se jouier de moy :
 Geraсте a trop d'amour pour n'avoir point de foy,
 Et s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
 Il la tiendrait encor heureusement acquise.

D'ailleurs , ce grand couroux pourroit-il être feint ?
 Auroit-il pu si-tôt falsifier son teint ,
 Et si bien ajuster ses yeux & son langage ,
 A ce que sa fureur marquoit sur son visage ?
 Quelqu'un des deux me jouë ; épions tous les deux ,
 Et nous éclaircissions sur un point si douteux.

Fin du quatrième Acte.

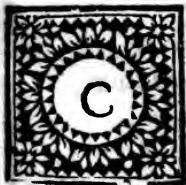
~~~~~

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

THEANTE, DAMON.

THEANTE.



ROIROIS-TU qu'un moment m'ait pû  
 changer de sorte  
 Que je passe à regret par devant cette  
 porte ?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t'elle un peu plutôt changé !  
 Nous aurions vû l'effet où tu m'as engagé.  
 Tantôt quelque Démon ennemi de ta flamme  
 Te faisoit en ces lieux accompagner Florame.  
 Sans la crainte qu'alors il te prit pour second,  
 Je l'allois appeller au nom de Clarimond ,  
 Et comme si depuis il étoit invisible ,  
 Sa rencontre pour moy s'est renduë impossible.

THEANTE.

Ne le cherche donc plus ; à bien considerer ,  
 Qu'ils se battent , ou non , je n'en puis qu'espérer.  
 Daphnis , que son adresse a malgré moy seduite ,  
 Ne pourroit l'oublier quand il seroit en fuite ,

Leur amour est trop forte , & d'ailleurs son trépas  
 Le privant d'un tel bien , ne me le donne pas.  
 Inégal en fortune à ce qu'est cette Belle ,  
 Et déjà par malheur assez mal voulu d'elle ,  
 Que pourrois-je après tout prétendre de ses pleurs ,  
 Et quel espoir pour moy naîtroit de ses douleurs ?  
 Deviendrois-je par là plus riche ou plus aimable ,  
 Que si de l'obtenir je me trouve incapable ,  
 Mon amitié pour luy qui ne peut expirer ,  
 A tout autre qu'à moy me le fait préférer ,  
 Et j'aurois peine à voir un troisiéme à sa place.

D A M O N.

Tu t'avise trop tard , que veux-tu que je fasse ?  
 J'ay poussé Clarimond à luy faire un appel ,  
 J'ay charge de sa part de luy rendre un cartel ,  
 Le puis-je supprimer ?

T H E A N T E.

Non , mais tu pourrois faire...

D A M O N.

Quoy ?

T H E A N T E.

Que Clarimond prît un sentiment contraire.

D A M O N.

Le détourner d'un coup où seul je l'ay porté !  
 Mon courage est mal propre à cette lâcheté.

T H E A N T E.

A de telles raisons je n'ay de repartie ,  
 Sinon que c'est à moy de rompre la partie :  
 J'en vay semer le bruit.

D A M O N.

Et sur ce bruit tu veux ?

T H E A N T E.

Qu'on leur donne dans peu des Gardes à tous deux.  
 Et qu'une main puissante arrête leur querelle.  
 Qu'en dis-tu , cher ami ?

D A M O N.

L'invention est belle ,  
 Et le chemin bien court à les mettre d'accord ;  
 Mais souffre auparavant que j'y fasse un effort.

Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse ,  
 Par où , sans en rougir , du cartel je m'excuse.  
 Ne donnons point sujet de tant parler de nous ,  
 Et sçachons seulement à quoy tu te résous.

THEANTE.

A les laisser en paix , & courir l'Italie ,  
 Pour divertir le cours de ma mélancolie ,  
 Et ne voir point Florame emporter à mes yeux  
 Le prix où prétendoit mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante à ce compte est hors de ta pensée.

THEANTE.

Son image du tout n'en est pas effacée :  
 Mais. . .

DAMON.

Tu crains que pour elle on te fasse un duël.

THEANTE.

Railler un malheureux c'est être trop cruel :  
 Bien que ses yeux encor regnent sur mon courage ,  
 Le bonheur de Florame à la quitter m'engage.  
 Le Ciel ne nous fit point , & pareils , & rivaux ,  
 Pour avoir des succès tellement inégaux.  
 C'est me perdre d'honneur , & par cette poursuite ,  
 D'égal que je luy suis , me ranger à sa suite.  
 Je donne désormais des règles à mes feux ,  
 De moindres que Daphnis sont incapables d'eux ,  
 Et rien dorénavant n'asservira mon ame ,  
 Qui ne me puisse mettre au dessus de Florame.  
 Allons , je ne puis voir sans mille déplaisirs ,  
 Ce possesseur du bien où tendoient mes desirs.

DAMON.

Arrête , cette fuite est hors de bienséance ,  
 Et je n'ay point d'appel à faire en ta présence.

*Théante le retire du Théâtre comme par force.*



## SCENE II.

## FLORAME.

**J**etterai-je toujours des menaces en l'air ,  
Sans que je sçache enfin à qui je dois parler ?  
Auroit-on jamais crû qu'elle me fût ravie ,  
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie ?  
Le possesseur du prix de ma fidélité ,  
Bien que je sois vivant , demeure en sûreté ;  
Tout inconnu qu'il m'est , il produit ma misère ,  
Tout mon Rival qu'il est , il rit de ma colère.  
Rival ! ah , quel malheur ! j'en ay pour me bannir ,  
Et cesse d'en avoir quand je le veux punir.

Grands Dieux , qui m'enviez cette juste allégeance ,  
Qu'un Amant supplanté tire de la vangeance ,  
Et me cachez le bras dont je reçois les coups ,  
Est-ce vôtre dessein que je m'en prenne à vous ?  
Est-ce vôtre dessein d'attirer mes blasphêmes ,  
Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes ,  
Qu'à mille impiétez osant me dispenser ,  
A vôtre foudre oisif je donne où se lancer ?  
Ah ! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable ,  
Je demeure innocent , encor que misérable :  
Destinez à vos feux d'autres objets que moy ,  
Vous n'en sçauriez manquer quand on manque de foy ,  
Employez le tonnerre à punir les parjures ,  
Et prenez interêt vous-même à mes injures :  
Montrez en me vangeant que vous êtes des Dieux ,  
Ou conduisez mon bras puisque je n'ay point d'yeux ,  
Et qu'on sçait dérober d'un Rival qui me tue  
Le nom à mon oreille , & l'objet à ma vuë.

Rival , qui que tu sois , dont l'insolent amour  
Idolâtre un Soleil , & n'ose voir le jour ,  
N'oppose plus ta crainte à l'ardeur qui te presse ,  
Fais-toy , fais-toy connoître allant voir ta Maîtresse.



## SCENE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

**A** Marante ( aussi-bien te faut-il confesser  
Que la seule Daphnis avoit sçû me blesser , )  
Dis-moy qui me l'enlève , apprens-moy quel mystère  
Me cache le Rival qui possède son Père ,  
A quel heureux Amant Géraсте a destiné  
Ce beau prix que l'amour m'avoit si bien donné.

AMARANTE.

Ce dût vous être assez de m'avoir abusée ,  
Sans faire encor de moy vos sujets de risée :  
Je sçay que le Vieillard favorise vos feux ,  
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu ? Luy seul , & sa rigueur nouvelle  
Empêche les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Pensez-vous me duper avec ce feint couroux ?  
Luy-même il m'a prié de luy parler pour vous.

FLORAME.

Vois-tu , ne t'en ris plus ; ta seule jalousie  
**A** mis à ce Vieillard ce change en fantaisie.  
Ce n'est pas avec moy que tu te dois joüer ,  
Et ton crime redouble à le desavoüer :  
Mais sçache qu'aujourd'huy , si tu ne fais en sorte  
Que mon fidelle amour sur ce Rival l'emporte ,  
J'aurai trop de moyens de te faire sentir  
Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.



## SCENE IV.

## AMARANTE.

Voilà dequoy tomber dans un nouveau Dédale :  
 O Ciel! qui vit jamais confusion égale !  
 Si j'écoute Daphnis, j'apprens qu'un feu puissant  
 La brûle pour Florame , & qu'un Père y consent.  
 Si j'écoute Géraste , & luy donne Florame ,  
 Et se plaint que Daphnis en rejette la flamme :  
 Et si Florame est crû , ce Vieillard aujourd'huy  
 Dispose de Daphnis pour un autre que luy.  
 Sous un tel embarras je me trouve accablée ,  
 Eux ou moy nous avons la cervelle troublée ,  
 Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertez ,  
 Pour me faire enrager par ces diversitez.  
 Mon foible esprit s'y perd, & n'y peut rien comprendre ;  
 Pour en venir à bout il me les faut surprendre ,  
 Et quand ils se verront , écouter leurs discours ,  
 Pour apprendre par là le fond de ces détours.

Voici mon vieux Rêveur. Fuyons de sa présence ,  
 Qu'il ne m'embroûille encor de quelque confidence :  
 De crainte que j'en ay d'ici je me bannis ,  
 Tant qu'avec luy je voie , ou Florame , ou Daphnis.

## SCENE V.

## GERASTE , POLEMON.

## POLEMON.

J'Ay grand regret , Monsieur , que la foy qui vous lie  
 Empêche que chez vous mon Neveu ne s'allie ,  
 Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous fait ,  
 Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet.

GERASTE.

C'est un rare trésor que mon malheur me vole ,  
 Et si l'honneur souffroit un manque de parole ,  
 L'avantageux parti que vous me présentez  
 Me verroit aussi-tôt prêt à ses volonte.

POLEMON.

Mais si quelque hazard rompoit cette alliance.

GERASTE.

N'ayez lors , je vous prie , aucune défiance ;  
 Je m'en tiendrois heureux , & ma foy vous répond ,  
 Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

POLEMON.

Adieu , faites état de mon humble service.

GERASTE.

Et vous pareillement d'un cœur sans artifice.

## SCENE VI.

CELIE , GERASTE.

CELIE.

**D**E sorte qu'à mes yeux vôtre foy luy répond.  
 Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

GERASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible  
 Adoucit un refus , & le rend moins sensible !  
 C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CELIE.

Ajouter l'impudence à vos perfides traits !  
 Il vous faudroit du charme au lieu de cette ruse ,  
 Pour me persuader que qui promet refuse.

GERASTE.

J'ay promis , & tiendrois ce que j'ay protesté ,  
 Si Florame rompoit le concert arrêté.  
 Pour Daphnis , c'est en vain qu'elle fait la rebelle ,  
 J'en viendrai trop à bout.

Impudence nouvelle !

Florame , que Daphnis fait maître de son cœur ,  
 De vôtre seul caprice accuse la rigueur ,  
 Et je sçay que sans vous leur mutuelle flame  
 Uniroit deux Amans qui n'ont déjà qu'une ame.  
 Vous m'osez cependant effrontément conter  
 Que Daphnis sur ce point aime à vous résister :  
 Vous m'en aviez promis une toute autre issue ,  
 J'en ay porté parole après l'avoir reçüe.  
 Qu'avois-je contre vous , ou fait , ou projeté ,  
 Pour me faire tremper en vôtre lâcheté ?  
 Ne pouviez-vous trahir que par mon entremise ;  
 Avisez , il y va de plus que de Florise :  
 Ne vous estimez pas quitte pour la quitter ,  
 Ni que de cette sorte on se laisse affronter.

G E R A S T E.

Me prens-tu donc pour homme à manquer de parole ,  
 En faveur d'un caprice où s'obstine une folle ?  
 Va , fais venir Florame , à ses yeux tu verras  
 Que pour luy mon pouvoir ne s'épargnera pas ,  
 Que je maltraiterai Daphnis en sa présence ,  
 D'avoir pour son amour si peu de complaisance :  
 Qu'il vienne seulement voir un Père irrité ,  
 Et joindre sa prière à mon autorité ;  
 Et lors , soit que Daphnis y résiste ou consente ,  
 Croy que ma volonté sera la plus puissante.

C E L I E.

Croyez que nous tromper ce n'est pas vôtre mieux.

G E R A S T E.

Me foudroye en ce cas la colère des Cieux,



## SCENE VII.

GERASTE, DAPHNIS.

GERASTE *seul.*

**G**eraste, sur le champ il te falloit contraindre  
Celle que ta pitié ne pouvoit ouïr plaindre :  
Tu n'as pû refuser du temps à ses douleurs ,  
Ton cœur s'attendrissoit de voir couler ses pleurs,  
Et pour avoir usé trop peu de ta puissance,  
On t'impute à forfait sa desobéissance.  
Un traitement trop doux te fait croire sans foy.

*Daphnis vient.*

Faudra-t-il que de vous je reçoive la loy ,  
Et que l'aveuglement d'un amour obstinée  
Contre ma volonté regle vôtre hymenée ?  
Mon extrême indulgence a donné par malheur  
A vos rebellions quelque foible couleur,  
Et pour quelque moment que vos feux m'ont sçû plaire  
Vous pensez avoir droit de braver ma colére ;  
Mais sçachez qu'il falloit, ingrater, en vos amours,  
On ne m'obeïr point , ou m'obeïr toujours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée,  
C'est l'effet de ma foy sous vôtre aveu donnée.  
Quoique mette en avant vôtre injuste courroux,  
Je ne veux opposer à vous-même que vous.  
Vôtre permission doit être irrévocable,  
Devenez seulement à vous-même semblable.  
Il vous falloit, Monsieur, vous-même à mes amours  
Ou ne consentir point, ou consentir toujours :  
Je choisirai la mort plutôt que le parjure ,  
M'y voulant obliger vous vous faites injure :  
Ne veüillez point combattre ainsi hors de saison,  
Vôtre vouloir, ma foy, mes pleurs , & la raison.  
Que vous a fait Daphnis ? que vous a fait Florame,

Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flamme ?

GERASTE.

Mais que vous a-t-il fait , que pour lui seulement

Vous vous rendiez rebelle à mon commandement ?

Ma foy n'est-elle rien au dessus de la vôtre ?

Vous vous donnez à l'un, ma foy vous donne à l'autre :

Qui le doit emporter, ou de vous, ou de moy,

Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foy ?

Quand vous en manquerez mon vouloir vous excuse.

Mais à trop raisonner moy-même je m'abuse ,

Il n'est point de raison valable entre nous deux,

Et pour toute raison il suffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime ,

Une excuse ne peut justifier un crime :

Malgré vos changemens mon esprit resolu

Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

## SCENE VIII.

GERASTE , DAPHNIS , FLORAME,  
CELIE , AMARANTE.

DAPHNIS.

**V**Oici ce cher Amant qui me tient engagée,  
A qui sous vôtre aveu ma foy s'est obligée.

Changez de volonté pour un objet nouveau,

Daphnis épousera Florame , ou le tombeau.

GERASTE.

Que vois-je ici , bons Dieux ?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GERASTE.

Et surquoy donc fonder ta desobeïssance ?

Quel envieux Démon, & quel charme assez fort

Faisoit entrechoquer deux volontez d'accord ?

C'est lui que tu chéris, & que je te destine ;

Et ta rebellion dans un refus s'obstine !

FLORAME.

Appellez-vous refus , de me donner sa foy  
Quand vôtre volonté se déclara pour moy ?  
Et cette volonté pour un autre tournée ,  
Vous peut-elle obéir après la foy donnée ?

GERASTE.

C'est pour vous que je change , & pour vous seulement  
Je veux qu'elle renonce à son premier Amant :  
Lorsque je consentis à sa secrette flamme ,  
C'étoit pour Clarimond qui possédoit son ame ;  
Amarante du moins me l'avoit dit ainsi.

DAPHNIS.

Amarante , approchez , que tout soit éclairci :  
Une telle imposture est-elle pardonnable ?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en est le seul coupable ;  
Mon esprit l'adoroit , & vous étonnez-vous  
S'il devint inventif puisqu'il étoit jaloux ?

GERASTE.

Et par-là tu voulois. . .

AMARANTE.

Que vôtre ame déçüe

Donnât à Clarimond une si bonne issue ,  
Que Florame frustré de l'objet de ses vœux ,  
Fût réduit deormais à seconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-luy , Monsieur ; & vous , daignez, Madame,  
Justifier son feu par vôtre propre flamme :  
Si vous m'aimez encor , vos devez estimer  
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame ? ah ! ce doute m'offense ;  
D'Amarante avec toy je prendrai la défense.

GERASTE.

Et moy , dans ce pardon je vous veux prévenir :  
Vôtre hymen aussi-bien sçaura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom tû par hazard nous a donné de peine !

Mais que sçût maintenant il rend sa ruse vaine,  
Et donne un prompt succès à vos contentemens !

FLORAME à Géraſte.

Vous de qui je les tiens. . .

GERASTE.

Trêve de complimens,

Ils nous empêcheroient de parler de Florise.

FLORAME.

Il n'en faut point parler, elle vous est acquise.

GERASTE.

Allons donc la trouver ; que cet échange heureux  
Comble d'aïſe à ſon tour un Vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoy ! je ne ſçavois rien d'une telle partie ?

FLORAME.

Je penſe toutefois vous avoir avertie,  
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût longtems,  
Vous rendroit étonnée, & nos deſirs contents.

Mais differez, Monſieur, une telle viſite :  
Mon feu ne ſouffre point que ſi-tôt je la quitte,  
Et d'ailleurs, je ſçay trop que la loy du devoir  
Veut que je ſois chez nous pour vous y recevoir.

GERASTE à Célie.

Va donc luy témoigner le deſir qui me preſſe.

FLORAME.

Plutôt fais la venir ſaluer ma Maîtreſſe :  
Ainſi tout à la fois nous verrons ſatisfaits,  
Vos feux & mon devoir, ma flamme & vos ſouhaits.

GERASTE.

Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne.

CELIE.

Attendez-la, Monſieur, & qu'à cela ne tienne,  
Je cours exécuter cette commiſſion.

GERASTE.

Le temps en ſera long à mon affection.

FLORAME.

Toujours l'impatience à l'amour eſt mêlée.



Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,  
Afin que cet ennui que j'en pourrai sentir,  
Parmi vôtre entretien trouve à se divertir.

---

## SCENE IX.

## AMARANTE.

**J**E le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice  
Ait tiré de ses maux aucun soulagement;  
Sans que pas un effet ait suivi ma malice,  
Où ma confusion n'égalât son tourment.

Pour agréer ailleurs, il tâchoit à me plaire,  
Un amour dans la bouche, un autre dans le sein;  
J'ay servi de prétexte à son feu téméraire,  
Et je n'ay pû servir d'obstacle à son dessein.

Daphnis me le ravit, non par son beau visage,  
Non par son bel esprit, ou ses doux entretiens,  
Non que sur moy sa race ait aucun avantage,  
Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles, que la nature a si mal partagées,  
Vous devez présumer fort peu de vos attraits.  
Quelque charmans qu'ils soient, vous êtes négligées,  
A moins que la fortune en rehausse les traits.

Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,  
Le moyen qu'inégal il en fut possesseur?  
Destins, pour rendre aisé le succès de sa flamme,  
Falloit-il qu'un vieux foû fût épris de sa Sœur?

Pour tromper mon attente, & me faire un supplice,  
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour,  
Un jeune Amant s'attache aux loix de l'avarice,  
Et ce Vieillard pour lui suit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce;  
 Et Théante & Florame ont feint pour moy des feux:  
 L'un m'échape de gré, comme l'autre de force,  
 J'ay quitté l'un pour l'autre, & je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite;  
 Si je prend quelque peine, un autre en a les fruits,  
 Et dans le triste état où le Ciel m'a réduite,  
 Je ne sens que douleurs, & ne prévois qu'ennuis.

Vieillard, qui de ta Fille achètes une Femme,  
 Dont peut-être aussi-tôt tu seras mécontent,  
 Puisse le Ciel aux soins qui te vont ronger l'ame,  
 Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse  
 Me contraindre moy-même à déplorer ton sort,  
 Te faire un long trépas, & certe jeune Epouse  
 User toute sa vie à souhaiter ta mort.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



# E X A M E N

## DE LA S U I V A N T E.



E ne diray pas grand mal de cette Pièce, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le stile en est plus foible que celui des autres. L'amour de Géraсте, pour Florise n'est point marqué dans le premier Acte, & ainsi la Protase comprend la première Scène du second, où il se présente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connoisse ni l'un ni l'autre. Cela ne seroit pas vicieux, s'il ne s'y pre-

sentoit que comme Pere de Daphnis , & qu'il ne s'expliquât que sur les interêts de sa Fille : mais il en a de si notables pour lui qu'ils font le nœud & le dénouement : ainsi c'est un défaut selon moy , qu'on ne le connoisse pas dès ce premier Acte. Il pourroit être encore souffert comme Célidan dans la Veuve , si Florame l'alloit voir pour le faire consentir à son mariage avec sa Fille , & que par occasion il lui proposât celui de sa Sœur pour lui-même ; car alors ce seroit Florame qui l'introduiroit dans la Pièce , & il y seroit appelé par un Acteur agissant dès le commencement. Clarimond qui ne paroît qu'au troisième , est insinué dès le premier , où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle , & avoue qu'elle ne le dédaignerait pas s'il ressembloit à Florame : Ce même Clarimond fait venir son oncle Polemon au cinquième , & ces deux Acteurs sont ainsi exempts du défaut que je remarque en Géraсте. L'entretien de Daphnis au troisième avec cet Amant dédaigné , a une affectation assez dangereuse de ne dire que chacun un vers à la fois : cela sort tout-à-fait du vray-semblable , puisque naturellement on ne peut être si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de Senéque pourroient autoriser cette affectation qu'ils pratiquent si souvent , & même par discours généraux , qu'il semble que leurs Acteurs ne viennent quelquefois sur la Scène , que pour s'y battre à coups de Sentences ; mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier : Elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux , & ne prend pas assez de soin de cacher l'artifice de ses parures , comme l'ordonne Aristote.

Géraсте n'agit pas mal en vieillard amoureux , puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne , qu'il ne prétend être considerable que par son bien , & qu'il ne se produit point aux yeux de sa Maîtresse , de peur de lui donner du dégoût par sa presence. On peut douter s'il ne sort point du caractère des Vieillards , en ce qu'étant naturellement avarés , ils considerent

le bien plus que toute autre chose dans les mariages de leurs Enfans , & que celui-ci donne assez liberalement sa Fille à Florame malgré son peu de fortune , pourvû qu'il en obtienne sa Sœur. En cela j'ay suivi la peinture que fait Quintilien d'un vieux mari qui a épousé une jeune Femme , & n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un Vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux que je n'ose les gêner par ma traduction. *Genus infirmissime servitutis est senex maritus , & flagrantius uxoriam charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus.* C'est sur ces deux lignes que je me suis crû bien fondé à faire dire de ce bonhomme.

*Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,  
Il la tiendrait encor heureusement acquise.*

Il peut naître encore une autre difficulté sur ce que Theante & Amarante forment chacun un dessein pour traverser les amours de Florame & de Daphnis , & qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action : A quoy je répons premièrement , que ces deux desseins formez en même temps , & continuez tous deux jusqu'au bout , font une concurrence qui n'empêche pas cette unité , ce qui ne seroit pas , si après celui de Theante avorté , Amarante en formoit un nouveau de sa part : En second lieu , que ces deux desseins ont une espece d'unité entr'eux , en ce que tous deux sont fondez sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis , qui sert de prétexte à l'un & à l'autre ; & enfin que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet , l'autre se détruisant de soy-même , & qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette Comedie , où le dessein de Theante ne sert qu'à un agréable Episode de deux honnêtes gens qui jouient tour à tour un poltron , & le tournent en ridicule.

Il y avoit ici un aussi beau jeu pour les *A parte* qu'en la Veuve ; mais j'y en fais voir la même aversion , avec cet avantage , qu'une seule Scene qui ouvre le Theatre donne ici l'intelligence du sens caché

de ce que disent mes Acteurs, & qu'en l'autre j'en emploie quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette Comédie, avec ce passedroit toutefois dont j'ay déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte, ou en la ruë, seroit mieux dit dans sa chambre, où les Scènes qui se font sans elle & sans Amarante, ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir, & unité de lieu entière, & liaison de Scène perpetuelle dans la Pièce, ce qui ne pourroit être si elle parloit dans sa chambre, & les autres dans la ruë.

J'ay déjà dit que je tiens impossible de choisir une Place publique pour le lieu de la Scène, que cet inconvenient n'arrive; j'en parlerai encore plus au long quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaison de Scènes est ici perpétuelle, & j'y en ay mis de deux sortes, de présence & de vûë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un Acteur sort du Théâtre pour n'être point vû de celui qui y vient, cela fasse une liaison: mais je ne puis être de leur avis sur ce point; & tiens que c'en est une suffisante, quand l'Acteur qui entre sur le Théâtre voit celui qui en sort, ou que celui qui sort voit celui qui entre; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuie, soit qu'il le voie simplement sans avoir intérêt à le chercher, ni à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de vûë, ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoue que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence & de discours, qui se fait lorsqu'un Acteur ne sort point du Théâtre sans y laisser un autre à qui il ait parlé; & dans mes derniers Ouvrages je me suis arrêté à celle-cy sans me servir de l'autre: mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, & je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de tres justes & tres-importantes occasions qui obligent un Acteur à sortir du Théâtre, quand il en entend; car d'y venir simplement par curiosité, pour sçavoir ce que

veut dire ce bruit , c'est une si foible liaison, que je ne conseillerois jamais personne de s'en servir.

La durée de l'action ne passeroit point en cette Comédie celle de la représentation , si l'heure du dîner n'y réparoit point les deux premiers Actes : Le reste n'emporte que ce temps-là , & je n'aurois pû luy en donner davantage , que mes Acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir ; ce qui les broüille n'étant qu'un mal-entendu , qui ne peut subsister qu'autant que Géraсте, Florame & Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservi à faire les Actes si égaux , qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre, c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la verité les rendre les plus égaux qu'il se peut ; mail il n'est pas besoin de cette exactitude. Il suffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable qui fatigue l'attention de l'Auditeur en quelques-uns, & ne la remplisse pas dans les autres.



LA PLACE  
ROYALE,  
COMEDIE.



## ACTEURS.

ALIDOR, Amant d'Angelique.

CLEANDRE, Ami d'Alidor.

DORASTE, Amoureux d'Angelique.

LISIS, Amoureux de Philis.

ANGELIQUE, Maîtresse d'Alidor & de Doraste

PHILIS, Sœur de Doraste.

POLIMAS, Domestique d'Alidor.

LICANTE, Domestique de Doraste.

*La Scène est à Paris dans la Place Royale.*





# LA PLACE ROYALE, COMEDIE.

---

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , PHILIS.

ANGELIQUE.

ON Frère, je l'avouë, a beaucoup de  
mérite;

Mais souffres qu'envers luy cet éloge  
m'acquitte, [ pour moy.

Et ne m'entretiens plus des feux qu'il a  
PHILIS.



C'est me vouloir prescrire une trop dure loy.

Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,

Dénier mon secours aux tourmens qu'il endure ?

Quoy ? tu m'aimes, il meurt, & tu peux le guérir,

Et sans t'importuner je le verrois périr !

Ne me diras-tu point que j'ay tort de le plaindre ?

ANGELIQUE.

C'est un mal bien leger qu'un feu qu'on peut éteindre,

Je sçay qu'il le devoit , mais avec tant d'appas ,  
 Le moyen qu'il te voye , & ne t'adore pas ?  
 Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de glace ,  
 On ne pourroit aussi m'y résoudre en sa place ,  
 Et tes regards sur moy plus forts que tes mépris  
 Te sçauroient conserver ce que tu m'aurois pris.

ANGELIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée ,  
 Je puis bien m'empêcher d'en être importunée.  
 Feindre un peu de migraine, où me faire celer ,  
 C'est un moyen bien court de ne luy plus parler ;  
 Mais ce qui m'en déplaît & qui me desespère ,  
 C'est de perdre la Sœur pour éviter le Frère ,  
 Et me violenter à fuir ton entretien ,  
 Puisque te voir encor c'est m'exposer au sien.  
 Du moins , s'il faut quitter cette douce pratique ,  
 Ne mets point en oubli l'amitié d'Angelique ,  
 Et croy que ses effets auront leur premier cours ,  
 Aussi-tôt que ton Frere aura d'autres amours.

PHILIS.

Tu vis d'un air étrange , & presque insupportable.

ANGELIQUE.

Que toy-même pourrant dois trouver équitable ;  
 Mais la raison sur toy ne sçauroit l'emporter ,  
 Dans l'interêt d'un Frère on ne peut l'écouter.

PHILIS.

Et par quelle raison négliger son martyre ?

ANGELIQUE.

Vois-tu , j'aime Alidor , & c'est assez te dire :  
 Le reste des Mortels pourroit m'offrir des vœux ,  
 Je suis aveugle , sourde , insensible pour eux.  
 La pitié de leurs maux ne peut toucher mon ame  
 Que par des sentimens dérobez à ma flamme.  
 On ne doit point avoir des Amans par quartier ,  
 Alidor a mon cœur , & l'aura tout entier ;  
 En aimer deux , c'est être à tous deux infidelle.

PHILIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle !

C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci,

## A N G E L I Q U E.

Pour aimer comme il faut , il faut aimer ainsi,

## P H I L I S.

Dans l'obstination où je te voi réduite

J'admire ton amour , & ris de ta conduite :

Fasse étar qui voudra de ta felicité ,

Je ne me pique point de cette vanité ,

Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnoître

Qu'au lieu d'un Serviteur c'est accepter un Maître.

Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à lui,

Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui,

Il nous faut du tout point vivre à sa fantaisie,

Souffrir de son humeur , craindre sa jalousie,

Et de peur que le temps n'emporte ses ferveurs,

Le combler chaque jour de nouvelles faveurs.

Nôtre ame s'il s'éloigne, est chagrine , abatuë,

Sa mort nous desesperé, & son change nous tuë,

Et de quelque douceur que nos feux soient suivis,

On dispose de nous sans prendre nôtre avis :

C'est rarement qu'un Père à nos goûts s'accommode,

Et lors, juge quel fruits on a de ta methode.

Pour moi , j'aime un chacun , & sans rien négliger

Le premier qui m'en conte a dequoy m'engager :

Ainsi tout contribué à ma bonne fortune ,

Tout le monde me plaît, & rien ne m'importune :

De mille que je rends l'un de l'autre jaloux ,

Mon cœur n'est à pas un, & se promet à tous :

Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire ,

Tous vivent d'esperance, & briguent leur salaire :

L'éloignement d'aucun ne scauroit m'affliger,

Mille encore presens m'empêchent d'y songer ;

Je n'en crains point la mort , je n'en crains point le  
change ,

Un monde m'en console aussi-tôt, ou m'en vange :

Le moïen que de tant , & de si differens,

Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes Parens ?

Et si quelque inconnu m'obtient d'eux pour Maîtresse,

Ne croi pas que j'en tombe en profonde tristesse ,

Il aura quelques traits de tant que je chéris,  
Et je puis avec joye accepter tous Maris.

## ANGELIQUE.

Voilà fort plaisamment tailler cette matière,  
Et donner à ta langue une libre carrière :  
Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer,  
Est bon à faire rire , & non à pratiquer :  
Simple tu ne sçais pas ce que c'est que tu blâmes ,  
Et ce qu'à de douceurs l'union de deux ames :  
Tu n'éprouvas jamais de quels contentemens  
Se nourrissent les feux des fidelles amans :  
Qui peut en avoir mille en est plus estimée,  
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée :  
Elle voit leur amour soudain se dissiper ;  
Qui veut tout retenir laisse tout échaper.

## PHILIS.

Défai-toi , défai-toi de tes fausses maximes ,  
Ou si ces vieux abus te semblent légitimes,  
Si le seul Alidor te plaît dessous les Cieux,  
Conserve-lui ton cœur, mais partage tes yeux :  
De mon Frère par là soulage un peu les playes,  
Accorde un faux remède à des douleurs si vraies ;  
Feins, déguise avec lui, trompe-le par pitié,  
Ou du moins par vengeance & par inimitié.

## ANGELIQUE.

Le beau prix qu'il auroit de m'avoir tant chérie,  
Si je ne le payois que d'une tromperie !  
Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,  
Il aura qu'avec lui je vivray franchement.

## PHILIS.

Franchement , c'est-à-dire avec mille rudesses,  
Le mépriser , le fuir , & par quelques adresses  
Qu'il tâche d'adoucir . . . Quoy, me quitter ainsi,  
Et sans me dire adieu ! le sujet ?



## SCENE II.

DORASTE , PHILIS.

DORASTE.

LE voici ,

Ma Sœur , ne cherche plus une chose trouvée  
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée ,  
Ma présence le chasse , & son muet départ  
Apresque devancé son dédaigneux regard.

PHILIS.

Juge par là quels fruits produit mon entreprise ,  
Je m'acquitte des mieux de la charge commise ,  
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es ,  
Ton feu ne peut aller au point où je le mets ,  
J'invente des raisons à combattre sa haine ,  
Je blâme , flate , prie , & perds toujours ma peine ,  
En grand péril d'y perdre encor son amitié ,  
Et d'être en tes malheurs avec toy de moitié.

DORASTE.

Ah ! tu ris de mes maux.

PHILIS.

Que veux-tu que je fasse ?

Ry des miens , si jamais tu me vois en ta place :  
Que serviroient mes pleurs ? veux-tu qu'à tes tourmens,  
J'ajoute la pitié de mes ressentimens ?  
Après mille mépris qu'a reçus ta folie ,  
Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie ,  
Si j'y joignois la mienne , elle t'accableroit ,  
Et de mon déplaisir le tien redoubleroit :  
Contraindre mon humeur me seroit un supplice ,  
Qui me rendroit moins propre à te faire service :  
Vois-tu , par tous moïens je te veux soulager ,  
Mais j'ay bien plus d'esprit que de m'en affliger :  
Il n'est point de douleur si forte en un courage

Qui ne perde sa force auprès de mon visage :  
 C'est toujours de tes maux autant de rabatu :  
 Confesse , ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu ?  
 Ne sens-tu point déjà ton ame un peu plus gaye ?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aye ,  
 Je souffre tout de toy , mais à condision  
 D'employer tous tes soins à mon affection :  
 Di-moi par quelle ruse il faut. . .

PHILIS.

Rentrons , mon Frère ,  
 Un de mes Amans vient qui pourroit nous distraire.

## SCENE III.

CLEANDRE.

**Q**ue je dois bien faire pitié ,  
 De souffrir les rigueurs d'un sort si tyrannique !  
 J'ayme Alidor , j'aime Angelique ,  
 Mais l'amour cède à l'amitié ,  
 Et jamais on n'a veu sous les loix d'une Belle  
 D'Amant si malheureux , ni d'ami si fidelle.

Ma bouche ignore mes desirs ,  
 Et de peur de se voir trahy par imprudence  
 Mon cœur n'a point de confidence  
 Avec mes yeux , ni mes soupirs.  
 Tous mes vœux sont muets , & l'ardeur de ma flamme  
 S'enferme toute entière au dedans de mon ame.  
 Je feins d'aimer en d'autres lieux ,  
 Et pour en quelque sorte alléger mon supplice ,  
 Je porte du moins mon service  
 A celle qu'elle aime le mieux.  
 Philis à qui j'en conte à beau faire la fine ,  
 Son plus charmant appas , c'est d'être sa Voisine ,  
 Esclave d'un œil si puissant.

Jusque-là seulement me laisse aller ma chaîne ,  
 Trop récompensé dans ma peine  
 D'un de ses regards en passant.  
 Je n'en veux à Philis que pour voir Angélique ,  
 Et mon feu qui vient d'elle , auprès d'elle s'explique.

Ami , mieux aimé mille fois ,  
 Faut-il pour m'accabler de douleurs infinies ,  
 Que nos volontez soient unies ,  
 Jusqu'à faire le même choix ?  
 Viens queteller mon cœur d'avoir tant de foiblesse ,  
 Que de se laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt voi te préférer  
 A celle que le tien préfere à tout le monde.  
 Et ton amitié sans seconde  
 N'aura plus dequoy murmurer.  
 Ainsi je veux punir ma flamme déloyale ,  
 Ainsi...

## SCENE IV.

ALIDOR, CLEANDRE.

ALIDOR.

**T**E rencontrer dans la place Royale ,  
 Solitaire , & si près de ta douce prison ,  
 Montre bien que Philis n'est pas à la maison.

CLEANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée ,  
 Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

ALIDOR.

Hélas ! c'est mon malheur ; son objet trop charmant ,  
 Quoy que je puisse faire , y regne absolument.

CLEANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine ?

ALIDOR.

Rien moins , & c'est par là que redouble ma peine.  
 Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir ,  
 Un moment de froideur , & je pourrois guérir :  
 Une mauvaise œillade , un peu de jalousie ,  
 Et j'en aurois soudain passé ma fantaisie :  
 Mais las ! elle est parfaite , & sa perfection  
 N'approche point encor de mon affection :  
 Point de refus pour moy , point d'heures inégales ,  
 Accablé de faveurs à mon repos fatales ,  
 Si-tôt qu'elle voit jour à d'innocens plaisirs ,  
 Je vois qu'elle devine & prévient mes desirs ;  
 Et si j'ay des Rivaux , sa dédaigneuse veüe  
 Les desespère autant que son ardeur me tue.

CLEANDRE.

Vir-on jamais Amant de la sorte enflamé ,  
 Qui se tint malheureux pour être trop aimé ?

ALIDOR.

Contes-tu mon esprit entre les ordinaires ?  
 Penses-tu qu'il s'arrête aux sentimens vulgaires ?  
 Les règles que je suis ont un air tout divers :  
 Je veux la liberté dans le milieu des fers :  
 Il ne faut point servir d'objet qui nous possède ,  
 Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède ,  
 Je le haï s'il me force , & quand j'aime , je veux  
 Que de ma volonté dépendent tous mes vœux ,  
 Que mon feu m'obéisse au lieu de me contraindre ,  
 Que je puisse à mon gré l'enflamer & l'éteindre ,  
 Et toujours en état de disposer de moy ,  
 Donner quand il me plaît , & retirer ma foi :  
 Pour vivre de la sorte Angélique est trop belle ,  
 Mes pensers ne sçauroient m'entretenir que d'elle :  
 Je sens de ses regards mes plaisirs se borner ,  
 Mes pas d'autre côté n'oseroient se tourner ,  
 Et de tous mes soucis la liberté bannie  
 Me soumet en esclave à trop de tyrannie :  
 J'ay honte de souffrir les maux dont je me plains ,  
 Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes desseins :  
 Je n'ay que trop languï sous de si rudes gênes ,

A toi



A tel prix que ce soit il faut rompre mes chaînes,  
De crainte qu'un himen m'en ôtant le pouvoir,  
Fît d'un amour par force un amour par devoir.

CLEANDRE.

Crains-tu de posséder un Objet qui te charme ?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme :  
J'idolâtre Angélique , elle est belle aujourd'hui ,  
Mais sa beauté peut-elle autant durer que lui ,  
Et pour peu qu'elle dure aucun me peut-il dire  
Si je pourray l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire ?  
Du temps qui change tout les révolutions  
Ne changent-elles pas nos résolutions ?

Est-ce une humeur égale & ferme que la nôtre ?  
N'a-t'on point d'autres goûts en un âge qu'en l'autre ?

Juge alors le tourment que c'est d'être attaché ,  
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.  
Cependant Angélique , à force de me plaire ,  
Me flatte doucement de l'espoir du contraire ,  
Et si d'autre façon je ne me sçay garder ,  
Je sens que ses attraits m'en vont persuader :  
Mais puisque son amour me donne tant de peine ,  
Je la veux offenser pour m'acquérir sa haine ,  
Et mériter enfin un doux commandement

Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.  
Ce remède est cruel , mais pourtant nécessaire ,  
Puisqu'elle me plaît trop , il me faut lui déplaire ;  
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès ,  
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

CLEANDRE.

Etrange humeur d'amant !

ALIDOR.

Etrange , mais utile ,  
e me procure un mal pour en éviter mille.

CLEANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux ,  
Quand un Rival aura le fruit de tes travaux ?  
Pour se vanger de toi , cette belle offensée  
Sous les loix d'un mari sera bien tôt passée ,

Et lors , que de soupirs & de pleurs répandus  
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus !

ALIDOR.

Dis mieux , que pour rentrer dans mon indifférence  
Je perdray mon amour avec mon espérance ,  
Et qui trouvant alors sujet d'aversion ,  
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLEANDRE.

Après cette assurance , ami , je me déclare.  
Amoureux dès long-temps d'une Beauté si rare ,  
Toi seul de la servir me pouvois empêcher ,  
Et je n'aimois Philis que pour m'en approcher :  
Souffre donc maintenant que pour mon allégeance  
Je prenne , si je puis , le temps de sa vangeance ;  
Que des ressentimens qu'elle aura contre toi  
Je tire un avantage en lui portant ma foi ,  
Et que cette colére en son ame conçûë  
Puisse de mes desirs faciliter l'issuë.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain , ce passage trompeur ,  
Ce supplice éternel ne te fait point de peur ,  
A moi ne tiendra pas que la Beauté que j'aime  
Ne me quitte bien-tôt pour un autre moi-même.  
Tu portes en bon lieu tes desirs amoureux ,  
Mais songe que l'himen fait bien des malheureux.

CLEANDRE.

J'en veux bien faire essai , mais d'ailleurs , quand j'y  
pense ,  
Peut-être seulement le nom d'Epoux t'offense ,  
Et tu voudrois qu'un autre. . .

ALIDOR.

Ami , que me dis-tu ?

Connois mieux Angélique , & sa haute vertu ,  
Et sçache qu'une Fille a beau toucher mon ame ,  
Je ne la connois plus dès l'heure qu'elle est Femme ,  
De mille qu'autrefois tu m'as veu caresser ,  
En pas une un mari pourroit-il s'offenser ?  
J'évite l'apparence autant comme le crime ,  
Je suis un compliment qui semble illégitime

Et le jeu m'en déplaît , quand on fait à tous coups  
Causar un médisant , & rêver un jaloux.

Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse ,  
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse :

Et garder , si je puis , parmi ces fictions ,

Un renom aussi pur que mes intentions :

Ami , soupçon à part , & sans plus de réplique ,

Si tu veux en ma place être aimé d'Angélique ,

Allons tout de ce pas ensemble imaginer

Les moïens de la perdre , & de te la donner ,

Et quelle invention sera la plus aisée.

CLEANDRE.

Allons , ce que j'ai dit n'étoit que par risée.

*Fin du premier Acte.*



# A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , POLIMAS.

ANGELIQUE *tenant une lettre ouverte.*

**D**E cette trahison ton Maître est donc l'auteur ?

POLIMAS.

Assez imprudemment il m'en fait le porteur.

Comme il se rend par là digne qu'on le prévienne ,

Je veux bien en faire une en haine de la sienne ,

Et mon devoir mal propre à de si lâches coups

Manque aussi-tôt vers lui , que son amour vers vous :

ANGELIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s'obstine :

Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine ,  
Et qu'ainsi d'Angélique il se voulût joüier !

POLIMAS.

Il n'aura pas le front de le desavoüer :  
Opposez-lui ces traits , battez-le de ses armes ;  
Pour s'en pouvoir défendre il luy faudroit des charmes.  
Mais sur tout cachez-lui ce que je fais pour vous ,  
Et ne m'exposez point aux traits de son couroux ;  
Que je vous puisse encor trahir son artifice ,  
Et pour mieux vous servir rester à son service.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher ,  
Je sçais ce qu'il faut dire , & ce qu'il faut cacher.

POLIMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine ,  
Et que. . .

ANGÉLIQUE.

Ne m'instruis point , & va , qu'il ne devine.

POLIMAS.

Mais. . .

ANGÉLIQUE.

Ne réplique plus , & va-t'en.

POLIMAS.

J'obéis.

ANGÉLIQUE seule.

Mes feux , il est donc vray que l'on vous a trahis ,  
Et ceux dont Alidor montrait son ame atteinte ,  
Ne sont plus que fumée , ou n'étoient qu'une feinte !  
Que la foy des amans est un gage pipeur ! [ peur !  
Que leurs sermens sont vains , & nôtre espoir trom-  
Qu'on est peu dans leur cœur pour être dans leur  
bouche ,

Et que malaisément on sçait ce qui les touche !  
Mais voici l'infidelle. Ah , qu'il se contraint bien !



## SCENE II.

ALIDOR , ANGELIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien ?  
 Mais j'appelle un moment de même qu'une année  
 Passe entre deux amans pour moins qu'une journée ?

ANGELIQUE.

Avec de tels discours oses tu m'aborder ,  
 Perfide , & sans rougir peux-tu me regarder ?  
 As-tu crû que le Ciel consentît à ma perte ,  
 Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte ?  
 Apprens, perfide , apprens que je suis hors d'erreur.  
 Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur ,  
 Je ne suis plus charmée , & mon ame plus saine  
 N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des complimens ,  
 Qui seroient pour tout autre un peu moins que char-  
 Quel en est le sujet ? [mans.

ANGELIQUE.

Le sujet ! lis , parjure,  
 Et puis , accuse-moi de te faire une injure.

ALIDOR lit la lettre entre les  
 mains d'Angelique.

LETTRE SUPPOSE'E D'ALIDOR.  
 à Clarine.

Clarine , je suis tout à vous,  
 Ma liberté vous rend les armes ,  
 Angélique n'a point de charmes  
 Pour me défendre de vos coups,  
 Ce n'est qu'une idole mouvante ,

*Ses yeux sont sans vigueur , sa bouche sans appas ,  
 Alors que je l'aimay je ne la connus pas ,  
 Et de quelques attraits que le Monde vous vante ,  
 Vous devez mes affections  
 Autant à ses défauts qu'à vos perfections.*

ANGELIQUE.

Et bien ta per fidie est-elle en évidence ?

ALIDOR.

Est-ce là tant dequoy ?

ANGELIQUE.

Tant dequoy ! l'impudence !

Après mille sermens il me manque de foy ,  
 Et me demande encor si c'est-là tant dequoy !  
 Change si tu le veux , je n'y perds qu'un volage ,  
 Mais en m'abandonnant laisse en paix mon visage ,  
 Oublie avec ta foy ce que j'ay de défauts ,  
 N'étably point tes feux sur le peu que je vaux ,  
 Fay que sans m'y mêler ton compliment s'explique ,  
 Et ne le grossi point du mépris d'Angelique.

ALIDOR.

Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs.

ANGELIQUE.

Ciel , tu ne punis point des hommes si méchans !  
 Ce traître vit encor , il me voit , il respire ,  
 Il m'affronte , il l'avouë , il rit quand je soupire.

ALIDOR.

Vraiment le Ciel a tort de ne vous pas donner ,  
 Lors que vous tempêtez , sa foudre à gouverner :  
 Il devrait avec vous être d'intelligence.

*Angelique déchire la lettre , & en jette les morceaux ,  
 & Alidor continuë.*

Le digne & grand objet d'une haute vangeance !  
 Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGELIQUE.

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur.

ALIDOR.

Qui ne vous flate point puissamment vous irrite.  
 Pour dire franchement vôtre peu de mérite ,  
 Commet-on des forfaits si grands & si nouveaux ,

Qu'on doive tout à l'heure être mis en morceaux ?

Si ce crime autrement ne sçauroit se remettre ,

*Il luy présente aux yeux un miroir qu'elle  
porte à sa ceinture.*

Cassez , ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGELIQUE.

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toy ,

Déloyal , pour le moins il n'en dit rien qu'à moy ?

C'est dedans son cristal que je les étudie ,

Mais après il s'en taît , & moy j'y remédie.

Il m'en donne un avis sans me les reprocher ,

Et me les découvrant il m'aide à les cacher.

ALIDOR.

Vous êtes en colère , & vous dites des pointes !

Ne présumiez-vous point que j'irois à mains jointes ,

Les yeux enflez de pleurs , & le cœur de soupirs ,

Vous faire offre à genoux de mille repentirs ?

Que vous êtes à plaindre étant si fort déçûë !

ANGELIQUE.

Insolent , ôte-toy pour jamais de ma veüe

ALIDOR.

Me défendre vos yeux après mon changement ,

Appellez-vous cela du nom de châtiment ?

Ce n'est que me bannir du lieu de mon supplice ,

Et ce commandement est si plein de justice ,

Que bien que je renonce à vivre sous vos loix ;

Je vais vous obéir pour la dernière fois.

## SCENE III.

ANGELIQUE.

**C**OMmandement honteux , où ton obéissance

N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puis-

Où ton bannissement a pour toy des appas , [ sance ,

Et me devient cruel de ne te l'être pas :

A quoy se résoudra désormais ma colère ,

Si ta punition te tient lieu de salaire ?

Que mon pouvoir me nuit ! & qu'il m'est cher vendu,  
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu :

Je devois prévenir ton outrageux caprice ,  
Mon bonheur dépendoit de te faire injustice ,  
Je chasse un fugitif avec trop de raison,  
Et luy donne les champs quand il rompt sa prison :

Ah , que n'ay-je eu des bras à suivre mon courage !  
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage !  
Que j'eusse retranché de ses propos railleurs !

Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs ;

Puisqu'il m'étoit donné , je m'en fusse saisie ,

Et sans prendre conseil que de ma jalousie ,

Puisqu'un autre portrait en efface le mien,

Cent coups auroient chassé ce voleur de mon bien.

Vains projets, vains discours , vaine & fausse alle-  
geance !

Et mes bras & son cœur manquent à ma vangeance.

Ciel , qui m'en vois donner de si justes sujets ,

Donne-m'en des moyens , donne-m'en des objets :

Où me dois-je adresser ? qui doit porter sa peine ?

Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine ?

De mille desespoirs mon cœur est assailli ,

Je suis seule punie , & je n'ai point failli .

Mais j'ose faire au Ciel une injuste querelle ,

Je n'ay que trop failli d'aimer un infidelle ,

De recevoir un traître , un ingrat sous ma loy ,

Et trouver du mérite en qui manquoit de foy :

Ciel , encor une fois écoute mon envie ,

Ote-m'en la mémoire , ou le prive de vie ;

Fais que de mon esprit je puisse le bannir ,

Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir .

Que je m'anime en vain contre un Objet aimable .

Tout criminel qu'il est , il me semble adorable ,

Et mes souhaits , qu'étouffe un soudain repentir ,

En demandant sa mort , n'y sçauroient consentir :

Restes impertinens d'une flamme insensée ,

Ennemis de mon heur , sortez de ma pensée ,

Ou si vous m'en peignez encore quelques traits ,

Laissez-là ses vertus , peignez-moy ses forfaits.



## S C E N E I V.

ANGELIQUE. PHILIS.

ANGELIQUE.

**L**E croirois-tu , Philis ? Alidor m'abandonne.

P H I L I S.

Pourquoy non ? je n'y vois rien du tout qui m'étonne,  
 Rien qui ne soit possible, & de plus, fort commun.  
 La constance est un bien qu'on ne voit en pas-un,  
 Tout change sous les Cienx, mais par tout bon remède

ANGELIQUE.

Le Ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

P H I L I S.

Choisi de mes Amans , sans t'affliger si fort ,  
 Et n'aprehende pas de me faire grand tort :  
 J'en pourrois au besoin fournir toute la Ville,  
 Qu'il m'en demeureroit encor plus de deux milleç.

ANGELIQUE.

Tu me ferois mourir avec de tels propos  
 Ah ! laisse-moy plutôt soupirer en repos ;  
 Ma Sœur.

P H I L I S.

Ah , plût au Ciel que tu voulusses l'être !

ANGELIQUE.

Et quoi , tu ris encor ! c'est bien faire paroître ...

P H I L I S.

Que je ne sçaurois voir d'un visage affligé  
 Ta cruauté punie , & mon frere vengé :  
 Après tout , je connois quelle est ta maladie ;  
 Tu vois comme Alidor est plein de perfidie ;  
 Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon,  
 Au cas qu'un repentir n'o'brienné son pardon.

ANGELIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine ?

P H I L I S.

De le garder long-temps elle n'a pas la mine ,

Et j'estime si peu ces nouvelles amours ,  
 Que je te plége encor son retour dans deux jours :  
 Et lors, ne pense pas, quoy que tu te proposes ,  
 Que de tes volontez devant lui tu disposes ,  
 Prépare tes dédains , arme-toy de rigueur ,  
 Une larme , un soupir te percera le cœur ;  
 Et je serai ravie alors de voir vos flammes  
 Brûler mieux que devant , & rejoindre vos ames :  
 Mais j'en crains un succès à ta confusion :  
 Qui change une fois , change à toute occasion ,  
 Et nous verrons toujours , si Dieu le laisse vivre ,  
 Un change, un repentir, un pardon s'entresuivre :  
 Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait ,  
 Et l'on cesse de craindre un couroux sans effet.

## ANGELIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible,  
 Ma Sœur je ne suis pas de la sorte insensible,  
 Et si je présufois que mon trop de bonté  
 Pût jamais se résoudre à cette lâcheté ,  
 Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense  
 J'en prévierois le coup, m'en ôtant la puissance  
 Adieu, dans la colére où je suis aujourd'huy ,  
 J'accepterois plutôt un Barbare que lui.

## SCENE V.

PHILIS, DORASTE.

PHILIS.

**I**L faut donc se hâter, qu'elle ne refroidisse.  
*Elle frappe du pied à la porte de son logis , &  
 fait sortir son Frère.*

Frère , quelque Inconnu t'a fait un bon office.  
 Il ne tiendra qu'à toy d'être un second Médor ,  
 On a fait qu'Angelique. . .

DORASTE.

Et bien.

Hait Alidor.

DORASTE,

Elle hait Alidor ! Angélique !

PHILIS.

Angelique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur ? qui les a mis en pique ?

PHILIS.

Si tu prens bien ton temps, il y fait bon pour toy,

Va, ne t'amuse point à sçavoir le pourquoi :

Parle au Père d'abord ; tu sçais qu'il te souhaite,

Et s'il ne s'en dedit, tiens l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,

Je crains...

PHILIS.

Lisis m'aborde, &amp; tu me veux causer ?

Entre chez Angelique, &amp; pousse ta fortune.

Quand je vois un Amant un Frère m'importune.

## SCENE VI.

LISIS, PHILIS.

LISIS.

**C**omme vous le chassez !

PHILIS.

Qu'eût-il fait avec nous ?

Mon entretien sans lui te semblera plus doux,

Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte,

Me conter de quels feux tu te sens l'ame atteinte,

Et ce que tu croiras propre à te soulager.

Regarde maintenant si je sçay t'obliger.

LISIS.

Cet obligation seroit bien plus extrême,

X vj

Si vous vouliez traiter tous mes Rivaux de même,  
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,  
De souffrir avec vous vingt Frères qu'un Amant.

PHILIS.

Nous sommes donc, Lisis, d'une humeur bien contraire:  
J'y souffrirois plutôt cinquante Amans qu'un Frère,  
Et puisque nos esprits ont si peu de rapport,  
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LISIS.

Vous êtes ma Maîtresse, & mes flames discrettes  
Doivent un tel respect aux loix que vous me faites,  
Que pour leur obeir, mes sentimens domptez  
N'osent plus se régler que sur vos volontez.

PHILIS.

J'aime des Serviteurs qui pour une Maîtresse  
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les blesse.  
Si tu vois quelque jour tes feux récompensez,  
Souviens-toy... Qu'est-ceci, Cléandre, vous passez?

*Cléandre va pour entrer chez Angelique, &  
Philis l'Arrête.*

## SCENE VII.

CLEANDRE, PHILIS, LISIS.

CLEANDRE.

**I**L me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHILIS.

Venez, cette raison est de mauvaise mise:  
D'un million d'Amans je puis flater les vœux,  
Et n'aurois pas l'esprit d'entretenir deux?  
Sortez de cette erreur, & souffrant ce partage,  
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLEANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point?

PHILIS.

Quoy? pour l'entretenir ne vous aimai-je point?

CLEANDRE.

Encor que v<sup>o</sup>tre ardeur à la mienne réponde ,  
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHILIS.

Si vous nommez ma flamme un bien commun à tous ,  
Je n'aime pour le moins personne plus que vous ;  
Cela vous doit suffire.

CLEANDRE.

Où bien, à des volages  
Qui peuvent en un jour adorer cent visages ;  
Mais ceux dont un objet possèdent tous les soins ,  
Se donnant tout entiers n'en méritent pas moins.

PHILIS.

De vray, si vous valiez beaucoup plus que les autres,  
Je devrois dédaigner leurs vœux auprès des vôtres ;  
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traitez,  
Et ne murmurent point contre mes volontez.  
Est-ce à moy, s'il vous plaît, de vivre à v<sup>o</sup>tre mode ?  
V<sup>o</sup>tre amour en ce cas seroit fort incommode ,  
Loin de la recevoir, vous me feriez la loy :  
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, & non pas moy.

LISIS à Cléandre.

Persiste en ton humeur , je te prie , & conseille  
A tous nos concurrens d'en prendre une pareille.

CLEANDRE

Tu seras bien tôt seul , s'ils veulent m'imiter.

PHILIS.

Quoy donc, c'est tout de bon que tu me veux quitter  
Tu ne dis mot , réveur, & pour toute replique,  
Tu tournes tes regards du côté d'Angelique :  
Est-elle donc l'objet de tes légeretez ?  
Veux-tu faire d'un coup deux infidelitez ,  
Et que dans mon offense Alidor s'interesse ?  
Cléandre , c'est assez de trahir ta Maîtresse ;  
Dans ta nouvelle flamme épargne tes amis,  
Et ne t'adresse point en lieu qui soit promis.

CLEANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle :  
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle ,

Et ne t'informe point de mes intentions.

PHILIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,  
Et que pour te garder j'ay trop peu de mérite,  
Du moins avant l'Adieu demeurons quitte à quitte :  
Que ce que j'ay du tien je te le rende ici,  
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi,  
Et faisons entre nous toutes choses égales.

LISIS.

Et moy , durant ce temps je garderai les balles.

PHILIS.

Je te donne congé d'une heure , si tu veux.

LISIS.

Je l'accepte , au hazard de le prendre pour deux.

PHILIS.

Pour deux, pour quatre, soit, ne crains pas qu'il m'ennuie

## SCENE VIII.

CLEANDRE, PHILIS.

PHILIS *arrête Cléandre , qui tâche de  
s'échapper pour entrer chez Angelique.*

**M**Ais je ne consens pas cependant qu'on me suive.  
Tu perds temps d'y tâcher, si tu n'as mon congé :  
Inhumain, est-ce ainsi que je t'ay négligé ?

Quand tu m'offrois des vœux prenois-je ainsi la fuite,  
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite ?

Avec tant de douceur tu te vis écouter ,  
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter.

CLEANDRE.

Va te joier d'un autre avec tes railleries,  
J'ay l'oreille mal faite à ces galanteries.

Ou cesse de m'aimer , ou n'aime plus que moy.

PHILIS.

Je ne t'impose pas une si dure loy :

Avec moy, si tu veux, aime toute la terre,

Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre :

Je reconnois assez mes imperfections,  
Et quelque part que j'aye en tes affections,  
C'est encor trop pour moy ; seulement ne rejette  
La parfaite amitié d'une Fille imparfaite.

CLEANDRE.

Qui te rend obstinée à me persécuter ?

PHILIS.

Qui te rend si cruel que de me rebuter ?

CLEANDRE.

Il faut que de tes mains un adieu me délivre.

PHILIS.

Si tu sçais t'en aller, je sçaurai bien te suivre,  
Et quelque occasion qui t'amène en ces lieux,  
Tu ne luy diras pas grand secret à mes yeux.  
Je suis plus incommode encor qu'il ne te semble,  
Parlons plutôt d'accord, & composons ensemble.

Hier un Peintre excellent m'apporta mon portrait.  
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,  
Qu'encor tu me connois, & que de ta pensée  
Mon image n'est pas tout-à-fait effacée,  
Ne m'en refuse point ton petit jugement,

CLEANDRE.

Je le tiens pour bien fait.

PHILIS.

Plains-tu tant un moment ?  
En m'attachant à toy si je te desespère,  
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chère ?

CLEANDRE.

Allons, puisqu'autrement je ne te puis quitter,  
A tel prix que ce soit, il me faut racheter.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, CLEANDRE.

CLEANDRE.

**E**N ce point il ressemble à ton humeur vo-  
lage,  
Qu'il reçoit tout le monde avec même vi-  
sage ;

Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,  
En ce qu'il ne dit mot, & ne suit point mes pas.

P H I L I S.

En quoy que désormais ma présence te nuise,  
La civilité veut que je te reconduise.

CLEANDRE.

Mets enfin quelque borne à ta civilité,  
Et suivant nôtre accord me laisse en liberté.

## SCENE II.

DORASTE , PHILIS , CLEANDRE.

DORASTE *sortant de chez Angelique.*

**T**out est gagné, ma Sœur, la Belle m'est acquise.  
Jamais occasion ne se trouva mieux prise,  
Je possède Angelique

CLEANDRE.

Angelique !

DORASTE.

Où, tu peux



Avertir Alidor du succès de mes vœux ,  
 Et qu'au sortir du bal que je donne chez elle ,  
 Demain un sacré nœud m'unit à cette Belle.  
 Dis-luy qu'il s'en console. Adieu , je vais pourvoir  
 A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.

PHILIS à Cléandre.

Ce soir j'ay bien la mine , en dépit de ta glace ,  
 D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.  
 Va-r'en , si bon te semble , ou demeure en ces lieux ;  
 Je ne t'arrêtois pas ici pour tes beaux yeux ,  
 Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire ,  
 De peur que ton abord interrompît mon Frère.  
 Quelque fin que tu sois , tiens toy pour affiné.

## SCENE III.

### CLEANDRE.

**C**iel , à tant de malheurs m'aviez-vous destiné ?  
 Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre ,  
 La peine soit pour nous , & les fruits pour un autre ,  
 Et que nôtre artifice ait si mal succédé ,  
 Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé ?  
 Officieux ami d'un Amant déplorable ,  
 Que tu m'offres en vain cet objet adorable !  
 Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend !  
 Ce que tu m'as donné Doraste le surprend.  
 Tandis qu'il me supplante une Sœur me cajole ,  
 Elle me tient les mains cependant qu'il me vole :  
 On me joue , on me brave , on me tue , on s'en rit.  
 L'un me vante son heur , l'autre son trait d'esprit.  
 L'un & l'autre à la fois me perd , me desesperé ;  
 Et je puis épargner , ou la Sœur , ou le Frère ,  
 Etre sans Angelique , & sans ressentiment ,  
 Avec si peu de cœur aimer si puissamment !  
 Cléandre , est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse ?  
 Craignois-tu d'avoir une telle Maîtresse ,  
 Et cachois-tu l'excès de ton affection ,

Par honte , par dépit , ou par discrétion ?  
 Pouvois-tu desirer occasion plus belle ,  
 Que le nom d'Alidor à vanger ta querelle ?  
 Si pour tes feux cachez tu n'oses t'émouvoir ,  
 Laisse leurs intérêts , suy ceux de ton devoir.  
 On supplante Alidor , du moins en apparence ,  
 Et sans ressentiment tu souffres cette offense ;  
 Ton courage est muet , & ton bras endormi !  
 Pour être Amant discret tu paroïs lâche ami !  
 C'est trop abandonner ta renommée au blâme ,  
 Il faut sauver d'un coup ton honneur & ta flâme ,  
 Et l'un & l'autre ici marchent d'un pas égal ,  
 Soutenant un ami tu t'ôtes un Rival.  
 Ne diffère donc plus ce que l'honneur commande ,  
 Et luy gagne Angélique afin qu'il te la rende.  
 Il faut. . .

---

## S C E N E    I V .

A L I D O R ,    C L E A N D R E .

A L I D O R .

**E**H bien , Cléandre, ay-je scû t'obliger

C L E A N D R E .

Pour m'avoir obligé que je vais t'affliger !

Doraste a pris le temps des débits d'Angélique.

A L I D O R .

Après ?

C L E A N D R E .

Après cela tu veux que je m'explique ?

A L I D O R .

Qu'en a-t-il obtenu ?

C L E A N D R E .

Par delà son espoir :

Il l'épouse demain , luy donne bal ce soir.

Juge , juge par-là si mon mal est extrême.

ALIDOR.

En es-tu bien certain ?

CLEANDRE.

J'ay tout sçû de luy-même.

ALIDOR.

Que je serois heureux , si je ne t'aimois point !  
Ton malheur auroit mis mon bonheur à son point.  
La prison d'Angélique auroit rompu la mienne :  
Quelque empire sur moy que son visage obtienne ,  
La passion fût morte avec sa liberté ,  
Et trop vain pour souffrir qu'en sa captivité  
Les restes d'un Rival m'eussent enchaîné l'ame ,  
Les feux de son hymen auroient éteint ma flame.  
Pour forcer sa colére à de si doux effets ,  
Quels efforts , cher ami , ne me suis-je point faits ?  
Malgré tout mon amour prendre un orgueil farouche ,  
L'adorer dans le cœur , & l'outrager de bouche ,  
J'ay souffert ce supplice , & me suis feint léger ,  
De honte & de dépit de ne pouvoir changer ,  
Et je vois près du but où je voulois prétendre ,  
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre !  
Ces conditions mon bonheur me déplaît ,  
Je ne puis être heureux , si Cléandre ne l'est :  
Ce que je t'ay promis ne peut être à personne ,  
Il faut que je périsse , ou que je te le donne ,  
J'aurai trop de moyens de te garder ma foy ,  
Et malgré les destins Angélique est à toy.

CLEANDRE.

Je trouble point pour moy le repos de ton ame :  
C'en coûteroit trop pour avancer ma flame.  
Sans que ton amitié fasse un second effort ,  
Voici de qui j'aurai ma Maîtresse ou la mort.  
Doraste a du cœur , il faut qu'il la défende ,  
Et que l'épée au point il la gagne , ou la rende.

ALIDOR.

Exemple , par le chemin que tu penfes tenir ,  
Tu la luy peux ôter , mais non pas l'obtenir.  
La suite des duëls ne fut jamais plaisante ,  
C'étoit ces jours passez ce que disoit Théante.

Je veux prendre un moyen, & plus court, & plus sûr  
Et sans aucun peril t'en rendre possesseur.  
Va-t'en donc, & me laisse auprès de ta Maîtresse  
De mon reste d'amour faire joier l'adresse.

CLEANDRE.

Cher ami...

ALIDOR,

Va-t'en, dis-je, & par tes complimens  
Cesse de t'opposer à tes contentemens.  
Desormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLEANDRE.

Je vais donc te laisser ma fortune à conduire.  
Adieu, puissai-je avoir les moyens à mon tour  
De faire autant pour toi, que toi pour mon amour.

ALIDOR *seul.*

Que pour ton amitié je vais souffrir de peine !  
Déjà presque échappé je rentre dans ma chaîne.  
Il faut encor un coup, m'exposant à ses yeux,  
Reprendre de l'amour afin d'en donner mieux.  
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,  
Qu'est-ce qu'à mes desseins un chemin tout contraire  
Allons-y toutefois, puisque je l'ai promis,  
Et que la peine est douce à qui sert les amis.

## S C E N E V.

ANGELIQUE *dans son cabinet.*

Quel malheur par tout m'accompagne !  
Qu'un indiscret hymen me vange à mes dépens  
Que de pleurs en vains je répands,  
Moins pour ce que je perds, que pour ce que je gagne  
L'un m'est plus doux que l'autre, & j'ai moins de  
tourment,  
Du crime d'Alidor que de son châtiment.

Ce traître alluma donc ma flame !  
Je puis donc consentir à ces tristes accords !

Hélas ! par quelques vains efforts  
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon ame ,  
y trouve seulement afin de me punir ,  
le dépit du passé , l'horreur de l'avenir.

---

## S C E N E VI.

ANGELIQUE , ALIDOR.

ANGELIQUE.

**O**U viens-tu , déloyal ? avec quelle impudence  
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence ?  
Qui te donne le front de surprendre mes pleurs ?  
Cherches-tu de la joie à même mes douleurs ,  
Et peux-tu conserver une ame assez hardie ,  
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie ?  
Près que tu m'as fait un insolent aveu  
De n'avoir plus pour moy ni de foy , ni de feu ,  
Tu te mets à genoux , & tu veux , misérable ;  
Que ton feint repentir m'en donne un véritable !  
Va , va , n'espère rien de tes soumissions ,  
Porte-les à l'objet de tes affections ,  
Et me présente plus les traits qui m'ont déçûë ,  
L'attaque point mon cœur en me blessant la vûë :  
Dis-moi que je sois , après ton changement ,  
Ou sans ressouvenir , ou sans ressentiment ?  
Te souvient encor de ton brutal caprice ,  
Dis-moy , que viens-tu faire au lieu de ton supplice ?  
Fais un exil si cher à tes légeretez ,  
Et ne veux plus sçavoir de toy mes vérités.  
Quoy ? tu ne me dis mot ! Crois-tu que ton silence  
Puisse de tes discours réparer l'insolence ?  
Tes pleurs effacent-ils un mépris si cuisant ,  
Et ne t'en dédis-tu , traître , qu'en te raïsant ?  
Veux-tu triompher de moy , veux-tu , pour toutes armes ,  
Employer des soupirs & de muettes larmes ?

Sur nôtre amour passé c'est trop te confier,  
 Du moins dis quelque chose à te justifier,  
 Demande le pardon que tes regards m'arrachent,  
 Explique leurs discours, dis-moy ce qu'ils me cachent.  
 Que mon courroux est foible, & que leurs traits paf-

sans

Rendent des criminels aisément innocens ?

Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse,  
 Et de peur de me rendre, il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient comme elle veut s'en aller.*

Quoy ! vôtre amour renaît, & vous m'abandonnez !  
 C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.

Je sçay ce que j'ay fait, & qu'après tant d'audace  
 Je ne mérite pas de jouir de ma grace ;

Mais demeurer du moins, tant que vous ayez sçû

Que par un feint mépris vôtre amour fut déçû,

Que je vous fus fidelle en dépit de ma lettre,

Qu'en vos mains seulement on la devoit remettre,

Que mon dessein n'alloit qu'à voir vos mouvemens,

Et juger de vos feux par vos ressentimens.

Dites, quand je la vis entre vos mains remise,

Changeai-je de couleur ? eus-je quelque surprise ?

Ma parole plus ferme, & mon port assuré

Ne vous montroient-ils pas un esprit préparé ?

Que Clarine vous dise à la première vûe,

Si jamais de mon change elle s'est apperçûe ;

Ce mauvais compliment flattoit mal ses appas,

Il vous faisoit outrage, & ne l'obligeoit pas,

Et ses termes piquans mal conçûs pour luy plaire,

Au lieu de son amour cherchoient vôtre colére.

ANGELIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret,

En te montrant fidelle il accroît mon regret ;

Je perds moins, si je croy ne perdre qu'un volage,

Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage :

Que me sert de sçavoir que tes vœux sont constans,

Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus temps

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner vôtre ame.

Préférez-moy Doraste , & devenez sa femme ,  
Je vous viens par ma mort en donner le pouvoir :  
Moy vivant , vôtre foy ne le peut recevoir ,  
Elle m'est engagée , & quoique l'on vous die ,  
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie :  
Mais voici qui vous rend l'une & l'autre à la fois.

ANGELIQUE.

Ah ! ce cruel discours me réduit aux abois.  
Ma colére a rendu ma perte inévitable ,  
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur , on la peut réparer.

ANGELIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais séparer.  
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remède ?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux ames qu'il possède.  
Si vous m'aimez encor , vous sçauvez dès ce soir  
Rompre les noirs effers d'un juste desespoir :  
Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre ,  
Ou soudain à vos yeux je vay cesser de vivre.  
Mettez-vous en ma mort vôtre contentement ?

ANGELIQUE.

Non ; mais que dira-t-on d'un tel emportement ?

ALIDOR.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?  
Il y va de vôtre heur , il y va de ma vie ,  
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira !  
Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira.  
Puisque vous consentez plutôt à vos supplices ,  
Qu'à l'unique moyen de payer mes services ,  
Ma mort va me vanger de vôtre peu d'amour ,  
Si vous n'êtes à moy , je ne veux plus du jour.

ANGELIQUE.

Retiens ce coup fatal , me voila résoluë.  
J'se sur tout mon cœur de puissance absoluë ,  
Puisqu'il est tout à toy , tu peux tout commander ,  
Et contre nos malheurs j'ose tout hazarder :  
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarasse ;

Mon honneur seulement te demande une grace.  
 Accorde à ma pudeur , que deux mots de ta main  
 Puissent justifier ma fuite & ton dessein ;  
 Que mes Parens surpris trouvent ici ce gage ,  
 Qui les rende assurez d'un heureux mariage ,  
 Et que je sauve ainsi ma réputation  
 Par la sincérité de ton intention.  
 Ma faute en sera moindre , & mon trop de confiance ,  
 Paroîtra seulement fuir une violence.

A L I D O R.

Enfin par ce dessein vous me ressuscitez ,  
 Agissez pleinement dessus mes volontez.  
 J'avois pour vôtre honneur la même inquiétude ,  
 Et ne pourrois d'ailleurs qu'avec ingratitude  
 Voyant ce que pour moy vôtre flame résout ,  
 Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.  
 Donnez-moy , sur le champ je vous veux satisfaire.

A N G E L I Q U E.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se differe ,  
 Je manque ici de tout , & j'ay le cœur transi ,  
 De crainte que quelqu'un ne te découvre ici.  
 Mon dessein généreux fait naître cette crainte ,  
 Depuis qu'il est formé j'en ay senti l'atteinte ;  
 Quitte-moy , je te prie , & coule-toy sans bruit.

A L I D O R.

Puisque vous le voulez , adieu jusqu'à minuit.

A N G E L I Q U E *seule.*

Que promets tu pauvre aveuglée ?  
 A quoy t'engage ici ta folle passion ,  
 Et de quelle indiscretion  
 Ne s'accompagne point ton ardeur déreglée ?  
 Tu cours à ta ruïne , & vas tout hasarder ,  
 Sur la foy d'un Amant qui n'en sçauroit garder.

Je me trompe , il n'est point volage ,  
 J'ay vû sa fermeté , j'en ay crû ses soupirs ,  
 Et si je flate mes desirs ,  
 Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.



Me manquât-il de foy , je la luy dois garder ,  
Et pour perdre Doraste il faut tout hazarder.

*ALIDOR sortant de la porte d'Angélique , &  
repassant sur le Théâtre.*

Cléandre , elle est à toy , j'ay fléchi son courage :  
Que ne peut l'artifice , & le fard du langage ?  
Et si pour un ami ces effets je produis ,  
Lorsque j'agis pour moy qu'est-ce que je ne puis ?

## SCENE VII.

PHILIS.

**A** Lidor à mes yeux sort de chez Angélique ,  
Comme s'il y gardoit encor quelque pratique ,  
Et même à son visage il semble assez content :  
Auroit-il regagné cet esprit inconstant ?  
O qu'il feroit bon voir que cette humeur voiage  
Deux fois en moins d'une heure eût changé de cou-  
rage ! [ cord !  
Que mon Frère en tiendrait , s'ils étoient mis d'ac-  
Il faut qu'à le sçavoir je fasse mon effort.  
Ce soir je sonderai les secrets de son ame ,  
Et si son entretien ne me trahit sa flame ,  
J'aurai l'œil de si près dessus ses actions ,  
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

## SCENE VIII.

PHILIS , LISIS.

PHILIS.

**Q**Uoy , Lisis ! ta retraite est de peu de durée ;

LISIS.

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée.

Mais vous voyant ici sans Frère & sans Amant...

PHILIS.

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

LISIS.

Et d'où vient à Philis une humeur si nouvelle ?

PHILIS.

Vois-tu ? Je ne sçay quoy me broüille la cervelle ,

Va , ne me conte rien de ton affection ,

Elle en auroit fort peu de satisfaction.

LISIS.

Cependant sans parler il faut que je soupire ?

PHILIS.

Réserve pour le bal ce que tu me veux dire.

LISIS.

Le bal ! où le tient-on ?

PHILIS.

Là-dedans.

LISIS.

Il suffit ?

De vôtre bon avis je ferai mon profit.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ALIDOR , CLEANDRE.

Troupe d'hommes armez.

ALIDOR.

*L'Acte est dans la nuit , & Alidor dit ce premier vers à Cléandre , & l'ayant fait retirer avec sa Troupe , il continuë seul.*



T T E N S sans faire bruit que je t'en avertisse.

Enfin la nuit s'avance , & son voile propice

Me va faciliter le succès que j'attens ,  
Pour rendre heureux Cléandre , &  
mes desirs contens !

Mon cœur las de porter un joug si tyrannique ,  
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angélique.  
Je vais faire un ami possesseur de mon bien ;  
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.  
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire ,  
Moins pour le luy donner , qu'afin de m'en défaire.  
Ce trait paroîtra lâche & plein de trahison ,  
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison.  
Je veux bien à ce prix avoir l'ame traîtresse ,  
Et que ma liberté me coûte une Maîtresse.  
Que luy fais-je après tout qu'elle n'ait mérité ,  
Pour avoir malgré moy fait ma captivité ?  
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude ,  
Ce n'est que me vanger d'un an de servitude ,  
Que rompre son dessein comme elle a fait le mien ,

Qu'user de mon pouvoir comme elle a fait du sien ,  
Et ne luy pas laisser un si grand avantage ,  
De suivre son humeur , & forcer mon courage.  
Le forcer ! mais hélas ! que mon consentement  
Par un si doux effort fut surpris aisément !

Quel excès de plaisirs goûta mon imprudence  
Avant que réfléchir sur cette violence !

Examinant mon feu qu'est-ce que je ne perds ,  
Et qu'il est cher vendu de connoître mes fers !

Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice ,  
Et je doute s'il est , ou raison , ou caprice.

Je crains un pire mal après ma guérison ;  
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.

Alidor , tu consens qu'un autre la possède !

Tu t'expose sans crainte à des maux sans remède !

Ne rompt point les effets de son intention ,

Et laisse un libre cours à ton affection ,

Fais ce beau coup pour toy sur l'ardeur qui te presse.

Mais trahir ton ami , mais trahir ta Maîtresse !

Je n'en veux obliger pas un à me haïr ,

Et ne sçay qui des deux , ou servir ou trahir.

Quoy , je balance encor , je m'arrête , je doute !  
Mes résolutions , qui vous met en déroute ?

Revenez , mes desseins , & ne permettez pas

Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.

En vain pour Angélique ils prennent la querelle ,

Cléandre , elle est à toy , nous sommes deux contr'elle.

Ma liberté conspire avecque tes ardeurs ,

Les miennes désormais vont tourner en froideurs ,

Et lassé de souffrir un si rude servage ,

J'ay l'esprit assez fort pour combattre un visage :

Ce coup n'est qu'un effet de générosité ,

Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.

Amour , que ton pouvoir tâche en vain de paroître !

Fuy , petit insolent , je veux être le maître ,

Il ne sera pas dit qu'un homme tel que moy

En dépit qu'il en ait obéisse à ta loy.

Je ne me résoudrai jamais à l'hyménée ,

Que d'une volonté franche & déterminée ,

Et celle à qui ses nœuds m'uniront pour jamais  
M'en sera redevable, & non à ses attraits,  
Et ma flâme ...

SCENE II.

ALIDOR, CLEANDRE.

CLEANDRE.

**A** Lidor.

ALIDOR.

Qui m'appelle ?

CLEANDRE.

Cléandre.

ALIDOR.

Tu t'avance trop tôt.

CLEANDRE.

Je me lasse d'attendre.

ALIDOR.

Laisse-moy, cher ami, le soin de t'avertir  
En quel temps de ce coin il te faudra sortir.

CLEANDRE.

My-nuit vient de sonner, & par experience  
Tu sçais comme l'amour est plein d'impatience.

ALIDOR.

Va donc tenir tout prêt à faire un si beau coup :  
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.  
Je livre entre tes mains cette belle Maîtresse,  
Si-tôt que j'aurai pû lui rendre ta promesse :  
Sans lumière, & d'ailleurs s'assurant en ma foy,  
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.  
Après acheve seul, je ne puis sans supplice  
Forcer ici mon bras à te faire service,  
Et mon reste d'amour en cet enlèvement,  
Ne peut contribuer que mon consentement.

CLEANDRE.

Ami, ce m'est assez.

ALIDOR.

Va donc là-bas attendre

Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.

Cleandre, encor un mot. Pour de pareils exploits,  
 Nous nous ressemblons mal, & de taille, & de voix,  
 Angélique soudain pourra te reconnoître,  
 Regarde après ses cris si tu serois le maître.

CLEANDRE.

Ma main dessus sa bouche y sçaura trop pourvoir.

ALIDOR.

Ami séparons-nous, je pense l'entrevoir.

CLEANDRE.

Adieu, fais promptement.

## SCENE III.

ALIDOR, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Que la nuit est obscure ?

Alidor n'est pas loin, j'entens quelque murmure.

ALIDOR à *Angelique*.

De peur d'être connu, je défends à mes gens  
 De paroître en ces lieux avant qu'il en soit temps.  
 Tenez.

*Il lui donne la promesse de Cléandre.*

ANGELIQUE.

Je prens sans lire, & ta foy m'est si claire,  
 Que je la prens bien moins pour moy que pour mon  
 Père.

Je la porte à ma chambre, épargnons les discours,  
 Fais avancer tes gens, & dépêche.

ALIDOR.

J'y cours.

Lorsque de son honneur je luy rends l'assurance,  
 C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance;  
 Mais puisqu'au lieu de moy je luy donne un ami,  
 A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

## SCENE IV.

PHILIS.

**A**Ngélique, c'est fait, mon Frère en a dans l'aile ;  
La voyant échaper je courois après elle ,  
Mais un maudit galand m'est venu brusquement  
Servir à la traverse un mauvais compliment ,  
Et par ses vains discours m'embarraffer de sorte ,  
Qu'Angélique à son aise a sçû gagner la porte.  
Sa perte est assurée , & le traître Alidor  
La posséda jadis, & la possède encor.  
Mais jusques à ce point seroit-elle imprudente ?  
Il n'en faut point douter , sa perte est évidente ,  
Le cœur me le disoit le voyant en sortir ,  
Et mon Frère dés lors se devoit avertir :  
Je te trahis , mon Frère , & par ma négligence ,  
Etant sans y penser de leur intelligence. . .

*Alidor paroît avec Cléandre accompagné d'une  
Troupe , & après luy avoir montré Philis qu'il  
croit être Angélique , il se retire en un coin du  
Théâtre , & Cléandre enlève Philis , à laquelle il  
met d'abord la main sur la bouche.*

## SCENE V.

ALIDOR.

**O**N l'enlève , & mon cœur surpris d'un vain regret,  
Fait à ma perfidie un reproche secret.  
Il tient pour Angélique , il la suit , le rebelle ,  
Parmi mes trahisons il veut être fidelle ,  
Je le sens malgré moy de nouveaux feux épris ,  
Refuser de ma main sa franchise à ce prix ,  
Desavouer mon crime , & pour mieux s'en défendre ,

Me demander son bien que je cède à Cléandre.  
Hélas ! qui me prescrit cette brutale loy ,  
De payer tant d'amour avec si peu de foy ?  
Qu'envers cette Beauté ma flâme est inhumaine !  
Si mon feu la trahit , que luy feroit ma haine ?  
Juge , juge , Alidor , en quelle extrémité  
La va précipiter ton infidélité.

Ecoute ses soupirs , considère ses larmes ,  
Laisse-toy vaincre enfin à de si fortes armes ,  
Et va voir si Cléandre , à qui tu fers d'appuy  
Pourra faire pour toy ce que tu fais pour luy .  
Mais mon esprit s'égare , & quoiqu'il se figure ,  
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture ,  
Et qu'Alidor de nuit plus foible que de jour ,  
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour ?  
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée !  
J'ay d'autres repentirs que de l'avoir aimée !  
Suis-je encor Alidor après ces sentimens ,  
Et ne pourrai-je enfin régler mes mouvemens ?

Vaine compassion des douleurs d'Angélique ,  
Qui penfes triompher d'un cœur mélancolique ,  
Téméraire avorton d'un impuissant remords ,  
Va , va porter ailleurs tes débiles efforts .  
Après de tels appas qui ne m'ont pû séduire ,  
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont scû produire ,  
Pour un méchant soupir que tu m'as dérobé ,  
Ne me présume pas tout-à-fait succombé .  
Je scay trop maintenir ce que je me propose ,  
Et souverain sur moy , rien que moy n'en dispose .  
En vain un peu d'amour me déguise en forfait  
Du bien que je me veux le généreux effet ;  
De nouveau j'y consens , & prêt à l'entreprendre . . .





## SCENE VI.

A L I D O R , A N G E L I Q U E .

A N G E L I Q U E .

**J**E demande pardon de t'avoir fait attendre.  
 D'autant qu'en l'escalier on faisoit quelque bruit,  
 Et qu'un peu de lumière en effaçoit la nuit,  
 Je n'osois avancer de peur d'être apperçûe.  
 Allons ; tout est-il prêt ? personne ne m'a vuë.  
 De grace, dépêchons, c'est trop perdre de temps,  
 Et les momens ici nous sont trop importants ;  
 Fuyons vîte, & craignons les yeux d'un Domestique:  
 Quoi, tu ne répons point à la voix d'Angelique ?

A L I D O R .

Angeliqué ! mes gens vous viennent d'enlever.  
 Qui vous a fait si tôt de leurs mains vous sauver ?  
 Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,  
 Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flâme ?  
 Ne vous suffit-il point de me manquer de foi,  
 Sans prendre encor plaisir à vous jouër de moi ?

A N G E L I Q U E .

Que tes gens cette nuit m'aient vûë ou saisie,  
 N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

A L I D O R .

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,  
 Je l'ay vû de mes yeux.

A N G E L I Q U E .

Tes yeux t'ont donc séduit,  
 Et quelqu'autre sans doute après moy descenduë,  
 Se trouve entre les mains dont j'étois attenduë.  
 Mais, ingrat, pour toy seul j'abandonne ces lieux,  
 Et tu n'accompagnois ma fuite que des yeux !  
 Pour marque d'un amour que je croyois extrême,  
 Tu remets ma conduire à d'autres qu'à toy-même :

Y v

Je suis donc un larcin indigne de tes mains ?

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,  
Vous n'attribuerez plus, voyant mon innocence,  
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGELIQUE.

Pour ôter tout soupçon, & tromper ton Rival,  
Tu diras qu'il falloit te montrer dans le bal ?  
Foible ruse !

ALIDOR.

Ajoûtez, & vaine, & sans adresse,  
Puisque je ne pouvois démentir ma promesse.

ANGELIQUE.

Quel étoit donc ton but ?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit

Que les premiers soupçons auront bien-tôt produit,  
Et d'un autre côté me jettant à la fuite,  
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGELIQUE *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont mépris ?

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur & confus, & surpris,  
Je voy tous mes desseins succéder à ma honte ;  
Mais il me faut donner quelque ordre à ce méconte,  
Permettez...

ANGELIQUE.

Cependant, à qui me laisses-tu ?

Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu,  
Et ton manque d'amour de mes malheurs complice,  
M'abandonnant ici, me livre à mon supplice !  
L'hymen, ( ah, ce mot seul me réduit aux abois, )  
D'un Amant odieux me va soumettre aux loix,  
Et tu peux m'exposer à cette tyrannie !  
De l'erreur de tes gens je me verrai punie ?

ALIDOR.

Nous préserve le Ciel d'un pareil desespoir.  
Mais vôtre éloignement n'est plus en mon pouvoir.  
J'en ay manqué le coup, & ce que je regrette,

Mon carosse est parti, mes gens ont fait retraite.  
A Paris, & de nuit, une telle Beauté,  
Suivant un homme seul, est mal en sureté.  
Doraste, ou par malheur quelque rencontre pire,  
Me pourroit arracher le trésor où j'aspire.  
Evitons ces périls en différant d'un jour.

ANGELIQUE.

Tu manques de courage aussi-bien que d'amour,  
Et tu me fais trop voir par ta bizarrerie,  
Le chimérique effet de ta poltronnerie.  
Alidor ( quel Amant ! ) n'ose me posséder.

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hazarder,  
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée  
Retarder le malheur de ce triste hymenée ?  
Peut-être le desordre & la confusion  
Qui naîtront dans le bal de cette occasion,  
Le remettront pour vous, & l'autre nuit, je jure, . .

ANGELIQUE.

Que tu seras encor ou rimide, ou parjure ?  
Quand tu m'as résoluë à tes intentions',  
Lâche, t'ay-je opposé tant de précautions ?  
Tu m'adores, dis-tu ? tu le fais bien paroître,  
Rejetant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

ALIDOR.

Quoy qu'ose mon amour appréhender pour vous,  
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y resous,  
Et malgré ces périls. . . Mais on ouvre la porte,  
C'est Doraste qui sort, & nous sui à main-forte.

*Alidor s'échape, & Angelique le veut  
suivre, mais Doraste l'arrête.*



## SCENE VII.

ANGELIQUE , DORASTE  
LICANTE, Troupe d'Amis.

DORASTE.

**Q**Uoy, ne m'attendre pas ! c'est trop me dédaigner :  
Je ne viens qu'à dessein de vous accompagner,  
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage,  
Que pour vous préparer à nôtre mariage.  
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,  
Vous ne serez jamais assez tôt de retour :  
Vous vous éloignez trop vû que l'heure nous presse.  
Infidelle, est-ce là me tenir ta promesse ?

ANGELIQUE.

Et bien, c'est te trahir. Penses-tu que mon feu  
D'un généreux dessein te fasse un desaveu ?  
Je t'acquis par dépit, & perdrois avec joye !  
Mon desespoir à tous m'abandonnoit en proie,  
Et lorsque d'Alidor je me vis outrager  
Je fis armes de tout afin de me vanger.  
Tu t'offris par hazard, je t'acceptai de rage,  
Je te donnai son bien, & non pas mon courage :  
Ce change à mon courroux jettoit un faux appas,  
Je le nommois sa peine, & c'étoit mon trépas.  
Je prenois pour vengeance une telle injustice,  
Et dessous ses couleurs j'adorois mon supplice.  
Aveugle que j'étois mon peu de jugement  
Ne se laissoit guider qu'à mon ressentiment ;  
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que son ame,  
En feignant un mépris, n'avoit pas moins de flamme,  
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux,  
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu suivois Alidor !

ROYALE.  
ANGELIQUE.

517

Ta funeste arrivée,  
En arrêtant mes pas , de ce bien m'a privée,  
Mais si ...

DORASTE.

Tu le suivois !

ANGELIQUE.

Oùï, fais tous tes efforts;  
Lui seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traitresse !  
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse ?  
Est-elle de sa main , parjure ? de bon cœur  
J'aurois cédé ma place à ce premier vainqueur ;  
Mais suivre un inconnu, me quitter pour Cléandre ?

ANGELIQUE.

Pour Cléandre ?

DORASTE.

J'ay tort, je tâche à te surprendre.  
Voi ce qu'en te cherchant m'a donné le hazard :  
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ.  
C'est-là qu'au lieu de toy j'ay trouvé sur ta table  
De ta fidélité la preuve indubitable.  
Lis , mais ne rougis point , & me soutiens encor  
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

---

BILLET DE CLEANDRE  
à Angelique.

**A**ngelique, reçois ce gage  
De la foy que je te promets,  
Qu'un prompt & sacré mariage  
Unira nos jours désormais.  
Quittons ces lieux, chère Maîtresse,  
Rien ne peut que ta suite assurer mon bonheur;  
Mais laisse aux tiens cette promesse  
Pour sûreté de ton honneur.

*Afin qu'ils ne puissent apprendre  
Que tu suis ton Mari lorsque tu suis Cléandre.*

C L É A N D R E.

A N G E L I Q U E.

Que je suis mon Mari lorsque je suis Cléandre ?  
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur ,  
Je voy la trahison , & doute de l'Auteur.  
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire ;  
Je le pris d'Alidor , & le pris sans le lire ,  
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusoit ,  
Il ne prétendoit rien au larcin qu'il faisoit.  
Le traître ! j'étois donc destinée à Cléandre !  
Hélas ! mais qu'à propos le Ciel l'a fait méprendre ,  
Et ne consentant point à ses lâches desseins ,  
Met au lieu d'Angelique une autre entre ses mains.

D O R A S T E.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie ?

A N G E L I Q U E.

J'en ignore le nom , mais elle m'a suivie ,  
Et ceux qui m'attendoient dans l'ombre de nuit.

D O R A S T E.

C'en est assez , mes yeux du reste m'ont instruit ,  
Autre n'est que Philis entre leurs mains tombée ,  
Après toy de la Salle elle s'est derobée.

J'arrête une Maîtresse , & je perds une Sœur ,  
Mais allons promptement après le Ravisseur.

## SCENE VIII.

A N G E L I Q U E.

**D**Ure condition de mon malheur extrême !  
Si j'aime on me trahit, je trahis si l'on m'aime ,  
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moy ?  
Nous manquons l'un & l'autre également de foy.  
Si j'ose l'appeller lâche , traître , parjure ,  
Ma rougeur aussi-tôt prendra part à l'injure ,  
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits ,

Des miens en même temps exprimeront les traits.  
 Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,  
 Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale ?  
 L'amour m'a fait trahir, ( qui n'en trahiroit pas ? )  
 Et la trahison seule a pour luy des appas.  
 Son crime est sans excuse, & le mien pardonnable,  
 Il est deux fois, ( que dis-je ? ) il est le seul coupable.  
 Il m'a prescrit la loy, je n'ai fait qu'obéir,  
 Il me trahit luy-même, & me force à trahir.

Déplorable Angelique, en malheurs sans seconde,  
 Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,  
 Si ton ardeur sincère & ton peu de beauté  
 N'ont pû te garantir d'une déloyauté ?  
 Doraste tient ta foy, mais si ta perfidie  
 A jusqu'à te quitter son ame refroidie,  
 Suy, luy dorénavant de plus saines raisons,  
 Et sans plus t'exposer à tant de trahisons ;  
 Puisque de ton amour on fait si peu de compte,  
 Va cacher dans un Cloître, & tes pleurs, & ta honte.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIS.

CLEANDRE.



CEORDEZ-moy ma grace avant qu'entrez  
 chez-vous.

PHILIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous ?

Craignez-vous qu'à vos feux ma flâme ne réponde,

Et puis-je vous haïr si j'aime tout le monde ?

CLEANDRE.

Votre bel esprit raille, & pour moy seul cruel,  
Du rang de vos Amans séparent un criminel  
Toutefois mon amour n'est pas moins légitime,  
Et mon erreur vers vous me rend du moins sans  
crime :

Soyez, quoiqu'il en soit, d'un naturel plus doux,  
L'amour a pris le soin de me punir pour vous;  
Les traits que cette nuit il trempoit de vos larmes,  
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHILIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,  
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLEANDRE.

Après votre beauté sans raison négligée,  
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.  
Avez-vous jamais vû dessein plus renversé ?  
Quand j'ay la force en main, je me trouve forcé,  
Je croy prendre une Fille, & suis pris par une autre,  
J'ay tout pouvoir sur vous & me remets au vôtre;  
Angelique me perd, quand je croi l'acquérir,  
Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.  
Dans un enlèvement je hay la violence,  
Je suis respectueux après cette insolence.  
Je commets un forfait, & n'en sçauois user,  
Je ne suis criminel que pour m'en accuser  
Je m'expose à ma peine, & négligeant ma fuite,  
Aux vôtres offensez j'épargne la poursuite;  
Ce que j'ay pû ravir je viens le demander,  
Et pour vous devoir tout, je veux tout hazarder.

PHILIS.

Vous ne me devrez rien, du moins si j'en suis cruë;  
Et si mes propres yeux vous donnent dans la vûë,  
Si votre propre cœur soupire après ma main,  
Vous courez grand hazard de soupirer en vain,

Toutefois après tout, mon humeur est si bonne,  
Que je ne puis jamais desespérer personne :  
Sçachez que mes desirs toujours indifferens,



Ironr sans résistance au gré de mes Parens ,  
Leur choix fera le mien , c'est vous parler sans feinte.

CLEANDRE.

Je vois de leur côté mêmes sujets de crainte :  
Si vous me refusez , m'écouteront-ils mieux ?

PHILIS.

Le monde vous croit riche , & mes Parens sont vieux.

CLEANDRE.

Puis-je sur cet espoir...

PHILIS.

C'est assez vous en dire.

## SCENE II.

ALIDOR , CLEANDRE , PHILIS.

ALIDOR.

CLéandre a-t'il enfin ce que son cœur desire ,  
Et ces amours changez par un heureux hazard  
De celui de Philis ont-ils pris quelque part ?

CLEANDRE.

Cette nuit tu l'as veüe en un mépris extrême ,  
Et maintenant , ami , c'est encor elle-même.  
Son orgueil se redouble étant en liberté ,  
Et devient plus hardy d'agir en sûreté :  
J'espère toutefois , à quelque point qu'il monte ,  
Qu'à la fin...

PHILIS.

Cependant que vous lui rendrez compte

Je vais voir mes Parens , que ce coup de malheur  
A mon occasion accable de douleur :

Je n'ay tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR *retenant Cléandre qui la  
veut suivre.*

Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine ?

CLEANDRE.

Il la faut suivre , adieu ; je te puis assurer ,

Que je n'ay pas sujet de me désespérer :  
 Va voir ton Angélique , & la compte pour tienne ,  
 Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin ?

CLEANDRE.

Doraste tient sa foy ,  
 Tu possèdes son cœur , qu'auroit-elle pour moy ?  
 Quelques charmans appas qui soient sur son visage ,  
 Je n'y sçaurois avoir qu'un fort mauvais partage.  
 Peut-être elle croiroit qu'il luy seroit permis  
 De ne me rien garder , ne m'ayant rien promis ;  
 Il vaut mieux que ma flâme à son tour te la cède :  
 Mais adieu derechef.

## SCENE III.

ALIDOR.

Ainsi tout me succède ,  
 Ses plus ardens desirs se réglent sur mes vœux ,  
 Il accepte Angélique , & la rend quand je veux.  
 Quand je tâche à la perdre , il meurt de m'en défaire ,  
 Quand je l'aime , elle cesse aussi-tôt de lui plaire ;  
 Mon cœur prêt à guérir , le sien se trouve atteint ,  
 Et mon feu rallumé , le sien se trouve éteint :  
 Il aime quand je quitte , il quitte lors que j'aime ,  
 Et sans être Rivaux nous aimons en lieu même.  
 C'en est fait , Angélique , & je ne sçaurois plus  
 Rendre contre tes yeux des combats superflus ;  
 De ton affection cette preuve dernière  
 Reprend sur tous mes sens une puissance entière :  
 Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour :  
 Que j'eus de perfidie , & que je vis d'amour !  
 Quand je sçûs que Cléandre avoit manqué sa proye ,  
 Que j'en eus de regret , & que j'en ay de joye !

Plus je t'étois ingrat , plus tu me chérissois ,  
Et ton ardeur croissoit , plus je te trahissois :  
Aussi j'en fus honteux , & confus dans mon ame ,  
La honte & le remords rallumèrent ma flamme :  
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers ,  
Et que malaisément on rompt de si beaux fers !  
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage ;  
En vain à son pouvoir refusant son courage  
On veut éteindre un feu par ses yeux allumé ,  
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé ;  
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force ,  
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce ,  
Et ce tiran secret de nos affections  
Saisit trop puissamment nos inclinations.  
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flate ,  
Le grand soin que j'en eus parloit d'un ame ingrate ,  
Et mes desseins d'accord avecque mes desirs ,  
A servir Angélique ont mis tous mes plaisirs :  
Mais hélas ! ma raison est-elle assez hardie ,  
Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie ?  
Quelque secret instinct à mon bonheur fatal ,  
Ne la porte-t'il point a me vouloir du mal ?  
Que de mes trahisons elle seroit vangée ,  
Si comme mon humeur la sienne étoit changée !  
Mais qui la changeroit , puis qu'elle ignore encor  
Tous les lâches complots du rebelle Alidor ?  
Que dis-je , malheureux ? ah ! c'est trop me mé-  
prendre ,  
Elle en a trop appris du billet de Cléandre.  
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit  
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit :  
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire ,  
Et si le Ciel vangeur contre moy ne conspire ,  
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lû :  
Entrons , quoy qu'il en soit , d'un esprit résolu :  
Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime ,  
Et si pour l'avoir leu sa colère s'anime ,  
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur ,  
Nous sçavons les moyens de regagner son cœur.

## SCENE IV.

DORASTE, LICANTE.

DORASTE.

NE sollicite plus mon ame refroidie ,  
 Je méprise Angélique après sa perfidie ,  
 Mon cœur s'est revolté contre ses lâches traits ,  
 Et qui n'a point de foy n'a point pour moy d'attraits ,  
 Veux-tu qu'on me trahisse , & que mon amour dure ?  
 J'ay souffert sa rigueur , mais je hay son parjure ,  
 Et tien sa trahison indigne à l'avenir  
 D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir :  
 Qu'Alidor la possède , il est traître comme elle ,  
 Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle :  
 Pourrois-je avec raison luy vouloir quelque mal ,  
 De m'avoir délivré d'un esprit déloial ?  
 Ma colere l'épargne , & n'en veut qu'à Cléandre ,  
 Il verra que son pire étoit de se méprendre ,  
 Et si je puis jamais trouver ce Ravisseur ,  
 Il me rendra soudain , & la vie , & ma Sœur.

LICANTE.

Faites mieux , puis qu'à peine elle pourroit prétendre  
 Une fortune égale à celle de Cléandre ,  
 En faveur de ses biens calmez votre couroux ,  
 Et de son Ravisseur faites-en son Epoux :  
 Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne ,  
 Faites lui retenir ce qu'un hazard lui donne :  
 Je crois que cet himen pour satisfaction  
 Plaira mieux à Philis que sa punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain , ma poursuite étant vaine.

LICANTE.

Nous le rencontrerons , n'en soyez point en peine ,  
 Où que soit sa retraite , il n'est pas toujours nuit ,

Et ce qu'un jour nous cache , un autre le produit :  
Mais Dieux ! voilà Philis qu'il a déjà renduë.

---

SCENE V.

DORASTE, PHILIS, LICANTE.

DORASTE.

**M**A Sœur , je te retrouve après t'avoir perduë ?  
Et de grace , quel lieu me cache le voleur ,  
Qui pour s'être mépris a causé ton malheur ?  
Que son trépas. . .

PHILIS.

Tout beau , peut-être ta colère ,  
Au lieu de ton Rival , en veut à ton Beau-frère.  
En un mot , tu sçauras qu'en cet enlèvement  
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour Amant ,  
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime ,  
Et veut changer un rapt en amour légitime :  
Il fait tous ses efforts pour gagner mes Parens ,  
Et s'il les peut fléchir , quant à moy , je me rends  
Non à dire le vray , que son Objet me tente ,  
Mais mon Père content je dois être contente.  
Tandis , par la fenêtre ayant vû ton retour ,  
Je t'ay voulu sur l'heure apprendre cet amour ,  
Pour te tirer de peine , & rompre ta colère.

DORASTE.

Crois-tu que cet himen puisse me satisfaire ?

PHILIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentemens ,  
Ne prens mes intérêts que dans mes sentimens :  
Ne fais point le mauvais si je ne suis mauvaise ,  
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaise :  
En cette occasion , si tu me veux du bien ,  
C'est à toy de régler ton esprit sur le mien.  
Je respecte mon Père , & le tiens assez sage  
Pour ne resoudre rien à mon desavantage.

Si Cléandre le gagne , & m'en peut obtenir ,  
Je crois de mon devoir.

LICANTE.

Je l'apperois venir  
Résolvez-vous, Monsieur , à ce qu'elle desire.

## SCENE VI.

DORASTE , CLEANDRE ,  
PHILIS , LICANTE.

CLEANDRE.

**S**i vous n'êtes d'humeur, Madame, à vous dédire  
Tout me rit désormais, j'ay leur consentement :  
Mais excusez, Monsieur, le transport d'un Amant.  
Et souffrez qu'un Rival confus de son offense,  
Pour en perdre le nom, entre en vôtre alliance,  
Ne me refusez point un oubli du passé,  
Et son ressouvenir à jamais effacé,  
Bannissant toute aigreur, recevez un Beau-frère,  
Que vôtre Sœur accepte après l'aveu d'un Père.

DORASTE.

Quand j'aurois sur ce point des avis differens,  
Je ne puis contredire au choix de mes Parens;  
Mais outre leur pouvoir, vôtre ame généreuse,  
Et ce franc procédé qui rend ma Sœur heureuse,  
Vous acquièrent les biens qu'ils vous ont accordez,  
Et me font souhaiter ce que vous demandez :  
Vous m'avez obligé de m'ôter Angélique,  
Rien de ce qui la touche à present ne me pique,  
Je n'y prens plus de part après sa trahison,  
Je l'aimay par malheur, & la hay par raison;  
Mais la voici qui vient de son Amant suivie.

## SCENE VII.

ALIDOR , ANGELIQUE , DORASTE ,  
CLEANDRE , PHILIS , LICANTE.

ALIDOR.

**F**inissez vos mépris , ou m'arrachez la vie.

ANGELIQUE.

Ne m'importune plus , infidelle. Ah ! ma Sœur ;  
Comme as-tu pû si-tôt tromper ton ravisseur ?

PHILIS *à Angelique.*

Il n'en a plus le nom , & son feu légitime ,  
Autorisé des miens , en efface le crime ;  
Le hazard me le donne , & changeant ses desseins ;  
Il m'a mise en son cœur aussi-bien qu'en ses mains ;  
Son erreur fut soudain de son amour suivie ,  
Et je ne l'ay ravy qu'après qu'il m'a ravie :  
Jusque-là tes beautés ont possédé ses vœux ,  
Mais l'amour d'Alidor faisoit taire ses feux ,  
De peur de l'offenser te cachant son martire ,  
Il me venoit conter ce qu'il ne t'osoit dire ;  
Mais nous changeons de sort par cet enlèvement :  
Tu perds un Serviteur , & j'y gagne un Amant.

DORASTE *à Philis.*

Dis-lui qu'elle en perd deux , mais qu'elle s'en console ,  
Puis qu'avec Alidor je lui rens sa parole.

*à Angelique.*

Satisfaites sans crainte à vos intentions ,  
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections ;  
Si vous fausiez déjà la parole donnée ,  
Que ne feriez-vous point après nôtre himenée ?  
Pour moi , mal-aisément on me trompe deux fois ,  
Vous l'aimez , j'y consens , & lui cède mes droits.

ALIDOR.

Puis que vous me pouvez accepter sans parjure ,

Pouvez-vous consentir que vôtre rigueur dure ?  
 Vos yeux sont-ils changez ? vos feux sont-ils éteints,  
 Et quand mon amour croît , produit-il vos dédains  
 Voulez-vous. . .

ANGELIQUE.

Déloyal , cesse de me poursuivre ,  
 Si je t'aime jamais , je veux cesser de vivre :  
 Quel espoir mal conçu te rapproche de moy ?  
 Aurois-je de l'amour pour qui n'a point de foy ?

DORASTE.

Quoy , le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble ?  
 Cette union d'humeur vous doit unir ensemble ,  
 Pour ce manque de foy c'est trop le rejeter ,  
 Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGELIQUE.

Cessez de reprocher à mon ame troublée  
 La faute où la porta son ardeur aveuglée :  
 Vous seul avez ma foy , vous seul à l'avenir  
 Pouvez à vôtre gré me la faire tenir.  
 Si toutefois , après ce que j'ay pû commettre ,  
 Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre ,  
 Un Cloître désormais bornera mes desseins ;  
 C'est là que je prendray des mouvemens plus sains ,  
 C'est là que loin du Monde & de sa vaine pompe ,  
 Je n'aurai qui tromper , non-plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon souci.

ANGELIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHILIS à *Angélique*.

De grace , prends pour luy des sentimens meilleurs.

DORASTE à *Philis*.

Nous leur nuisons , ma Sœur , hors de nôtre présence  
 Elle se porteroit à plus de complaisance ,  
 L'amour seul assez fort pour la persuader ,  
 Ne veut point d'autre tiers à les accommoder.

CLEANDRE à *Doraste*.

Mon amour ennuyé des yeux de tant de monde  
 Adore la raison où vôtre avis se fonde.

Adieu



Adieu , belle Angélique , adieu ; c'est justement  
Que vôtre ravisseur vous cède à vôtre Amant.

D O R A S T E à *Angélique*.

Je vous eus par dépit , lui seul il vous mérite ,  
Ne lui refusez point ma part que je lui quitte.

P H I L I S.

Si tu t'aimes , ma Sœur , fais-en autant que moy ,  
Et laisse à tes Parens à disposer de toy :  
Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres :  
Le Cloître a ses douceurs , mais le monde en a d'autres ,  
Qui pour avoir un peu moins de solidité ,  
N'accommodent que mieux nôtre instabilité :  
Je crois qu'un bon dessein dans le Cloître te porte ,  
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte ,  
Et l'on court grand hazard d'un enfant repentir  
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

C L E A N D R E à *Philis*.

N'acheverez-vous point ?

P H I L I S.

J'ay fait , & vous vais suivre  
Adieu , par mon exemple apprens comme il faut vivre ,  
Et prens pour Alidor un naturel plus doux.

*Cléandre , Doraste , Philis , & Licante rentrent.*

A N G E L I Q U E.

Rien ne rompra le coup à quoy je me résous :  
Je me veux exempter de ce honteux commerce ,  
Où la déloyauté si pleinement s'exerce ;  
Un Cloître est désormais l'objet de mes desirs ,  
L'ame ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs :  
Ma foy qu'avoit Doraste engageoit ma franchise ,  
Et je ne vois plus rien , puis qu'il me l'a remise ,  
Qui me retienne au Monde , ou m'arrête en ce lieu :  
Cherche une autre à trahir , & pour jamais , adieu.



## SCENE VII.

## A L I D O R.

**Q**ue par cette retraite elle me favorise !  
Alors que mes desseins cèdent à mes amours  
Et qu'ils ne sçauroient plus défendre ma franchise  
Sa haine & ses refus viennent à leurs secours.

J'avois beau la trahir , une secrette amorce  
Rallumoit dans mon cœur l'amour par la pitié ;  
Mes feux en recevoient une nouvelle force ,  
Et toujourns leur ardeur en croissoit de moitié.

Ce que cherchoit par là mon ame peu rusée ,  
De contraires moyens me l'ont fait obtenir ;  
Je suis libre à present qu'elle est desabusée ,  
Et je ne l'abusois que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifférence ,  
Je brave , vain Amour , ton débile pouvoir ;  
Ta force ne venoit que de mon espérance ,  
Et c'est ce qu'aujourd'huy m'ôte son desespoir.

Je cesse d'espérer , & commence de vivre ,  
Je vis dorénavant puis que je vis à moy ,  
Et quelques doux assauts qu'un autre Objet me livre  
C'est de moy seulement que je prendrai la loy.

Beautez ne pensez point à rallumer ma flamme ,  
Vos regards ne sçauroient asservir ma raison ,  
Et ce fera beaucoup emporté sur mon ame ,  
S'ils me font curieux d'apprendre vôtre nom ;

Nous feindrons toutefois pour nous donner carrière  
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu ;

Mais nous ſçaurons toujours rebrouſſer en arriére ,  
Et quand il nous plaira nous retirer du jeu.

Cependant , Angélique enfermant dans un Cloître  
Ses yeux dont nous craignons la fatale clarté ,  
Les murs qui garderont ces tirans de paroître ,  
Serviront de remparts à nôtre liberté.

Je ſuis hors de péril qu'après ſon mariage  
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennuy ,  
Et ne ſerai jamais ſujet à cette rage ,  
Qui naît de voir ſon bien entre les mains d'autrui.


Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pû prétendre.  
Puiſqu'elle dit au Monde un éternel adieu ,  
Comme je la donnois ſans regret à Cléandre ,  
Je verrai ſans regret qu'elle ſe donne à Dieu.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



# EXAMEN

## DE LA PLACE ROYALE.

 E ne puis dire tant de bien de cette Piece que  
de la précédente. Les Vers en ſont plus  
forts , mais il y a manifeſtement une dupli-  
cité d'action. Alidor dont l'eſprit extravagant ſe trou-  
ve incommodé d'un amour qui l'attache trop , veut  
faire en ſorte qu'Angélique ſa Maîtreſſe ſe donne à  
ſon amy Cléandre ; & c'eſt pour cela qu'il luy fait ren-  
dre une fauſſe lettre qui le convainc de legereté , &  
qu'il joint à cette ſuppoſition des mépris aſſez piquans  
pour l'obliger dans ſa colére à accepter les affections  
d'un autre. Ce deſſein avorte , & la donne à Doraste

sein avorte , & la donne à Doraste contre son intention & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins formez ainsi l'un après l'autre font deux actions , & donnent deux ames au Poëme , qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes Episodiques , qui ne tiennent que le second rang dans la Pièce. Les premiers Acteurs y achèvent bizarrement , & tout ce qui les regarde fait languir le cinquième Acte , où ils ne paroissent plus ; à le bien prendre , que comme seconds Acteurs. L'Epilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la Suivante , qui ayant été tres intéressé , dans l'action principale ; & demeurant enfin sans amant n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa Maîtresse , & de son Père , qui ont tous deux leur compte , & les laisse rentrer , pour pester en liberté contre-eux , & contre sa mauvaise fortune dont elle se plaint en elle-même , & fait par là connoître au Spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon amy pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement , qu'il veut bien outrager sa Maîtresse pour s'en défaire , il devroit se contenter de ce premier effort , qui la fait obtenir à Doraste , sans s'embarasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami , & hazarder en sa considération un repos qui luy est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième Acte il ne se montre encor passionnée pour cette Maîtresse , malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire , & les trahisons qu'il luy a faites ; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il luy a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de Mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bien-seance , en ce qu'elle est trop amoureuse , & se résout trop tôt à se faire enlever par un homme qui luy doit être suspect. Cet enlèvement luy réussit mal , & il a été bon de luy donner un mauvais succès , bien qu'il ne soit

pas besoin que les grands crimes soient punis dans la Tragédie , parce que leur peinture imprime assez d'horreur , pour en détourner les Spectateurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature , & elles pourroient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter , si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout par ce mauvais moien de ce qu'ils desirent.

Malgré cet abus introduit par la nécessité , & légitimé par l'usage , de faire dire dans la ruë à nos amantes de Comedies , ce que vraysemblablement elles diroient dans leur chambre , je n'ay osé y placer Angélique durant la reflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude & l'imprudence de ses ressentimens , qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine. J'ay mieux aimé rompre la liaison des Scènes , & l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce Poëme , à cela près , afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bien-séance pour elle , & plus de sureté pour l'entretien d'Alidor. Philis qui le voit sortir de chez elle , en auroit trop vû si elle les avoit aperçeus tous deux sur le Théâtre ; & au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entre-eux , qui la porte à l'observer durant le Bal , elle auroit eu sujet d'en prendre une entiere certitude , & d'y donner un ordre , qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor , & l'intrigue de la Pièce.

*Fin de la premiere Partie.*



## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maistres de Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel , Baillifs , Seneschaux , Prevôts , Juges , leurs Lieutenans , & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra , Salut Notre bien aimé AUGUSTIN BESOIGNE , Libraire à Paris, nous a tres-humblement fait remontre qu'il a acquis de Guillaume de Luyne les Exemplaires des Oeuvres des Sieurs Corneille , lesquelles il desireroit réimprimer avec des augmentations & des estampes à chacune des Pièces , & autres embelissements , pour lesquels il est obligé de faire des avances considerables. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , & lui donner moïen de retirer ses frais & avances qu'il a été obligé de faire pour l'acquisition dudit Livre , Nous lui avons permis & accordé , permettons & accordons par les Présentes , d'imprimer , reimprimer , faire réimprimer , lesdites Oeuvres par tels Imprimeurs ou Libraires qu'il voudra choisir , en tels volumes , marges , caractères , & autant de fois que bon lui semblera , durant le tems de quinze années entieres & consécutives , à commencer du jour de l'expiration du precedent Privilege : Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'imprimer ou faire réimprimer lesdites Oeuvres , sous prétexte d'augmentation , correction , changement de titre , impression étrangere , ou autrement , sans le consentement de l'Exposant , ou de ses ayans cause , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , & de trois mille livres d'amende & de tous dépens , dommages & interêts ; à la charge par ledit Exposant de faire imprimer lesdites Oeuvres sur du

bon papier & beau caractère , suivant les derniers Reglemens de la Librairie & Imprimerie , & que l'impression en sera faite en nôtre Royaume , & non ailleurs, à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Bibliothèque publique , & un en celle du Cabinet de nos Livres de nôtre Château du Louvre & un en celle de nôtre tres-cher & Féal Chevalier, Chancelier de France , le Sieur Boucherat , Commandeur de nos Ordres , avant de l'exposer en vente , à peine de nullité des Présentes ; comme aussi de faire enregistrer les Présentes sur le Livre de la Communauté des Libraires de Paris ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir & user ledit Exposé ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Présentes , elles soient tenuës pour bien & dûement signifiées , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Faux Conseillers - Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis , faire pour l'exécution des Présentes toutes saisies , significations , & autres Actes de Justice nécessaires , sans demander autre permission : C A R tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le 18. jour de Juillet , l'an de grace 1698. & de nôtre Regne le cinquante sixième. Signé , Par le Roi en son Conseil, M O R E T , avec Paraphe.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires , conformément aux Reglemens. A Paris , ce 23. Juillet 1698.*

Signé, C. B A L L A R D ,  
Syndic.

Et ledit Sieur Augustin Besoigne a cédé & transféré le droit du présent Privilege aux Sieurs Pierre Rabouillet , Guillaume Cavelier , Henry Charpentier,

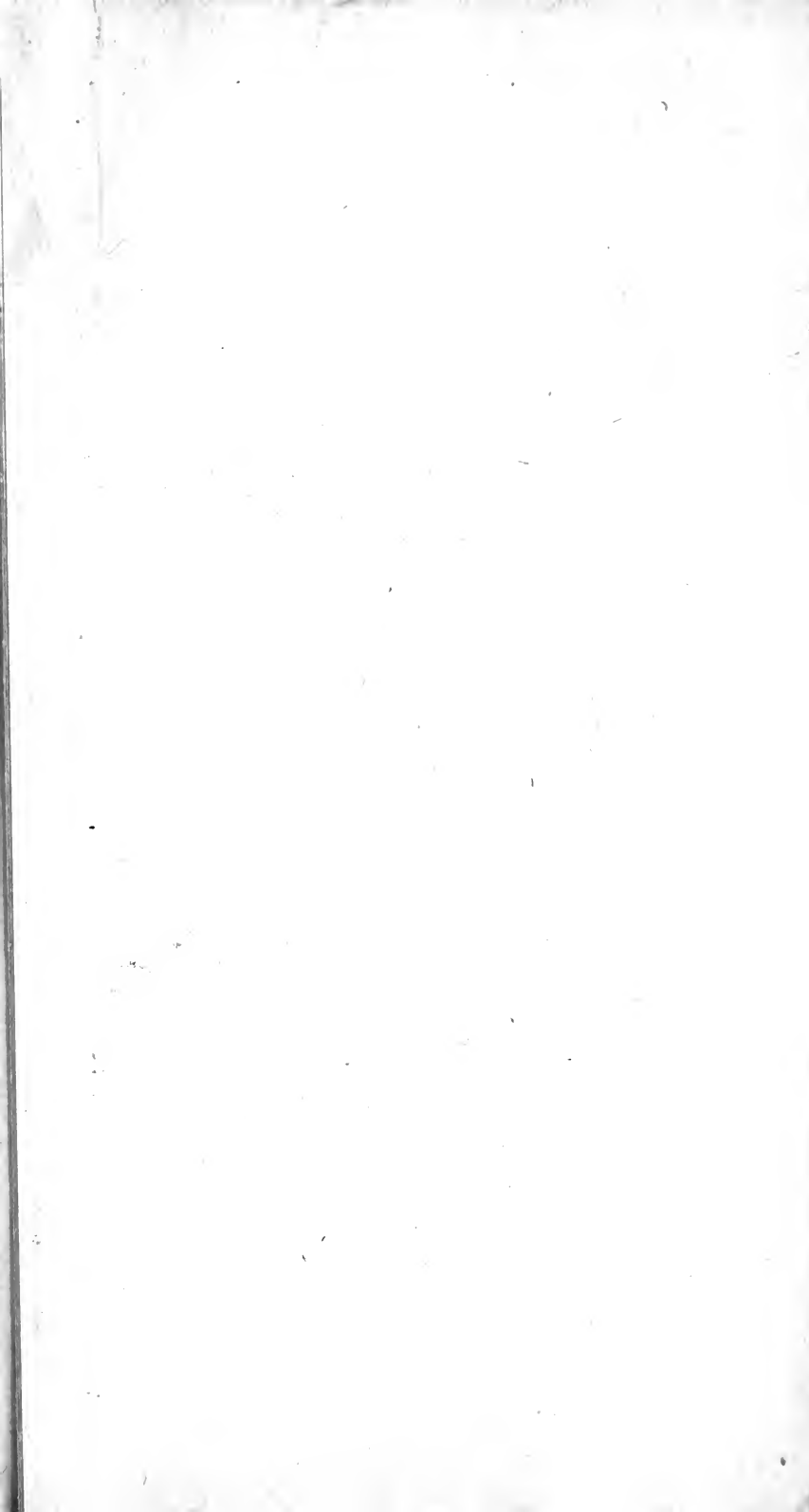
Michel David , & Charles Osmont ; Libraires à Paris ,  
pour en jouir en son lieu & place , suivant les traitez  
faits entr'eux.

*Et lesdits Sieurs cy-dessus ont fait part de leur Pri-  
vilege au Sieur Laurent Bachelu . Libraire à Lyon ,  
suivant leur traité fait à Paris le 2. Mars 1699.*

Et ledit Sieur Laurent Bachelu a vendu tout le droit  
qu'il a audit Livre , par ledit traité , au Sieur Jacques  
Lyons , Libraire de la même Ville , pour en jouir en  
son lieu & place.







**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Libr  
University of**

**Date d**

For failure to return  
fore the last date stamp  
will be a fine of five cent  
charge of one cent for each

|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|
|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|

